TRINH VAN THAO

# MARX ENGELS ET LE JOURNALISME RÉVOLUTIONNAIRE

PREMIER VOLUME

Rheinische Zeitung
für
Politik, Handel und Gewerbe.

Nr 289 Köln, Sonntag den 16. Oktober 1842





éditions anthropos

TRINH VAN THAO

# MARX ENGELS ET LE JOURNALISME RÉVOLUTIONNAIRE

PREMIER VOLUME

*éditions anthropos*
12, Avenue du Maine, 75015 - Paris

*à Louis Althusser*

# PRÉSENTATION

Malgré les apparences, le marxisme reste une chose neuve. Il n'a réussi à se faire connaître que lentement, difficilement, obliquement, victime sans aucun doute des rejets et des censures, mais victime surtout des prismes déformants imposés aux regards les plus attentifs, voire les plus bienveillants, par des habitudes de voir, de sentir, de penser et de vouloir, prisonnières d'intérêts métaphysiques, moraux et politiques qui lui étaient étrangers : pendant des décennies, un peu de marxisme apprivoisé était l'ingrédient convenable d'une pensée quelque peu humaniste et socialiste, alors même qu'il restait dangereux de se référer à Marx dans des travaux universitaires il n'y a pas si longtemps, alors même que cela reste dangereux là où ce n'est pas de mise ou de mode. Et ce n'est que bien tardivement, après des avatars décevants et dans des conditions d'une dureté désespérante, que le marxisme a réussi à se faire efficace, à produire des transformations du monde sans lesquelles beaucoup d'entre nous seraient morts depuis longtemps, beaucoup ne seraient pas nés, beaucoup n'envisageraient pas la possibilité de lutter pour vivre et survivre contre le développement des mécanismes politiques et économiques des exploitations : les mouvements de libérations populaires et coloniales peuvent souvent voir leurs attentes déçues, mais n'ont guère le choix lorsqu'il leur faut attendre un appui ; leurs adversaires le savent et le leur font savoir. C'est pourquoi le marxisme est une chose vivante.

De cette vie, témoignent les attaques qu'il subit : depuis qu'il s'est fait connaître et surtout depuis qu'il est devenu efficace, le marxisme est sans cesse déclaré faux ou à la rigueur dépassé, pervers ou à la rigueur mauvais ; chaque décennie, avec diverses raisons ou sous divers prétextes, une nouvelle couvée de philosophes, d'économistes ou de littérateurs élabore de nouvelles critiques ou plutôt répètent les anciennes. Je ne parlerai pas de ceux qui produisent actuellement leur propre mode pour dénoncer, parce qu'ils ont découvert le Goulag avec trente ou quarante ans de retard, en usant du terrorisme de l'invective et en se référant au totalitarisme de la religiosité, le caractère dictatorial des régimes issus du marxisme ou l'essence totalitaire du marxisme : ils n'ont pas la moindre idée du travail analytique, fait de patience, de minutie et de finesse, qui est le propre de la démarche théorique et pratique du marxisme : le lecteur en trouvera une parfaite illustration dans la présente étude de M. Trinh Van Thao.

Nous pourrions ici être tentés d'établir une distinction entre la doctrine et la méthode, d'opposer au système marxiste l'inspiration marxienne, d'isoler l'œuvre propre de Marx en face des apports d'Engels et des additions de Lénine. Il n'est certes pas question de masquer ou de nier les différences : dans ses analyses, M. Trinh Van Thao sait prendre en compte les compléments nécessaires et nécessairement originaux de Lénine, Gramsci ou Mao Tsé Toung dans le travail historique, théorique et pratique, de déchiffrement et de compréhension de l'histoire changeante entrepris par Marx et Engels ; il sait, plus particulièrement et plus expressément, mettre en valeur l'originalité complémentaire des contributions d'Engels, que nos habitudes de penser nous conduisent à sous-estimer, voire à dénigrer, mais qu'une lecture attentive et éclairée nous force à reconnaître et à apprécier : par la puissance et la finesse de son regard sur les situations et les évolutions sociales et politiques, Engels se montre même alors parfois en avance sur Marx dans l'élaboration du marxisme.

Car nous sommes ici au cœur du marxisme. Loin de moi l'idée d'ignorer ou de réduire la part dans le marxisme de la pensée philosophique ou de la doctrine économique en face



des analyses politiques : les thèses matérialistes ou la théorie de la plus-value sont partout présentes et essentielles dans les écrits de Marx, d'Engels et de leurs successeurs. Mais précisément, on les isole trop souvent : on isole les œuvres théoriques des articles de presse ; dans les œuvres théoriques, on établit une séparation entre les écrits philosophiques et les écrits économiques ; en face des écrits philosophiques ainsi isolés, on se cantonne dans des discussions strictement philosophiques et même uniquement métaphysiques sur l'idéalisme ou l'humanisme, oubliant que ce ne sont pas là pour le marxisme des questions séparées et restant par là sur le terrain de l'adversaire ; en face des écrits économiques ainsi isolés, on s'abandonne à des querelles d'économistes, oubliant le jeu des forces sociales et politiques concrètement présentes dans les mécanismes de la plus-value ; en face des écrits théoriques ainsi isolés, on se livre aux joies de l'épistémologie, en partant sans doute d'une juste analyse épistémologique des œuvres de Marx, mais pour y chercher bien vite une épistémologie théorique, une théorie de l'épistémologie, une théorie de la théorie pour la plus grande satisfaction des hégeliens les plus abstraits. Assurément certaines de ces entreprises ont été fructueuses, étaient même indispensables : Louis Althusser nous a appris à ne pas voir dans les écrits philosophiques de simples manuels de la philosophie, dans les écrits économiques de simples manuels d'économie, dans les textes théoriques de pures constructions théoriques ; en ce sens, M. Trinh Van Thao sait et dit ce qu'il lui doit, en consacrant précisément son travail à l'œuvre de Marx et Engels comme «journalistes révolutionnaires», c'est-à-dire à ce qui est l'unité vivante du tout.

En effet, c'est là que l'on peut trouver cette unité de la théorie et de pratique, dont on a trop parlé en la dénaturant : on le sait, mais il est toujours utile de le répéter, cette unité ne signifie pas seulement le refus de la pensée abstraite coupée de l'action ou de l'agitation improvisée sans le soutien de l'analyse conceptuelle, ni même le simple refus de la juxtaposition opportuniste entre le discours et le faire ; elle n'implique pas non plus seulement le rejet d'une conception dogmatique exigeant l'application dans la pratique de la

construction théorique élaborée loin de l'action, ni d'une conception empiriste faisant de l'analyse le pur reflet de l'action, ni même d'une conception pragmatiste confondant vérité et réussite, échec et erreur, comme s'il ne fallait pas distinguer entre la validité d'une analyse et la validité de sa mise en application. L'unité de la théorie et de la pratique signifie, dans le maintien de la spécificité de chacune, spécificité qui fait que l'une vaut exclusivement par son intelligibilité et l'autre exclusivement par son efficacité, l'affirmation de leur élaboration commune, la pratique – avec son efficacité – n'étant pas possible sans l'analyse théorique et son développement, ses affinements et ses rectifications, et la théorie – avec son intelligibilité – découvrant dans la pratique, sa complexité et ses difficultés, ses réussites et ses échecs, la matière de son analyse dans toute sa diversité et avec tout son devenir.

Ainsi s'explique le thème retenu par M. Trinh Van Thao pour son étude : la fonction du journalisme révolutionnaire dans la formation théorique et politique de K. Marx et F. Engels. Une telle recherche s'inscrit évidemment dans le prolongement des travaux d'Auguste Cornu, qui restent un modèle inachevé ; mais elle trouve toute son originalité dans la précision de son objet : l'analyse de la conjoncture politique. En effet, avec le concept de conjoncture, emprunté sans doute à l'économie politique, mais enrichi de toutes les déterminations mises en évidence par la lecture althussérienne de Lénine, Gramsci et Mao-Tsé-Toung, une nouvelle analyse de l'histoire est rendue possible : il ne s'agit pas simplement de reconnaître le caractère exceptionnel et privilégié (notamment pour l'action) de certains instants ou de certaines situations (par exemple, les moments de crises), mais surtout d'en percevoir et d'en comprendre la complexité, qui est une complexité organique, de multiples facteurs hétérogènes étant alors solidaires entre eux dans leur hétérogénéité même, entretenant entre eux des rapports définis, certains jouant à tel moment un rôle dominant dans la structuration et pour l'évolution de la situation ; grâce à cette compréhension, ces instants ou ces situations apparaissent avec leur caractère effectivement exceptionnel et privilégié dans le cours des choses et pour la théorie du cours des choses : en particulier, la connaissance des classes,



des positions et des situations de classes, des rapports de classes et de la lutte des classes, devient plus fine, plus exacte, plus complète, donc plus vraie et, en même temps, plus propre à l'efficacité ; d'une manière générale, le temps historique ne peut plus être pensé ni, évidemment, comme le temps de la répétition, ni comme le temps d'un développement linéaire explicitant sans véritable innovation des données antérieurement présentes et antérieurement connues : l'histoire est faite des divers temps de ses multiples facteurs, qui sont toujours liés, mais qui se nouent à chaque fois d'une manière originale. Sans sombrer dans l'empirisme et l'opportunisme qui se contentent d'enregistrer et de suivre les événements, on doit renoncer à l'apriorisme théorique et pratique qui se contente d'appliquer des modèles qui ont pu être vrais et efficaces, mais qui nécessairement ne le sont plus : on doit à chaque fois déchiffrer les événements pour découvrir les faits, on doit travailler.

C'est ce travail qu'accomplit M. Trinh Van Thao lorsqu'il nous montre le rôle des diverses forces sociales, des facteurs économiques, politiques et militaires, des éléments internes et externes, centraux et périphériques, leurs interférences, leurs liaisons et leurs dislocations, dans l'Allemagne de la Révolution de 1848 : nous sommes alors en présence d'une analyse fine et dynamique des classes et des rapports de classes et, plus spécialement, d'une véritable analyse clinique de la classe bourgeoise allemande de l'époque. Mais l'intérêt de son travail ne réside pas seulement dans cette analyse de la conjoncture politique lors de la formation théorique et politique de Marx et d'Engels : il consiste dans la mise en évidence de ce travail d'analyse de la conjoncture politique accompli par Marx et Engels eux-mêmes et du rôle, de l'importance de ce travail dans leur formation théorique et politique ; il consiste, par conséquent, dans l'application de cette analyse de la conjoncture à la formation même du marxisme. C'est en cela que M. Trinh Van Thao ne se contente pas d'utiliser les principes du matérialisme historique et du matérialisme dialectique pour expliquer un moment de l'histoire, ni de montrer leur utilisation progressive dans les écrits de Marx et d'Engels parvenant à pénétrer l'essence de ce moment, mais les utilise pour expli-

quer ces écrits eux-mêmes, c'est-à-dire pour nous permettre de comprendre le marxisme lui-même.

Ce faisant, il apporte une contribution importante au renouveau des analyses marxistes et au renouveau des analyses du marxisme, qui devient ainsi un objet d'études ouvertes conduisant directement à un travail théorique et pratique ouvert : par exemple, il nous invite à réfléchir sur la nature et le poids spécifique du nationalisme et, en nous mettant en face de l'activité de journalistes révolutionnaires, il nous oblige à nous méfier des découpages commodes et abstraits qui nous font découvrir des oppositions entre le philosophique et l'économique ou exagérer des ruptures entre le premier et le second Marx. Sociologue de formation, historien dans son entreprise, il apprend beaucoup au philosophe comme au militant : il le peut parce qu'il s'appuie sur une élaboration du concept de conjoncture, qui est le fait d'un philosophe, même s'il s'en défend ; il y réussit, tant à cause de son expérience, qui est le reflet de l'histoire de son peuple, que de son courage, que ses amis connaissent.

Sans doute a-t-il choisi pour son analyse et sa démonstration un moment de l'histoire particulièrement favorable : 1848 représente une conjoncture exceptionnellement riche et est une date capitale dans la formation du marxisme. Mais il est permis de penser qu'il y aurait aussi beaucoup à apprendre d'une étude qui serait consacrée à l'analyse de la conjoncture politique dans les écrits ultérieurs de Marx et spécialement dans ses articles de journaux : peut-être éviterait-on alors de faire du *Capital* un monument isolé, peut-être découvrirait-on alors l'enrichissement et le renouvellement constants de ses analyses politiques de la bourgeoisie triomphante et du parlementarisme, peut-être comprendrait-on alors le passage à ses réflexions et à ses conclusions dans un autre moment exceptionnel, 1871. Je souhaite que le présent ouvrage donne l'envie d'entreprendre une telle recherche.

Bernard ROUSSET,
Président de l'Université
de Picardie.

# AVANT-PROPOS

## BERTOLT BRECHT
## ET LA «GRANDE METHODE».

**«La *grande méthode* est un enseignement pratique concernant les alliances et la rupture des alliances, l'art d'exploiter les changements et la dépendance où l'on est par rapport aux changements, la réalisation du changement et le changement des réalisateurs, la dissociation et la formation de groupes, la dépendance des contraires entre eux, la compatibilité de contraires qui s'excluent. La grande méthode permet de discerner dans les choses des processus et de les utiliser. Elle enseigne à poser des questions qui rendent l'action possible»**

**«La meilleure façon de comprendre la *grande méthode*, c'est de la concevoir comme une doctrine sur les événements de masses. Elle ne laisse jamais les choses isolées, mais les voir au milieu d'une masse de choses tant semblables ou analogues que de nature différente, et les analyse elles-mêmes massivement.**

**Dans la *grande méthode* le repos n'est qu'un cas limite du conflit»**

**«L'un des procédés habituels de Mi-en-leh consistait à dénicher la contradiction dans les choses qui présentaient l'apparence de l'unité. (..)»**

**«Mi-en-leh énumérait de nombreuses conditions nécessaires pour la révolution. Mais il ne connaissait pas de moment où l'on ne dût pas y travailler»**

**Extraits de «*Me-ti. Livre des retournements*».**

## AVERTISSEMENT

Bien que l'histoire du matérialisme historique constitue un tout et que toute entreprise de séparation de l'œuvre de Marx de celle de F. Engels aboutisse jusqu'ici à des solutions peu satisfaisantes (nous pensons surtout à la tentative de M. Rubel), il nous paraît néanmoins nécessaire de tenir compte de la spécificité de l'apport de F. Engels dans l'analyse conjoncturelle, de laisser apparaître la singularité de l'auteur des *«Lettres de Londres»*, de son rôle personnel, de son «génie» *dans cette tranche* de leur histoire commune.

C'est la raison pour laquelle nous avons crû devoir, au cours de la période précédant la Nouvelle Gazette Rhénane, présenter deux bibliographies différentes, celle de K. Marx et celle de F. Engels. A partir de Juin 1848, cette dichotomisation est devenue non-sens, nous adoptons alors une représentation purement chronologique.

Les signes M.R. ou MR précédés d'un chiffre arabe renvoie à la bibliographie des œuvres de K. Marx et de F. Engels établie par M. Maximilien Rubel (Bibliographie des œuvres de Marx, Paris, E. Rivière, 1956 et «Supplément...»).

## ABRÉVIATIONS

Pour l'essentiel, nous avons adopté les mêmes conventions «typographiques» que celles adoptées par les éditeurs des «Editions sociales» (cf. Marx-Engels, Correspondance, I, *avant-propos*).

Pour les journaux, sauf pour la Gazette Rhénane, la Nouvelle Gazette Rhénane et les Annales Franco-Allemandes,... nous garderons la plupart du temps les titres dans la langue originale, en les faisant suivre d'une traduction entre *parenthèses.*

Les traductions en français sont généralement puisées à la bonne source, venant des meilleurs spécialistes français (A. Cornu, E. Bottigelli, G. Badia, etc...) des Editions Sociales, à l'exception des textes non encore publiés en langue française. Faute de mieux, nous préférons alors insérer le texte original à côté de notre propre traduction (rarissime). Les mots ou chaînes syntagmatiques allemands cités sont souvent restitués dans leur forme contextuelle (grammaticale).

Tous les articles de la Nouvelle Gazette Rhénane sont codifiés de la manière suivante :

chiffre (article-unité codé en chiffre) l'auteur (KM, FE ou NGR) date (jour, mois, année).

Pour *«articles et documents»* :

AD chiffre (unité-article codé) auteur (KM, FE) titre de la publication, (publiés ailleurs qu'à la NGR), date.

Pour *«notes et documents»* : ND... (voir articles et documents). Pour *«œuvre posthume manuscrite»* : OPM... (voir supra) titre de publication.

Cornu, I,... = A. Cornu, *K. Marx et F. Engels, (Presses Universitaires de France),* tome I, etc.

FE = F. Engels ; KM = Karl Marx.

FBA = Freiheit Brüderlichkeit Arbeit.

FA = Freiheit Arbeit.

AFA = Annales Franco-Allemandes.

DBZ = Deutsche Brüsseler Zeitung.

GR = Gazette Rhénane.

NGR = Nouvelle Gazette Rhénane.

NGR Revue = NGR Revue économique et politique.
TNM = The New Moral World.
TNS = The Northern Star.

ES = Editions Sociales (Paris).
MEGA = Marx-Engels Gesamtausgabe (Francfort-Berlin).
MELI = Marx-Engels-Lenin Instituts (Moskau).
MEW = Marx-Engels-Werke.
MR = M. Rubel (Bibliographie des œuvres de K. Marx, *op. cit.*).
(TVT ou spn, TVT) = Trinh-van-Thao ou «souligné par nous, TVT».
PUF : Presses Universitaires de France (Paris).

Chapitre I

# ESQUISSE D'UNE PROBLÉMATIQUE MARXISTE-LENINISTE DE LA «MATIERE HISTORIQUE». CRITIQUE DES THÉORIES DE LA CONJONCTURE POLITIQUE DANS LES SCIENCES HISTORIQUES ACTUELLES

## I. LES CONDITIONS HISTORIQUES D'UNE RECHERCHE.

### Les armes théoriques de l'antidogmatisme.

Ce travail a pour origine un texte de L. Althusser *«Sur le jeune Marx»* (1) dans lequel l'auteur – qui n'était alors qu'un intellectuel communiste.. – attire l'attention sur les dangers d'une lecture «éclectique» de Marx. Mais la leçon porte plus loin qu'une simple version personnelle – une de plus – et originale d'un théoricien. Elle met en cause les conditions théoriques et politiques (historiques) d'une «pratique» qui vide le marxisme de toute substance vivante. Le «dogmatisme» n'est pas seulement «l'autre» mais une sorte d'habitude, disons une certaine manière de «vivre»

le marxisme, qui a imprégné chaque marxiste – lequel a contribué depuis plusieurs générations à ériger un *autre* système de pensée qui n'a de marxiste que le nom. Pour nous, plus que les textes retentissants et provocants de «*Lire le Capital*» ou didactiques comme les «*Appareils idéologiques d'Etat*», cette phrase émouvante parmi les phrases émouvantes qui ouvrent «*Pour Marx*» («Aujourd'hui») marque un tournant dans l'histoire du marxisme (non seulement théorique) : «J'écris ces lignes en mon nom, et en communiste, qui ne cherche dans notre passé que de quoi éclaircir notre présent, puis éclairer notre avenir (...). Mais nos aînés ? Ceux qui avaient la responsabilité de nous montrer les voies, –comment vivaient-ils eux aussi de la même ignorance ? Toute cette longue tradition théorique, élaborée à travers tant de combats et d'épreuves, jalonnée de tant de grands textes témoins, comment se pouvait-il qu'elle eût été pour eux comme lettre morte» (2).

Pourtant, si le simple constat des effets de ravage du dogmatisme ne pose pas, semble-t-il, de difficultés insurmontables, il n'en est pas de même de la manière de s'en défaire. Il est facile de crier : «Assez de dogmatisme. Défendons Marx. Pour Marx». Il est infiniment plus difficile de dire «Comment ?».

C'est alors que nous (re) lisons les écrits de Marx avec des yeux neufs, ouverts, vigilants. Nous pensions, avec Althusser, qu'une pensée *révolutionnaire* n'a ni fondateur (s) en titre, ni héritiers (en titre). Commence alors un long voyage dans la nuit des temps modernes – le siècle dernier et l'aube du temps présent –; la querelle des fantômes et des vivants : Hegel, Feuerbach, Fourier, Saint-Simon, Proudhon, K. Marx, F. Engels, Kautsky, Lénine, Staline, Gramsci, Mao, etc... – tout en prenant soin de ne pas confondre les fantômes vivants avec les vivants fantômes. Rudes nuits de travail en attendant le lever du soleil. Enfin, avec la certitude que le jour se lève.

Au lieu de se livrer au jeu stérile des recherches de paternité qui ne peuvent conduire qu'à une histoire idéaliste de la pensée marxiste, il faut capter des signes porteurs d'un sens nouveau, même si les mots ne désignent pas toujours ce que le discours veut dire et dont la totalité (problématique) forme une théorie nouvelle constituée (ou en voie de constitution) c'est-à-dire d'une autonomie propre.



Cette manière d'aborder le marxisme devrait révéler le rapport jusque là insaisissable entre Marx et Hegel, la double irruption de la théorie dans la pratique et de la pratique dans la théorie, mais ceci d'un point de vue marxiste c'est-à-dire sans emprunt, ni mixage, à l'idéologie hégélienne. Le jour où le marxisme-léninisme n'est plus capable de s'expliquer ni sur sa propre histoire, ni sur ses succès comme ses erreurs, il est inopérant en tant que guide du mouvement révolutionnaire.

Il en est ainsi du stalinisme. La conscience prolétarienne peut-elle se réconcilier avec elle-même en désignant une histoire qui est la sienne – le stalinisme – sous le terme ambigu de «culte de personnalité» ou, pis encore, en recourant comme arme critique à l'équivoque «humanisme socialiste» ?

Staline n'était pourtant pas un «monstre». Il fut ce que l'économisme de la deuxième Internationale (un moment déterminé de l'histoire du prolétariat) a fait de lui : une conjonction de pratiques politico-théoriques (3).

Indépendamment de la part de l'homme (son impact, sa force et ses faiblesses), il reste tout l'effet négatif des pratiques du passé, il reste que celles-ci sont loin d'être soumises à une critique radicale de la part des marxistes.

Ce fut le commencement d'une autre histoire du marxisme qui confond, comme *préalable axiomatique*, le dogmatisme, l'économisme et l'idéalisme dans une même *unité idéologique* pour mieux la déceler et la combattre. Réagissant vigoureusement contre les effets néfastes de l'économisme – dans lequel elle voyait la reproduction, sous une forme *extravertie* (4), de l'idéalisme hégélien –, elle prenait le risque (qui ressemble curieusement au «pari» pascalien) de proclamer la rupture complète entre Marx et Hegel, au besoin en recourant aux services d'un «franc-tireur» : Spinoza... pourquoi pas ? Peut-être, dans la situation théorique des années soixante, était-ce la solution propre à sortir la théorie (et non seulement la théorie) marxiste du marécage dogmatique, afin que la dialectique cesse de servir de fioriture aux pompeux discours condescendants des

pères des peuples, aussi infaillibles qu'omniprésents. Ce fut à ce prix que les obscurs textes de Gramsci, de Mao-ze-dong, de Dimitrov... sortirent de l'ombre, témoignages vivants d'un marxisme de combat, dérangeants.

**De l'illusion théoriciste.**

Peut-être dans ce désir de rompre radicalement avec les pratiques anciennes, avons-nous négligé de prendre garde au piège d'un nouvel idéalisme. Aveuglés par la lumière du projecteur, nous ne nous doutions pas un seul instant des risques toujours possibles venant de la fascination de l'Ecriture, de la théorie (avec majuscule), de l'illusion néo-scientiste.

Nous acceptions sans broncher que soient reléguées à l'ornière «idéologique» non seulement les œuvres philosophiques de jeunesse, mais aussi tous les écrits qui découlent en droite ligne du combat politique de Marx et Engels ; nous nous résignions à voir réduire toute l'histoire de la pensée marxiste à celle d'une seule pratique, celle du *«Capital»*, et le rôle de F. Engels à celui du «vulgarisateur», de Sancho Pança.

A force de vouloir pourchasser le spectre de l'hégélianisme nous finissions par multiplier nous-mêmes les pseudo - «garde-fous» qui nous préserveraient, une fois pour toutes, du dogmatisme. C'est à ce moment-là que nous retombions le plus sûrement dans l'idéalisme de la Théorie.

Le type même de ces garde-fous fut bien l'idéologie de la rupture, cadeau empoisonné d'une philosophie de la science. Ce fut une sorte de décret suprême du philosophe qui veut, d'un seul coup de baguette, refouler toute velléité idéologique dans l'œuvre de Marx en la découpant, la sectionnant, la «périodisant» en mille morceaux. Ce faisant, cette démarche isole le matérialisme dialectique de la théorie de l'histoire, «sacralise» le *Capital* en reléguant d'autres écrits au rang de «brouillons» (tel fut le sort des «Grundrisse...»), en faisant de *l'Introduction de 1857* une sorte de propédeutique sine qua non du marxisme-léninisme.

La nature de tout garde-fou est d'en appeler d'autres. Comme la «coupure», même «épistémologique», ne règle rien à l'épineux problème posé par la pluralité des pratiques, il fallait faire appel des notions aussi étranges (du moins pour un marxiste) que l'«étrangéité» théorique pour caractériser les franges insolites qui se seraient glissées dans le discours dit «pré-marxiste». Ainsi telle lecture qui «suspend» tout, y compris les acquisitions les plus révolutionnaires des écrits politiques de 1847-52 à la découverte (formulation) de la théorie de la plus-value, quitte à les scruter «en creux» dans le vague du *Capital*. Quelle dérision !

C'est alors que se précise la réalité d'un retour (in) attendu à Hegel, que se dénoue le spectacle d'une critique de la philosophie de Hegel «flirtant» avec le «structuralisme» avant de succomber sous le charme du «théoricisme». Ce qui est en jeu, c'est de nouveau cette fascination du texte, fascination qui fait oublier jusqu'aux conditions historiques mêmes de son surgissement, conditions qui ne sont pas toutes théoriques. Car depuis l'*«Idéologie Allemande»*, nous savions que les conditions matérielles participent elles aussi au processus de la connaissance. Cette vérité première du matérialisme historique, il faut bien l'admettre pour que l'appel à Lénine cesse d'être incantatoire, parce que derrière Lénine, c'est bien de K. Marx et de F. Engels qu'il s'agit.

L'autocritique se fit attendre mais, venant après la surprenante *Réponse à John Lewis*, elle frappait juste :

> «Les maîtres du marxisme (Marx le premier, Engels puis Lénine) ont bien senti qu'il ne suffisait pas de *constater* le surgissement d'une science nouvelle, mais qu'il fallait fournir une analyse conforme aux principes de la science marxiste, des conditions de ce surgissement» (5).

Finies les «coupes» sombres, et sommaires. Il faut repenser la «coupure» d'une autre manière. Il ne suffit plus de *constater* que la science marxiste est un produit de la conjonction des «trois sources», il faut encore se demander «*comment* cette *conjonction* idéologique a pu produire une *disjonction* scientifique, cette rencontre une «rupture» (6) et donner la solution théorique qui, à notre sens, paraît décisive : «(...) c'est en se *déplaçant* sur des positions de classe absolument inédites, prolétariennes, que Marx a déclenché l'efficace de la conjonction théorique dont est issue la science de l'histoire» (7).

### Conjoncture théorique et conjoncture non-théorique.

Après l'ordonnancement parfait mais inerte du *«Processus de la pratique théorique»* de *«Pour Marx»* (8), l'accent est de nouveau mis sur la «fonction» de lutte politique dans la pratique théorique. Il importe à l'instar de Michel Foucault moins de chercher la «pureté» problématique du discours que les *«discontinuités»* qui le traversent comme un *«tout complexe à dominante»* (Althusser). Il importe moins désormais d'effectuer des *«périodisations»* par rapport à un temps unique (théorico-économique) que de se rendre compte du jeu complexe *des* pratiques et du sens du déplacement de la dominante *en rapport* avec la «position politique de classe» de l'auteur :

> «Nous pouvons dire que, dans ce processus, où l'*objet* occupe le devant de la scène, c'est la position politique (de classe) qui occupe la place dominante, mais que c'est la position philosophique qui occupe la place centrale, car c'est elle qui assure le rapport théorique entre la position politique et l'objet de la réflexion. On peut le vérifier empiriquement dans l'histoire du jeune Marx. C'est bien la politique qui fait passer d'un objet à un autre (schématiquement : des lois sur la presse à l'Etat puis à l'économie politique), mais ce passage se réalise et s'exprime chaque fois sous la forme d'une nouvelle position philosophique. D'un côté la position philosophique apparaît comme l'expression théorique de la position politique (et idéologique) de classe. D'un autre côté, cette traduction de la position politique dans la théorie (sous forme de position philosophique) apparaît comme la condition du rapport théorique à l'objet de la réflexion» (9).

Une telle position, si elle ne rompt pas totalement avec l'idée de *«coupure»* du *«Pour Marx»*, montre au moins qu'il est possible de la penser sur une autre base et en d'autres termes : non pas rupture dans le *temps unique* (celle de *Pour Marx* et de *Lire le Capital*) mais *rupture dans les textes,* abstraction faite de toute périodisation arbitraire, tout en prenant au sérieux le jeu complexe entre *position de classe* (pratique politique) et son *adéquation théorique* (pratique théorique dans l'acceptation léniniste du terme), la nôtre. Une telle notion de rupture renvoie au principe selon lequel toute «formation discursive» est *«une unité contradictoire (et complexe) à dominante»* (Foucault).



En ce sens, toute forme de rupture est *relative* (par rapport à tout courant de pensée qu'elle combat) et *permanente* (comme l'était la lutte de classe dans la théorie).

### Expériences politiques et expériences théoriques.

C'est bien dans cette perspective que nous entendons «vérifier empiriquement» ce mouvement, cette dialectique de l'irruption de la lutte de classe dans la théorie et celle de la théorie dans la pratique politique, en prenant comme champ d'observation cette tranche déterminée (pour les besoins de la recherche) et déterminante désignée sous le terme équivoque de *«période de maturation»* (L. Althusser) de K. Marx et F. Engels et en nous fixant sur un type privilégié d'«objet de connaissance : la *«conjoncture politique»* dans l'*«analyse concrète»* de K. Marx et F. Engels.

Le choix de cette tranche de l'histoire du marxisme est stratégique. En effet, tous les marxistes s'accordent pour reconnaître dans ces années de braise en Europe de 1848 à 1851 un tournant dans la double *carrière* de K. Marx et de F. Engels. Années de formation politique, de direction du combat révolutionnaire, de fondation du mouvement communiste, de ses premières épreuves scissionnistes, d'échecs collectifs et personnels, de solitude (10). Tout compte fait, c'est bien une phase décisive d'une existence politique confondue avec la *«genèse du socialisme scientifique»* (E. Bottigelli), remplie «de cette condition même d'une liaison réciproque entre la théorie et la pratique» (E. Balibar). Période décisive puisqu'à son terme, elle ne nous a pas donné moins de cinq chefs-d'œuvre de l'analyse politique marxiste : *Les luttes de classes en France, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, La guerre des paysans en Allemagne, La campagne pour la Constitution du Reich, Révolution et contre-révolution en Allemagne.* Nul n'a mieux que Lénine résumé en si peu de mots la place de ces années dans la «maturation» du marxisme :

> «Cette question, Marx la pose et la résout en 1852. Fidèle à sa philosophie du matérialisme dialectique, il prend comme base d'expérience historique les grandes années de la révolution de 1848-1851. Là, comme toujours, la doctrine de Marx *dresse un*

*bilan de l'expérience vécue* éclairé par une conception philosophique profonde et par une connaissance étendue de l'histoire» (11).

Voilà ce qui explique que cette phase de maturation soit le *point nodal* (Knotenpunkt) de l'histoire du marxisme : une expérience historique (celle du prolétariat européen), une expérience singulière vécue en tant que théoricien (philosophe) et en tant que chef du mouvement ouvrier allemand, une arme théorique à l'épreuve : la théorie de la lutte de classe.

**Le choix de l'«objet».**

Le «renversement méthodologique» opéré dans la sélection *à dessein* des écrits pratiques «intermédiaires», *empirico-théoriques* (L. Althusser)... ne vise pas seulement la vertu *heuristique* – se méfier de la «pureté» du texte au point d'en oublier le contexte – ni un désir de faire «neuf» (?). Il n'est pas seulement imposé par les exigences *instrumentales* de la recherche, par cette «matière historique existante et renouvelée quotidiennement» (K. Marx) qui constitue la substance de ses écrits politiques.

En portant notre attention sur ces produits «semi-finis», confectionnés dans la hâte et sous la pression de la lutte politique, captant la réalité pour la rendre intelligible dans les limites c'est-à-dire les conditions de la production, nous entendons surtout déceler, à travers les œuvres laissées par la pratique politique communiste *savante* (nous entendons par là «la pratique savante de direction des luttes de la classe ouvrière», par distinction avec «la pratique scientifique théorique») (12) de K. Marx et F. Engels, «certains principes marxistes, ou certaines de leurs conséquences théoriques» (13).

Il faut noter à ce propos le grand mérite de L. Althusser d'avoir attiré l'attention sur l'existence laissée jusqu'ici à l'état d'*«herbe sauvage»* (14) de quantité «d'analyses *politiques* de la situation concrète, des *résolutions* fixant la ligne du parti, des discours politiques la définissant et la commentant, des *mots d'ordre*, enregistrant des décisions politiques ou en tirant les conclusions» (15).



De ces études, tout lecteur attentif peut dégager l'ordonnancement des actions, la manière dont elles sont conduites et leurs résultats, les formes *d'organisation* de la lutte de classe, la distinction de ses différents niveaux, les méthodes de *direction*, la dialectique de la théorie et la pratique dans *l'histoire* de tous les jours. C'est dans ces produits de la «pratique politique savante» que le lecteur peut percevoir l'effet d'un travail de transformation théorique (l'application) de la théorie et réciproquement, le surgissement des éléments (événements) nouveaux porteurs de théorie(s) nouvelle(s).

L'histoire de la pensée politique de Lénine constitue à cet égard un «cas» remarquable. Chacun sait que les découvertes théoriques les plus «profondes» et les plus «fécondes» de Lénine sont contenues avant tout dans ses textes *politiques*, donc dans ce qui constitue le «résumé» de sa *pratique politique* :

«Pour ne prendre qu'un seul exemple, les textes politiques de Lénine (analyses de la situation et de ses variations, décisions prises et analyses de leurs effets etc...) nous donnent, avec une insistance aveuglante, *à l'état pratique*, un concept théorique d'importance capitale : celui du «moment actuel» ou de «*conjoncture*» (16).

Pourtant, ce concept produit dans l'action d'un parti marxiste pour diriger sa lutte –«principe absolument fondamental non seulement pour le matérialisme historique» mais aussi pour le matérialisme dialectique –, ne figurait pas en toutes lettres dans la théorie marxiste existante.

A cause même de sa situation particulière dans le cours de notre étude, nous nous permettons, à titre exceptionnel, de «reproduire» ce texte de L. Althusser sur la conjoncture :

«Il suffit d'un peu d'attention pour discerner ce que nous apporte de décisif ce nouveau concept théorique. Non seulement il jette en retour une éclatante lumière sur le propre de la théorie marxiste de l'histoire, sur les formes de *variation de la dominance* à l'intérieur de la structure sociale sur la base de la détermination en dernière instance par l'économique, et donc sur la périodisation historique (cette «croix» des historiens) ; non seulement il permet pour la première fois d'énoncer une théorie, c'est-à-dire une véritable pensée de la possibilité de l'action politique, enfin dégagée

des fausses antinomies de la «liberté» et de la «fatalité» (le jeu des variations de dominance dans la conjoncture) et des *conditions réelles* (s.p.n., T.V.T.) de la pratique politique en lui assignant son objet (le rapport des forces de classes engagées dans la lutte du «moment actuel») ; *non seulement il permet de penser l'articulation des différentes instances dont la conjonction des effets surdéterminés peut se lire dans la conjoncture ; mais il permet aussi de poser de manière concrète le problème de l'union de la théorie et de la pratique, c'est-à-dire une des questions les plus profondes du matérialisme dialectique, non seulement dans le domaine de la pratique politique, mais aussi dans le domaine de la pratique théorique (car la conjoncture théorique définit dans son rapport avec la conjoncture non-théorique, et avant tout la conjoncture politique, le lien qui permet de penser, dans la nécessité de son «jeu», la nature de la pratique théorique)»* (s.p.n., T.V.T.) (17).

### Le territoire vivant du marxisme.

S'il est permis de diviser l'héritage laissé par le marxisme-léninisme en «territoire mort» et «territoire vivant», il faut reconnaître que c'est dans la pratique politique que les marxistes trouvent la matière la plus riche, la plus inattendue et la plus propice à réflexion et à enrichissement. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la meilleure source que l'historien de la révolution vietnamienne puisse trouver existe rarement dans les manuels ou textes officiels mais se capte dans les écrits pratiques produits au jour le jour, sous la pression des circonstances et selon les exigences de la lutte concrète. Nous pensions aux *«Oeuvres choisies»* de Ho-Chi-Minh, à *«La résistance vaincra»* (articles et éditoriaux de Truong-Chinh, 1947) et surtout à *«La résistance sacrée du peuple vietnamien»* (1945-1954), œuvre collective rédigée par une foule de combattants de la première guerre de résistance.

Comment dans ces conditions expliquer le grand silence des marxistes, marxologues, hormis l'œuvre didactique de J. Staline *Les questions du Léninisme* (1924-1939), devant cette source intarrissable de vie ? L. Althusser en donne deux sortes de raisons : l'une liée à l'«urgence des tâches politiques du mouvement ouvrier», peu convaincante sinon sur le mode ironique, l'autre plus radicale car elle met en cause «la conception» que les«intellectuels de la classe ouvrière» se sont faite du marxisme, coupés qu'ils étaient soit de sa pratique réelle, soit de la pratique qui produisit sa théorie, et de ce fait soumis, en dépit de leur fidélité politique, aux idéologies bourgeoises, (empirisme, évolutionnisme, humanisme, pragmatisme) qu'ils projetaient sur les grands textes des classiques, comme sur les grandes œuvres du mouvement ouvrier» (18).



Procès de qui ? De l'«intellectuel organique» (Gramsci) du mouvement ouvrier ou de l'«organisation» elle-même, le «Parti», qui n'a pas su donner à l'intellectuel la place qui lui convient ? La révolution «culturelle» chinoise est-elle parvenue à apporter un début de solution à ce problème, à surmonter l'alternative entre un *corps étranger*, aussi futile que dérisoire, et une *caste* de privilégiés ?

## II. LES CONDITIONS THÉORIQUES DE LA RECHERCHE.

### Faire de l'Histoire selon K. Marx.

Armé de cette seule foi qui, selon le sage Yu Kong, peut «déplacer la montagne et combler la mer», nous sommes parti à la conquête des terres laissées en friche par plusieurs générations de révolutionnaires, à la fois loin du Vietnam et au cœur même de ses luttes, ses souffrances et sa victoire finale.

Pourtant au lieu de nous lancer à corps perdu dans le «continent» léniniste, nous préférons, vieil atavisme de lettré confucéen (19), revenir à Marx, sachant que nombre de concepts théoriques sont demeurés à «état pratique» dans les œuvres de Marx et d'Engels et le resteront sans doute longtemps encore s'il n'y a pas un... commencement. Point de vue confirmé avec force par un contradicteur (qui n'en est pas un) de L. Althusser, P. Vilar, qui nous rappelle avec insistance que c'est «dans l'océan de ses articles d'actualité et de sa correspondance (que) Marx fait sans cesse «de l'histoire» au sens quotidien du mot». C'est encore cet historien marxiste qui a su le mieux employer les mots justes et simples pour caractériser le rapport entre K. Marx et l'histoire : «Il parle «histoire» comme il parle «politique», avec le seul

souci d'établir non des certitudes, mais des faisceaux de probalités qui soient, comme on dit aujourd'hui, «opérationnels». Ce n'est pas pour le plaisir (qui selon Raymond Aron définit l'historien) de «rendre au passé l'incertitude de l'avenir», mais au contraire dans l'espoir, pour l'un et pour l'autre, de *réduire le champ de l'incertain.* Ce n'est pas encore de la «science». Marx ne se fait là-dessus aucune illusion. C'est un exercice de la pensée d'une portée singulière si l'on songe que penser *politiquement* juste, c'est penser juste *historiquement.* Il s'agit seulement d'un exercice empirique, allant sans cesse de l'exemple au raisonnement et du raisonnement à l'exemple, et qu'ont toujours pratiqué (plutôt mal que bien) les politiques et les historiens. Quand ils l'ont fait avec génie, il est arrivé aux uns d'agir efficacement, aux autres de démontrer vigoureusement. Mais le cas est rare. Pour Marx, dont le génie n'est pas discutable (sic), le problème est de savoir s'il est allé *au-delà*. Et j'oserai demander, pourvu qu'on m'entende bien, que l'on cesse de rechercher trop exclusivement Marx historien, comme on le fait couramment et surtout en France, dans *«Les luttes de classes en France»* et dans *«Le 18 Brumaire»* et dans la *«Guerre civile»*. Ce sont bien là des textes où, plus que dans les articles journalistiques moins médités, on peut trouver les sommets de la réflexion «marxiste», qui relie à des observations aiguës sur les structures d'une société l'*actualité* (s.p.n., T.V.T.) et *l'événement (ibid).* Il n'est pas question d'en discuter le sens exemplaire, pour un type d'analyse que nous avons définie porteuse d'action, comme peut et doit être toute analyse scientifique. Mais, pour pratiquer l'histoire ainsi, il faut s'appeler Lénine» (20).

C'est, sans doute, la meilleure interprétation de la brève introduction de K. Marx à son article de la *Nouvelle Gazette Rhénane* intitulé *«Travail salarié et Capital»* et dans laquelle, justement, l'auteur définit sa «matière historique» (21). Quant à l'attribution exclusive à Lénine du mérite d'avoir fondé l'analyse scientifique de l'événement, il faut nuancer car Engels, dans les années 46-47, avait déjà fait preuve d'une grande maîtrise dans ce genre d'«exercice», — fait d'autant plus remarquable que nous étions alors loin d'une théorie de l'histoire *constituée*. Et en puisant bien à une



échelle plus modeste dans les écrits politiques de la période de la *Nouvelle Gazette Rhénane*, nous sommes fondés à penser que *Les Luttes de classes en France* ou *Le 18 Brumaire* ne constituent nullement des exploits sans précédent ni sans lendemain.

**Le temps historien et les temps du matérialisme historique.**

Il est vrai que tout bilan de l'héritage de Marx dans la «construction» de l'histoire en science pose le problème épineux du «temps» historique qui est à la fois l'objet, le champ méthodologique et la «technologie» du travail d'historien. Certes, tous les penseurs contemporains s'accordent pour reconnaître que «la conscience des successions dans les temps et des proportions dans les durées est le contraire d'une durée naïve» (P. Vilar) et qu'inversement aucune «chronologie», «périodisation», «segmentation séquentielle»... n'est innocente.

Pourtant ,depuis que cette question est posée — et elle a été largement débattue entre historiens à la grande honte des sociologues qui n'ont que Simiand, Halbwachs et... Gurvitch à exhiber —, tout le monde, de F. Braudel *(Ecrits sur l'Histoire)* à P. Vilar (notamment dans l'*art. précité),* reconnaît sans peine que le temps historique est toujours construit et qu'événements, règnes, ères... sont bien des constructions «idéologiques». Dans cette bataille (pacifique) des... temps, aucune recherche historienne ne se reconnaît, semble-t-il, dans le temps «homogène et continu», ce temps qui n'est autre que la reproduction empirique du temps de Hegel, de la *«coupe d'essence»*, du *«présent historique»* (cf. ch. II).

S'il semble rassurant, comme le dit P. Vilar (22), de constater une convergence heureuse entre approches pratiques des historiens empiristes ou spontanés et constructions de la théorie (marxiste essentiellement), s'il est de bon ton de saluer, avec F. Braudel, l'apparition d'un nouveau monde de l'écriture historique — le «récitatif» de la conjoncture, du cycle, voire de l'inter-cycle (23) — s'il est encourageant de voir reconnaître aux travaux d'E. Labrousse et de ses élèves sur les «conjonctures de crise» leur service rendu à

l'histoire, la méfiance des historiens à l'égard du temps court, de la «nouvelle sonnante», n'en n'est pas moins significative. Elle dénote bien la persistance d'une philosophie de l'émergence, du hasard et de la nécessité, bref d'une idéologie incantatoire de la vieille et chère liberté du «sujet» dans l'histoire de nos historiens.

Pourtant, pour pouvoir recueillir à pleines mains l'héritage de Marx (et de F. Engels), il est nécessaire de «libérer la théorie de l'histoire de toute compromission avec la temporalité «empirique», avec la conception idéologique du temps qui la soutient et la recouvre, avec cette idéologie que la théorie de l'histoire puisse, en *tant que théorie*, être soumise aux déterminations «concrètes» du «temps historique», sous le prétexte que ce temps historique constituerait son objet» (24).

Ce n'est qu'à ce prix que l'histoire peut nouer avec le marxisme un dialogue fructueux, apprécier à leur juste valeur les acquisitions de Marx au sujet du temps et de ses variations : temps d'une conjoncture (d'une «situation»), temps des formations économiques et sociales, temps d'une structure stable et durable mais non... éternelle, le mode de production capitaliste (le temps du *Capital*) :

> «Il est vrai que Marx a donné, dans le *Capital*, une «construction du temps» en matière économique : temps complexe, non linéaire, «temps de temps» non lisible à l'horloge du quotidien mais concevable à chaque opération bien conceptualisée (travail, production, rotation des divers types de capitaux...) – découverte dont on affecte souvent de ne pas s'apercevoir. Mais qui a poussé jusqu'au bout cette construction du temps – du temps du capitalisme – sinon les économistes modernes ? Une fois de plus, si la novation marxienne était là, on pourrait la dire rejointe, perfectionnée, dépassée. Elle n'était pas là. Elle consiste à montrer que les «rotations», les «cycles» (et naturellement les «révolutions», malgré certains jeux sur le double sens du terme), ne ramènent jamais au point de départ, mais créent des situations nouvelles, non seulement dans l'économique, mais dans le tous social» (25).

Mais avant même d'atteindre les résultats du «*Capital*», il faut reconnaître les drames de la traversée du désert, en quête d'un temps qui n'en est pas un : le temps de la rupture politique (avec les hégéliens de gauche, puis avec les feuerbachiens), le temps du déchirement entre un langage encore hégélo-feuerbachien et une pensée nouvelle qui n'a pas le temps de se formuler, le temps de l'irruption du prolétariat en chair et en os dans la dialectique sociale, le temps de la constitution d'un mouvement politique radicalement nouveau, le temps du Capital.. Tous ces temps se succèdent *et* se juxtaposent dans une complexité telle que toute entreprise de périodisation de l'histoire de la pensée marxiste (du point de vue théorique) semble vouée d'avance à l'échec.



Bref, pour parler le langage des historiens, Marx et Engels n'ont pas, à proprement parler, cherché l'objet de l'histoire dans le temps, ils *l*'ont vécu dans la réalité sociale et *l*'ont traduit à leur manière en d'autres termes, – qui rompent effectivement avec les leurs. En suivant l'itinéraire *historien* de Marx et Engels, nous découvrirons qu'ils ont rarement, pour ne pas dire jamais, cherché à saisir le temps et ses variations à la manière de nos historiens, sociologues, économistes, c'est-à-dire à travers un *objet* sélectif (prix, salaire, emploi, etc...) ceci dans l'espoir d'arriver à obtenir une «synthèse», une «constellation» d'objets qui serait censée représenter une formation sociale quelconque.

**Problématique des durées structurales différentielles dans la théorie marxiste.**

Le processus de la formation du matérialisme historique se donne «à voir» comme «totalité» (conjonction) de plusieurs histoires (pratiques) *inégalement* développées, «entrecroisement» de plusieurs pratiques théoriques qui s'impulsent les unes les autres et dont le seul *lien* théorique (et pratique) est constitué par leur objet commun : *l'appropriation du présent historique* (26). La dialectique *dans* le matérialisme historique semble bien résider dans ce rapport constant entre l'unicité de *l'objet discursif* (les «conjonctures» de lutte de classes) et la *multiplicité des pratiques discursives* (ou pratiques théoriques). C'est en ce sens que E. Balibar se trompe quand il veut «suspendre» à la découverte de la théorie de la plus-value le commencement d'une théorie de la «dictature du prolétariat» (27). C'est pourquoi nous ne trouvons nulle part, ni dans l'œuvre de K. Marx

ni dans l'œuvre des marxistes, le *temps générique* des philosophes de l'histoire, et le *temps-étalon* des historiens. Ou alors, ce temps est soumis à un mode de traitement qui le «défigure» complètement comme le montrent ses «périodisations» successives de la «situation» française de la révolution de Février 1848 au coup d'Etat du 18 Brumaire : «Un néant historique» comme l'a bien remarqué B. Barret-Kriegel :

> «Dans la *Lutte des classes* en France, par exemple, il (Marx) montre comment l'événement de la révolution de juillet, qui substitue le pouvoir des banquiers au règne de l'aristocratie foncière, donne la clé de l'analyse des rapports de classes en France et dessine la configuration transitoire de leurs oppositions. A partir de cet événement seulement et de ses développements, il régresse et retrouve les racines de la situation. La discontinuité, voire le décousu, de l'interprétation, souvent reprochés à Marx, dérivent de la périodisation par les effets à laquelle il s'attache» (28).

Le seul objet de l'histoire marxiste est bien cette «structure sociale» désignée sous le concept de *«mode de production»* et son champ d'efficace, les modes d'apparition ou d'individuation désignés par les concepts léninistes de *«formation économique et sociale»* et de *«conjoncture politique»*.

De même que la matière historique existante de K. Marx est produite par le déroulement quotidien de la «lutte de classes» (29), de même le concept d'histoire n'a de sens que comme «structure complexe à dominante», ce tout social «où différents niveaux structurels de temporalité interfèrent, en fonction des rapports propres de correspondance, articulation, décalage et torsion, qu'entretiennent entre eux, en fonction de la structure d'ensemble du tout, les différents «niveaux» du tout» (30).

A travers les discontinuités de sa pratique théorique, de ses articles d'actualité de la *Nouvelle Gazette Rhénane* jusqu'au sommet du *Capital*, c'est bien *ce concept d'histoire là* qui constitue l'objet du discours théorique marxiste : la connaissance non pas d'une histoire en général, mais des *structures spécifiques de l'historicité* ou plutôt des formations sociales à travers leurs modes d'apparition, leur individualité : la structure pure (le mode de production), les structures empirico-théoriques (les formations économiques et sociales), les formations entrant dans la catégorie du «mode de production asiatique», et enfin, les structures quasi concrètes (les conjonctures).

Du reste, nous reconnaissons volontiers à P. Vilar (31) et aux historiens le grand mérite «méthodologique» d'avoir insisté sur la spécificité des modes de traitement des «cas historiques», d'avoir souligné la présence d'une sorte de correspondance de fait entre les distinctions marxistes des structures *pure, mixte* et *conjoncturelle* (politique) et la problématique historienne des temps *long, moyen* et *court*. Rendons enfin hommage à P. Vilar de nous avoir rappelé avec une ironie bienfaitrice que chez Marx, «La théorie ne souffrira pas de la recherche» (32) en nous invitant à suivre l'exemple du travail d'historien de Marx, en nous montrant, preuves à l'appui, comment Marx «pénètre» la matière historique. Une histoire marxiste «vraie», dit-il, pour se construire, se doit d'être ambitieuse. Elle le peut en allant sans cesse d'une recherche à la fois patiente et ample à une théorie qui ne recule devant aucune rigueur mais aussi en allant de la théorie au «cas», *afin de ne pas rester savoir inutile.*

La critique que P. Vilar adresse aux marxistes vise juste. Mis à part le travail bibliographique de M. Rubel (33), qui, en France s'intéresse aux «Travaux intermédiaires» de Marx, Engels ? Combien parmi nos aînés ont accordé le moindre intérêt à ces écrits dépourvus de «titres de noblesse» ? Combien à part quelques solitaires : Mehring, Riazanov, Rubel... à moins de devoir citer les innombrables caricatures d'«anthologies» (Marx et ceci, Engels et cela) où certains textes de la *Nouvelle Gazette Rhénane* ne figurent qu'à titre de «faire-valoir» dépourvus de tout intérêt scientifique (pour ne pas dire plus) ?

Pourtant, ces écrits ont l'avantage, plus que les œuvres «achevées», de se montrer comme des *unités (discursives) complexes et contradictoires* à mi-chemin entre *l'application d'une théorie* (en gestation ou déjà constituée) à la *pratique* (politique) et la *«rectification»* par la pratique du schéma théorique toujours provisoire.

**Théorie et Pratique.**

En ce sens, si le texte de Vilar nous dit beaucoup sur la trajectoire première : Théorie → Pratique, il reste peu

loquace sur la seconde (Pratique → Théorie), et c'est dommage. Si le risque de «théoricisme» est jugulé, celui du «practicisme» ne l'est aucunement (34).

Si les marxistes d'aujourd'hui restaient attentifs aux leçons d'un passé récent, ils découvriraient sans difficulté les clés de la dialectique du travail théorique et du travail politique. A cette condition : ne se laisser prendre ni au piège de l'autonomie absolue ni à celui de la transparence du texte, mais le briser, lui redonner «chair et sang», en posant comme principe le rapport organique entre le processus de la connaissance et celui du réel concret.

Il existe à cet égard des textes remarquables de Lénine que L. Althusser a signalés à l'attention des marxistes dans son étude sur *«Contradiction et surdétermination»* (35). Ceux-ci montrent entre autres, que la «contradiction capital-travail n'est jamais simple, mais qu'elle est toujours spécifiée par les formes et les circonstances historiques concrètes dans lesquelles elle s'exerce. Spécifiée par la situation historique interne et externe, qui la détermine, en fonction du passé national lui-même d'une part (révolution bourgeoise accomplie ou «rentrée», exploitation féodale éliminée, totalement, partiellement ou non, «mœurs» locales, traditions nationales spécifiques, voire le «style propre» des luttes ou du comportement politique, etc...), et du contexte mondial existant d'autre part (ce qui y domine : concurrence des nations capitalistes, ou «internationalisme impérialiste», — ou compétition au sein de l'impérialisme, etc...) nombre de ces phénomènes pouvant relever de la «loi du développement inégal» au sens léniniste» (36).

Ce n'est, ni plus ni moins, que la traduction en langage philosophique (théorique) de la logique dialectique telle qu'elle est exposée dans le texte politique de Lénine : *«A nouveau les syndicats»* :

«La logique dialectique exige que nous allions plus loin. Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et «médiations». Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects, nous garde des erreurs et de l'engourdissement. Voilà un premier point. Deuxièmement : la logique dialectique exige que l'on considère l'objet dans son développement, son «mouvement propre» (comme dit parfois Hegel) son changement (...)



sa *liaison* avec le monde extérieur (...). Troisièmement : toute la pratique de l'homme doit entrer dans la «définition» complète de l'objet, de la liaison de l'objet avec ce qui est nécessaire à l'homme. Quatrième point : la logique dialectique enseigne qu«'il n'y a pas de vérité abstraite», que «la vérité est toujours concrète», comme aimait à le dire, après Hegel, feu Plekanov. etc...» (37).

## La conjoncture politique comme objet (et le champ) de l'action politique.

Ces règles, G. Labica l'a bien signalé dans son «pré-rapport» au colloque Lénine (38), constituent, à n'en pas douter, le point névralgique de l'analyse conjoncturelle marxiste-léniniste, le lieu de rencontre entre une théorie de l'histoire et une théorie de la connaissance en pratique :

«Or, ces règles, si elles établissent bien les principes généraux d'une lecture, ne peuvent fonctionner c'est-à-dire produire une connaissance qu'à la condition qu'ait tout d'abord été délimité le moment qui est leur objet. Donnons tout de suite, dans son extension la plus grande, le concept de cet objet, celui de *conjoncture.* Comment se circonscrit une conjoncture ? Conjoncture est «accord», «concours», «rencontre d'événements en un point déterminé» ; quelle que soit la forme sous laquelle elle se donne à voir, économique, politique, intellectuelle, artistique, forme, notons-le au passage, qui ne préjuge en rien de sa nature réelle, une conjoncture est toujours scansion d'un développement, nœud dans le tissu historique. C'est pourquoi sous les traits les plus accusés et comme à son fort grossissement, elle est *crise.* Equilibre sur le point de sa rupture, la crise révèle la conjoncture en ce sens qu'elle la rend visible au yeux des moins prévenus ; elle en montre la nature croisée de facteurs, à reconnaître et à spécifier dans leurs rapports mêmes avant de les dénouer, avec, selon le cas, la patience de la cardeuse ou la brutalité d'Alexandre» (39).

La crise, comme tous les événements principaux de la chaîne de l'histoire révèle la conjoncture ; celle-ci découvre à son tour la morphologie-synchronique d'une formation économico-sociale qui n'est autre que la représentation (Darstellung) d'une coexistence à l'état empirique des modes de production (40). La crise — une «conjoncture» par excellence-constitue le point d'équilibre instable entre des structures stables. La conception léniniste de la crise révolutionnaire comme «unité de rupture» suppose la pré-

sence d'au moins trois conditions qui participent au processus d'accumulation et d'exaspération des contradictions dans une formation sociale : crise de *l'Etat*, crise de *l'Economie* et crise *sociale* qui provoque «l'entrée des masses sur la scène de l'histoire». Mais l'essentiel n'est pas là ! Il faut surtout que la classe révolutionnaire soit capable de saisir (subjectivement) la structure de crise, prise dans son ensemble à chaque «moment» de son développement. Une telle conception nous éloigne bien évidemment de toute énonciation fastidieuse et pédante de la «crise» (41).

De même, contrairement à la thèse d'E. Morin (42), entre la connaissance «rationnelle» de la structure et le réel historique ne s'instaurent nullement des *rapports d'imprécation* qui déchargeraient sur l'homme providentiel la responsabilité de l'histoire mais des pratiques sociales qui font corps avec la lutte de classe :

> «Les hommes ont toujours été et seront toujours en politique les dupes naïves des autres et d'eux-mêmes, tant qu'ils n'auront pas appris, derrière les phrases, les déclarations et les promesses morales, religieuses, politiques et sociales, à discerner les *intérêts* de telles ou telles classes. Les partisans des réformes et améliorations seront dupés par les défenseurs du vieux régime aussi longtemps qu'ils n'auront pas compris que toute vieille institution, si barbare et pourrie qu'elle paraisse, est soutenue par les forces de telles ou telles classes dominantes. Et pour bien briser la résistance de ces classes, il n'y a qu'un moyen : *trouver dans la société même qui nous entoure, puis éduquer et organiser pour la lutte* (s.p.n., T.V.T.) les forces qui peuvent et *doivent* de par leur situation sociale - devenir la force capable de balayer le vieux et de créer le nouveau» (43).

## La conjoncture politique comme objet de la théorie pratique.

C'est dans ce contexte polémique (contre le volontarisme et son contraire idéologique, l'économisme) que nous entendons reprendre et amplifier certaines propositions de Labica relatives à la notion de «conjoncture politique» (44) :

a) - la lutte exprime, en premier lieu, la lutte de classe comme vérité concrète de la praxis sociale. Cette vérité, qui est la concentration politique de l'économie, vaut à fortiori pout toute conjoncture dont elle dit à la fois l'essence de dernière analyse et le principe de déchiffrement. Bref, l'efficace propre de la conjoncture politique est constituée par le *champ de lutte de classe*.



b) - Il est dans la nature de la conjoncture de se donner comme *lutte*. Que cette lutte soit ouverte ou dissimulée, visible ou invisible et quelque forme qu'elle prenne, elle est la réalité, chaque fois à mettre à jour, de toute histoire. Les formes de cette lutte, - lutte idéologique, politique, théorique, ou les formes combinées, «concentriques» sont toujours *des effets* de la lutte de classe, à apprécier comme tels. Science de conjoncture signifie toujours *science des effets* de la lutte de classes (45).

c) - Ainsi conçue, toute approche conjoncturelle implique la notion de «pertinence» : «qualité propre à *rendre compte de la structure* d'un élément, ou de l'ensemble comprenant cet élément, selon sa *fonction*» (46) ; cette notion, empruntée à la linguistique, a l'avantage de faire apparaître une «inter-action» active (réciproque) entre les contraintes immédiates de l'événement et la capacité de réception (réceptivité) de l'acteur politique (à quelque niveau que ce soit) comme condition de dépassement de l'alternative subjectivisme-objectivisme.

## Critiques des idéologies empirico-idéalistes de la conjoncture économique.

Ce n'est certes pas nier le caractère pragmatique des recherches en économie politique néo-classique sur «conjoncture et tendance» que d'en marquer les limites et les difficultés théoriques.

Le parti-pris *empiriste* dans la définition de l'objet — ou plus exactement d'une collection d'objets empiriques (prix, salaire, emploi, etc...) (47) — explique que la «science» conjoncturelle oscille immanquablement entre deux «pôles» idéologiques : entre *l'objectivisme* qu'exaspère l'usage peu critique des techniques quantitatives (48) et le *psychologisme* avec comme corollaire la réintroduction subreptice de *l'homo œconomicus*, entre l'instrumentalisme des fondateurs de la comptabilité nationale et la spéculation

«futurologique», incertitudes qui sous-tendent en fait un convervatisme tempéré par le réformisme (49).

Les effets de ces «oscillations» se font ressentir d'ailleurs au niveau des techniques d'analyse : «Tant que la critique des instruments d'analyse de la conjoncture n'est pas faite, l'étude des fluctuations reste bâtarde, à la fois fidèle et infidèle à la pratique comptable et à la théorie du cycle (...)» (50).

Par ailleurs, S. de Brunhoff constate à juste titre un nouveau «déplacement des problèmes» dans l'analyse de la «crise générale du Capitalisme» :

> «Le chemin parcouru autrefois du concept de crise à celui d'un cycle où la crise trouve sa raison d'être économique, mène alors de la notion de cycle à la conjoncture, par un nouveau déplacement des problèmes. Ce changement de perspective apparaît dans les travaux marxistes qui utilisent l'idée d'une crise générale du capitalisme, pour montrer comment les processus cycliques propres à cette phase du capitalisme se distinguent de ceux du XIXème siècle. Il apparaît aussi dans les études de l'inflation comme «type de conjoncture économique à saisir en totalité comme les cycles d'autrefois» et dont la permanence, au moins sous forme d'«inflation rampante», risque de mettre en cause la définition des phases cycliques (...)» (51).

Il est frappant de constater combien la théorie conjoncturelle (économique) a peu progressé depuis le premier pas accompli par le médecin parisien Clément Juglar, depuis *«Des crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux Etats-Unis»* (1862), et ce, malgré le perfectionnement incessant des techniques de sondage, informatique, statistiques économiques, etc... (52). Il est significatif de relever la persistance des mêmes contradictions théoriques chez un Simiand à travers son ouvrage monumental et finalement décevant (53) et chez nos économistes d'aujourd'hui : les mêmes hésitations entre une vision éléatique de la vie économique qui les pousse à élaborer des «modèles» de plus en plus sophistiqués mais dénués de toute historicité (54) et le désir de capter les énigmatiques «aléas» ou «variables» ou «accidents» (remarquons en passant les variations terminologiques) dans «l'extrapolation». Contre les illusions venant de certains économistes marxistes (55) qui tentent de faire de l'économétrie (56) une *science autonome*, rappelons, avec E. Mandel, que «si l'économétrie est une technique valable, elle n'est qu'une technique, et même qu'une technique d'appoint. Elle ne peut, en elle-même, ni *poser* des problèmes, ni *orienter* la politique économique, elle reste toujours au service d'une optique, d'une politique *préalablement déterminée*. (...). L'économétrie doit donc rester subordonnée à une théorie économique générale» (57).



En ce sens, tant que l'analyse conjoncturelle n'explicite pas la nature des rapports *sociaux* qui se nouent et se dénouent dans le présent entre les instances d'une formation sociale concrète, tant qu'elle ne spécifie pas le type de détermination du moment et la logique de ses déplacements, tant qu'elle ne parvient pas à définir le rapport *organique* entre les *«changements structurels»* et les *«aléas conjoncturels»*, elle continuera à naviguer entre l'analyse rétrospective et le volontarisme politique. Ce que F. Braudel a bien senti, pour l'histoire, quand il rappelle que «l'histoire conjoncturelle ne sera complète que si, à la conjoncture économique, s'ajoute l'étude de la conjoncture sociale et des autres situations concomitantes du repli et de l'essor. C'est l'entrecroisement des conjonctures simultanées qui sera sociologie efficace...» (58).

S'il s'avère établi désormais qu'aucune recherche sur les révolutions n'est possible sans l'étude approfondie de la conjoncture économique (59), il n'est pas moins évident à l'éclairage des travaux d'E. Labrousse et de son «école» (60), qu'aucune analyse de la conjoncture économique ne peut se passer d'une connaissance globale de la situation fondée sur la dialectique de situation de classe et position de classe.

**Objectivité et subjectivité dans l'analyse conjoncturelle.**

Ainsi, dans la conjoncture de crise de 1846-48, la «pertinence» de la «détermination par l'économie» se lit dans la *psychologie différentielle* des classes sociales face aux «appareils idéologiques» (famille, morale, religion, école) comme «remèdes» aux irrationalités économiques» (61).

C'est encore à E. Labrousse, et à ses élèves, que revient le mérite d'avoir recouru à *l'histoire comparée*, pour mettre

en évidence le caractère spécifique de la crise agricole et de la crise du textile et de leurs effets «cumulatifs» sur d'autres secteurs de la vie économique (62), ainsi que pour cerner leur développement inégal à travers le jeu changeant et surprenant de l'économique et de la politique (63), leurs effets de retardement dans tel ou tel secteur, bref, pour nous apporter des éléments indispensables à la vérification de l'exactitude de l'analyse conjoncturelle de K. Marx dans le «18 Brumaire...». Ainsi, Labrousse écrit à ce sujet :

> «L'énorme sensation produite par la révolution de Février dans le monde des affaires et la paralysie économique sans précédent qu'elle provoque pendant plusieurs mois sont bien connues. Moins connue, par contre, la dépression qui s'obstine jusqu'en 1851, *malgré le retour de l'ordre* (s.p.n., T.V.T.) : large dépression internationale, atteignant les pays frappés par la révolution comme les pays préservés. Voici, dès le mois de Mars, trois paniques intimement liées : boursière, bancaire, monétaire. Les paniques passeront vite. L'inquiétude et la lourdeur de la Bourse subsisteront jusqu'au bout» (64).

Rencontre qui n'a rien d'un effet du «hasard» comme cette autre convergence de problématiques entre l'«histoire conjoncturelle» de E. Labrousse et la *«théorie de la pratique sociale»* de P. Bourdieu, deux types de recherches qui se rejoignent pour poser cette commune interrogation sur les mécanismes de production et reproduction des comportements et attitudes des acteurs sociaux (classes) comme «une des grandes tâches de l'histoire de demain» (XXIV). C'est, à n'en pas douter, une perspective nouvelle qui s'ouvre dans la collaboration entre les deux disciplines depuis le dialogue jusque là peu fécond entre l'histoire (F. Braudel) et la sociologie (G. Gurvitch). Car, P. Bourdieu ne dit pas autre chose quand il écrit, dans l'*«Esquisse d'une théorie de la pratique»* :

> «C'est dans la relation dialectique entre les dispositions et l'événement que se constitue la conjoncture capable de transformer en *action collective* les pratiques objectives partiellement ou totalement identiques. Sans être totalement coordonnées, puisqu'elles sont le produit de «séries causales» caractérisées par des durées structurales différentes, les dispositions et la situation qui se conjuguent dans la synchronie pour constituer une conjoncture déterminée ne sont jamais totalement indépendantes, puisqu'elles sont engendrées par les structures objectives, c'est-à-dire en dernière analyse par les bases économiques de la formation sociale considérée (...). Ignorer la relation dialectique entre les structures objectives et les structures cognitives et motivatrices qu'elles produisent et qui tendent à les reproduire et oublier que ces structures objectives sont elles-mêmes les produits de pratiques historiques sans cesse reproduits et transformés par des pratiques historiques dont le principe producteur est lui-même le produit des structures qu'il tend de ce fait à reproduire, c'est se vouer à réduire la relation entre les différentes instances (...) à la formule logique permettant de retrouver n'importe laquelle d'entre elles à partir de l'une d'elles (...)» (65).



Mais ce souci légitime de réintroduire la «subjectivité historique» dans l'Histoire ne date pas d'aujourd'hui encore qu'il se situe ailleurs que dans le cercle de la philosophie du «moi» comme l'ont déjà montré la voie Max Weber et ses continuateurs qui ont accordé aux «structures cognitives» une place inédite dans les théories idéalistes de l'Histoire.

Il reste à s'interroger si cette subjectivité, qu'elle soit singulière ou collective, trouve dans le marxisme sa «moelle philosophique», sa «valeur de culture» et finalement sa «signification révolutionnaire» (Merleau-Ponty) et à se convaincre de la capacité du marxisme de proposer un mode de connaissance historique qui échapperait aux dangers de l'historicisme absolu (Hegel) tout en se gardant de tomber dans les pièges de l'économisme réducteur.

*
* *

**Remarques terminologiques.**

*Toute science a un commencement.* La théorie de conjoncture politique a trouvé dans les écrits pratiques de Lénine et de ses continuateurs matière de constitution pour s'ériger en guide de l'action révolutionnaire. Son histoire théorique s'est déroulée depuis un demi-siècle et se confond avec l'histoire du communisme. Ainsi toute l'urgence des tâches politiques du mouvement ouvrier n'excuse pas le fait de négliger cette pratique politique spécifiquement communiste.

Pourtant, là encore, les marxistes qui s'intéressent aux œuvres de Lénine, de Gramsci, de Mao Ze Dong, etc... ne doivent pas se laisser prendre au piège de l'éclectisme en oubliant les *conditions de possibilité* (la conjoncture non théorique) de leur produit théorique.

En ce sens, le travail que nous effectuons depuis sept ans allait un peu à l'encontre de la mode actuelle qui veut tout commencer avec... Lénine, oubliant la propre leçon que le dirigeant de la révolution d'Octobre avait tirée des écrits de Marx et d'Engels et sa modestie. Nous essayerons pour notre part et dans la mesure du possible d'attirer l'attention sur les mérites propres de Marx et d'Engels dans la formation d'un concept qui, à l'époque de leur pratique, n'était qu'embryonnaire, avec les incertitudes, les erreurs, mais aussi les «territoires conquis». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous n'hésiterons pas à utiliser des notions qui sont devenues dans le marxisme d'aujourd'hui monnaie courante grâce au travail théorique et pratique de Lénine, Gramsci, Mao, etc... pour désigner les problématiques correspondantes – dans la mesure où ces transpositions ou emprunts ne prêtent pas à confusion – bien que ces notions n'existassent qu'à l'état virtuel à l'époque de leur pratique (66). Ce va-et-vient terminologique montre à notre sens que le concept de la conjoncture ne naît pas avec Lénine mais avec K. Marx et F. Engels, non pas tant dans leurs œuvres théoriques que dans les œuvres pratiques insérées dans la lutte politique.

## NOTES CHAPITRE I

(1) L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, F. Maspéro, 1965.

(2) *op. cit.*, 13.

(3) Nous reproduisons sous une forme générale c'est-à-dire dépouillée de tout formalisme dogmatique les concepts «althussériens» tels qu'ils sont explicités par leur auteur dans *Pour Marx (op. cit.)*, notamment dans *«Sur la dialectique matérialiste* (165 sq). Ainsi par *pratique théorique*, nous entendons une «pratique spécifique qui s'exerce sur un objet et aboutit à son *produit* propre : une connaissance» (p. 175), et par *pratique politique*, une pratique «qui a sa *matière première* définie, ses *instruments* et sa méthode, qui elle aussi, comme toute pratique, produit des transformations (qui ne sont pas des *connaissances*, mais une révolution dans les rapports sociaux). Rappelons qu'à part les conjonctions syntagmatiques, tous les concepts tels que pratique, matière première, produit, instrument, méthode (technique), connaissance... viennent tout droit de Lénine. (cf. *Cahiers philosophiques*). Voir chapitre II.

(4) C'est-à-dire tournée vers le monde extérieur. Cf. *Petit Robert*.

(5) L. Althusser, *Eléments d'autocritique*, Paris, Hachette-Littérature, 1974, p. 117.

(6) *op. cit.*, 118.

(7) *op. cit.*, 118.

(8) *op. cit.*, 186-199.

(9) *Eléments d'autocritique, op. cit.*, 120-121.

(10) Que la publication de la traduction française de la *Correspondance* de K. Marx et F. Engels par les E. Sociales depuis 1971 (surtout le t. II) a rendu visible jusqu'aux moindres détails de leur histoire quotidienne.

(11) Lénine, *L'Etat et la révolution* in *Oeuvres*, Paris (ES) - Moscou, XXV, 440.

(12) M. Verret, *Théorie et politique*, Paris, E. Soc., 1967, p. 154.

(13) L. Althusser, *«Sur le travail théorique»* in *La Pensée*, n°132, avril 1967, Paris, p. 18.

(14) Titre d'un recueil des nouvelles du célèbre écrivain chinois Lou Xun.

(15) *«Sur le travail théorique»*, art. cit., p. 19.

(16) art. cit. p. 20.

(17) L. Althusser, art. cit., p. 20.
(18) art. cit., p. 21.
(19) Manière de dire que nous sommes loin d'être comblé par l'entreprise des marxistes qui se sont servis de Confucius pour régler leurs divergences internes actuelles.
(20) P. Vilar, *«Histoire marxiste, histoire en construction»* in *Faire de l'histoire*, sous la direction de J. Le Goff et P. Nora, Paris, Gallimard, 1974, t. II, p. 171-172.
(21) Cf. chap. XIII.
(22) *op. cit.*, 186.
(23) *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, 48.
(24) L. Althusser, *Lire le Capital*, Paris, F. Maspéro, 1967-II, 55.
(25) P. Vilar, *op. cit.*, 186.
(26) Cf. L. Althusser, *Eléments d'autocritique, op. cit.*
(27) E. Balibar, *Cinq Etudes du matérialisme historique*, Paris, F. Maspéro, 1974, cf. «Plus-value et classes sociales. Contribution à la critique de l'économie politique».
(28) *«Histoire et Politique ou l'histoire science des effets»* in *Annales*, novembre-décembre 1973, p. 1461.
(29) cf. préface de *«Travail salarié et Capital»*.
(30) L. Althusser et alii, *Lire le Capital, op. cit.*, II, p. 59.
(31) Nous pensons surtout à son *«Or et la monnaie dans l'Histoire»*, Paris, Flammarion, 1974.
(32) art. cit., 205.
(33) M. Rubel, *Bibliographie des Oeuvres de Marx*, Paris, M. Rivière 1956 (avec un supplément, Paris, M. Rivière, 1960) D. Riazanov, *Marx et Engels*, (E.S.I., 1927-1967), Paris, Anthropos, F. Mehring, *Karl Marx Geschichte seines Lebens*, Berlin, Dietz Verlag, 1967.
(34) Cf. M. Verret, *Théorie et politique, op. cit.*, 127 s.
(35) *Pour Marx, op. cit.*, 94-96.
(36) L. Althusser, *op. cit.*, 104-105.
(37) Lénine, Oeuvres, *op. cit.*, t. XXXII, 94.
(38) été 1971, C.E.R.M. polycopié.
(39) Texte cit., 8-9. Pourtant contrairement à certaine thèse erronnée, la conception léniniste de l'événement n'est nullement réductrice à *l'événement-scission, à l'événement-crise* (cf. B. Barret-Kriegel in art. cit., 1437-1462).
(40) cf. l'état actuel des recherches marxologiques sur ce concept dans la *Pensée* n°159, Oct. 1971, Paris.
(41) J.B. Duroselle, *l'Europe de 1815 à nos jours*, vie politique et relations internationales, Paris, P.U.F. 1964. Cf. Lénine, *La maladie infantile du communisme*, Oeuvres, XXXI.
(42) *«Événements-sphinx»* in *Communication*, n° 18, Seuil, 1972, Paris, 190.
(43) Lénine, *Les trois sources...*, XIX, 18.
(44) texte cit. 9-10.
(45) B. Barret-Kriegel *«Histoire et politique, ou l'histoire science des effets»* in Annales, nov. déc. 1973, Armand Colin, Paris, 1437-62.
(46) *Le Robert*, 1282.
(47) C'est ainsi que pendant longtemps, l'analyse conjoncturelle «fut un commentaire intelligent des statistiques existantes» *(Encyclopéadia Universalis)* L'introduction récente des «modèles conjoncturels» en France (notamment le Zogol) ne semble pas avoir résolu toutes les difficultés signalées par S. de Brunhoff (ci-dessous).



(48) Cf. les critiques des modèles conjoncturels du type de Kalecki par J. Schumpeter in H. Denis, *Histoire de la pensée économique*, Paris, P.U.F., 1971-677.
(49) Cf. F. Simiand par Max Lazard, «François Simiand...» in *Bulletin mensuel de l'association française pour le progrès social*, n° 128-219. La reprise par A. Sauvy des termes médicaux est à cet égard symptômatique (diagnostic, pronostic, remèdes...). Mais qui est le malade ? Individu ? groupes ? sociétés ?
(50) S. de Brunhoff, *«Conjoncture et Histoire économique»* in Critique n° de Mars, 1968, Paris, 330.
(51) art. cit. 325-326.
(52) Cf. Sauvy, *Conjonctures économiques et prévision économique*, Paris, P.U.F. (QSJ), 1969, 7ème éd.
(53) H. Denis, *op. cit.*, 612.
(54) Cf. E. Mandel, *Traité d'économie marxiste*, Paris, col. 10-18, 1969 242 sq.
(55) Cf. l'Art pré-cité de S. de Brunhoff.
(56) L'économétrie peut être définie comme «le rapport entre les composants systématiques des séries statistiques données, et les comparaisons de l'économie mathématique» (Jan Tinbergen, *La planification*, Paris, Hachette, 1967, 226).
(57) *op. cit.*, 243-244.
(58) Ecrits sur l'histoire, *op. cit.*, 113-114.
(59) J.B. Duroselle, *op. cit.*
(60) Cf. *Aspects de la crise et de la dépression* (1846-1851), CNRS, 1956.
(61) *op. cit.*, cf. *«Introduction»* d'E. Labrousse, p. XXIV.
(62) «Introduction», XI, XII.
(63) art. cit., XXIV.
(64) Rappelons que selon *le 18 Brumaire de L. Bonaparte (op. cit.*, 108-112) ces paniques ne sont nullement étrangères au ralliement de la dernière heure de la bourgeoisie financière au coup d'Etat bonapartiste. Pour Marx, la pression conjoncturelle a été décisive dans cet acte de suicide de la Bourgeoisie financière. Il montre qu'entre les intérêts à long terme qui devraient lui dicter une ferme résistance au coup de force et les intérêts à court terme qui plaident pour le «césarisme», ce sont bien ces derniers qui furent déterminants.
(65) *op. cit.*, Genève-Paris, Droz, 1972, 185-186.
(66) Crise, hégémonie (crise hégémonique par opposition à crise de rupture), contradiction antagoniste et contradiction non-antagoniste, bloc historique, compromis historique, Etat, etc... Pour leur acception courante actuelle, cf. Marta Harnecker, *Les concepts élémentaires du Matérialisme historique*, Bruxelles, Contradiction. D. Grisonni et R. Maggiori, *Lire Gramsci*, Paris, Ed. Universitaires. C. Buci-Glucksmann, *Gramsci et l'Etat*, Paris, Fayard. N. Poulantzas, *Pouvoir politique et classes sociales*, Paris F. Maspéro. Quant aux concepts pratiques utilisés par Marx et Engels, dans la période étudiée (1839-1849) cf. Notre *«Etat de vocabulaire politique et social de la Nouvelle Gazette Rhénane»* (à paraître).

Chapitre II

# LA DIALECTIQUE SOCIALE ET SON OBJET

*«Un matérialiste juge à tout moment les productions théoriques en fonction de leur effet observable».*
*(A. Badiou, Théorie de la contradiction).*

## I. LA CONJONCTURE POLITIQUE DANS LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE.
(conjoncture et contradiction).

Afin d'éclairer notre démarche dans la recherche du statut théorique du concept de contradiction dans l'analyse conjoncturelle marxiste, nous allons, dans un premier temps, essayer de marquer *l'unité* théorique qui unit notre démarche à la critique althussérienne de Hegel en démontrant, nous l'espérons, la continuité théorique de Lénine à L. Althusser ; dans un second temps, montrer comment cette critique a libéré la pratique théorique marxiste des contraintes idéologiques héritées des philosophies pré-marxistes pour ériger un système cohérent de concepts permettant une meilleure connaissance du processus concret de la lutte de classes dans le monde contemporain.

La lecture althussérienne du *Capital* se donne pour objectif d'éclairer non seulement la différence des champs théori-

*ques* qui fondent respectivement la dialectique hégélienne et le matérialisme dialectique, mais aussi celle qui caractérise leur *mode* d'appréhension de la réalité sociale. Pour ce faire, L. Althusser prend le *risque méthodique* de récuser tout *rapport de parenté* entre le système hégélien et le système marxiste (1).

Dans le système hégélien, la problématique de l'essence qui sous-tend le procès de connaissance est génératrice de deux modes de réduction idéologique : dans l'idéalisme spéculatif, c'est l'expression de la réduction du concret à la pensée (essence) dans le concept ; dans l'idéalisme empiriste, c'est l'expression de la réduction de la pensée du réel au réel même ; «Dans les deux cas, cette double réduction consiste à projeter et à réaliser un élément *dans* l'autre : à penser la différence entre le réel et *sa* pensée comme une différence soit intérieure à la pensée elle-même (idéalisme spéculatif), soit intérieure au réel lui-même (idéalisme empiriste)» (2).

Ce concept d'*essence* permet à Hegel de penser le «temps historique» (3) sous la forme de combinaison de deux propriétés : l'une relative à la notion de *continuité homogène* du temps qui n'est autre que la réflexion dans la réalité historique de la continuité du développement de l'Idée ; l'autre relative à la notion de la *contemporanéité* du temps où la structure de l'existence historique est conçue de telle sorte que les éléments du tout hégélien *coexistent* toujours dans le même temps, dans le *présent* et sont contemporains les uns aux autres dans le même présent. A l'unité du temps hégélien correspond l'unité du tout social, *identité remarquable* entre l'histoire et la sociologie hégélienne qui fonde à son tour l'unicité de la pratique sociale dans le processus de la connaissance, dans la *Science logique*, le cercle des cercles (4). La transformation, le changement du tout social, en un mot l'histoire, ne peuvent s'expliquer alors que par le «dépassement» (Aufhebung) du réel par l'idée qui se présente comme le véritable sujet historique. Il apparaît dès lors nécessaire que le concept de contradiction, conçu comme «une identité des contraires», soit destiné à opérer la réduction du réel à son essence, à rendre cette réductibilité possible. En ce sens, Maurice Godelier n'a pas entièrement tort de réduire son statut théorique dans la dialectique hégélienne à celui d'*artefact*, d'«opérateur magique», qui «n'a de *nécessité* que pour administrer les «preuves» de l'idéalisme absolu...» (5). En fait toute la substance de l'idéalisme philosophique hégélien se condense dans cette structure interne spécifique de la *notion de contradiction* fondée sur le principe de *l'identité des contraintes* qui se présente alors comme le point névralgique de rupture avec la dialectique marxiste. Pour Althusser, la différence spécifique entre Hegel et Marx réside dans le fait que la contradiction chez ce dernier est «surdéterminée» par essence. Chez Marx, contradiction veut dire «*lutte* entre les contraires» mais surtout «lutte inégale» (6). Cette conception de la contradiction n'est pas un élément isolé dans la dialectique matérialiste, mais le «point nodal» d'une théorie de la connaissance et de l'histoire autre que la philosophie hégélienne.



De même que l'espace social marxien est un tout structuré complexe..., de même le «temps» marxien se présente comme une temporalité structurale différentielle. Ainsi, la contradiction apparaît dans le matérialisme historique comme un concept destiné à penser le procès de (dé)placements ou de (re)production des rapports «organiques» à l'intérieur «d'une structure, les conditions *matérielles*» de sa rupture et de l'apparition d'une structure nouvelle (7). Une telle conception de la dialectique ne présuppose aucune possibilité théorique de projection, de réduction et de simplification du monde réel à la pensée, et ne garantit à aucun moment une «solution interne» (Godelier) aux contradictions sociales qui, selon Marx, ne surgissent «que là où les conditions matérielles pour les résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de le devenir» (8).

Dans ces conditions, il est indispensable d'abandonner plusieurs concepts fondamentaux de la dialectique hégélienne et de les remplacer par d'autres pour pouvoir «reprendre» (transformer) certains concepts hégéliens qui restent «jusqu'à un certain point valables» (M . Godelier)» et «pour pouvoir développer les distinctions de Mao-Ze-Dong entre contradiction principale et contradicion secondaire, aspect principal et aspect secondaire et la contradiction, développement inégal de la contradiction, etc...» (9).

Ce n'est qu'au terme de ce processus de critique et de transformation de la dialectique hégélienne que nous serons

en mesure de définir correctement le statut théorique de la contradiction dans la conjoncture politique. Ainsi conçu, le concept de contradiction est assigné d'une double fonction : celle de désigner le processus de l'histoire comme «Tendance» ou comme sens de déplacement de la dominance d'une structure ; celle de dévoiler, à travers la «coupe synchronique» de cette structure une *situation de lutte entre les contraires, lutte de nature inégale et donc ouverte...* La dialectique marxiste s'apparente alors à un processus logique fondé sur le processus réel de lutte de classes. Elle ne trouve pas sa vérité dans le cercle des cercles, dans le concept du pur devenir mais en brisant celui-ci à l'épreuve de la réalité, de la *pratique, de quelque chose d'autre qu'elle même.* C'est cette notion *d'extériorité* comme critère de vérité qui distingue la dialectique matérialiste de la dialectique idéaliste et c'est en ce sens qu'il faut comprendre l'accent mis par Lénine sur la «pratique» :

«La pratique est au-dessus de la connaissance (théorique), car elle a la dignité non seulement de l'universel mais aussi du réel immédiat» (10).

Est-ce qu'il faut entendre par là que nous assistons avec Lénine, seulement, à une véritable révolution théorique dans l'histoire du matérialisme dialectique ? Nullement, mais à condition de se reporter au texte «méthodologique» de 1857 et d'en tirer toute la spécificité du concept de «théorie», de celui de production théorique dans le matérialisme dialectique. A condition aussi de relire la *«Science de la logique»* de Hegel comme l'a fait Lénine dans les *«Cahiers philosophiques»,* c'est-à-dire en «matérialiste», en «communiste», en «opérant» comme il l'a fait — reproduisant les mêmes «actes» théoriques que Marx critiquant Hegel, Hegel critiquant Kant, Spinoza critiquant les moralistes à travers «Le très illustre Monsieur Descartes», (11), etc... — le *passage* de l'idéalisme au matérialisme. C'est alors et alors seulement, que nous arrivons à saisir la «loi» du passage (le «rapport») de la théorie à la pratique et vice-versa (12), à modifier le contenu jusqu'alors unilatéral (idéaliste et mécaniciste) de la notion de «reflet», à déchiffrer, à partir des notes éparpillées des «Cahiers», le surgissement de la pratique *dans* la théorie, dans cette notion de



«pratique théorique» avec ce qu'elle suppose comme *«processus de travail»*, de *finalité* — («embrasser», «refléter», «représenter» le réel), de *techniques* («abstractions», «concepts», «lois», «tableau scientifique de l'Univers») et de *matière* (nature, réel historique) (13).

Le produit direct d'une telle conception du travail théorique, c'est la «redécouverte» de la thèse léniniste de la contradiction par Mao-Ze-Dong sous la forme d'un texte didactique (au sens fort) que nous avons signalé précédemment : la contradiction sociale apparaît, sous l'effet de *la loi du développement inégal* (14) du mouvement historique, à travers des *formes* multiples et complexes (antagoniques et non-antagoniques, principales et secondaires) et *aspects* multiples et complexes (principal et secondaire, etc...).

En appliquant cette fois-ci une notion léniniste, destinée à penser le développement d'un «modèle de transition» (15), à toute forme de lutte de classe pratique c'est-à-dire «politico-militaire», Mao a restitué au concept de contradiction sa portée révolutionnaire : la contradiction, confinée pendant trop longtemps dans le cercle de l'économisme a cessé, dans la pratique théorique de Mao, de se confondre avec une catégorie figée, simplicatrice, pour désigner un processus complexe, vivant, capable de rendre compte au niveau théorique, de l'extraordinaire complexité des forces en présence dans la réalité concrète de la lutte de classes c'est-à-dire dans la *conjoncture politique.*

Une telle pratique du marxisme confirme la justesse de la thèse léniniste selon laquelle «la dialectique des *choses* (des phénomènes de l'univers, de la *nature*) se trouve — est *montrée* (exposée) — dans la dialectique des concepts, le monde objectif dans l'univers des concepts (la théorie) ; et inversement la vérité se *réalise* dans la pratique».

C'est ce travail de renversement — chercher les germes du matérialisme radical dans l'idéalisme le plus conséquent — qui a permis à Lénine de formuler la thèse selon laquelle «La vérité est un processus» et de définir *la pratique théorique comme le procès de l'idée subjective à la vérité objective* par la *pratique* (16). Cette idée de la théorie comme un moment de la pratique sociale rompt le charme mystificateur de la dialectique hégélienne en un point nodal — ce «Knotenpunkte» qui joue un rôle si important dans le logos

léniniste – de la *«Science de la logique»* : le double rapport entre la *«technique»* et le *monde objectif*, entre la *«technique»* (18) et les *fins* (19).

Le résultat théorique d'une telle lecture critique de Hegel, est la formulation de la *loi de «correspondance/dépendance»* entre le procès de connaissance et celui de la réalisation et la perception de la pratique théorique comme une catégorie spécifique de la chaîne des pratiques sociales. Ainsi, pour Lénine, «la coïncidence de la pensée avec l'objet est un processus (...) éternel de mouvement» c'est-à-dire «non pas sans contradiction» (20) (...). «Dans la logique l'histoire de la pensée *doit*, globalement, coïncider avec les lois de la pensée» (21).

Ce mouvement dialectique entre l'autonomie et la «correspondance/dépendance», entre la théorie et le réel concret à son tour implique l'existence d'un *écart théorique* entre la théorie générale (Le Concept) et les concepts intermédiaires (et ses moments). Le processus de la connaissance suppose la nécessité des *médiations* (liaisons) entre la théorie générale et abstraite et la réalité concrète comme le suggère d'évidence cette équation de Lénine :

«La loi = image calme des phénomènes»

«C'est une définition remarquablement matérialiste et remarquablement juste (par le mot «ruhige»). La loi prend ce qui est calme – et toute loi, est étroite, incomplète, approchée» (22).

C'est admettre en fin de compte une problématique de «transition» (passage) dans la succession des phases (moment, degré, distinction, etc...) dans le cheminement de la théorie de l'histoire (le concept de mode de production capitaliste) aux concepts de plus en plus empiriques permettant *d'analyser de façon concrète la situation concrète* sans tomber dans l'empirisme (23).

Cette réflexion essentielle pour le matérialisme dialectique souvent mise en pratique dans la lecture althussérienne du «Capital» dénonce la légèreté avec laquelle on reproche à l'auteur de tomber dans un dogmatisme à toutes les sauces. Ainsi, après avoir critiqué le mode maoïste de «traitement antagoniste» des divergences dans le mouvement communiste international et au sein même du Parti et du peuple chinois, L. Sève écrit :



«En confondant systématiquement *forme antagoniste* d'une *contradiction et contradiction antagoniste dans son essence même* (s.p.n., T.V.T.) avec une rigueur théorique d'importance vitale en ces matières, *formes phénoménales et contenus essentiels (ibid.)* des processus dialectiques (...), Mao-Ze-Dong étend aux contenus mêmes des contradictions les remarques les mieux fondées lorsqu'il s'agit du mouvement complexe de leurs *formes*, convertissant dès lors ces remarques en non-sens et ouvrant *la voie au subjectivisme.* En réalité, une contradiction antagoniste, comme par exemple entre classe exploiteuse et classe exploitée, est antagoniste *dans son essence et tout au long de son développement...»* (23 bis).

Une telle lecture du texte maoïste supprime proprement l'histoire concrète (24) dans l'«essence» de la contradiction et risque de ce fait de passer à côté de *l'objet spécifique* du discours maoïste. Comme Lénine l'a fait dans des textes «innombrables» (25) consacrés à la Révolution russe, le dirigeant chinois vise, dans le texte en question, une réalité concrète, la scène politico-militaire de la Chine en 1937-40 occupée par des acteurs réels – le prolétariat et son allié (la paysannerie pauvre) qui constituent l'immense majorité de la Chine *face* aux forces d'occupation japonaise, au Kuoming-tang qui groupe en son sein la bourgeoisie nationale, le clan de propriétaires fonciers, la bourgeoisie compradore, *mais aussi* aux diverses couches venant de la bourgeoisie nationale, de la petite bourgeoisie et du «semi-prolétariat»... situées à *égale-distance* – d'où leur situation de «crise...» – entre la clique contre-révolutionnaire de Tchang-Kai-Chek, soutenue par les grandes puissances occidentales et l'alliance révolutionnaire et patriotique préconisée par la parti communiste chinois (26).

Il ne s'agit pas, nous l'avons vu, de n'importe quelle contradiction, mais *des* contradictions de nature différente, déterminées par le jeu fluctuant des forces sociales extraordinairement complexes et inégalement développées à l'intérieur d'une formation sociale ou d'un ensemble de formations sociales dans le processus de lutte de classes et de lutte anti-impérialiste. Le concept de contradiction apparaît dès lors comme le produit d'un processus de transformation théorique des concepts du matérialisme historique (le «moment» technique du processus théorique) en vue d'une activité pratique (la «fin»), d'une «initiative de volonté» pour s'exprimer dans le langage gramscien :

«Mais l'observation la plus importante à faire à propos de toute analyse concrète des rapports de force est la suivante : de telles analyses ne peuvent et ne doivent pas être des *fins en soi* (s.p.n. T.V.T.) (à moins qu'on n'écrive un chapitre d'histoire du passé); elles acquièrent au contraire une signification à la seule condition qu'elles servent à justifier une *activité pratique* (idem), une initiative de volonté» (27).

L'erreur de L. Sève vient du fait qu'il ne peut voir, en bon hégélien, dans la contradiction autre chose qu'une «essence». Une telle lecture ne peut aboutir qu'à une incompréhension partielle du «contenu» théorique et surtout de la «portée» pratique du texte de Mao. Faut-il, à ce propos, rappeler un fameux précédent dans la pratique léniniste. Souvenons-nous de cette «parabole» si drôle de Lénine dans le combat philosophique (politique) contre ses adversaires :

«Je ne sais absolument rien des insurgés et des révolutionnaires du Sud de la Chine (...). Puisqu'il y a des insurrections, il y a aussi, probablement des discussions entre un Chinois n° 1, lequel dit que l'insurrection est un produit d'une lutte de classe très aigüe qui a gagné toute la nation, et un Chinois n° 2, lequel dit que l'insurrection est un art. Je peux, *sans rien savoir de plus* (s.p.n. T.V.T.), rédiger des thèses semblables à Boukharine : «d'une part... d'autre part». Le premier n'a tenu suffisamment compte de l'«élément art», le second de l'«élément acuïté», etc... Ce sera de l'éclectisme mort et sans contenu, puisqu'il manquera l'étude *concrète* du différend *donné*, de la question donnée, de la façon donnée de l'aborder, etc...» (28).

Exposition du «véritable processus historique», «conformité avec la réalité», «ne pas ratarder sur la vie», «pas de vérité abstraite», «étude concrète» sont autant d'expressions renvoyant à un même objet nommé tantôt *«moment présent»* ou *«donné»*, tantôt *«situation concrète»*, et voilà la *matière première* du travail léniniste (29).

De même que le concept de contradictions est destiné dans le champ de la pratique politique maoïste à penser théoriquement la réalité concrète de la lutte de classe en Chine, celui de «lutte» dans la topique léniniste et la cohorte de «notions filles» – pour emprunter une métaphore aux sciences exactes – telle que les couples stratégie/tactique, front/arrière, alliance/dictature, guerre/paix, offensive/défensive, quantité/qualité, peu/beaucoup, etc... ne sont pas autre chose que *les produits, les «techniques» d'un travail de transformation théorique du concept de «contradiction» en vue de saisir objectivement (complètement) la conjoncture politique (et militaire).*



Dans les cas précédents, nous sommes en présence de concepts *intermédiaires* ou *empiriques* situés à mi-chemin entre les concepts fondamentaux (théoriques-abstraits) du matérialisme historique et la réalité concrète comme objet spécifique de la pratique théorique en vue de la lutte politique. Les ignorer empêche de voir l'essentiel non seulement dans les grandes œuvres du marxisme-léninisme, mais aussi, dans celles, innombrables, produites par les masses en lutte et qui résultent de cette «science» - cet art, incomparable qu'est la *méthode d'analyse de l'histoire présente* qui donne au prolétariat sa véritable force : la maîtrise du processus concret de lutte de classe.

## II. SITUATION DE LA «CONJONCTURE POLITIQUE» DANS LA LUTTE CONTRE LE DOGMATISME.

Le dogmatisme comme comportement politique et philosophique est une manière d'interpréter l'histoire qui efface, au nom des grands principes du matérialisme historique invoqués comme dogmes, toute trace de la lutte politique concrète dans la théorie, pour ne retenir du discours politique communiste que la «face calme» de la réalité historique ou la théorie-fiction. Une telle lecture du marxisme dont on a vu les effets tout au long de l'histoire de la IIème Internationale et du stalinisme tend à réduire le matérialisme historique à la contradiction «essentielle», à refuser de prendre en considération et le «développement spontané de la lutte», et les variations incessantes de ses «formes d'organisation». Elle s'obstinait, comme le dit expressément Lénine dans *La maladie infantile du communisme* «à ne pas vouloir (...) comprendre la nécessité de tenir compte, avec une objectivité rigoureuse, des forces de classes et du rapport de ces forces, avant d'engager une action politique quelconque» (30).

En niant en fait sinon en parole le marxisme comme arme créatrice de lutte de classe, elle laisse planer un vide

«épistémologique» entre les catégories conceptuelles du matérialisme historique et la pratique politique concrète, et reproduit le fameux rapport d'imprécation entre l'histoire (structure pure) et l'événement, en prenant soin de refouler l'événement (la Révolution d'Octobre en Russie, la Révolution chinoise, Dien Bien Phu, etc...) dans l'innommable théorique dénommé «exception».

A force de vouloir sublimer à tout prix la Théorie, le dogmatisme tourne le dos à *l'art politique* car «l'art politique (et la juste compréhension de ses devoirs par un communiste) est d'apprécier correctement les *conditions* (s.p.n. T.V.T.) et le *moment* (ibid) où l'avant-garde du prolétariat sera à même de s'emparer du pouvoir ; de bénéficier, pendant et après, d'un appui suffisant de couches suffisamment larges de la classe ouvrière et des masses laborieuses non prolétariennes, où elle fera dès lors soutenir, renforcer, élargir sa domination, en éduquant, en instruisant, en attirant à elle des masses toujours plus grandes de travailleurs» (31).

Pour que la théorie marxiste ne soit pas lettre morte, il faut que le parti révolutionnaire soit «à même» de juger scientifiquement l'événement historique – c'est-à-dire l'événement appelé à l'existence historique quant à la durée et aux conséquences –, de penser l'événement et ses faisceaux en termes de systèmes de contradictions, en s'intéressant à tous les aspects et à toutes les formes de la contradiction sociale. Ainsi, les faits et gestes de Lénine de 1916 à 1920 (pour ne prendre que cettre tranche de son histoire) sont là pour nous rappeler que l'arme anti-dogmatique par excellence n'est rien d'autre que la prise en considération de la *conjoncture politique* ou moment *actuel* comme *«une synthèse des contradictions d'une formation sociale, ou d'un système de formations sociales, à un moment de leur développement (s'exprimant) fondamentalement comme une opposition entre les différentes forces sociales» (32).*

La double pratique politique et pratique savante du communisme de Lénine montre également que seule l'analyse concrète des rapports de forces du moment *transforme* proprement la théorie marxiste de l'histoire en guide de



l'action révolutionnaire, *lui assigne* par un travail théorique *une fonction créatrice* : (33).

«Seule une analyse concrète de la conjoncture politique, c'est-à-dire du moment actuel, permet d'établir des *mots d'ordre* de lutte adéquats, c'est-à-dire des mots d'ordre qui fassent les forces révolutionnaires».

Cette inter-action entre l'objet (la conjoncture politique) qui se subjectivise sous l'effet de la réflexion et le sujet historique (le parti d'avant-garde) qui s'objective dans l'action politique, voilà quelque chose qui rompt avec la phénoménologie kantienne sans tomber dans la spéculation hégélienne de l'«unité des contraires». C'est exactement ce que L. Althusser désigne excellement sous le terme (et concept) *d'unité de fusion* (34).

Cette règle léniniste de «pertinence» posée, il est possible alors de caractériser la problématique conjoncturelle dans la tradition théorico-politique marxiste-léniniste :

**1. La raison théorique de l'analyse conjoncturelle est une raison polémique.**

L'analyse conjoncturelle est *anti-dogmatique* par excellence. Elle se présente comme un moment déterminé et déterminant dans la progression théorique et dans le développement de la lutte révolutionnaire, un niveau supérieur du processus d'hégémonie du parti révolutionnaire. L. Althusser a bien vu cette constance dans la tradition théorique marxiste qui n'a cessé d'éprouver l'arme de la critique par la critique des armes :

«Tentons de cerner l'essentiel de cette expérience pratique et de la réflexion qu'elle inspire à Lénine. Mais disons d'abord que cette expérience (celle de la IIème Internationale, T.V.T.) ne fut pas la seule à éclairer Lénine. Avant 1917, il y eut 1905, avant 1905 les grandes déceptions historiques de l'Angleterre et de l'Allemagne, avant elles la Commune, plus loin encore l'échec allemand de 1848-49. Toutes ces expériences avaient été *réfléchies* chemin faisant (...) *directement* ou *indirectement*, et avaient été mises en relations avec d'autres expériences révolutionnaires antérieures : les révolutions bourgeoises d'Angleterre et de France» (35).

Pourtant l'analyse conjoncturelle ne se contente pas de refléter (même sans miroir !) la lutte concrète des classes,

elle vise un autre champ d'efficace : celui de l'action politique elle-même :

> «Nous devons remplir notre tâche constante de publiciste; *écrire l'histoire contemporaine* (s.p.n. T.V.T.) et nous efforcer de l'écrire de telle façon que notre travail de chroniqueur vienne en aide, autant que faire se peut, aux participants directs du mouvement, aux prolétaires héroïques qui sont sur le lieu de l'action ; et nous efforcer d'écrire de manière à contribuer à élargir le mouvement, à choisir consciemment des moyens, des procédés et des méthodes de lutte, susceptibles de donner les résultats les plus grands et les plus sûrs avec la moindre dépense de force» (36).

En ce sens, B. Barret-Kriegel a raison de dire que l'analyse historico-politique marxiste-léniniste renvoie à une théorie (générale) de la *double «inscription»* et de la *double* «scission» : inscription-scission à l'écorce (conjoncture politique, pouvoir d'Etat), scission-inscription au noyau (Etat, société civile).

De même que l'irruption du *prolétariat* en tant que classe (opprimée) au niveau de l'Etat s'inscrit dans la scisssion de la société civile (le noyau originaire en classes antagonistes), de même le *Parti prolétarien* doit s'inscrire dans la quotidienneté du champ concret de lutte de classes (la conjoncture-écorce) pour provoquer la chaîne de ruptures-scission, pour prendre le pouvoir d'Etat «pour autant que l'Etat est le verrou de la lutte de classes».

> «D'où l'importance donnée par Lénine à la question des alliances et à «l'analyse concrète de la situation concrète». Tout l'art des alliances est en fait un art de la division ; un art de l'arrondissement des contradictions suivant le tracé primitif de la contradiction primitive. Comme l'examen de la situation concrète que Lénine a pratiqué avec une minutie sans défaillance permet l'examen des divisions et l'intervention dans le jeu des divisions de la conjoncture, comme celui du gouvernant, tout l'art du politique est de diviser pour régner» (37).

La pensée et la stratégie conjoncturelle marxiste-léniniste correspondent tout à fait à cette conception particulière de la scission événementielle et se placent donc à l'antipode du courant «machiavélien» pour qui l'effet de la scission est un phénomène normal et qui doit être même institutionnalisé...

**2. Toute pratique conjoncturelle est de nature militante.**

La pensée marxiste-léniniste de la conjoncture est une théorie de l'action révolutionnaire. L'histoire marxiste dira un jour pourquoi les concepts *empiriques* de lutte de classes sont mis à jour non par des philosophes professionnels du marxisme mais par des hommes d'action pourvus d'une formation philosophique (Marx, Engels, Lénine, Gramsci, Mao, Truong Chinh.), et pourquoi cet enrichissement est inexistant en l'absence d'un champ de lutte intense, d'un parti révolutionnaire puissant et dynamique, des masses en ébullition. Il est frappant de constater que cet enrichissement n'intervient que là où le marxisme est «mobilisé» comme arme de la lutte pratique et ce fut le cas de 1848, 1870, 1905-17, 1945-75.



Militantisme et conjoncturalisme vont de pair, comme théorie et pratique sont organiquement indissociables dans le matérialisme historique. *La XIème Thèse sur Feuerbach, La misère de la Phisolophie, le Manifeste du Parti communiste,* toute la tradition théorique léniniste prolongée par les travaux de Gramsci sont là pour rappeler que «Les hommes n'ont d'autre critère de la vérité de leur connaissance du monde que leur pratique sociale.» (Mao-Zé-Dong).

La théorie marxiste ne serait jamais une théorie révolutionnaire si elle se contentait d'être un simple reflet (38) de la lutte de classes, si elle ne faisait pas partie de cette lutte elle-même, si elle s'avère incapable d'éclairer les masses en lutte et de s'enrichir des expériences historiques d'un mouvement dont le destin se confond avec le sien propre. Faute de l'avoir compris, «nos» dogmatiques (depuis les Ruge, Heinzen jusqu'aux doctrinaristes d'hier et d'aujourd'hui) se rendent incapables de saisir ce que la théorie (et sa pratique) peut apporter à la révolution — sa triple fonction : réflexion-exposition-décision — et ce que la révolution lui apporte, — sa reproduction élargie : théorie des structures concrètes (conjoncture politique) et quasi-concrètes (39), théorie des appareils et des luttes idéologiques, théorie de la lutte insurrectionnelle...

Là encore, l'élargissement de la théorie fait un (avec des décalages inévitables) avec l'élargissement et l'extension de la lutte prolétarienne selon la belle formule de Mao-Ze-Dong :

«Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer». *(De la pratique).*

**3. Toute problématique conjoncturelle connote historiquement une crise de l'élément subjectif (la pédagogie de l'événement).**

L'irruption (ou la réapparition) de l'analyse conjoncturelle connote historiquement une situation de *crise interne* du parti révolutionnaire. La prise en considération de la conjoncture n'est jamais un moment innocent dans l'histoire du marxisme. Raison polémique, arme militante qui se prête rarement à la pratique rhétorique. Son surgissement dans les textes de Marx-Engels à Lénine marque la plupart du temps un constat de la contradiction interne.

L'apparition des conjonctures anglaise et allemande a déplacé la perspective engelsienne d'une rhétorique spéculative à une vision empirico-réaliste de la lutte de classes. Le constat du discours aveugle et aveuglant de Ruge a servi de détonateur à l'éclatement de l'anthropologie feuerbachienne. Chez Marx, la première guerre de classes de Juin 48 a montré la nécessité et l'urgence d'une théorie scientifique de la révolution et du parti révolutionnaire — dont la force réelle se révèle à l'éclairage de la lutte concrète de classes. La révolution «rentrée» de l'Allemagne wilheimeine rappelle la pesanteur de l'idéologie et de l'Etat prussien, jadis insuffisamment évaluée, la lutte armée au cours de la campagne pour la Constitution du Reich, l'immaturité politico-militaire du prolétariat. Bref toutes ces expériences historiques et leur commentaire théorique ont marqué la vie politique et la pensée de K. Marx et F. Engels... et de leurs continuateurs.

Pourtant, il ne suffit pas de combattre l'aveuglement de la théorie devant «la vie», il ne suffit pas de dénoncer de temps à autre ceux qui, par routine, «retardent» sur la vie. Il faut encore repenser les structures qui s'accoutument à la routine. Une critique conséquente du dogmatisme équivaut toujours à l'exigence de la réorganisation du parti révolutionnaire, le renouvellement de ses cadres..., le réexamen doctrinal.

En ce sens, l'analyse conjoncturelle constitue bel et bien un moment préalable dans le processus d'auto-réflexion et de développement du parti révolutionnaire.



Reste la différence, historique, entre la pratique conjoncturelle de Marx et Engels d'une part, celle de Lénine de l'autre.

Constituée simultanément avec une théorie de l'histoire (le Capital) en voie de formulation, le rapport entre l'analyse conjoncturelle et le matérialisme historique est un rapport complexe *d'anticipation* - de *retard* ou de *substitution.* Tantôt l'analyse concrète précède ou plus exactement se substitue à une théorie encore hésitante (notamment avant la mise au point du *Manifeste du parti communiste*), tantôt elle se présente de manière «biaisée» (à l'occasion d'une polémique) mais non moins implicite dans telle ou telle œuvre théorique *(La misère de la philosophie),* tantôt elle se sépare de la théorie pour se constituer en écriture autonome. Toutefois, dans la mesure où Karl Marx et Friedrich Engels se donnent pour objectifs de mener une lutte théorique implacable contre l'empirisme et l'idéalisme spéculatif (F. Engels), leur pratique conjoncturelle (avec des temps forts différents et, somme toute, «complémentaires») entre indiscutablement dans un rapport de réciprocité de perspective avec la pratique théorique. En l'absence d'une théorie générale constituée, l'analyse conjoncturelle contribue largement à sa formation et à sa formulation.

A partir de Lénine, l'analyse conjoncturelle apparaît d'emblée comme l'arme privilégiée dans la lutte contre la modification d'une théorie constituée et en train de devenir, sous l'effet de la pratique des dirigeants de la IIème Internationale, une arme du révisionnisme et de l'économisme.

Dans le combat mené par Lénine contre ses adversaires du moment et de toujours, l'analyse de la situation concrète apparaît constamment comme l'instrument essentiel pour préserver au marxisme son caractère de théorie révolutionnaire et de théorie créatrice de l'action révolutionnaire.

## III. LES «MOMENTS» DU PROCESSUS D'ANALYSE DE LA CONJONCTURE POLITIQUE.
(La dialectique marxiste du devenir historique).

C'est C. Buci-Glucksmann qui a le mieux résumé la thèse gramscienne de la dialectique de la structure et de la con-

joncture, de la politique et de l'économie dans une formation sociale et, enfin, des divers «paliers» de la connaissance dans la théorie et pratique marxiste-léniniste (40) :

> «Gramsci établit un rapport étroit entre une interprétation *non-économiste* de la fameuse préface de 1859, et le concept de provenance léniniste de *rapport de force*, analysé en ces trois phases : économique, politique et politico-militaire. Disons que la problématique de l'élargissement de l'Etat va se trouver prise dans celle des rapports de forces, et la société civile sera traversée, de l'économie à l'idéologie, par la lutte des classes. En ce sens, «l'ensemble des rapports sociaux est contradictoire à tout moment et en continuel développement». La simultanéité chronologique et théorique de l'apparition des concepts de *rapport de forces* (s.p.n. T.V.T.) et de *rupture* (idem) d'un équilibre de forces (crise organique ou crise d'hégémonie, crise de l'Etat dans son ensemble) ne rend-elle pas compte de cette bipolarité dialectique des concepts gramsciens (...) ? Tant et si bien qu'une conception non économiste d'une crise est impensable sans l'analyse des rapports de force en présence : le concept de crise recouvrira l'analyse de la «structure de classe» de la société, entendue comme articulation concrète des *situations de classe* et des *positions de classe* dans une conjoncture donnée. Inversement, le concept de crise, élaborée par Gramsci à partir de la crise de l'immédiate après-guerre (1920) et de la crise de 1929, permettra de *spécifier* celui de rapport de forces. Une crise *économique* ne se développe en crise historique et organique que si elle atteint l'Etat et les appareils de l'hégémonie : soit «l'Etat dans son ensemble» (41).

L'antidogmatisme théorique de Gramsci réside surtout, nous l'avons vu, dans la place qu'il accorda à l'analyse concrète de *l'articulation* de la *situation* de classe et de la *position* de classe comme condition essentielle pour pouvoir saisir la «structure de classes» dans une conjoncture donnée. Un tel préalable exclut toute possibilité de réduction économiste de l'analyse d'une situation concrète. D'un autre côté, pour prévenir l'analyse du présent des contaminations subjectivistes, Gramsci rappelle *«Les deux règles fondamentales»* de la *«Critique de l'économie politique»* (1859) pour «développer toute une série d'autres principes de méthodologie historique» :

1) Une société ne se propose aucune tâche pour laquelle n'existent pas déjà les conditions nécessaires et suffisantes ou des conditions qui seraient au moins en voie d'apparition et de développement.



2) Aucune société ne se dissout et ne peut être remplacée tant qu'elle n'a pas développé *toutes* les formes de vie (42) qui sont contenues implicitement dans ses rapports :

> «A partir de la réflexion sur ces deux règles fondamentales, on peut arriver à développer toute une série d'autres principes de méthodologie historique. Cependant, dans l'étude d'une *structure*, il faut distinguer les *mouvements organiques* (relativement permanents) des mouvements que l'on peut appeler de «conjoncture» (et qui se présentent comme occasionnels, immédiats, presque accidentels) (...). L'erreur où tombe fréquemment, dans les analyses historiques-politiques, consiste à ne pas savoir trouver le *juste rapport* entre ce qui est organique et ce qui est occasionnel : on en vient ainsi soit à présenter comme immédiatement opérantes les causes qui sont au contraire opérantes d'une manière médiate, soit à affirmer que les causes immédiates sont les seules causes efficientes : dans un cas, on a l'excès de «l'économisme» ou du doctrinarisme pédant ; et dans l'autre, l'excès de l'«idéologisme» ; dans un cas, on surestime les causes mécaniques, dans l'autre, on exalte l'élément volontariste et individuel. La *distinction* entre «mouvements» et faits organiques et mouvements et faits de «conjoncture» ou occasionnels doit être appliquée à *tous les types de situation*, non seulement à ceux qui manifestent un développement régressif ou une crise aiguë mais à ceux qui manifestent un développement progressif ou prospérité, et à ceux qui manifestent une stagnation des forces productives. Le lien entre deux ordres de mouvement, *et par conséquent de recherche* (s.p.n. T.V.T.) est difficilement établi avec exactitude ; et, si l'erreur est grave dans l'historiographie, elle devient plus grave dans *l'art politique*, quand il s'agit non pas de reconstruire l'histoire du passé mais de construire celle du présent et de l'avenir : ce sont les désirs même des hommes et leurs passions les moins nobles et les plus mauvaises, immédiates, qui sont la cause de l'erreur, dans la mesure où ils se substituent à l'analyse objective et impartiale, ce qui se fait non comme «moyen» conscient pour stimuler l'action, mais comme une erreur qui les abuse eux-mêmes. Le serpent, dans ce cas aussi, mord le charlatan ou disons que le démagogue est la première victime de sa démagogie» (43).

Et le meilleur lecteur de Marx et de Machiavel qui nous soit connu jusqu'ici de tirer en ces termes les deux leçons historiques de l'histoire du mouvement communiste :

a) - la première est relative à la rectification par Engels des erreurs subjectivistes de la période de la *«Nouvelle Gazette Rhénane»* dont les traces subsistent dans *«La lutte de classes en France»* et qui montrent, à travers les illusions des dirigeants du mouvement révolutionnaire européen-illusions

qui leur font croire, à tous, à l'imminence d'une révolution socialiste en Europe - l'immaturité de l'analyse conjoncturelle qui manque l'objectif essentiel, faute de pouvoir saisir la durée «séquentielle» des causes organiques. Le fracas et le romantisme des événements de 48-49 - que l'on songe à la Légion de Herwegh et même aux colonnes de francs-tireurs du Palatinat dont Engels fut l'un des chefs militaires -, la succession des révolutions européennes qui mettent en vedette pour la première fois le prolétariat français, anglais, allemand, italien, etc... masquent en fait le développement *autonome* des causes «organiques» qui sont loin d'épuiser toutes les formes sociales compatibles avec la structure capitaliste et d'être capables de la faire basculer dans le socialisme. De même, le prolétariat européen en général, français en particulier, ne constitue qu'une force sociale *nouvelle*, minoritaire à l'intérieur d'une formation sociale encore dominée par une *classe hégémonique*, la bourgeoisie. Il a fallu attendre les événements de 1870 pour pouvoir se rendre compte qu'«en réalité, les contradictions internes de la structure sociale française qui se développent après 1789 ne parviennent à un équilibre relatif qu'avec la Troisième République, et (que) la France connaît soixante ans de vie politique équilibrée après quatre-vingts ans de bouleversements déferlant par vagues toujours plus longues : 1789, 1794, 1799, 1804, 1815, 1848, 1870. C'est justement l'étude de ces «vagues» dont l'amplitude diffère, qui permet de reconstruire les rapports entre structure et superstructure d'une part, et de l'autre entre le développement du mouvement organique et du mouvement de conjoncture de la structure. On peut dire, en tout cas, que la médiation dialectique entre deux principes méthodologiques énoncés au début de cette note peut être trouvée dans la formule politique-historique de la révolution permanente» (44).
b) La deuxième est relative au rapport présent qui oppose Gramsci aux dogmatiques du Syndicalisme révolutionnaire Italien ; il montre comment le fait de ne pas avoir considéré le moment immédiat des «rapports de force» par ces derniers (la tendance «syndicaliste») masquait en réalité, bien qu'il s'en glorifient comme une marque de supériorité de la «science» marxiste sur les théories libérales bourgeoises, une «reculade» théorique :



«En effet, la conception libérale vulgaire, en donnant de l'importance aux rapports des forces politiques organisées dans les diverses formes de parti (lecteurs de journaux, élections parlementaires et locales, organisations de masse des partis et des syndicats au sens étroit) était bien plus avancée que le syndicalisme qui donnait une importance primordiale au rapport fondamental économique social et à lui exclusivement» (45).

Ce n'est qu'à condition de considérer qu'il existe une *correspondance* (qui n'exclut pas décalages et anachronismes) entre le procès de développement de la contradiction sociale et celui du développement de la connaissance, que l'on peut, au niveau de la pratique théorique, dégager et distinguer trois «moments» du procès d'analyse conjoncturelle (politique-historique) (46) :

1) - *le rapport de forces sociales* étroitement lié à la structure, objectif, indépendant de la volonté des hommes et «qui peut être mesuré avec le système de sciences exactes et physiques» (47). Mais comme *Le Capital* et d'autres œuvres scientifiques de Marx ne donnent accès qu'à une connaissance théorique d'une structure abstraite et générale, ce n'est que dans le cadre d'une formation économique et sociale spécifique que l'on peut étudier les conditions nécessaires et suffisantes pour transformer cette société. La connaissance générale du mode de production dans son ensemble implique comme une *nécessité logique* la génération de concepts plus empiriques, s'appuyant sur le noyau théorique de base et s'articulant selon les mêmes principes logiques en vue d'une approche de plus en plus concrète de la situation locale.

C'est ce qu'ont effectivement entrepris Marx et Engels dans le *«18 Brumaire»* et surtout dans les *«Luttes de classes en France»* ainsi que dans la plupart de leurs écrits politiques (*Neue Rheinische Zeitung, New-York Daily Tribune, People's Paper, Neue Oder Zeitung*, etc...). Le mode de traitement de la contradiction sociale dans ces écrits montre bien que nous ne sommes pas en présence d'une *application* du Matérialisme historique (opération qui suppose le placage mécanique des schémas aux réalités dans la recherche d'une imaginaire coïncidence entre théorie et pratique), mais bel et bien d'un processus de *production* (travail ou pratique) *théorique* mettant en rapport une méthode, le matérialisme

dialectique, et les concepts fondamentaux du matérialisme historique en vue de produire des concepts théoriques-empiriques plus pertinents pour saisir des réalités concrètes. Ainsi l'écart existant entre la situation du concept de lutte de classe tel qu'il apparaît dans le *Manifeste du Parti communiste* comme simple bi-polarisation qui caractérise le rapport entre travail salarié et capital dans le mode de production capitaliste et la pluralité des classes réelles dans *«la Lutte des classes en France»* n'est pas le signe de dégénérescence du concept marxien (comme l'a interprété de façon erronée G. Gurvitch dans *«Le concept de classe sociale»)* (48) - ce point de vue ne peut être soutenu que par un hégélien - mais le résultat de la transformation théorique d'un concept.

Tel est également le cheminement de la gnoséologie léniniste dans le *«Développement du Capitalisme en Russie»* (49) et dans *«Ce que sont les Amis du peuple»* (50) qui explicitent pour la première fois la notion de «formation économique et sociale», notion destinée à penser une *«structure de transition»* entre plusieurs modes de production et qui fonde proprement une théorie de l'Etat et du pouvoir politique en s'appuyant sur la thèse du développement inégal de la contradiction comme la loi fondamentale de la dialectique sociale. Nul n'ignore désormais la portée de cette découverte de Lénine tant dans l'explication marxiste de la lutte politique (la révolution d'Octobre et la théorie du «maillon le plus faible...») que dans la constitution des stratégies et tactiques révolutionnaires des mouvements contemporains qui se réclament du marxisme-léninisme. Que l'on songe à la théorie de la «guerre populaire» maoiste qui n'est autre chose que le résultat théorique du processus de production théorique-pratique de la thèse léniniste (analyse concrète de la contradiction sociale) dans le rapport politico-militaire et son application *stricto sensu* pendant la guerre civile chinoise et au Viet-Nam depuis trente ans de guerre de libération nationale (51).

2) - Ce second moment a pour objet l'étude du rapport des forces politiques, c'est-à-dire «l'évolution du degré d'homogénéité, d'auto-conscience et d'organisation atteint par les différents groupes sociaux dans le processus d'élargissement de l'Etat» (52).



Ce moment peut-être à son tour analysé et distingué en différents degrés qui *correspondent* aux différents moments de la conscience politique collective, tels qu'ils se sont manifestés jusqu'ici dans l'histoire. A l'intérieur de ce processus, la dernière phase de croissance d'un groupe devenu dominant (ou s'apprêtant à l'être) est le plus franchement politique car elle marque le passage de la structure à la superstructure ou, pour s'exprimer comme Gramsci, à la «sphère des superstructures complexes» ; c'est la phase où «Les idéologies qui ont germé auparavant deviennent «parti», se mesurent et entrent en lutte jusqu'au moment où une seule d'entre elles ou une combinaison tend à l'emporter, à s'imposer, à se répandre sur toute l'aire sociale, déterminant ainsi non seulement l'unicité des fins économiques et politiques, mais aussi l'unité intellectuelle et morale, en posant tous les problèmes autour desquels s'intensifie la lutte, non pas sur le plan corporatif mais sur un plan «universel» et en créant ainsi *l'hégémonie* (s.p.n., T.V.T.) d'un groupe social fondamental sur une série de groupes subordonnés» (53).

C'est dans cette perspective, et elle seule, que l'Etat doit être conçu comme une formation continuelle et un continuel dépassement *d'équilibres instables* entre les intérêts du «groupe fondamental» et ceux des groupes subordonnés, que s'éclaire du même coup le sens des formulations obscures utilisées par les théoriciens marxistes pour le désigner : l'Etat - «résumé officiel» de la société ou des contradictions (54). ou encore l'expression léniniste de l'Etat comme *«le sommaire* des combats pratiques de l'humanité» (55).

Mais en réalité, la tâche d'analyse ne s'épuise pas pour autant à ce niveau car dans l'histoire réelle, ces moments d'un moment se trouvent être complexifiés par l'interférence des données verticales (socio-économiques) et horizontales (géo-politiques) qui s'imbriquent étroitement aux mouvements sociaux : «Chacune de ces combinaisons (entre activités économiques et sociales et données géo-politiques) peut être représentée par sa propre expression organisée, économique et politique». De même l'analyse, pour être complète, à ce niveau, doit tenir compte des

implications réciproques entre les rapports internes d'un Etat-nation et les rapports internationaux, implications qui sont à l'origine de nouvelles combinaisons originales et historiquement concrètes (56).

3) - Le troisième moment est celui de l'analyse des *rapports de forces militaires*, immédiatement décisif *suivant le moment*. Mais même dans ce troisième moment, ne sont pas exclues non plus les *distinctions* et comme il n'est pas immédiatement identifiable sous une forme schématique, on peut, en lui aussi, distinguer *deux* degrés : *un degré militaire* au sens strict du mot ou technique-militaire «et un degré que l'on peut appeler politico-militaire». Comme précédemment, au cours du développement de l'histoire, ces deux degrés se sont présentés dans une grande variété de combinaisons.

Ici encore, la seule condition qui nous préserve de toute lecture imaginaire de l'événement réside dans la lutte permanente contre le mécanisme et son contraire : le volontarisme subjectif :

> «Aussi, la rupture de l'équilibre des forces ne se fit pas sous l'effet de causes mécaniques immédiates d'appauvrissement du groupe social qui avait intérêt à rompre l'équilibre et le rompit en effet, mais elle se fit dans le cadre de conflits supérieurs au monde économique immédiat, qui se rattachent au «prestige» de classe (intérêts économiques à venir), à une exaspération du sentiment d'indépendance, d'autonomie et d'un désir de pouvoir» (57).

Cette mise en pratique de la dialectique matérialiste de la conjoncture et de la structure, de l'occasionnel et de l'organique, nous la verrons à l'œuvre dans un de ces moments qui jalonnent la longue marche du peuple vietnamien. Un de ces rares moments de l'histoire qui se lisent «à ciel ouvert» et qui montrent combien pratique politique et pratique théorique s'imbriquent l'une dans l'autre sans jamais se confondre et sans jamais s'ignorer. Elle nous permet du même coup de rejeter comme idéologique cette définition de l'«événement» comme «La limite où le rationnel et le réel communiquent et se séparent», comme pur produit de la réduction hégélienne du réel concret à un concept «nominal» vide de sens, ce faux concept : l'Evénement. En fait, la problématique de l'événement proposé par E. Morin apparaît comme un syncrétisme entre une interprétation hégélienne de l'histoire et l'idéologie du hasard et de la nécessité (58).



Mais revenons au Viet-Nam, dans les derniers mois de l'an 1944 et quelque part dans le maquis de Cao-Bang. Depuis Juillet, le Comité interprovincial du Cao-Bac-Lang du Parti communiste Vietnamien avait estimé que les conditions d'une insurrection armée étaient réunies. On activait les préparatifs. Une ultime réunion allait être convoquée pour fixer le jour et l'heure de l'insurrection. Revenant alors de la Chine, Ho-Chi-Minh put à temps la différer, estimant que son déclenchement avait été décidé en considération de la situation locale et non du pays tout entier :

> «La période du développement pacifique de la révolution est passée, mais celle de l'insurrection n'est pas encore venue. Si l'on se borne aux actions politiques, le mouvement ne recevra pas une impulsion suffisante. Mais si on déclenche immédiatement une insurrection armée, l'ennemi sera obligé de concentrer ses forces pour la réprimer. Il faut passer de la lutte politique à la lutte militaire tout en accordant la priorité à la lutte politique. Il faut trouver un mode d'action adéquat pour faire progresser le mouvement. Notre lutte contre l'ennemi sera plus difficile si chaque fois qu'il approche, la population est obligée d'évacuer dans la forêt. Faisons de telle sorte que la population puisse rester sur ses terres et travailler tout en menant des activités militaires ; il suffit pour celà de renforcer notre service de guet et d'alerter pour empêcher l'ennemi de capturer et de tuer les militaires» (59).

Ainsi, seule la combinaison complexe entre l'analyse locale et l'analyse générale de la situation, entre le moment technique-militaire et le moment politique-militaire et un sens profond de la décision stratégique ont permis au dirigeant vietnamien de préserver ses forces et de les rendre aptes, le «moment favorable» venu, à déclencher une action révolutionnaire systématique, grandiose et triomphale.

Ce *«moment favorable»*, cette étincelle qui enflamme toute la plaine, est venu en Août 1945 au moment où la montée de la lutte anti-japonaise atteignait son point culminant, où la guerre mondiale touchait à sa fin, où les fascistes japonais étaient déjà vaincus, où l'administration pro-nippone se désagrégeait, et où les impérialistes anglais, américains, français et les troupes tchang-kai-chekistes n'avaient pas le temps d'intervenir. Ce fut justement à ce moment-là – qui ne dura que le temps d'un éclair – que le noyau dirigeant déclencha l'insurrection de tout le peuple pour briser

l'appareil d'Etat des colonialistes et des collaborateurs et créer la République démocratique du Viet-Nam, réalisant ainsi pleinement la conception léniniste de la pratique révolutionnaire :

«Le moment favorable – «THOI CO» – est la conjonction des conditions subjectives et objectives mûres garantissant la victoire de la révolution. C'est le moment où la crise politique dans le pays atteint son *summum*, où l'avant-garde est prête à combattre jusqu'au bout et la réserve à soutenir l'avant-garde et où la confusion, le désarroi et la division affectent à l'extrême les rangs de l'ennemi. Dans la dynamique de la révolution, le moment favorable apparaît comme un moment historique nécessaire, conduisant les masses au seuil de l'insurrection générale pour la conquête du pouvoir, mais pouvant aussi s'échapper très vite si nous ne savons le saisir au vol. L'important est que le Parti prépare minutieusement les conditions subjectives de la Révolution pour influer sur les conditions objectives et créer le moment favorable ou hâter son apparition» (60).

...autrement dit, le «THOI CO» constitue le moment où le «Parti révolutionnaire» maximise son unité, sa cohésion et sa force face au maximum de contradictions qui minent l'ennemi de classe, où le «principe moderne» réalise la synthèse entre l'art politique (Machiavel) et le matérialisme historique (Marx) : le concept qui permet de penser, au niveau de la décision stratégique, la théorie léniniste de la crise, le «lieu» où éclate la contradiction maoïste (61).

Il apparaît, à la lumière d'une lutte ininterrompue contre l'impérialisme, sous la banière du marxisme-léninisme, que la leçon des leçons de la victoire du peuple vietnamien peut se résumer dans cette phrase de LE DUAN, secrétaire général du Parti des travailleurs vietnamiens :

«Au cours de la révolution, en se basant sur l'analyse des rapports concrets de classes et des possibilités de différenciation dans les rangs de nos ennemis (...) nous avons pu concrétiser ces tâches stratégiques par des objectifs adaptés à chaque période, cherchant à faire converger le feu de la révolution sur l'ennemi le plus dangereux du moment» (62).

## NOTES CHAPITRE II.

(1) Ce qui ne signifie nullement que le discours marxiste se libère comme par magie du sortilège du logos hégélien.

(2) *Lire le Capital, op. cit.*, II, 29. Nous trouverons la meilleure illustration de ces variances réductrices dans l'analyse de divers modes d'interprétation «marxistes» du concept de «classe sociale» dans *Pouvoir politique et classes sociales* de N. Poulantzas, Paris, F. Maspéro, 1971.

(3) cf. M. Grenou et R. Robin, *«Pour la déconstruction d'une pratique historique» in Dialectiques*, n° 10-11, 1975, Paris, 32.

(4) cf. Hegel, *Wissenschaft der Logik.*

(5) M. Godelier, *Rationalité et irrationalité en économie*, Paris, Maspéro, 1971, 1, 103.

(6) cf. A. Badiou, *Théorie de la contradiction*, Paris, Maspéro, 1975.

(7) cf. K. Marx, *Critique de l'économie politique.* Avant-propos.

(8) K. Marx, *Etudes philosophiques*, Paris, E.S., 1974, p. 122.

(9) M. Godelier, *op. cit.*, 105.

(10) Lénine, *«Science de la logique»* de Hegel in Cahiers philosophiques, *Oeuvres*, XXXVIII, 203.

(11) P.F. Moreau, *Spinoza*, Paris, Seuil, 1975. B. Rousset, *La perspective finale de l'Ethique*, Paris, Vrin, 1968.

(12) Lénine, *op. cit.*, 180-181.

(13) Lénine, *op. cit.*, 171-172.

(14) *«A propos de la contradiction»* in *Textes Choisis*, Pékin, éd. Langues étrangères, 1972, 119.

(15) cf. C. Buci-Glucksmann *«Mode de production, formation économique et sociale, théorie de transition. A propos de Lénine»* in *La Pensée*, oct. 1971, 50-58.

(16) Lénine, *Cahiers philosophiques, op. cit.*, 186.

(17) *op. cit.*, 191.

(18) Dans l'acception léniniste du terme : conceptualisation, abstraction, etc.

(19) *op. cit.*, 179-180.

(20) in *op. cit.*, 185.

(21) in *op. cit.*, 303.

(22) *op. cit.*, 143. «Comme une eau se tient tranquille pour refléter parfaitement le ciel» (...) B. Brecht, Me-ti. *Livre de retournement.*

(23) «La vérité est donc elle-même conçue comme un processus de vérification indéfinie, et le marxisme est à la fois une philosophie de la violence et une philosophie sans dogmatisme : la violence n'est nécessaire justement que parce qu'il n'y a pas de vérité dernière du monde contemplé, elle ne peut donc pas se prévaloir d'un absolu du vrai» (Merleau-Ponty, *Les aventures de la Dialectique*, Paris, Gallimard, (Idées), 1977, 81).

(23 bis) *«Sur la dialectique»*, C.E.R.M., colloque sur Lénine, oct. 1971, ronéo. Il est intéressant de noter combien la version de L. Sève de la Dialectique est en retrait par rapport à la critique non-communiste d'un Merleau-Ponty qui écrit dans *«Les aventures de la Dialectique»* : «Le devenir-société de la société» (chez G. Lukacs, T.V.T.) ne veut pas dire que le développement de l'histoire soit subordonné à une essence éternelle de la société : elle veut dire seulement que les moments de ce devenir s'enchaînent l'un à l'autre, se répondent, constituent de proche en proche un seul événement, que les conditions négatives d'une solution sont réunies» (*op. cit.*, p. 60).

(24) J'entends par *«Histoire concrète»* une conception de l'histoire «où les idées ne sont que des étapes de la dynamique sociale, (où) chaque progrès est ambigu parce que, acquis dans une situation de crise, il crée une phase où naissent des problèmes qui le dépassent ( ). Le sens de l'histoire est donc à chaque pas menacé de dévier et a besoin d'être sans cesse réinterprété (...). Il y a moins un sens de l'histoire qu'une élimination du non-sens» *(op. cit.)*, 61-62).

(25) L. Althusser, *Pour Marx, op. cit.*, 96-98.

(26) Mao-Ze-Dong, *«A propos de la contradiction»*, in Textes choisis, *op. cit.*, 194-207) ; *«La tactique actuelle dans le Front Uni de résistance contre le Japon»*, *op. cit.*, 194-59.

(27) A. Gramsci, *Oeuvres choisies*, Paris, E.S. 1959, 245.

(28) Lénine, *Oeuvres*, XXXII, 95-96.

(29) cf. G. Labica, texte cit.

(30) *Oeuvres*, XXXI, 27.

(31) *op. cit.*, 46.

(32) Marta Harnecker, *op. cit.*, 138.

(33) cf. M. Harnecker, *op. cit.*, 139-140. cf. notamment *«Les tâches du prolétariat dans la présente révolution»*, *«Sur la dualité du pouvoir de Lénine»*.

(34) *Pour Marx, op. cit.*, 97-98.

(35) *Pour Marx, op. cit.*, 97.

(36) Lénine, *Oeuvres*, VIII, 98.

(37) art précité, 1454.

(38) Qu'il prenne la forme de réflexion a postériori ou de discours à titre posthume !

(39) Formations économiques et sociales, structures de transition. cf. à ce sujet M. Dobb, P.M. Sweezy, *Du féodalisme au capitalisme : problèmes de la transition*, Paris, F. Maspéro, 2 vol., 1977.

(40) C. Buci-Gluksmann, *Gramsci et l'Etat*, Paris, Fayard, 1973.

(41) *op. cit.*, 91.

(42) Ce qui exclut toute réduction de la «vie» sociale à la seule infrastructure économique.

(43) A. Gramsci, *Oeuvres choisies*, Ed. sociales, 1959, p. 236-238. En ce sens, Gramsci, comme G. Lukacs, «incorpore la subjectivité à l'histoire sans en faire un épiphénomène (...)» (Merleau-Ponty, *op. cit.*, 64).

(44) Gramsci, *ibid*, p. 239-240. Cette phrase de Gramsci ne semble pas être contradictoire avec la thèse léniniste du «maillon le plus faible». Au contraire, dans le même texte, il souligne que les causes immédiates des conflits ne sont pas directement économiques, mais politico-idéologiques.



(45) Gramsci, *ibid*, p. 237-238.

(46) Il est important de souligner que Gramsci reproduit ainsi, chemin faisant, la morphologie invariante de la quasi-totalité des textes d'analyse historico-politique de la Nouvelle Gazette Rhénane : Junitage, la guerre hongroise, la défaite des Piémontais, les plaidoyers des procès de Cologne. On peut dire qu'avec Lénine, ce mode d'exposition se trouvera en quelque sorte codifié avant de servir de modèle analytique à la ligne des marxistes-politiques contemporains.

(47) Cette phrase à connotation positiviste signifie seulement la possibilité de saisir ces «rapports de forces» en se servant des techniques d'analyse empirique comme le corroborent la sociologie et l'histoire des classes sociales d'aujourd'hui.

(48) G. Gurvitch, *Le concept de classes sociales*, Centre de documentation Universitaire, Paris.

(49) Lénine, *Oeuvres*, T. III.

(50) Lénine, *Oeuvres*, T. I.

(51) Voir G. Boudarel, *«Essai sur la pensée militaire vietnamienne»* in *«L'homme et la société»*, n° 7, 1968.

(52) Gramsci, *op. cit.*, p. 240.

(53) A. Gramsci, *op. cit.*, p. 241.

(54) F. Engels, *Origine de la famille, de la propriété et de l'Etat*, Paris, ES, 1971, p. 156.

(55) V.I. Lénine, *A nouveau le syndicat : la situation actuelle et les erreurs de Trotsky et de Boukharine.*

(56) De même, que des bêtises nous seraient épargnées si certains ethnologues et «politologues» occidentaux et leurs émules locaux avaient la possibilité de «méditer» sur cette phrase de Gramsci avant d'entreprendre quoi que ce soit de sérieux sur le terrain : «Une idéologie née dans un pays développé, se répand dans les pays moins développés, non sans incidence sur le jeu local des combinaisons». (*op. cit.*, 242).

(57) *ibid.*, p. 244. cf. supra.

(58) A ce propos. cf. *«Communications»*, n° 18, 1972 : *«Le retour de l'événement»* et *«l'événement-sphinx»* d'E. Morin et M.B. Madaule, *L'idéologie du Hasard et de la nécessité*, Seuil, 1972.

(59) *Histoire de la révolution d'août*, Hanoï, 1972.

(60) *Ibid.*, p. 183-184.

(61) Trente ans après (janvier 1975), la même logique du THOI CO avait conduit les dirigeants vietnamiens à déclencher l'offensive stratégique et généralisée aboutissant à la prise de Saigon et à la réunification politico-militaire du Vietnam en marquant ainsi la fin d'une *étape* dans la révolution vietnamienne. cf. Général Van-tien-Dung, *La grande victoire du Printemps*, Hanoi, 1976. Chap. II, (Thoi co).

(62) *La Révolution vietnamienne. Problèmes fondamentaux, Tâches essentielles*, Hanoï, 1970.

Chapitre III

## LES PROBLEMES METHODOLOGIQUES DE L'ANALYSE.

Au-delà de la correlation philosophico-politique entre pensée conjoncturelle et anti-dogmatisme, le marxisme politique apporte, à travers les *formes multiples de communication* (presse écrite officielle ou clandestine, interventions orales, journal intime, etc...), un éclairage particulièrement précieux sur le travail théorique marxiste (le mode de traitement de la situation présente) et sur une écriture historique qui rompt souvent avec la conception historiographique dominante de son temps.

Pour mettre en évidence l'objet et l'intérêt scientifique de cette étude, nous nous proposons de procéder en deux temps : dans un premier temps, *construire* le concept de *«conjoncture politique»* dont la présence quasi permanente dans toutes les œuvres, y compris les plus théoriques, de cette époque n'a jamais été théorisée ni par Marx ni par Engels. Ce travail de conceptualisation repose sur *l'analyse lexicale* qui devrait rendre visible le processus d'élargissement de l'analyse conjoncturelle au niveau de ses *instruments* c'est-à-dire de son vocabulaire. La seconde étape consiste à *«déconstruire»* la problématique conjoncturale

et son concept nodal en la montrant en acte dans l'écriture politico-historique de K. Marx et de F. Engels, en déterminant la fonction théorique de la «conjoncture politique» dans le mode de traitement de l'événement historique dans les écrits journalistiques de nos deux auteurs, de 1839 (date du premier article d'Engels dans *Telegraph für Deutschland)* à 1849 (date du dernier article des deux dans la Nouvelle Gazette Rhénane). *L'analyse thématique* des *commentaires théoriques* des *expériences historiques* vécues de près ou de loin par les auteurs devrait permettre d'apprécier l'*autonomie*, la *cohérence* et l'*efficacité* de l'écriture historique (ou historienne) marxiste, sa méthodologie historique au regard (forcément critique) d'elle-même (de sa théorie de l'histoire) et de l'historiographie qui entre avec elle, bon gré mal gré, dans un rapport d'ambivalence (séduction-répulsion).

Sur le plan des *matériaux scientifiques*, l'étude de la presse et des articles de journaux combine des avantages de trois ordres :

1) La presse révolutionnaire *informe* directement sur le degré d'homogénéité du parti révolutionnaire dont elle représente à la fois le porte-parole, le noyau dirigeant et parfois la seule structure organisationnelle cohérente (1).

2) La presse révolutionnaire constitue le lieu même de concentration des *écrits pratiques* de K. Marx et F. Engels dans la période intéressée.

3) A la différence de Lénine qui nous offre une panoplie extrêmement riche de sources de références (interventions orales, textes d'organisation, archives d'Etat, etc.), dans la phase qui nous préoccupe du mouvement communiste, les prises de position politiques écrites (publiées généralement) représentent pratiquement la seule source disponible à l'heure actuelle.

## I. PRINCIPES D'ANALYSE LEXICALE : LE VOCABULAIRE POLITIQUE ET SOCIAL DE LA NOUVELLE GAZETTE RHÉNANE.

Notre étude s'inspire pour l'essentiel de la méthode adoptée par Jean Dubois dans *«Le vocabulaire politique et social en France de 1869-1872»* (A travers les œuvres des



écrivains, les revues et les journaux) (2). La thèse de J. Dubois prend comme objet d'étude un champ lexical, le lexique des structures sociales et économiques en France de 1869 à 1872. Il montre que ce champ lexical se structure selon des réseaux de relations (3) qui se spécifient en trois groupes : les oppositions de natures diverses, les associations et les identités.

Certes, cette première approche d'un corpus n'échappe pas à certains inconvénients et limites déjà signalés par R. Robin, inconvénients et limites accentués davantage par la «traduction» (4) de la langue allemande. Pourtant, à condition de cerner avec exactitude ses limites, la méthode de lexicologique pourrait s'avérer pleinement efficace dans le cadre d'une étude instrumentale (conceptuelle) destinée à dévoiler le processus d'élargissement de l'analyse conjoncturelle marxiste au niveau de *l'objet discursif* : les modes d'apparition de la «conjoncture politique» et leurs «constellations» lexicales.

Ces quelques remarques générales formulées, il reste à délimiter ce qu'il y a de *commun* et de *différent* dans la démarche adoptée par J. Dubois et la nôtre.

Les *similitudes* sont nombreuses. Comme J. Dubois nous avons choisi un champ lexical qui traduit *immédiatement* les rapports économiques, sociaux et politiques (idéologiques) entre les diverses classes de la société, «l'unité significative se trouve, dans ce système, à la fois comme signifiant et comme signifié» (5). Cette recherche de l'*isomorphisme* entre champ lexical et champ d'expériences historiques fonde à son tour la logique de détermination du champ lexical : «le lexique, objet de cette étude, *traduit* les rapports d'ordre économique, social et politique qui existent entre les diverses classes de la société» (ibid, 2).

C'est le lexique des *structures* sociales et économiques : classe, bourgeoisie, peuple, prolétariat, travailleur, capitaliste, paysannerie, etc...

C'est celui des luttes sociales (grève, communisme, socialisme...) et des luttes politiques, militaires et idéologiques (révolution, réaction, parti, démocrate, républicain, réformisme, fraternalisme, utopies, etc...). C'est enfin, celui plus flou et plus riche encore «qui s'étend du

vocabulaire de la langue commune qui s'intègre dans son système (bon et mauvais citoyen, doctrine saine, ordre et désordre), à la langue parlementaire (droite, gauche, opposition, etc...) ou électorale» (6).

Même logique dans la délimitation de la période historique qui offre à vingt ans d'intervalles les mêmes stimulants (événements) : la révolution à l'ordre du jour, le surgissement des conjonctures de crise (nationales et sociales). L'une et l'autre stimulent de la même manière la réflexion politique marxiste : *La lutte de classes en France* (1850)... *La guerre civile en France* (1871). Entre ces deux dates, la même conjonction entre l'événement historique et le «commentaire théorique».

Pourtant entre le champ lexical constitué par J. Dubois et celui de la *Nouvelle Gazette Rhénane*, les *écarts* sont parfois importants et doivent être, de ce fait, signalés : décalage par rapport au champ linguistique originel (allemand/français) excluant toute analyse morphologique du discours (systèmes de préfixes, suffixes, etc...), connotations philosophiques des traductions françaises existantes rendant malaisée toute entreprise de constitution d'un *état* du vocabulaire politique (glossaire) en langue française.

A cela, il faut ajouter deux types de restriction propres au champ lexical de la Nouvelle Gazette Rhénane. En effet, ce dernier est limité à l'analyse des articles de presse et des écrits politiques alors que le travail de Dubois repose sur un registre d'interventions plus riches et plus diverses : presse, affiches et brochures, manifestes, discours et langue parlée, langue littéraire (qui peut nier la puissance historique de romans comme *l'Education sentimentale, la Curée* ou *l'Homme qui rit ?).*

D'autre part, l'analyse lexicale, à cause même des difficultés de transcription germano-française, souffre de l'absence d'études statistiques qui seules permettraient de procéder aux *inventaires* complets des unités lexicales et de mesurer l'*exhaustivité* et la *fréquence* de *l'information*.

En ce sens, l'analyse lexicale ne peut atteindre qu'un objectif limité mais pleinement satisfaisant pour ce que nous voulons mettre en évidence : la constellation des réseaux lexicaux qui spécifient un objet inédit, cohérent, autonome c'est-à-dire irréductible à tout autre objet du matérialisme historique : la conjoncture politique dans l'analyse historico-politique marxiste.



L'idéal serait, comme l'a suggéré P. Vilar dans son «dialogue» avec Althusser : «de suivre, date par date, et dans l'œuvre entière, les *permanences* et les *rejets*, les *acquisitions* et les *modifications* dans le vocabulaire historique de Marx, dans ses comparaisons et leur usage, dans les présupposés logiques de ses schémas, qu'ils soient explicites ou sous-entendus» (7). A aucun moment, nous n'avons atteint cet idéal-là qui restera vœu pieux tant que la recherche universitaire française restera ce qu'elle est : une entreprise solitaire, bornée sociologiquement et historiquement.

L'analyse lexicale s'ordonne, dans cette étude en trois moments organiques :

1) La *constitution* des réseaux lexicaux et leur spécification selon le principe de la *pertinence contextuelle* (8).

2) La *mise en relation* des réseaux précédents par association, identification, opposition et équivalence.

3) La *mise en évidence* du processus d'élargissement du lexique conjoncturaliste : la mise en scène (schématisation) de quelques *notions stratégiques* (retard, contradiction, révolution) qui relient la chaîne des réseaux et leur assignent une place spécifique dans un champ lexical à trois dimensions : politique, théorique et linguistique.

*
* *

**1) La constitution des réseaux lexicaux et leur spécification.**

A partir d'un corpus d'unités lexicales (mots et chaînes syntagmatiques), il est possible de déterminer en dix «réseaux» lexicaux traduisant immédiatement les *expériences historiques* de l'Europe de Juin 1848 à Mai 1849 :

– Rapport de forces (politiques et sociales)

– Formes de luttes de classes (économiques, politiques, idéologiques, militaires)

– Champs de luttes de classes (des appareils d'Etat aux formations nationales globales)

– Partis politiques et quasi-partis (presse, association, club, etc...).
– Scènes politiques.
– Acteurs politiques.
– Rapports internationaux (dédoublent le réseau I au niveau des relations internationales).
– Jeux historiques, enjeux politiques (la portée politique des jeux de référence historique).
– «Marxisation» du langage quotidien (processus d'extension du langage politique marxiste).
– «Banalisation» du langage marxiste (les notions pratiques du matérialisme historique).

*Réseau I : Rapports de forces et conjoncture.*

Ce réseau est révélateur des différents niveaux de l'existence des classes sociales en tant qu'acteurs de la vie politique, des rapports de force (bourgeoisie, paysannerie, petite-bourgeoisie, féodalité, prolétariat, etc...), des formes de combinaison conjoncturelle (alliance, mésalliance, bloc, front, camp, etc...) et institutionnelle (Assemblée, bloc parlementaire-politique-idéologique), des formes de conflagration de classes (junitage, révolutions et contre-révolutions allemandes, luttes de classes en Angleterre, en Suisse, en Belgique).

Il est frappant de constater la *prédominance* des catégories conceptuelles (et lexicales) relatives à la bourgeoisie et à ses alliés du moment (anciennes classes féodales, petite-bourgeoisie, paysannerie) et, par conséquent la *sous-représentation* de celles relatives au prolétariat dont la présence n'est signalée de manière explicite qu'à propos des Junitage, la seule, avec le mouvement chartiste en Angleterre, *guerre de classe* significative au cours de cette période. Encore faut-il ajouter que son apparition prend souvent la forme métaphorique de *«classe laborieuse»*, de *«peuple»*, de *«prolétariat travailleur»* (par antinomie avec le «lumpen-prolétariat»), d'*«ouvriers parisiens»*, etc... L'accent d'opposition entre bourgeoisie et prolétariat relève plus de l'ordre psychosociologique (la peur et la couardise chez l'une, le courage et la naïveté chez l'autre) que socio-économique (sauf dans *Travail salarié et Capital*). L'effet du jeu de mélioration-péjoration se fait sentir au niveau de la psychologie sociale des classes (courage/lâcheté, «sans caractère»/énergie, inconscience/lucidité, bêtise/intelligence).

Le vocabulaire de la *sociologie paysanne* par contre s'enrichit sensiblement des *«Notes de voyage»* (Von Paris nach Bern) de F. Engels, notes susceptibles de renseigner le lecteur sur les conditions de vie (Lebenslage), le mode de production (Produktionsverhältnisse) de la paysannerie française, le poids de son histoire récente (féodalité, révolution de 1789, épopée napoléonienne), sa pesanteur idéologique et sa disponibilité face à l'appel du césarisme. En ce sens, les notes engelsiennes anticipent à la fois *Les guerres des paysans en Allemagne* et *Le 18 Brumaire de Louis-Bonaparte.* La fin des notes s'achève d'ailleurs sur la perspective inquiétante d'une inévitable *guerre civile* entre le prolétariat urbain et la paysannerie dans la phase transitoire vers le socialisme. Quelque chose qui préfigure déjà les luttes sanglantes de 1917 à 1925 en Union soviétique.

*Réseau II : Formes de luttes de classes et conjoncture.*

Ce réseau devrait nous renseigner sur les formes de lutte entre les forces politico-sociales et sur les modes de «surdétermination» politique de ces formes.

Les unités lexicales tournent autour d'un centre de gravité, d'un concept *stratégique*, celui de *«lutte de classe»* qu'elles invoquent et éclairent sous un jour nouveau, à la lumière de l'événementiel. D'abord de manière *négative* : la critique théorico-politique des représentations *idéalisantes* et *historicisantes* de la lutte de classe réduite à une *«conscience de classe»* (contre la version de *la Réforme* des Junitage). De manière *positive* ensuite en montrant ce qu'est la lutte de classe concrète à travers ses formes multivariées. De la lutte pacifique (refus des impôts), parlementaire, judiciaire, d'opinion à la guerre de classe, nous parcourons toute la gamme, tous les «moments» gramsciens. Le fait que la forme *politico-militaire* (guerre civile, guerre de restauration, guerre de rapace, guerre d'expansion, guerre révolutionnaire, guerre du peuple, etc.) prend dans la *Nouvelle Gazette Rhénane* une place dominante prouve simplement que toute l'*actualité* de 1848-49 tourne autour de trois types d'événement qui furent soumis à l'analyse marxiste :

Junitage, guerres de libération nationale de l'Europe centrale, révolutions et contre-révolutions en Allemagne. A noter enfin le surgissement au niveau du vocabulaire des unités lexicales indicatrices du degré d'homogénéité du parti révolutionnaire (allemand) : mots d'ordre, ordre du jour, appel, déclaration, mise au point, avertissement, démenti, stratégie, tactique, tâche actuelle, droit et devoir,...

*Réseau III : Champs de luttes de classes.*

Ce dernier réseau définit à la fois les *lieux* des luttes politiques et le territoire de l'analyse politique. Là encore, il s'agit *d'espaces* multiples, multiformes et complexes : appareils d'Etat, à tous les niveaux et paliers (Administration, Armée, Magistrature, Ecole, Eglise), appareils d'hégémonie (qui qualifient et précisent l'hégémonie, entendue comme hégémonie politique et culturelle des classes dominantes), pouvoir d'Etat (et ses instances exécutives, législatives et constitutionnelles, judiciaires), formations globales (nationales et culturelles).

Etant donné l'intensité de la lutte parlementaire au cours de la période qui succède aux révolutions européennes (et en particulier en Allemagne), les institutions parlementaires (et assimilées) et les enjeux parlementaires occupent une place privilégiée dans le vocabulaire politico-social de la Nouvelle Gazette Rhénane.

Mais elles sont loin d'être les seules. La bureaucratie d'Etat (et en particulier la bureaucratie prussienne), la bureaucratie judiciaire et l'idéologie juridique (particulièrement le Droit féodal prussien), la hiérarchie militaire féodale ont fait l'objet de débats extrêmement virulents dans ce journal.

Enfin l'idéologie quarante-huitarde (humaniste et utopiste française), l'idéologie pseudo-libérale allemande (l'ententisme) et le romantisme culturel des panslaves ont été sévèrement fustigés. Ici, la critique de l'idéologie dominante est à la mesure de ses effets (catastrophiques) sur la lutte de classe : brutale et sans nuances. Cette radicalité (d'autres diraient : cette outrance) ne peut s'expliquer que par le fait que Marx et Engels étaient pleinement conscients de l'efficace propre de l'idéologie dans la lutte politique.



*Réseau IV : Partis et quasi-partis.*

Ce réseau nous dévoile tout d'abord les *rapports d'association* (d'où de *répulsion*, d'*exclusion*) significatifs entre les journaux (*organes* de...) et les groupes politico-sociaux-idéologiques. Souvent ces rapports d'association se transforment en rapports d'identification. Ainsi, la *Kölnische Zeitung devient,* sous la plume de Marx et d'Engels, la bourgeoisie colonaise (ou du moins son groupe dirigeant), la *Kreuzzeitung* = la camarilla berlinoise, le *Northern Star* = le mouvement chartiste, la *Nouvelle Gazette Rhénane* = le mouvement démocratique allemand.

De ce fait, il nous informe du même coup sur l'état de développement des partis politiques contemporains, leur organisation relative, la toute-puissance du noyau directionnel, l'absence des bases d'appui et la fonction essentielle de l'idéologie-ciment.

Les unités lexicales relevant de la catégorie «Nouvelle Gazette Rhénane» constituent à proprement parler un véritable corpus autonome permettant une approche sociologique du journal colonais en tant que «quasi-Parti» de la démocratie allemande : sa doctrine, sa stratégie, ses bases d'appui nationales et internationales, ses ramifications à travers l'Europe, son rôle militant et révolutionnaire, ses heurs et malheurs face à l'Etat répressif prussien, son prix d'abonnement, ses rapports peu à peu «organiques» avec les organisations ouvrières (les Arbeitervereine).

*Réseau V : Scènes politiques.*

Ce sont de véritables chefs-d'œuvre de caricature de F. Engels. L'art du peintre repose tout entier sur le mécanisme de péjoration qui nous fait revivre les scènes parlementaires allemandes comme des tableaux -fiction avec des personnages fictifs débattant des problèmes imaginaires. Visions d'un monde clos, irréel à l'image d'une phraséologie juridique et métaphysique pesante. L'éloquence et la rhétorique parlementaire allemande relèvent davantage du discours professoral (Ruge constitue ici le prototype) que de la foi révolutionnaire des modèles français, puisant leur source plus dans la Raison allemande de l'Aufklärung que dans la passion romantique des héros de quatre-vingt treize.

Même la lourdeur et les maladresses de la traduction n'ont pas entamé totalement la verve du style propre de F. Engels qui nous a fait saisir l'insaisissable : cette coupure entre les institutions nées de l'imaginaire libéral allemand et la réalité de l'histoire nationale.

*Réseau VI : Acteurs politiques.*

Ce réseau confirme la réalité physique de la «vie» politique avec la chaîne habituelle des personnages en chair et en os qui occupèrent le champ d'actualité des années 1848-49. Parfaits produits de la dialectique *péjoration-mélioration*, les héros de 48 ne sont jamais neutres, ni tout à fait innocents, de Cavaignac à Marx en passant par Lamartine, et Heine. L'art du portrait est avant tout arme politique et arme théorique.

Arme politique, elle vise à démythifier le halo charismatique qui entoure les «héros» de 48 : Cavaignac, Charles-Albert, Windisch-Graetz,..., à démasquer le jeu ambigù des chefs révolutionnaires du genre de Louis-Blanc, Ledru-Rollin, Lamartine, Ruge,... ; par contre, elle réhabilite, en dépit des campagnes de dénigrement systématique de la «presse servile», les «vrais» héros et les «vrais» démocrates : Raspail, Proudhon (malgré quelques réserves), Kersausie (malgré quelques exagérations), Kossuth (idem), etc...

Arme théorique, elle rappelle que ces hommes, quels que soient leur prestige et leur envergure personnels, ne sont pas des «sujets de l'histoire» mais des représentants (Räpresentant, Vertreter), des «organes» (Organe) plus ou moins efficaces des intérêts d'une ou de plusieurs classes déterminées. Autre caractéristique remarquable, ce réseau nous renseigne directement sur cette tranche de vie de K. Marx (et de son compagnon) durant la période cruciale de leur carrière d'hommes politiques.

*Réseau VII : Rapports internationaux.*

Le dédoublement du réseau I par le réseau VII ne découle pas d'une simple commodité de présentation. Tout en reproduisant les mêmes catégories lexicales que celles du réseau I (alliance, révolution, contre-révolution, Est/Ouest, etc...), il subit en fait l'effet de la «nationalisation» ou



plutôt de l'internationalisation des conflits et des parties protagonistes. De ce fait, le vocabulaire des relations internationales, au lieu de se spécialiser, se contente d'un simple *décalque* du réseau des rapports de forces (nationales). Il en est ainsi des rapports d'opposition entre nation révolutionnaire/nation contre-révolutionnaire, entre peuple révolutionnaire/peuple contre-révolutionnaire, entre l'Ouest démocratique/l'Est réactionnaire. D'où cette impression de *flou, d'imprécision* du langage qui traduit et reflète l'immaturité de certaines analyses.

Par contre, la ponctuation de l'état des relations inter-européennes fait apparaître avec *netteté* la présence de la notion de conjoncture politique comme système de contradictions sur la scène de l'analyse politique marxiste.

*Réseau VIII : Jeux historiques, enjeux politiques.*

Ce réseau reproduit, à travers les jeux de références historiques qui émaillèrent le discours politique (et parlementaire) de 48, ce jeu de miroir de l'histoire que Marx a bien défini dès les premières lignes du *18 Brumaire*... En fait, le mécanisme de rappel historique relève d'une logique de l'ambiguïté traduisant tantôt un sentiment de répulsion (qu'elle ne devienne pas une Convention nationale !), tantôt un sentiment de fascination admirative (Berlin n'est pas Paris...) tantôt les deux à la fois (La promesse d'une Nuit du 4 Août, mais la Bastille n'est pas encore prise !).

De même le jeu de comparaison anachronique (Allemagne de 1848/France de 1789) est dénoncé comme relevant d'un mécanisme de répétition-falsification de l'histoire; réflexe de classe d'une bourgeoisie allemande tendant à effacer dans l'imaginaire (linguistique) le retard historique et politique de son pays par rapport à la France et à l'Angleterre (9).

*Réseau IX : «Marxisation» du langage quotidien.*

Avec le dernier réseau, celui-ci met en évidence le processus d'extension du langage politique marxiste. Entre la polysémie du vocabulaire quotidien et la spécification de la lexicologie marxiste s'instaure un espace *théorique* : celui du travail de transformation et de déplacement des

signifiés ; et aussi un espace *politique*, celui de lutte de classe dans le symbolique *(langage)*.

Là encore, le jeu de mélioration et de péjoration tend à substituer au langage dominant (instrument d'universalisation de la classe dominante) un autre, porteur de la contestation sociale (bourgeois bien-pensant, crétin idéologique, Etat-modèle, fraternité, violence, souveraineté, etc...). Ainsi toutes les unités lexicales qui relèvent de l'idéologie dominante sont consciemment dégradées par le jeu de disqualification (et de stylistique) péjorative (Dieu, Le Roi, confiance féodale et confiance bourgeoise, doctrine et royaume, cette fraternité quarante-huitarde, cet humanitarisme de la faiblesse). Inversement, les mots pénalisés par l'idéologie dominante se retrouvent *réhabilités*, consacrés par l'usage *inédit* qu'en donnent Marx et Engels (violence et histoire, dictature jacobine, francs-tireurs, tyran corse, révolution, etc...).

*Réseau X : «Banalisation» du langage marxiste.*

Ce dernier réseau, enfin, concerne le corpus de concepts du matérialisme historique (à ce moment déterminé de sa formulation théorique) soumis à un travail de «banalisation» (nous nous excusons de ce terme lourdement chargé !) de concepts découlant de la théorie marxiste de l'histoire.

Langage économique : assujettissement féodal, agriculture industrielle, corvées et redevances moyenâgeuses, forme économique correspondant à l'Etat féodal, propriété foncière, rapports sociaux de production, rente foncière, salaire, profit, capital, travail salarié...

Langage politique : Etat féodal, Etat transitoire vers le capitalisme, formes de l'Etat, Etat de classe, Etat-écran, Démocratie agraire, dictature révolutionnaire, les formes et le mouvement de la révolution (et de la contre-révolution).

Langage politico-militaire : les variances lexicales de «guerre», armée, armement, milice, terrorisme révolutionnaire...

Langage politico-analytique : avance, retard, correspondance, détermination par l'économie, base matérielle des collisions politiques, situation provisoire, transition...



2) Mais cet inventaire s'avère à son tour insuffisant pour éclairer le processus de transformation théorique qu'exige une analyse marxiste de la conjoncture politique. Seule la dialectisation des réseaux lexicaux est susceptible de rendre compte de la réalité de ce processus. Ainsi le rapport entre les réseaux I et VIII démontre à l'évidence la fonction d'occultation des jeux de références historiques (VIII) par rapport à la réalité concrète des luttes de classes (I). L'interrelation des réseaux V et VI éclaire la conception marxiste de la *scène historique* comme un lieu de confrontation des forces sociales en tant que masses et en tant que psychologies collectives et où les héros sont le plus souvent réduits au statut de «Träger» (porteurs) des intérêts et des enjeux qui les dépassent. La combinaison des réseaux I, III, VII découvre la double dialectique signalée entre lutte de classes et luttes de nations qui sous-tend constamment la conception marxiste des relations internationales. La dialectisation des réseaux IX et X montre enfin le mécanisme d'interpénétration du *langage savant* et du *langage quotidien* dans les écrits pratiques du marxisme.

3) Enfin, l'analyse lexicale livre, au terme d'un travail d'explicitation systématique, la clé du *jeu d'élargissement du vocabulaire conjoncturaliste* dans la Nouvelle Gazette Rhénane tout en expliquant la position stratégique de certains concepts de base dans la problématique d'analyse conjoncturelle marxiste.

Il en est ainsi du concept de *retard*. Par un jeu de structuration simultanément syntagmatique et paradimatique (association, identification, équivalence et opposition... contextuelle), la problématique du retard s'élargit progressivement jusqu'à occuper finalement, par récurrence, tout un territoire inédit de la topologie théorique marxiste, le territoire de la conjoncture politique comme le montre le schéma ci-après.

*Conclusion* : L'analyse lexicale a rempli correctement la triple tâche qui lui est assignée : montrer l'unité théorique

Avance de la France et de l'Angleterre

Double retard de l'Allemagne Märzrévolution et les "modèles" français et anglais

La guerre des paysans en Allemagne.

Les guerres napoléoniennes

Lexique des

ANALYSES HISTORIQUES

1789-1848
France/Allemagne
Paris/Berlin
1793-1848
Comité de Sûreté générale
Convention/Assemblée de Berlin
La nuit du 4 Août...
Bastille n'est pas encore prise...

MECANISME DE REPETITION - FALSIFICATION

Nation Avancées

France républicaine
Allemagne républicaine:
Schleswig-Holstein-Hongrie
Pologne-Italie
Etats-Unis d'Amérique

1- Centralisme jacobi[n]
2- Droit au développement historique (Recht der gechichtlichen Enwicklung)
3- Révolution industrielle
4- Progrès et révolution

M E L I O R A T I O N

Réseau VII

RETARD

LEXIQUE DE LA CONJONCTURE POLITIQUE

"Révolution" permanente, laide, belle, centrale, périphérique, principale, secondaire, provinciale, locale, mondiale, anachronique, décisive..

"Etat" de transition, Etat-écran, Etat-paratonnerre, Etat-entrave,

"Guerre" révolutionnaire, bourgeoise, populaire, nationale, révolutionnaire, de rapace..

"Situation" révolutionnaire provisoire moment favorable, état (Zustand, gunstigen Augenblicke, provisorische Revolutions Zustande, provisorische Staatszustände Politische Verhältnisse, neuen Zustanden)

Retard/Avance (Vorsprung)

Centre/périphérie contradiction (Var. de la)

Correspondance/Non-corr.

Travail salarié/Capital

Dominance/détermination en dernière instance

LEXIQUE DE LA STRUCTURE

E C O N O M I Q U E

1- Nations viables (Lebensfähig) et peuples déchets (Volker-abfälle)

2- Maintien du Statu quo

3- Condamnation du pluralisme national culturel, linguistique (occitanisme panslavisme, pangermanisme)

4- Prusse, Autriche, Russie, Turquie, Mexique, Espagne, Rome, Angleterre.

Nations retardataires et leurs alliées

P E J O R A T I O N

Lexique des Relations internationales

Le système de constellations lexicales du concept de "RETARD" dans la Nouvelle Gazette Rhénane (1848-49)



de l'objet discursif (la conjoncture politique) à travers la multiplicité de ses formes d'apparition (scène politique, rapport de forces, situation nationale et internationale) ; expliciter l'unité méthodologique de l'analyse concrète fondée sur la thèse gramscienne des trois moments (économique, politique-idéologique et militaire) (exemples : Les journées de Juin, le mouvement révolutionnaire européen, la bourgeoisie et la contre-révolution, la guerre italienne, les plaidoyers aux procès de la Nouvelle Gazette Rhénane) ; consolider l'hypothèse théorique initiale en montrant *l'interdépendance* entre les *instruments* d'analyse et la *théorie* de l'analyse politique marxiste... à l'intérieur d'une coupe synchronique : 1848-1849.

## II. LA DÉCONSTRUCTION DU CONCEPT DE LA «CONJONCTURE POLITIQUE» DANS L'ANALYSE HISTORICO-POLITIQUE (LE RÉCITATIF ÉVÉNEMENTIEL).

Parmi les limites de la méthode lexicologique, Régine Robin en a souligné deux qui sont, en effet, de nature à réduire sa portée théorique : l'appareil rhétorique tout d'abord, — qui échappe à son analyse ; l'effet historique de la conjoncture sur la production discursive ensuite — qui constitue une *autre* logique que la sienne (op. cit., 156).

Il semble dès lors indispensable de procéder à la déconstruction d'un concept passablement figé par l'analyse lexicale en le libérant du champ synchronique, en le montrant à l'œuvre dans le récitatif événementiel, à l'éclairage de l'écriture historico-politique marxiste, bref en faisant sa propre histoire (généalogie).

1) L'analyse concrète des situations concrètes, avons-nous écrit, est irréductible à toute autre pratique théorico-historique connue jusque là. Elle s'inscrit dans le matérialisme historique (voir supra) tout en conservant son *autonomie d'écriture* théorique (historique) :

— par son *objet* : l'apparition et les formes d'apparition des «situations» de lutte de classe, des structures concrètes de luttes (économique, politico-idéologique, militaire) à dominance (enjeu) politique (Etat et ses instances).

– par ses *instruments conceptuels* : les différenciations empirico-réalistes du concept de «lutte de classes» et partant de classes sociales.
– par ses *moments* organiques du processus d'analyse historique : économique, politico-idéologique, militaire.

2) *La généalogie du concept de conjoncture politique* (de 1839 à 1849) permet de mettre à jour *l'histoire d'une problématique* (l'analyse conjoncturelle) à travers celle de son objet, de ses modes de traitement et des conditions de leur traitement :
– l'analyse historico-politique des formations économiques et sociales concrètes comme arme critique de la philosophie spéculative.
– la conjoncture comme «stimulant» de la pratique théorique *(Thèses sur Feuerbach, Idéologie allemande, Misère de la philosophie)*.
– la conjoncture comme objet (au sens fort) de la pratique théorique *(Le Manifeste du Parti communiste, Les manuscrits de 47)*.

3) *Le processus d'analyse historico-politique dans la Nouvelle Gazette Rhénane* peut être *périodisé* en deux phases mettant en rapport les *expériences historiques* et leur *commentaire théorique* :

*1) Le matérialisme historique à l'épreuve de l'histoire.*

L'Europe de 1848 fut en effet riche en expériences historiques qui la mettent à l'avant-scène de l'histoire mondiale : la révolution de Février et ses prolongements continentaux (Märzrevolution, Italie, Pologne, Hongrie, Bohême, etc.), la contre-révolution de Juin et la chaîne des défaites du camp démocratique, la crise anglaise et ses répercussions européennes...

L'effet de la conjoncture nationale-allemande et internationale-européenne est lisible dans les commentaires théoriques à trois niveaux :
i) la première «guerre de classe» de Juin a mis à jour une série de concepts *pratico-politiques* (antogoniste/non-antagoniste, principal/secondaire, décisif/non-décisif), *spatiaux* («centre»/ «périphérie»), *historiques* (développement inégal) de la *contradiction sociale*.



ii) l'observation des crises de l'Etat sous plusieurs formes concrètes a permis de formuler la thèse «léniniste» de la *crise* comme révélatrice des *positions* de classe.
iii) la distinction, au terme d'une analyse croisée entre la situation française et la situation allemande, entre la *crise organique* (crise de rupture du type de Juin) et la *crise hégémonique* (entre les fractions du «Bloc au pouvoir» comme les crises allemandes).

*2) La deuxième phase de l'histoire de la Nouvelle Gazette Rhénane est marquée par le passage de la théorie à l'action révolutionnaire.*

Ces expériences historiques notoires au cours de la transition de 48 à 49 constituent en fait le prolongement des événements de 48 : révolutions et contre-révolutions en Allemagne-Autriche, deuxième phase des guerres hongroise et italienne, début de la campagne pour la Constitution du Reich et fin de la Nouvelle Gazette Rhénane, montée de la gauche petite-bourgeoise et du bonapartisme en France.

Les commentaires théoriques sont dominés par trois types de problèmes qui vont enrichir la théorie marxiste de la conjoncture :
i) *la théorie marxiste à l'épreuve du fait national* : le choix entre démocratie et traditionnalisme doublé du critère de l'intérêt spécifique de la révolution.
ii) *la critique des idéologies nationalistes-chauvines* (panslavisme, pangermanisme, scandinavisme).
iii) l'action révolutionnaire et *le moment politico-militaire de l'analyse conjoncturelle.*

3) si l'analyse lexicale permet de saisir la présence du concept de conjoncture politique au niveau du vocabulaire synchronique (1848-49), l'analyse thématique le montre *en acte* non seulement au niveau de l'objet discursif mais surtout en tant que *problématique* (la saisie d'une totalité concrète et mouvante) et, enfin, en tant que *«méthodologie historique»* pour reprendre le terme gramscien. Replacée dans la chaîne des temps (et des événements), l'analyse thématique dévoile, au-delà du récitatif événementiel, le processus de *construction/déconstruction* de l'analyse

conjoncturelle marxiste, la dialectique de la totalité et du particulier, la cohérence des ruptures et prises de parti. Seule la généalogie d'une problématique restituerait, imparfaitement (avec des décalages inévitables) mais concrètement, cet *isomorphisme* entre l'ordre du discours et l'ordre des choses, cette *correspondance* entre la structure du discours conjoncturel (la théorie gramscienne des trois moments) et la structure concrète des luttes de classes.

*4) Méthode d'analyse thématique.*

Il a fallu inventorier les écrits de K. Marx et de F. Engels ayant fait l'objet de l'analyse thématique :

– articles de K. Marx de 1842-1848 (jusqu'à la parution de la Nouvelle Gazette Rhénane) : 39 articles parus dans huit publications : *Anekdota, Gazette Rhénane, Annales Franco-Allemandes, Vorwärts, Trier'sche Zeitung, Gesellschafts-spiegel, Deutsche-Brüsseler-Zeitung, La Réforme.*

– articles de F. Engels de 1839 à Février 48 : 59 articles (dont deux manuscrits inédits) paraissant dans 15 publications : *Telegraph für Deutschland, Deutsche Jahrbücher für Wissenschaft und Kunst, Einundzwanzig Bogen aus den Schweiz, Gazette Rhénane, Annales Franco-Allemandes, Deutsche Bürgerbuch für 1845, Schweizerischer Republikaner, The New Moral World, Vorwärts, Rheinische Jahrbücher zur gesellschaftlichen Reform, The Northern Star, Das Wesphalische Dampfboot, Deutsche-Brüsseler-Zeitung, La Réforme, L'Atelier.*

– articles communs de Karl Marx et F. Engels (1846-47) : 4 (idem).

– articles de K. Marx et de F. Engels dans la Nouvelle Gazette Rhénane du 1er juin 48 au 19 Mai 49 : 245 articles repérés.

– articles et documents (AD) envoyés à d'autres publications au cours de cette période : 4.

– Oeuvres posthumes manuscrites (OPM) : 4.

– Notes et documents (ND) à usage interne et publiés soit dans la Nouvelle Gazette Rhénane, soit dans les journaux de l'Union ouvrière colonaise : 48.

Soit, 403 articles de longueur et d'importance inégales (de 4 lignes à plusieurs dizaines de pages imprimées in



*Marx-Engels Werke).* A l'exception de l'article de K. Marx sur le livre de Peuchet, la totalité de ces écrits figurent dans les tomes I, II, III, IV, V, VI, de l'édition allemande de Dietz-Verlag, Berlin, 1973-1974. Pour la traduction française, hélas bien incomplète (et parfois bien criticable), nous utilisons essentiellement comme source directe, *Karl Marx, Friedrich Engels, La Nouvelle Gazette Rhénane,* Paris, Editions sociales, (traduction de L. Netter), 3 tomes, 1963-1971, et comme source indirecte, les commentaires de A. Cornu, *Karl Marx et Friedrich Engels,* Paris, P.U.F., 4 tomes, 1955-1970. Notons la diversité de *genres d'écriture journalistique* utilisés par K. Marx et F. Engels dans le traitement de la conjoncture politique :

Analyse politico-historique (genèse et formation de l'Etat allemand, de l'Etat anglais), sociologie de la contre-révolution (La bourgeoisie et la Contre-révolution), récits et analyses politico-militaires, analyses économiques (conjoncture et structure), commentaires de politique étrangère, comptes-rendus des travaux parlementaires, de projets législatifs, chroniques judiciaires, reportages, enquêtes et documents statistiques, études théoriques, militantisme (déclaration, appel, mise en garde, pétition, polémique...).

Cette diversité montre bien que nous sommes loin d'une «spécialisation» de la part de nos deux rédacteurs dans l'analyse de la situation politique. En fait, la pratique conjoncturelle implique une conjonction de techniques d'écriture rendues nécessaires par la diversité et la spécificité de l'information.

Le processus d'analyse thématique se décompose en trois phases :

1) dégager dans un premier temps les grands *«blocs thématiques»* – les «items» ou contenus totaux se référant à plusieurs sources, plusieurs types d'information ou de matières – : révolutions et contre-révolutions en Allemagne, Junitage et leurs retombées conjoncturelles en France et en Europe, les guerres de libération nationale (Pologne, Duchés danois, Italie, Hongrie, Bohême), géo-politique de l'Europe (révolutionnaire, contre-révolutionnaire et libérale), problèmes théoriques et pratiques de la formation du mouvement communiste, le rôle de la Nouvelle Gazette Rhénane

dans le combat actuel, le dossier judiciaire de la Nouvelle Gazette Rhénane.

2) *recenser* ensuite les unités thématiques à l'intérieur des sept items précédents :

*Item 1 (révolutions et contre-révolutions en Allemagne)* comprend ainsi :

*Etat et ses structures institutionnelles* : assemblée nationale de Francfort, assemblée nationale de la Prusse, les ministères prussiens (Camphausen, Auerswald-Hansemann, Pfuel, Manteuffel-Brandenburg), la bureaucratie civile, militaire et judiciaire prussienne, la monarchie absolue prussienne.

*Rapport de forces politico-sociales* : la réaction féodale (camarilla, hiérarchie militaire et civile, le roi), les bourgeois libéraux, la bourgeoisie colonaise, le bloc féodalo-libéral, le rapport féodaux-paysans, la droite et la gauche allemande, la paysannerie, le prolétariat berlinois, les constitutionalistes, etc...

*Formes de lutte de classes* : la révolution de Mars, la répression féodale, les conflits entre la couronne et les assemblées, la crise de l'Etat, les états de siège, alliance entre la bourgeoisie et les forces contre-révolutionnaires, les provocations militaro-policières, le refus des impôts, la lutte armée en Allemagne...

*Politique extérieure de l'Allemagne* : la guerre prusso-danoise, la question polonaise, la peur de l'intervention russe, la contre-révolution viennoise, la Suisse...

*Item II (Junitage et ses retombées conjoncturelles)* : Junitage (analyses politico-militaires), les blocs au pouvoir avant, pendant et après Juin, la petite-bourgeoisie et la révolution en Europe, les répercussions de Juin sur le rapport des forces internationales.

*Item III : Les guerres de libération nationale.*

Révolution démocratique populaire (Pologne), révolution bourgeoise (Italie) révolution démocratique bourgeoise (Hongrie), guerre «ambigüe» (Schleswig-Holstein), guerre anachronique (Bohême).

*Item IV : Géo-politique de l'Europe :*

Europe révolutionnaire : France, Italie, Pologne, Hongrie, Allemagne ;

Europe contre-révolutionnaire : Russie, Autriche, Angleterre, Prusse ;

Europe libérale : Belgique, Suisse...

*Item V : Problèmes théoriques et pratiques de la construction du socialisme :*

Théorie de la révolution, situation révolutionnaire, conjoncture et pratique théorique, théorie de la contradiction sociale, lutte idéologique contre les tenants de l'idéologie dominante, lutte contre le nationalisme, lutte contre les théories réformistes et utopiques, formation du parti prolétarien (associations démocratiques, unions ouvrières, presse ouvrière).

*Item VI : Le rôle de la Nouvelle Gazette Rhénane dans le combat actuel :*

La Nouvelle Gazette Rhénane contre la monarchie féodale, la bureaucratie, les professeurs serviles, la NGR dans la campagne de boycott des impôts, dans la campagne pour la Constitution du Reich.

*Item VII : Le dossier judiciaire de la Nouvelle Gazette Rhénane :*

Les procès de la Nouvelle Gazette Rhénane, la répression politique, judiciaire et policière contre la Nouvelle Gazette Rhénane.

3) *Reconstituer* les problématiques conjoncturelles (à travers leurs moments de ruptures) qui constituent la *substance* de l'analyse politico-historique (10).

## III. ACQUISITIONS ET INTERROGATIONS.

Les révolutions qui ont embrasé l'Europe en 1848-49 se caractérisent par leur *extrême complexité*, comme l'a noté justement J. Le Yaouang (11).

«L'apparente similitude des aspirations et des formes de lutte, le synchronisme des événements et le jeu des interactions masquent la spécificité de chaque mouvement. Au-delà de l'image d'Epinal du «Printemps des peuples», la recherche historique restitue à 1848 sa véritable dimension. Elle met à nu les éléments de discordance, éclaire la signification profonde des idéologies de l'époque-libéralisme, nationalisme, socialisme-replacée dans le contexte économique et social» (op. cit., 5).

L'inventaire des acquisitions décisives léguées par un siècle de recherche historique sur 1848 est en effet impres-

sionnant. Véritable musée de l'histoire moderne, 1848 constitue encore un immense laboratoire d'où partent une série de découvertes essentielles en science historique.

Les recherches sur la conjoncture économique esquissées par Simiand et Kondratieff ont, malgré les limites signalées plus haut (12), permis de déceler la tendance (économique) à long terme et le décollage industriel de l'Europe occidentale et de l'Amérique préparant en fait le terrain à de violentes secousses sociales.

La sociologie des conditions ouvrières tracée à grands traits par Buré, Villermé ou Guépin pour la France et affinées par F. Engels pour l'Angleterre, révèle à la fois les motivations immédiates et le fondement objectif des luttes de classes – et des luttes de peuples – modernes.

Les travaux d'E. Labrousse pour la France et de Kuczinski pour l'Allemagne ont permis de connaître le mécanisme d'articulation entre conjoncture économique et conjoncture politique : crise agricole, crise industrielle, crise commerciale et leur prolongement au niveau des luttes politiques et militaires, passage contradictoire d'une crise agricole (à la veille de 1848) à une crise industrielle qui caractérise les formes de luttes urbaines, le décalage – sinon la contradiction – entre la campagne et la ville.

Pourtant, bien des zones d'ombre subsistent encore aujourd'hui : l'histoire doit encore rendre compte des *réalités* et paradoxes des luttes libérales et nationales, délimiter la part de l'idéal démocratique et du traditionalisme dans les luttes nationales (13), saisir cette surdétermination de la «guerre de classes» par les contradictions nationales ou celle des nations-peuples par la lutte de classes, la dialectique (reconnue comme stratégique par la génération d'historiens actuels) de la dominance politico-idéologique et de la détermination en dernière instance par l'économie.

A chaque moment de son histoire, l'histoire de 48 est largement tributaire de l'analyse marxiste de la conjoncture politique qui se donne à voir comme la *charnière* entre le récitatif événementiel et l'explication scientifique. En effet, l'histoire marxiste dans cette phase de son élaboration ne se contente pas d'être «dialectique», elle est «explication». Il en est ainsi des modes d'approche des formations historico-politiques s'étalant sur plusieurs *«trends séculaires»* combinant les *«cycles courts»* de Juglar et de Simiand (décennie) préparant la *«saisie conjoncturelle»* de l'Angleterre *(Lettres de Londres)* et de l'Allemagne *(Deutsche Zustände, Der Statu quo in Deutschland, ...)* des années quarante. Le résultat tangible d'un tel travail théorique fut la reconstitution devenue cohérente vers 1847 des *structures conjoncturales* complexes (14), réalistes et dynamiques, l'histoire faite par les classes et les peuples en chair et en sang. Une telle «pratique» de l'histoire est évidemment antithétique par rapport à l'histoire historisante d'un Seignobos ou d'un C. Pouthas. En ce sens, Marx et Engels anticipèrent sur le persiflage impitoyable de Lucien Febvre contre «des générations d'historiens sans idées, sans pensées, sans exigences intellectuelles...», contre cette histoire qui est «Totale absence des hommes. Toute insouciance de ce qu'ils furent, de leur formation, de leur caractère, de leur psychologie...» (15).



L'analyse exemplaire de la première lutte de classes de Juin montre bien qu'au-delà de la fausse alternative subjectisme-objectivisme-prétend-on parler sans «partis-pris» de juin 48, une simple analyse des manuels d'histoire suffit pour nous arracher les dernières illusions à ce sujet (16), – la méthodologie historique marxiste en acte confirme une puissance synthétique et déductive incomparable. Faits et tendances de l'histoire sont étroitement unis dans une même démarche analytique.

De même, l'insistance sur le fait de classe et sur son rôle dans les luttes internationales montre qu'au-delà des spécificités culturalo-historiques nationales, il est possible de dégager des grilles d'analyse combinant nation et classe qui ne souffrent ni d'aveuglement dogmatique, ni de subjectivisme idéalisant. Dans leurs textes – qui ne constituent pourtant pas des lieux idéaux de «pratique historienne» –, Marx et Engels font davantage que *décrire* les événements, ils *expliquent*, du point de vue du prolétariat (et de sa théorie), le *pourquoi* de l'histoire à la double lumière d'une sociologie de la lutte des classes et d'une psychologie sociale différentielle des classes-acteurs (cf. les variations de l'état

d'âme petit-bourgeois à travers la polémique de F. Engels contre Wolfers ou celle de K. Marx contre *La Réforme).* C'est en ce sens qu'il faut interpréter la phrase de P. Vilar quand il saluait dans Marx (et Engels) les maîtres à penser révolutionnaires (c'est-à-dire historiens).



## NOTES CHAPITRE III.

(1) cf. chapitre IV.
(2) Paris, Larousse, 1962.
(3) R. Robin, *Histoire et linguistique*, Paris, A. Colin, 1973.
(4) cf. G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, NRF, 1963.
(5) J. Dubois, *op. cit.*, I.
(6) J. Dubois, *op. cit.*, 2.
(7) art. pré-cité, 167.
(8) Le résultat de ce travail, un *«état* du Vocabulaire politico-social» de la Nouvelle Gazette Rhénane fera l'objet d'une publication ultérieure.
(9) Ce qui devrait nuancer fortement le principe d'*isomorphisme* proclamé plus haut. Mais, comme l'a souligné avec force et justesse M. le Professeur J. Chesneaux lors de la soutenance de cette thèse, il faudrait sans doute aborder ce mécanisme de «répétition historique» de manière plus approfondie que nous l'avons fait, quoique à partir d'une autre perspective, disons : instrumentale.Cf. Paul-Laurent Assoun, *K. Marx et la répétition historique*, P.U.F., 1978.
(10) Afin de mettre en évidence la «correspondance» entre l'ordre discursif et l'ordre historique et mieux faire apparaître la fonction de la conjoncture dans la pratique théorique (conjoncturelle), nous avons tenu à respecter le déroulement réel du discours événementiel (l'ordre d'apparition des thèmes) autant que faire se peut c'est-à-dire sans rompre leur unité problématique. Ce même souci de situer le rôle exact et la part respective de chacun des deux auteurs étudiés dans l'histoire de l'analyse conjoncturelle nous a conduit à *distinguer*, dans la mesure où cette distinction a un sens, l'histoire «singulière» de F. Engels de celle de K. Marx.
(11) *1848 en Europe*, P.U.F., 1974.
(12) Chapitre 11.
(13) R. Rémond, *Introduction à l'histoire de notre temps* (2. le XIXème siècle), Paris, Seuil, 1974.
(14) Cf. chap. VII.
(15) *Combats pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1953, 102.
(16) La publication récente d'un livre de M. Agulhon (*Les Quarante-huitards*, Paris, Gallimard-Juilliard, 1975) permet de nuancer, d'approfondir certaines analyses de K. Marx et F. Engels (notamment sur l'origine sociale des gardes mobiles, sur la présence d'une sorte de «troisième composante» — le républicanisme — à côté des forces antogonistes : réaction bourgeoise et révolution prolétarienne), non les réviser fondamentalement.

Chapitre IV

# LA SOCIOLOGIE DE LA PRESSE REVOLUTIONNAIRE DES ANNÉES 1840-1848

## ( La question des sources de la recherche)

## I. LA THESE GRAMSCIENNE DES QUASI-PARTIS

Il est significatif de noter que le premier théoricien marxiste à avoir accordé à la presse un rôle essentiel dans la connaissance de la fonction idéologique du parti (de classe) politique fut bien celui-là même qui récusa avec une violence polémique inouie la thèse «économiste» de la politique : Gramsci (1).

En considérant l'État comme fondé sur «la combinaison de la force et du consentement» et non comme «pur rapport de forces», Gramsci avait fondé, en fait et en droit, les conditions de possibilité d'une recherche sur les *«modes de consentement»*, sur *«les différents canaux et réseaux de la société civile»* par où passe justement cette combinaison (2).

Mais l'innovation de Gramsci ne s'arrête pas à ces possibilités théoriques virtuelles — «suspendues» en creux ou «en l'air», au hasard des discours... ! — il ne s'agit pas des simples suggestions «accidentelles» mais des «chaînons»

indispensables d'un processus théorique qui se donne pour objet la connaissance concrète de l'appareil d'État et des institutions d'hégémonie :

> «Au fil de ces brèves analyses concrètes, on aura sans doute mieux compris l'extraordinnaire *cohérence* du travail de la prison, quelques unes de ses origines réelles. L'élargissement de l'État, par incorporation à l'État des appareils d'hégémonie, suppose aussi l'élargissement de l'appareil d'État. Ce double processus dialectique autorise une approche différenciée des rapports classe/État à partir des médiations classe/société et État/société. Médiations, charnières, points d'appui qui sont la dialectique concrète des rapports entre infrastructures et superstructures» (op. cit., 129).

L'étude critique des conditions de formation de l'État libéral italien, des forces et mouvements du bloc au pouvoir et en particulier de la formation politique des «*quasi-partis*» tenant à l'État mais implantés dans la *société civile* – tels la franc-maçonnerie dans la formation d'une nouvelle bureaucratie d'État et le mouvement culturalo-politique regroupé autour de B. CROCE – a conduit son auteur à s'interroger sur ces «modes d'organisation élargie» qui illustrent le rapport dialectique unissant l'État et la société (civile). Il fut ainsi le premier marxiste à se rendre compte, mieux même que Karl MARX, F. ENGELS, LENINE et STALINE qui s'intéressèrent également en leur temps aux mêmes problèmes, de la signification historico-politique du langage dans la mesure où il pensait que «tout mouvement politique tend à créer son langage, c'est-à-dire participe au développement philosophique et culturel d'ensemble». (ibid)

C'est donc dans ce contexte d'une recherche d'ensemble sur l'État et ses appareils hégémoniques que s'inscrivent toutes les notes éparses des «*Cahiers de prison*» consacrées au fonctionnement de la presse. Mieux encore, «GRAMSCI dessine les grandes articulations de cet appareil : maison d'édition, journaux politiques, revues de tout genre, scientifiques ou non, périodiques variés, et jusqu'aux bulletins paroissaux. Dès 1929, durant six ans, il se livrera à un minutieux travail de rassemblement des matériaux, de clarification. Et ce, dans un même but : cerner «le complexe formidable des tranchées et fortifications de la classe dominante» (3).



Pour GRAMSCI, la presse aussi «fonctionne» comme des quasi-partis : d'un «mode d'organisation explicite et implicite» de l'hégémonie politique dans la société civile, la presse devient la partie la plus dynamique de cette *structure idéologique des classes* en révolutionnant le monde culturel, en instituant un langage à prétention universelle, en arrachant à la masse – y compris la masse des classes exploitées – le consentement du statu quo. En ce sens, l'étude du fonctionnement de cet appareil redoutable constitue bien un précieux «*indice*» du «*degré d'homogénéité*» du Parti comme le confirme largement l'étude de P. GUIRAL sur la presse française de 1848 à 1871 :

> «L'histoire de la presse sous la seconde République suit la courbe du régime (4). Au départ, une législation libérale, de grandes espérances, une floraison de journaux surtout démocratiques, mais les promesses ne tiennent pas. Dès Août 1848, sont emportées nombre de feuilles avancées. La réaction s'aggrave en 1849, en 1850, pour redoubler à l'automne de 1851. Dans une large mesure le second Empire ne fera que perfectionner les procédés de la seconde République finissante (...). Et cependant ces mesures tracassières, à Paris comme dans les départements, ne doivent pas faire négliger deux aspects essentiels : la presse a eu à répondre aux exigences du suffrage universel ; elle a dû se préoccuper de toucher des milieux moins cultivés ; elle y est parfois parvenue ; *à défaut des partis organisés à la manière contemporaine, elle assure une certaine permanence des cadres politiques ; elle a par là même joué un rôle original et plus important qu'en d'autres moments moins agités*» (5).

Ainsi, bien que la recherche gramscienne soit destinée avant tout à donner une réponse *organique* (C. B. GLUCKSMANN) à l'expérience historique nouvelle créée par la crise de l'État libéral et l'avènement du fascisme, elle excède largement son contexte d'origine en démontant le mécanisme d'analyse conjoncturelle, en montrant sa portée universelle, en exigeant de l'analyse concrète des rapports de forces politiques la prise en considération des rapports entre *classes fondamentales* et *forces auxiliaires, appuis*, «ces classes et couches sur lesquelles la classe dominante exerce son hégémonie» (6).

Il ne semble pas abusif d'affirmer qu'à ce stade de son élaboration, la méthode d'analyse conjoncturelle gramscienne a pratiquement acquis le statut d'une science achevée.

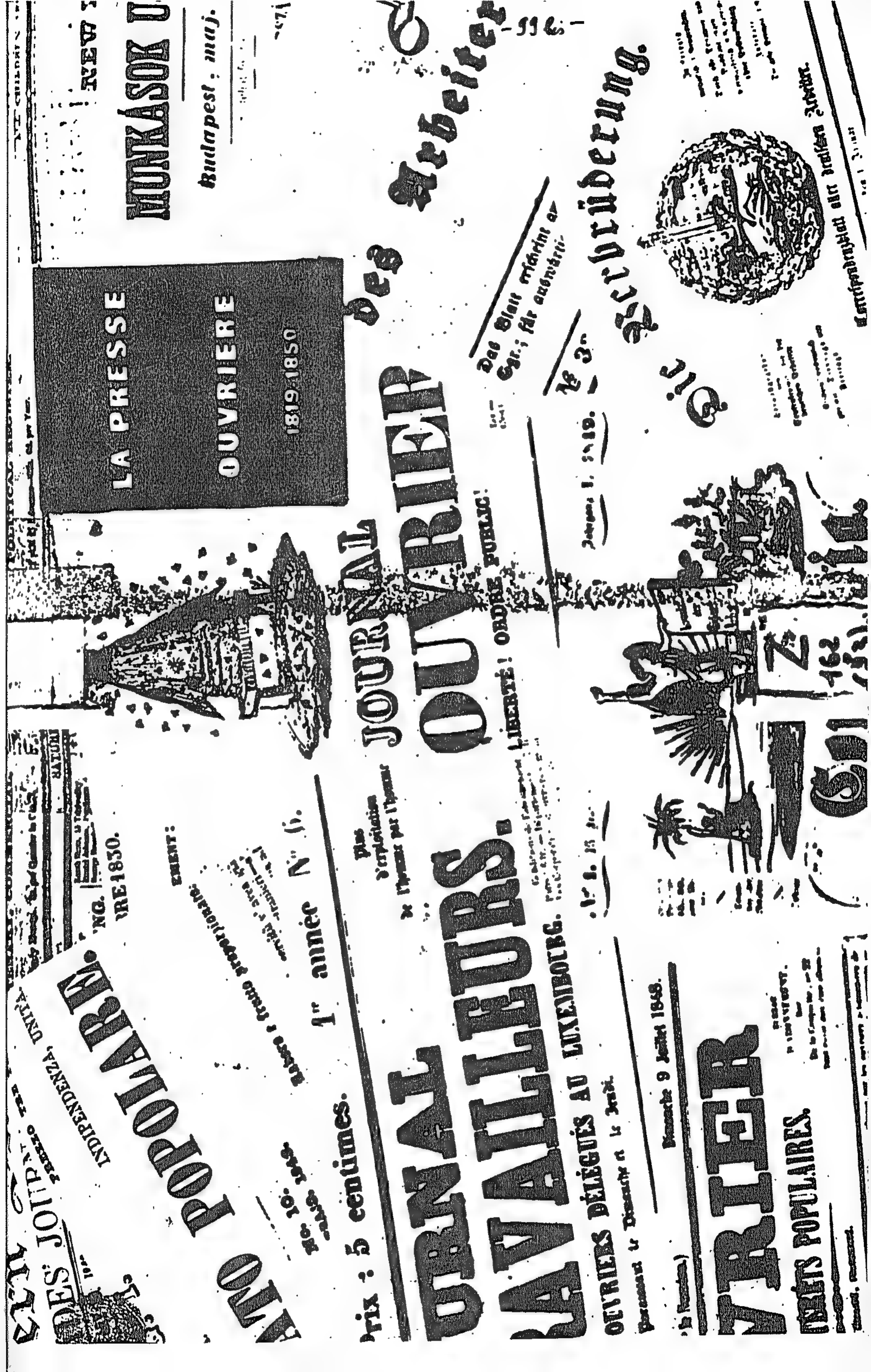
GRAMSCI ne s'est pas contenté de reproduire l'analyse marxiste du «césarisme», il lui a donné une portée scientifique en mettant en œuvre les concepts théoriques et opératoires concernant la théorie de l'État, et partant de tout État. Il suffit, pour éprouver sa force analytique et synthétique, de transposer son schéma d'analyse *à rebours*, à la situation allemande de 1839-40 c'est-à-dire au moment même où MARX et ENGELS commençèrent leur apprentissage politique.

## 2. LES «QUASI-PARTIS» DANS L'ALLEMAGNE DES ANNÉES QUARANTE.

Que représentait alors la «scène politique» allemande sinon cette extraordinaire *conjonction* d'une crise sociale qui touchait essentiellement la petite-bourgeoisie, c'est-à-dire dans la terminologie marxiste de cette époque : la bourgeoisie non industrielle et la petite-bourgeoisie intellectuelle et artisanale des villes, d'une forme exclusive de la lutte politique qui se concentre dans le combat d'opinion avec comme seul *support matériel* : la presse, et d'un type spécifique de *revendication* : la réforme de l'État-Raison ?

Partie des revendications de la classe «moyenne» (bourgeoisie et petite bourgeoisie urbaine), cette crise menaça non pas directement ses «appareils de coercition» – ce qui suppose de la part de cette classe un rapport de forces auquel elle ne pouvait prétendre mais essentiellement ses appareils hégémoniques, *les «structures de consentement»* de l'État plus précisément : *Constitution, Statut juridique, Université*, etc (7).

Il ne s'agit pas d'une crise de rupture entre *classes fondamentales* (bourgeoisie/féodalité ; bourgeoisie/prolétariat ; féodalité/prolétariat) mais d'une crise provoquée par la défection, au niveau de l'ancien bloc au pouvoir constitué par la trilogie «*Féodalité-bureaucratie d'État- Petite-bourgeoisie*» (8), de ses forces auxiliaires : la petite-bourgeoise Il en résulte que la cristallisation de la lutte politique des années 40-47 au niveau des appareils idéologiques d'État n'a d'autre signification que la forme petite-bourgeoisie de la remise en cause d'un «compromis historique» né de



l'échec des guerres paysannes du XVIIème siècle et qui a cessé de répondre aux nouvelles exigences du moment. D'où la forme particulière du combat et sa trajectoire unique (unilatérale) :

«liberté de la presse → libertés politiques → réformes juridico-constitutionnelles = refonte de l'État (nouveau compromis historique)».

Le combat d'opinion, dont l'arme privilégiée fut la presse politique et philosophique, sert ici, comme l'a noté GRAMSCI, à la fois de «*révélateur*» du «degré d'homogénéité» d'un Parti (la classe moyenne) et de «*masque*» : les appétits de classes montantes au sein d'une structure de transition et leurs «désirs refoulés» – d'où l'incapacité notoire de ces classes de traduire en termes clairs leurs revendications politiques (que l'on songe aux discours délirants de RUGE, de HESS ou de HEINZEN) – d'une évolution pacifique de l'Allemagne vers un État capitaliste moderne en faisant l'économie de la lutte violente (9).

La forme «littéraire» (philosophico-politique) que prend la lutte des années 40 en Allemagne ne dévoile pas seulement l'état de formation d'un parti-classe à travers son parti-idéologique (sa presse, son idéologie, ses «héros» du jour : HEGEL, FEUERBACH, HEINE...), elle révèle aussi *la situation d'une structure globale* (l'État intégral) : *l'État monarchique allemand* (10)... ainsi que l'a noté F. ENGELS qui s'intérressait, lui aussi, et ce dès 1851-52, aux «thermomètres» de l'opinion publique que sont la presse, les publications et les bruyants débats philosophiques pour écrire «*Révolution et contre-révolution en Allemagne*» (11).

Comme au début du processus de formation du nouvel État unitaire libéral italien (XIXème siècle), la superstructure politique archaïque de l'Allemagne ne fonctionne qu'avec des quasi-partis en attendant la consolidation, beaucoup plus tardive, d'une bureaucratie d'État autonome.

L'hégémonie de la classe dominante ne s'affirme qu'avec des modes d'unification du bloc au pouvoir. Il suffit dès



lors que l'un de ces modes d'unification soit mis hors d'état de marche par la «mauvaise volonté» d'une des forces composantes pour que la machine d'État s'emballe ou plutôt se paralyse. Ce fut justement la situation de l'Allemagne à la veille de la grande crise de 1848 (12).

C'est dans ce contexte général d'une crise provoquée et dominée par les classes moyennes allemandes que MARX et ENGELS ont forgé leurs premières armes politiques en prenant celles qui avaient le mérite d'exister, l'arme de la critique philosophique, en plaçant leur combat sous le signe d'une alliance entre l'opposition démocratique – libérale et la bourgeoisie rhénane. Et la *Rheinische Zeitung* était bien le «fruit de cette alliance» (13). Et tout le combat politique de K. MARX et de F. ENGELS se «résume» à une suite ininterrompue de ruptures avec l'idéologie petite-bourgeoise pour arracher à celle-ci le monopole de l'arme théorique et pour donner au prolétariat ses propres instruments de combat : c'est tout le sens du processus qui va de la *Gazette Rhénane* à la *Nouvelle Gazette Rhénane* (1842-1848).

*
* *

## 3. LA PRESSE OUVRIERE ET RÉVOLUTIONNAIRE DES ANNÉES QUARANTE EN EUROPE.

Pourtant, la thèse gramscienne s'applique également à d'autres pays que l'Allemagne dans ces années du «tournant» (R. ARON) de l'histoire européenne.

L'intensité de la lutte sociale et nationale qui se déroule au cours de cette phase cruciale se lit à ciel ouvert dans la presse de l'époque. Une étude systématique de la durée, du tirage, des titres, des idéologies (proclamées ou masquées), des tendances comme celle effectuée par R. GOSSEZ dans «*La presse parisienne à destination des ouvriers, 1848-1851*» (14) a largement confirmé la thèse gramscienne quant à la relation organique entre la presse (comme parti idéologique) et le «degré» d'homogénéité de la classe ouvrière française durant l'inter-règne du gouvernement provisoire de la IIème République (de Février 48 à Mai 48).

Malgré son commentaire parfois sybillin, cette étude a l'immense mérite de montrer la «mutation» intervenue dans la structure de la presse ouvrière : le passage d'une presse «d'individus» isolés, «d'amateurs pour la plupart» (R. GOSSEZ) (15), «d'affaires de boutique» à une «presse quotidienne démocrate-socialiste, en partie à destination ouvrière, qui se caractérisait par la formation d'équipes rédactionnelles parfois nombreuses et souvent capables» (16).

Au terme d'un travail minutieux de documentation, R. GOSSEZ a réussi à nous donner un tableau impressionnant permettant au lecteur le plus superficiel de saisir la densité, l'âpreté de la lutte ouvrière, révolutionnaire ou non à travers «sa» presse. Il en ressort une correspondance remarquable entre les étapes de la lutte de classe (1830, 1834, 1848, 1851) animée par le prolétariat français-parisien en particulier et les «bonds en avant» réalisés par sa presse.

Ainsi l'invention d'une presse à rédaction ouvrière date du lendemain de la révolution de 1830 qui voit se grouper autour du *Bon sens*, de l'*Union*, du *Populaire*, de l'*Atelier*, de *l'Union* – rejoints plus tard, en 1845, par la *Fraternité* – une élite ouvrière qui a su créer ces «organes remarquables en tant qu'expression d'une prise de conscience personnelle chez quelques ouvriers au contact des penseurs néo-babouvistes, chrétiens, saint-simoniens, fouriéristes et buchéziens (...). L'invention en vérité de la presse ouvrière appartient aux ouvriers révolutionnaires de 1830» (17).

Ensuite, il appartient aux ouvriers lyonnais, aux combattants de 1831 et 1834 de fonder une presse digne de ce nom, authentiquement ouvrière et sans l'interférence des gens de lettres (18).

Enfin, l'audience acquise depuis Février 1848 auprès des masses par la presse, quoique celle-ci soit de plus en plus attaquée par la réaction, mettait ses rédacteurs en position d'intervenir dans le mouvement ouvrier, position qui ne sera remise en cause qu'au lendemain de la défaite de Juin qui voit la plupart de ses «chefs» récupérés par la bourgeoisie – l'histoire d'A. CORBON de l'*Atelier* est exemplaire à ce sujet (19) – se détacher des «mesures ouvrières». Ce qui amène R. GOSSEZ à rejoindre J. GODECHOT (20) quand il déclare que «la nature de la presse dérive moins, par exemple, de l'origine sociale de sa rédaction que de sa direction effective, c'est-à-dire du pouvoir qui s'exercer sur elle, que ce pouvoir revienne aux travailleurs eux-mêmes ou appartienne à une fraction dirigeante» (21).



Ainsi pour J. GODECHOT, une sélection «stricto sensu» de la presse ouvrière selon le seul critère de l'appartenance sociale de ses rédacteurs aurait dans ces conditions pour effet d'éliminer MARX, ENGELS et avec eux, toute une partie, la plus significative, de la presse révolutionnaire du champ d'étude :

> «(...) les feuilles politiques éditées par l'Union ouvrière de Cologne (...) sont indispensables à connaître, pour bien oomprendre le rôle joué par MARX et ENGELS dans l'évolution du mouvement ouvrier. Ces deux penseurs avaient moins en vue, lorsqu'ils écrivaient dans les journaux rhénans, l'amélioration immédiate du sort des ouvriers que l'organisation du monde sur des bases nouvelles, qui transformeraient la vie des ouvriers. Ils ont rédigé des journaux, révolutionnaires non des journaux «ouvriers» ( ) il n'y avait cependant aucune raison sérieuse pour éliminer leur étude (...). De même, en Italie, en Bohème, en Hongrie, c'est une *presse révolutionnaire* plus qu'une presse ouvrière qui voit le jour aux environs de 48» (22).

Excellente formule qui montre le rôle particulièrement important que joue la presse révolutionnaire dans la vie militante (23) et dans la pratique savante de MARX et ENGELS :

a) Son rôle *historique* : la Nouvelle Gazette Rhénane apporte à ce sujet un témoignage indispensable sur le travail d'information, d'enseignement, d'organisation au sein du mouvement ouvrier allemand effectué par MARX et ENGELS au cours d'une seule année de leur existence ;

b) Son rôle *théorique* : la présence d'une presse révolutionnaire européenne mise à leur disposition soit directement comme la Nouvelle Gazette Rhénane, et, sur le plan strictement ouvrier et allemand, le *«Zeitung des Arbeitervereins zu Köln»*, le *«Freiheit, Brüderlichkeit, Arbeit»* et le *«Freiheit, Arbeit»* (jusqu'en février 49) – soit, indirectement, – les journaux progressistes anglais, français, belges, ita-

liens, etc... — constitue une exigence concrète de la lutte politique (relais, polémique, soutien, rectification,...) et devient de ce fait une «critique permanente» des armes.

Ce rôle spécifique de la presse révolutionnaire trouve dans la crise de 48 un terrain d'épanouissement particulièrement favorable qui marque une période exceptionnelle dans l'histoire de la presse ouvrière entre la période de gestation difficile de 1830-48 où, à l'exception très relative de l'Angleterre (cf infra), la presse réformiste et révolutionnaire confondue fut combattue par les gouvernements européens avec une rage extrême et le retour pur et simple à l'ordre contre-révolutionnaire de 1849-50.

Pendant ce court laps de temps, nous vivions sous ce que E. LABROUSSE désigne avec bonheur comme «*régime d'opinion*» (24). Pour mettre en lumière ce rôle de «groupe de pression» que joua la presse d'opposition à l'aube des révolutions de 48, nous nous attardons tout particulièrement sur le cas de deux journaux français qui avaient dominé la scène politique française durant ces années : *Le National* et *La Réforme*.

En effet, la campagne de banquets qui précéda la chute de la Monarchie de Juillet mettait en évidence le rôle mobilisateur des organes de presse dans le mouvement d'opposition : «... Ce qui, à tout prendre, ressemblerait le plus à nos bureaux, Comités ou états-majors de «partis» du XXème siècle c'était, tout au long du XIXème siècle, les salles de rédaction des journaux, rendez-vous permanents de discussion et, parfois, de concertation comme on l'avait bien vu en 1830. Seulement (...) la presse républicaine comprenait deux journaux principaux, qui n'avaient pas tout à fait la même ligne» (25).

L'un d'eux, *le National*, était le grand ancêtre, celui qu'avait fondé Armand CARREL, avec THIERS et MIGNET, juste avant la révolution de 1830 ; sousA. CARREL, et puis sous A. MARRAST, il était devenu puis resté républicain, et pouvait passer pour l'adversaire principal du régime de Juillet qui reconnaissait sa vertu combative en l'accablant de procès, dont il sortait d'ailleurs souvent vainqueur devant les tribunaux :



8e ANNÉE. — N° 2. (35 c. le numéro.) NOVEMBRE 1847.

# L'ATELIER

## ORGANE SPECIAL DE LA CLASSE LABORIEUSE

RÉDIGÉ PAR DES OUVRIERS EXCLUSIVEMENT.

Tout ouvrier peut participer à la rédaction de *l'Atelier* sous les deux conditions suivantes : 1° justifier qu'il est l'auteur des articles qu'il propose ; 2° se soumettre aux corrections indiquées par le jury chargé par les ouvriers actionnaires de l'examen des articles à insérer. — Le Bureau du Journal est ouvert tous les dimanches, de 10 à 3 h., pour recevoir toutes communications. — *L'Atelier* paraît le 15 de chaque mois.

[Friedrich Engels[213]]

## Fabrikherren und Arbeiter in England

[„L'Atelier" Nr.2 vom November 1847]

*An die Herren Arbeiter-Redakteure des „Atelier"*[214]

Meine Herren,

ich lese soeben in Ihrer Oktobernummer einen Artikel: *„Fabrikherren und Arbeiter in England"*. Dieser Artikel erwähnt, nach einer Meldung der „Presse", ein Meeting sogenannter Delegierter der in der Baumwollindustrie von Lancashire beschäftigten Arbeiter, das am vergangenen 29. August in Manchester stattgefunden hat. Die auf diesem Meeting angenommenen Entschließungen sind solcher Art, daß sie für die *„Presse"* den Beweis erbringen, in England herrsche vollständige Harmonie zwischen Kapital und Arbeit.

Sie haben vollkommen richtig gehandelt, meine Herren, als Sie sich Ihr Urteil über die Zuverlässigkeit des Berichtes vorbehielten, den ein Blatt der französischen Bourgeoisie auf der Grundlage von Meldungen der englischen bürgerlichen Presse veröffentlicht hat. Die Berichterstattung ist zwar exakt; die Entschließungen sind in der Form angenommen worden, wie sie die *„Presse"* wiedergegeben hat; nur eine einzige kleine Behauptung entbehrt der Genauigkeit, aber in dieser kleinen Ungenauigkeit liegt gerade der Kern der Frage: Das Meeting, von dem die *„Presse"* berichtet, war kein Meeting von *Arbeitern*, sondern von *Werkmeistern*.

Meine Herren, ich habe zwei Jahre mitten im Herzen von Lancashire




Friedrich Engels[209]

## [Die Handelskrise in England – Chartistenbewegung – Irland]

[„La Réforme" vom 26. Oktober 1847]

Die Handelskrise, der England zur Zeit ausgesetzt ist, ist in der Tat ernster als irgendeine der vorherigen Krisen. Weder 1837 noch 1842 war die Depression so allumfassend wie im jetzigen Augenblick. Alle Zweige der ausgedehnten englischen Industrie sind aus dem Rhythmus ihrer Arbeit herausgerissen; überall trifft man auf Stillstand, überall nur aufs Pflaster geworfene Arbeiter. Es bedarf keiner langen Beweisführung, daß eine solche Situation eine außerordentliche Erregung unter den Arbeitern mit sich bringt, denn sie sehen sich jetzt haufenweis entlassen und ihrem Schicksal überantwortet, nachdem sie während des kommerziellen Aufschwungs von den Industriellen ausgebeutet worden waren. So nimmt auch die Zahl der Meetings unzufriedener Arbeiter rapide zu. Der „*Northern Star*", das Organ der der Chartistenbewegung angeschlossenen Arbeiter, widmet mehr als sieben seiner breiten Spalten den Berichten über die Meetings der vergangenen Woche, während die für die laufende Woche angekündigten Meetings weitere drei Spalten füllen. Das gleiche Blatt berichtet über eine Broschüre eines Arbeiters, Herrn John Noakes[210], in der der Verfasser offen und ohne Umschweife das Recht der Aristokratie auf den Besitz ihrer Ländereien angreift.

„Der Boden Englands", sagt er, „ist Eigentum des Volkes, das ihm unsere Aristokraten mit Gewalt oder Tücke entrissen haben. Das Volk muß seinem unveräußerlichen Eigentumsrecht Geltung verschaffen; die Grundrente muß zum Nationaleigentum erklärt und zum Wohle der Allgemeinheit genutzt werden. Vielleicht wird man mir entgegenhalten, dies seien revolutionäre Äußerungen. Ob revolutionär oder nicht, das ist belanglos; wenn das Volk auf gesetzlichem Wege nicht bekommt, was es braucht, dann muß es eben den ungesetzlichen Weg versuchen."

Kein Wunder also, wenn die Chartisten unter diesen Umständen eine außergewöhnliche Aktivität entfalten. Ihr Führer, der berühmte Feargus O'Connor, hat gerade verkündet, daß er sich binnen kurzem auf den Weg



«Redoutable, *le National* l'était d'abord en ce sens que, bien rédigé, vivement polémique, railleur, il avait le succès qu'ont toujours les journaux de ce type : un grand nombre de lecteurs fidèles à leur ration périodique de rire et d'émotion. Redoutable, *le National* l'était aussi par sa modération politique même : républicain libéral bien plus que socialiste, il avait assez de principes communs avec les libéraux dynastiques pour pouvoir pratiquer avec eux l'alliance tactique. Prônant en principe le suffrage universel, il ne dédaignait pas d'appuyer, dans le court terme, les campagnes des monarchistes de la gauche et du centre gauche en faveur d'une réforme électorale bien plus limitée, puisque c'est sur celle-ci que l'opposition efficace se comptait, et que le pouvoir était mis en danger.

Quant aux fondements de la société, *le National* ne les contestait guère. Loin de vouloir renoncer au libéralisme économique et social, il tendait plutôt à penser que le libéralisme n'avait encore appliqué tous ses principes (ce qui est vrai, en somme) et que si l'on accordait enfin la liberté de coalition ou la liberté d'association aux ouvriers, l'injustice sociale et la misère marqueraient déjà un recul. C'était bien rester en-deça du socialisme ( ). Et c'est précisément pourquoi beaucoup de républicains avaient cherché depuis longtemps à se donner un organe plus *radical* et plus *social* à la fois. On sait qu'ils l'ont trouvé, depuis 1843, dans la *Réforme*, grâce aux efforts de Godefroy CAVAIGNAC, remplacé après sa mort (survenue en 45) par des militants plus obscurs, BAUNE, RIBEYROLLES, FLOCON ce dernier étant rédacteur en chef en 1848. La *Réforme* étant bien en effet, par opposition au *National*, le journal d'une opposition pure, moins portée à l'alliance tactique avec l'opposition dynastique, et le journal d'une opposition ouverte du côté du socialisme, acceuillante aux formules de droit au travail ou d'organisation du travail, dont les implications sont déjà incompatibles avec la libre entreprise. Aussi bien acceuillait-elle parfois des articles de Louis-Blanc ( ). Cette exigence doctrinale donnait à la *Réforme* un caractère plus théoricien, plus grave, et par là même, peut-être moins de mordant dans la polémique courante que n'en avait le *National*» (26).

Cette *dichotomisation* de la presse (gauche, droite) en fonction de l'antagonisme de classes est encore plus nette en Angleterre. L'histoire de la «*Naissance de la presse ou-*

*vrière à Manchester»* (27) nous en donne un témoignage vivant : «(...) entre 1817 et 1824, plus de 200 poursuites et nombre de condamnations dures les atteignirent pour avoir publié des critiques contre le gouvernement et avoir plaidé pour l'amélioration de la condition des travailleurs et leur libération politique» (p. 1).

Lutte de classes et combat de la presse ouvrière contre le pouvoir judiciaire bourgeois forment un tout. C'est ainsi qu'à l'aube de son histoire, *The Manchester Observer* puis le *The Manchester and Salford Advertiser* sont successivement condamnés à disparaître, leurs fondateurs poursuivis et jetés en prison. Pour faire face à une répression impitoyable, la presse ouvrière a dû prendre la forme de «publications illégales» c'est-à-dire ne répondant pas aux normes légales (essentiellement financières) exigées par les lois répressives. Ce n'est que lorsque le mouvement ouvrier a pris une ampleur considérable que sa presse a pu enfin sortir de la semi-clandestinité et assumer ouvertement la fonction de porte-parole du prolétariat (28).

L'histoire de cette presse, qui a très vite conquis une place importante dans la vie politique anglaise, est traversée de bout en bout, jusqu'en 1848, par celle de ses deux meilleurs représentants : le *The New Moral World* et le *The Northern Star.*

Créé en 1839, le *New Moral World* représentait la tendance «owenite» à l'intérieur du mouvement et de la presse chartiste. Le New Moral World succéda d'ailleurs à deux autres publications owenites *Crisis* et *Pioneer*. Il annonça dès son premier numéro, cette vision résolument lyrique de la lutte ouvrière : «Les temps sont, par conséquent, venus où le règne du Messie va commencer selon la prédiction, quand l'esclave et le prisonnier, le serf et la serve, l'enfant et le domestique seront libérés pour toujours et l'oppression du corps et de l'esprit sera inconnue de l'homme» (citée par D. THOMPSON).

Comme moyens «pratiques» pour y parvenir, il propose de mettre en place et d'intensifier les expériences communautaires préconisées par OWEN. L'édification de ces communautés paraissait, pour nombre d'adeptes d'OWEN, *l'alternative* à l'action politique. Malheureusement, le bilan



THE
NEW MORAL WORLD:
AND
GAZETTE OF THE RATIONAL SOCIETY.

No. 25. Vol. VI. Third Series. SATURDAY, DECEMBER 13, 1844.

[Friedrich Engels]

## [Sozialismus auf dem Kontinent[112]]

[„The New Moral World" [113] Nr. 15 vom 5. Oktober 1844]

Auf meiner Heimfahrt besuchte ich in Paris einen kommunistischen Klub der mystischen Schule. Ich wurde von einem Russen eingeführt, der die deutsche und französische Sprache vollkommen beherrscht und der ihnen gegenüber sehr geschickt mit Feuerbachs Beweisführung* auftrat. Bei ihnen hat der Terminus Gott die gleiche Bedeutung wie *Love Spirit*[1] bei den Ham-Common-Leuten. Sie bezeichneten das jedoch als sekundäre Frage und waren praktisch mit uns einig, indem sie sagten: *„Enfin, l'athéisme c'est votre religion"*: – Schließlich ist der Atheismus Eure Religion. Religion bedeutet im Französischen *Überzeugung, Gefühl*, nicht Anbetung. Sie bestätigten, daß das Geschrei und Getöse der *Bourgeois* beziehungsweise der Mittelklasse gegen England völliger Unsinn ist, und sie bemühten sich sehr, uns davon zu überzeugen, daß sie nicht das geringste nationale Vorurteil hätten, daß sich die Arbeiter Frankreichs gar nicht um Marokko[114] scheren, sondern wissen, daß die *ouvriers*, Arbeiter, aller Länder Verbündete sind, die die gleichen Interessen haben. Die französische Mittelklasse ist ebenso egoistisch, habgierig und gesellschaftlich unerträglich wie die englische, aber die französischen *ouvriers* sind feine Kerle. Wir haben unter den Russen in Paris gute Fortschritte gemacht. Es gibt in Paris drei oder vier Adlige und Besitzer von Leibeigenen, die radikale Kommunisten und Atheisten sind.

Wir besitzen in Paris eine deutsche kommunistische Zeitung, den *„Vorwärts!"*[115], der zweimal wöchentlich erscheint. In Belgien ist eine aktive

* Das Auflösen der Gottesidee im Menschen.

[1] *Geist der Liebe*

des communautés existantes, largement relaté par les journaux owenites de l'époque, n'était pas à même d'encourager les travailleurs à en devenir membres (29).

Destinée, à l'origine, à amplifier et approfondir la théorie et la pratique owenites, le *New Moral World, Star of the East, The Working Bee, The Pionees Social...* ne peuvent que manifester le même désenchantement devant les multiples difficultés auxquelles se sont heurtées les expériences communautaires. Vers 1845, les petits journaux divers publiés à Londres par les groupes socialistes se sont sabordés les uns après les autres et *le New Moral World* lui-même se trouvait en difficulté. Thomas FROST jugea le moment venu de fonder un nouvel organe qui s'ouvrira davantage à l'Europe, en particulier avec le journal français de CABET, *Le Populaire*. C'est à ce moment que F. ENGELS commença sa collaboration plus ou moins suivie avec le *New Moral World*. Dans sa courte existence, il ne semble pas que ni par son importance, ni par ses ambitions, le journal de Joshua HOBSON (l'éditeur) ait atteint le niveau d'un autre journal chartiste, *The Northern Star*, auquel F. ENGELS avait apporté une contribution beaucoup plus importante.

*
* *

Dans son étude sur la presse ouvrière anglaise, D. THOMPSON, a bien mis en lumière la double tradition révolutionnaire qui domine l'idéologie socialiste anglaise : la tradition jacobine issue de la Révolution française et surtout l'influence, déterminante, de R. OWEN. Le théoricien de ce courant fut alors le journaliste et l'écrivain James BRONTERRE O'BRIEN. Pourtant, après les tentatives infructueuses de ce dernier, l'an 1838 apparaît le *Northen Star* de Feargus O'CONNOR.

La naissance de *Northern Star* coïncide avec un moment crucial de la lutte ouvrière en Angleterre. En effet, le mouvement – qui grandit autour de la *Charte du peuple* – vient de plusieurs directions. A Londres, la lutte pour une presse libre et le mouvement pour le radicalisme politique étaient fort avancés (à Birmingham en particulier). Le



mécontentement suscité par les agissements du Parlement réformé (30) arrivait à son paroxysme dans les zones industrielles, surtout dans le Lancashire et dans le West Riding du Yorkshire. La nouvelle loi des pauvres, qui représentait à elle seule le facteur essentiel d'hostilité au gouvernement whig, était justement en cours d'application dans ces régions. La résistance ouvrière prenait la forme des démonstrations de masse.

Contre l'exploitation de la classe ouvrière, des Comités pour la réduction du temps de travail organisèrent des manifestations d'une ampleur sans précédent. Parmi les dirigeants, on trouvait au niveau local des radicaux et des owenites qui n'hésitaient pas à associer l'exigence d'une réforme politique aux revendications d'ordre plus limité et plus spécifique. On sortait des pamphlets et des placards, (31), on rassemblait les masses, mais cela ne pouvait tenir lieu de journal et au début de 1837, les radicaux du Nord commençaient à discuter de sa création : «Les propositions initiales, quant au lieu de publication, concernant BARNSLEY, centre de tissage du lin, aux fortes traditions radicales. Toutefois, quand Feargus O'CONNOR intervint dans les discussions, il proposa que le journal soit publié par Joshua HOBSON à Leeds» (32).

Cette phase suffit à elle seule pour mettre en lumière le rôle tout à fait exceptionnel de F. O'CONNOR tant dans l'histoire du mouvement chartiste que dans celle qui nous intéresse plus directement ici : *le Northern Star.*

Selon D. Read (33), dès le début, et dans le climat de tension sociale de l'Angleterre, le *Northern Star* a exercé sur la masse ouvrière une influence déterminante. Sorti en Novembre 1837, c'est-à-dire six mois avant la publication de la Charte du peuple, ce journal vendu à 41/2d. rencontra tout de suite le succès. Ce succès immédiat du Northern Star s'explique par la simple raison «qu'il répondait aux besoins du mouvement en cours et une fois la Charte prise pour base d'une campagne nationale, il devint l'organe essentiel du mouvement chartiste et le resta dix ans (durant)» (34). Bientôt en tête des journaux de province par le tirage, il dépassait des publications bien en place comme le *Manchester Guardian* ou le *Leeds Mercury* de plusieurs milliers d'exemplaires.

The Northern Star,
AND NATIONAL TRADES' JOURNAL.
VOL. VIII. NO. 409 LONDON, SATURDAY, SEPTEMBER 13, 1845

[Friedrich Engels]

## Das kürzliche Gemetzel in Leipzig — Die deutsche Arbeiterbewegung

[„The Northern Star" Nr. 409 vom 13. September 1845]

Das Gemetzel in Leipzig[145], das Sie in Ihrer letzten Nummer kommentiert und über das Sie vor einigen Wochen einen ausführlichen Bericht gebracht haben, beschäftigt noch immer die Aufmerksamkeit der deutschen Zeitungen. Dieses Gemetzel, das an Niedertracht nur von der Peterloo-Metzelei[146] übertroffen wird, ist bei weitem der schändlichste Schurkenstreich, den der Militärdespotismus in unserem Lande je ersonnen hat. Als das Volk rief: „Es lebe Ronge, nieder mit dem Papsttum", versuchte Prinz Johann von Sachsen, nebenbei bemerkt, einer von unseren vielen reimenden und bücherschreibenden Prinzen, der eine sehr schlechte Übersetzung der „Hölle"[147] des italienischen Dichters Dante veröffentlicht hat – dieser „höllische" Übersetzer also versuchte, seinem literarischen Ruf militärischen Ruhm hinzuzufügen, indem er eine höchst heimtückische Kampagne gegen die unbewaffneten Massen in die Wege leitete. Er befahl dem von der Obrigkeit herbeigerufenen Schützenbataillon, sich in mehrere Abteilungen aufzuteilen und die Zugänge zu dem Hotel zu besetzen, in dem seine literarische „königliche Hoheit" ihr Hauptquartier aufgeschlagen hatte. Die Soldaten gehorchten, sie preßten die Menschen in einem kleinen Ring zusammen und gingen in der Richtung auf den Hoteleingang gegen sie vor; und dieses unvermeidliche Eindringen der Leute in den geheiligten Eingang der königlichen Residenz, das durch die von Prinz Johann befohlene militärische Handlung verursacht worden war –, eben dieser Umstand wurde zum Vorwand genommen, auf die Menschen zu schießen; mit eben diesem Umstand haben die Regierungszeitungen die Schießerei zu rechtfertigen versucht! Das ist noch nicht alles; die Menschen wurden zwischen den einzelnen Abteilungen zusammengedrängt, und der Plan seiner königlichen Hoheit wurde durch ein



Pourtant l'influence réelle du Northern Star ne peut se mesurer par le tirage, car il y avait un *écart* important entre ce dernier et l'effectif réel des lecteurs comme l'a bien souligné D. THOMPSON (35). Comme pour tous les journaux de cette époque, le chiffre de tirage ne donne qu'une indication partielle de l'*audience réelle* d'un journal. L'habitude de lire la presse dans les cafés et les cabarets était très courante, comme divers système d'abonnement collectif et de répartition entre familles. Le *Star*, certainement plus que les journaux bourgeois, devait avoir beaucoup d'amateurs par exemplaire – d'autant que ses lecteurs (ou plutôt ses auditeurs) étaient pauvres.

On peut donc à bon droit penser qu'à son «zénith», des centaines de milliers de lecteurs ont dû le consulter car pendant le semestre où il tira le plus, sa vente hebdomadaire moyenne dépassa 42.000 exemplaires (notamment pendant la seconde moitié de 1839). En moyenne, pendant le second semestre de 1939, le tirage du Star atteignait 30.000 exemplaires. En 1840, plutôt plus de 18.000, en 1841 : 13.000, en 1842 : 12.000. Après quoi, les ventes tombèrent plus bas : 7500 en 1844, 6000 en 1846. En 1847 les chiffres se relèvent aux environs de 11000 avec un chiffre record de 21000 pour le numéro du 15 Avril 1848 (36).

En comparant ce mouvement du tirage du *Star* avec la chronologie du mouvement chartiste, l'historien n'aura aucune peine à s'apercevoir de leur *parfaite synchronie* (37).

«La grande période du chartisme comme agitation populaire de masse s'étend de 1836 à 1848. On peut la diviser en trois phases distinctes. La première débute vers 1835-36 et atteint son point culminant en 1838-39. La seconde période, beaucoup plus courte, va de 1840 à 1842. Enfin, après un creux, l'agitation renaît pour s'épanouir en 1847-1848 et s'achever par une série d'échecs d'Avril à Juin 1848» (38).

Ceci explique l'importance du *The Northern Star* dans son rôle de porte-parole du mouvement chartiste. Mis à part la qualité de la rédaction et la variété des courants qui s'exprimaient dans ses colonnes, le *Star* disposait d'un autre puissant ressort. A un degré qu'aucun journal n'avait

jamais atteint, il établissait des rapports *directs* et *permanents* avec le mouvement dont il était issu dans tous les recoins du pays et publiait des comptes-rendus réguliers sur ses activités (39).

Ces préoccupations syndicales poussèrent le *The Northern Star* à modifier à la fois son siège et son titre. En 1844, il se déplaça à Londres pour y être publié par Mc GOWAN et en même temps prit le nom de *Northern Star and National Trades Journal*. Ces changements traduisent le souci principal d'O'CONNOR et de ses collaborateurs de «coller» au mouvement de lutte du chartisme. Cette orientation nouvelle a donné lieu à une participation de plus en plus active du *Northern Star* à la fondation des premiers noyaux syndicaux en Angleterre, la formation en 1842 de l'*Association des mineurs de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* avec la création du journal de l'association, le *«Miners Advocates»*.

Premier journal de la presse ouvrière, *The Northern Star* fut aussi le premier journal dans l'acception la plus moderne du terme, rompant avec la tradition d'affaire de boutique :

«Le *Northern Star* tout comme le chartisme absorbait la plupart des mouvements de réforme plus limités qui l'avaient précédé, le Northern Star prit la place de nombreux journaux indépendants moins importants. Il répondait à la plupart des critères d'un bon journal» (D. THOMPSON). Ses dépenses de reportages s'élevaient à 500 livres par an, assurait-il lui même en 1841, probablement plus que tous les journaux, sauf le *Times*.

D'autre part, ce journal s'est entouré d'une équipe rédactionnelle d'une valeur exceptionnelle : WILLIAMS HILL remplacé par JOSHUA HOBSON, puis à qui Georges JULIAN HARNEY succéda en 1845. En 1846, Ernest JONES, nouvelle recrue du chartisme, devint directeur littéraire (40). Ces derniers jouèrent d'ailleurs un rôle essentiel dans le développement des contacts du journal avec le mouvement révolutionnaire européen. Mais en plus de son équipe rédactionnelle, le journal employait nombre de *correspondants permanents* dans les villes de provinces, militants chartistes actifs qui, grâce à cette



combinaison, étaient en mesure de se consacrer à l'organisation du mouvement comme à leur travail de reportage. Le résultat de ce mixage «militantisme/journalisme» était proprement remarquable. Ce fut la promotion d'une pléiade de journalistes de talent au service du mouvement politique : Georges WHITE, G. J. HARNEY, Edmond STALLWOOD, etc.

Enfin, le journal se caractérisait par un esprit d'ouverture qui faisait de lui le carrefour où coexistèrent et se rencontrèrent les courants les plus divers du mouvement owenite (HOBSON, STALLWOOD, FLEMING) au courant socialiste représenté en son sein par deux figures importantes du socialisme anglais : J. HARNEY et E. JONES. Ces derniers étaient d'ailleurs membres dirigeants de l'Association des *«Démocrates Fraternels»*, organisation qui avait Londres pour base et pour objet la confrontation permanente des conceptions avec les exilés et visiteurs européens.

L'insertion d'ENGELS dans l'équipe rédactionnelle du *Star* intervient justement au moment où, sous l'impulsion de HARNEY et de JONES, – qui représentent l'aile gauche du chartisme, – le Star s'ouvre largement aux mouvements du continent. Sa coopération est à la fois cause et effet de cette mutation. C'est précisément sous l'influence d'ENGELS et de ses camarades de la ligue des Justes – et du noyau bruxellois que s'est opérée, au lendemain du retour à Bruxelles de Karl MARX et F. ENGELS, la première tentative de jonction entre les deux mouvements socialistes par l'intermédiaire des *Comités de correspondance communiste*. F. ENGELS fut le principal artisan de cette campagne décisive qui aboutira vers la fin 1847 à la constitution de la Ligue des Communistes. D'autre part, le travail incessant d'agent de liaison assumé par F. ENGELS depuis son premier article du «*The New Moral World*» et d'autres feuilles allemandes, suisses, françaises... le désigne naturellement comme le correspondant privilégié du Star sur le continent européen.

En dépit de la résistance de F. O'CONNOR, le rôle croissant pris par HARNEY et E. JONES ne faisait que confirmer la tendance radicale qui prenait le dessus après la scission qui s'était opérée dans le mouvement chartiste

à la suite de la grève insurrestionnelle de 1842. MARX et ENGELS avaient d'ailleurs eu l'occasion de s'en rendre compte lors de leur séjour londonien de 46. Durant l'année décisive de 48, JONES et HARNEY accentuèrent le caractère radical du journal et marquèrent davantage la solidarité entre les luttes en Angleterre et celles qui se déroulèrent sur le continent (41).

La révolution française en particulier souleva les passions. Au lendemain de la révolution de Février 1848 JONES et HARNEY, avec Philip Mc GRATH, Président des Chartistes de Londres, partirent en délégation et furent reçus par les membres du gouvernement révolutionnaire. Le mouvement chartiste, qui avait connu une recrudescence révolutionnaire en hiver 1847-48, adoptait maintenant le mot d'ordre «la France a la République, l'Angleterre aura sa Charte».

La jonction entre les mouvements révolutionnaires appelés de tous leurs vœux et pour laquelle MARX et ENGELS se sont battus depuis 1846, est chose faite. En Juin 1848, le Northern Star et la Nouvelle Gazette Rhénane ont été les deux seuls journaux ouvriers à apporter leur soutien inconditionnel au prolétariat parisien en lutte, – comme après sa défaite.

Mais dès Avril de la même année qui marqua l'échec définitif du mouvement chartiste, les ventes du Star tombèrent au plus bas et en 1850, on vendait moins de 5000 exemplaires par semaine. En 1852, Mac GOWAN, l'éditeur, l'acheta à O'CONNOR pour bientôt le revendre à HARNEY qui prit le relais pour quelques mois sous un nouveau nom *The Star of Freedom* qui fut liquidé finalement en Novembre 1852. Le Northern Star a bel et bien vécu. Le Chartisme aussi.

*
* *

Telle apparaît la situation de la presse ouvrière et politique des pays «avancés» de l'Europe. Quant à celle qui surgit dans les pays en voie de libération (Italie), elle reste dominée par la question de l'unité nationale comme l'a



bien souligné Giuliano GAETA, (42) et le problème social est souvent perçu «à travers une vision chrétienne» en attendant «une vision marxiste».

Nous retrouvons les mêmes thèmes et la même distance qui sépare la presse des pays avancés de celle des nations naissantes entraînées dans l'engrenage des luttes de libération : ce fut le cas du *Hlasnik* tchécoslovaque (43) et du *Der Ungar* hongrois (44).

## NOTES CHAPITRE IV

(1) cf. C. BUCI-GLUCKSMANN, *op. cit.*
(2) C. BUCI-GLUCKSMANN, op. cit, 128 s.
(3) C. BUCI-GLUCKSMANN, op. cit, 129.
(4) voir graphique en annexe (activisme journalistique et conjoncturel).
(5) (souligné par nous, Trinh-Van-Thao) in *Histoire Générale de la presse française*, Paris, Presses Universitaires de France, t. II, 207.
(6) C. BUCI-GLUCKSMANN, op. cit., 128-130.
(7) L'étude de H. BRUNSCHWING met justement en évidence le rôle de ces institutions dans la structure politique et sociale de la Prusse de l'Aufklärung à la fin du XVIIIème siècle. Cf. H. BRUNSCHWING, *Société et romantisme au XVIIIème siècle*, Paris Flammarion, 1973.
(8) cf. «*le statu quo allemand*» de F. ENGELS, infra.
(9) cf. F. ENGELS, *La révolution démocratique bourgeoise...*, op. cit., 216.
(10) «Ainsi, il était évident qu'un grand changement s'opérait dans l'opinion publique en Allemagne. Peu à peu, la grande majorité des classes auxquelles leur éducation et leur position permettait même sous une monarchie absolue, d'acquérir quelques connaissances politiques et de se former une opinion politique tant soit peu indépendante, s'unissent en une puissante phalange d'opposition contre le système existant. Et si l'on porte un jugement sur la lenteur du développement politique en Allemagne, il ne faut jamais oublier de tenir compte des difficultés qu'il y avait à se procurer des renseignements exacts sur n'importe quel sujet, dans un pays où toutes les sources d'information étaient sous le contrôle du gouvernement ; où depuis l'école du village, ou l'école du dimanche, jusqu'au journal et à l'université, rien n'était dit, enseigné, imprimé ou publié qui n'eût, au préalable, reçu son approbation» (op. cit., 214).

Pour se rendre compte du caractère dominant de la petite bourgeoisie dans le combat idéologique des années 1840-46, le lecteur n'aura qu'à consulter, en annexe, le tableau de la presse d'opposition allemande durant cette période. Nulle part ailleurs n'existe cette correspondance quasi parfaite entre Idéologie-Politique-Presse qu'en Allemagne du Vormärz. Sur trente publications de la presse d'opposition existantes, entre ces deux dates, seule *La Gazette de Cologne* (avec H. BRUGGEMANN) représente la grande-bourgeoisie, tout le reste

étant l'apanage de la petite bourgeoisie démocratique et socialisante. Cf. également à ce sujet l'étude de F. ENGELS, «*Die wahren Sozialisten*» (manuscrit de 47).

(11) in ***La Révolution démocratique***..., op. cit., 214.

(12) cf. F. ENGELS, ***Révolution et contre-Révolution en Allemagne***, 220.

(13) F. ENGELS, ***Révolution et contre-Révolution en Allemagne***, 216-217.

(14) in *La presse ouvrière 1819-1850*, sous la direction de J. GODECHOT, Bibliothèque de la Révolution de 1848, t. XXIII, CNRS, 1966. Ce livre monumental constitue la substance de ce chapitre.

(15) op. cit., p. 183.

(16) Bien entendu, comme l'ont souligné les auteurs de l'*Histoire générale de la presse française* (op. cit., t. II, 13-26), cette évolution subit les conséquences des progrès techniques réalisés dans le domaine de la presse.

(17) R. GOSSEZ, op. cit., 126.

(18) R. GOSSEZ, op. cit., 130.

(19) cf. A. CUVILLER, *Un journal d'ouvriers* (l'Atelier) – 1840-1850, Paris, E. ouvrières, 1954, préface de C. BOUGLÉ.

(20) in *la presse ouvrière*, op. cit., «Présentation», V-IV.

(21) op. cit., 188.

(22) op. cit., V-VI.

(23) Ce n'est pas par hasard que MARX utilise le terme de «*forteresse*» pour désigner la *Nouvelle Gazette Rhénane* au pire moment de la crise de Novembre 1848. Ainsi, écrivant à ENGELS en exil en Suisse et faisant allusion à la crise financière qui traverse le journal, MARX nota :

«Raisonnablement, j'aurai mieux fait de ne pas avancer tout cet argent pour le journal, car je peux me retrouver avec trois ou quatre procès de presse sur les bras, du jour au lendemain et pleurer alors après comme le cerf brâme après l'eau. Il s'agissait de tenir à tout prix cette *forteresse* et de ne pas abandonner cette *position politique*» (souligné par nous, Trinh-Van-Thao) (mi Novembre 1848) (*Correspondances*, 1, 553-554).

(24) «*Les deux révolutions de 48*» in *Revue socialiste*, numéro spécial-Centenaire de 1848, Paris, 1948, 17-18.

(25) M. AGULHON, *1848 ou l'apprentissage de la République*, Paris, Seuil-histoire, 1973, 21.

(26) M. AGULHON, op. cit., 21-22.

(27) cf. Michaël Z. BROOKE in «*Presse ouvrière*», op. cit., 1-16.

(28) cf. Dorothy THOMPSON, «*La presse de la classe ouvrière anglaise 1836-1848*» in «*Presse ouvrière*», op. cit., 17s.

(29) cf. F. BEDARIDA, «*Le socialisme en Angleterre jusqu'en 1848*» in *Histoire générale du socialisme*, sous la direction de J. DROZ, Paris Presses Universitaires de France, t. 1, 1972, 257-330 ; du même, «*Le socialisme anglais de 1848 à 1875*» *op. cit.*, 545-602.

(30) La nouvelle loi des pauvres, *l'Acte industriel* de 1833, la poursuite contre les syndicats de 1834 à 1837.

(31) sur l'importance politique de ces placards d'affichage, cf. «La Nouvelle Gazette Rhénance» (État du vocabulaire politico-social)

(32) D. THOMPSON, op. cit., 24.

(33) in *Press and People*, 1962, cité par D. THOMPSON, op. cit., 25-26.

(34) op. cit., 25-26.

(35) op. cit., 26.

(36) Alors que le tirage respectif des deux plus importants journaux politiques français à la même époque fut de 4 000 exemplaires pour le National et 1860 pour La Réforme. (cf. «*Développement de la presse sous la Monarchie de Juillet*» in *Histoire générale de la Presse, op. cit.*, t. II, 129).



(37) cf. en annexe, le graphique du tirage de la presse parisienne à destination ouvrière établi par R. GOSSEZ.

(38) J. DROZ et alli, op. cit., 1, 321.

(39) d'après W. G. GAMMAGE in *History of the Chartist Movement*.

(40) En 1846, MARX, à la suite de F. ENGELS, découvre à son tour «sur le terrain» la lutte à visage découvert du prolétariat anglais à travers le mouvement chartiste, justement au moment crucial qui marque le regain de la lutte ouvrière après le creux de 42-46. Leur enthousiasme commun et communicatif (cf. les articles de MARX et ENGELS dans la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung*) s'explique par le renouveau révolutionnaire qui caractérise cette phase de la lutte chartiste.

(41) D. THOMPSON, op. cit., 32.

(42) «*Première orientation du Journalisme*» in *la presse ouvrière* op. cit., 191 s.

(43) cf. Karel NOVOTNY – Jiri KORALKA, «*Premiers périodiques à destination ouvrière*» in *La presse ouvrière*, op. cit., 284-298.

(44) cf Tivor ERENYI et Gabor KEMENY, «*Revendications ouvrières et presse progressiste 1848-1849*» in *La presse ouvrière* op. cit., 299 s.

chapitre V

# LA PRESSE REVOLUTIONNAIRE DANS LA FORMATION POLITIQUE ET THÉORIQUE DE K.MARX ET DE F. ENGELS

L'environnement du monde journalistique, pour utiliser une notion «fonctionnaliste», nous étant maintenant familier, il reste à déterminer désormais les étapes de la formation théorique et politique de K. Marx et F. Engels *dans* et *par* la presse révolutionnaire européenne tout en ayant présente à l'esprit cette *«cor-relation gramscienne»* entre l'arme de lutte et le degré d'homogénéité du Parti prolétarien.

## I. LA RENCONTRE AVEC R. RUGE : ANEKDOTA (1838-1842).

Sous l'implusion d'Arnold Ruge, les *Annales de Halle* (Hallische Jahrbücher für Deutsche Wissenschaft und Kunst) devinrent rapidement le centre de ralliement des jeunes Hégéliens, alors qu'au début elles ne s'occupaient presque exclusivement que d'art et de littérature.

C'est le passage des *Annales*... de la critique philosophico-religieuse à la critique politique qui marque le commencement

du mouvement politique proprement dit de la *Gauche hégélienne*. C'est également sous le signe du combat *pour* l'opinion publique – avec comme enjeu : la liberté d'opinion – *par* l'opinion publique – avec comme arme, la presse – que débute le mouvement politique de la Gauche hégélienne (1). Dans sa monumentale biographie de K. Marx et F. Engels (2), A. Cornu a démontré de façon magistrale dans quel contexte philosophique et politique commence leur apprentissage politique.

Il intervint au moment même où l'École hégélienne entrait dans sa phase de décomposition, ou d'éclatement. La première brèche ouverte dans le système politico-philosophique de Hegel prit la forme d'une *critique religieuse* (...) «se constituant et se renforçant au cours de la lutte qui se fit autour de la Vie de Jésus, (...)» (3).

Les *Annales...* furent fondées en 1838 par A. Ruge et Théodor Echtermeyer pour combattre l'organe conservateur des Vieux Hégéliens, *les Annales berlinoises de critique scientifique* (Berliner Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik). Mais c'est essentiellement sur Ruge que repose le travail de continuation (après la mort d'Echtermeyer) et de développement de ce journal.

Entre son commencement et son aboutissement, le journal est devenu le lieu même où se déroule la *rupture* entre l'école hégélienne et sa *critique «interne»* (L. Feuerbach). Son commencement : la critique «subversive» du système hégélien qui se partage entre deux tâches : *critique religieuse* avec Fr. Strauss, *critique politique* avec B. Bauer, K. Marx et d'autres membres du «*Club des Docteurs*». Son point d'arrivée : l'adhésion à la philosophie de L. Feuerbach qui allait jouer un rôle de premier plan dans le développement de la Gauche hégélienne (4).

Peu à peu, grâce à Ruge, la critique religieuse apparaît de plus en plus comme une tactique habile destinée à masquer la véritable nature de la critique politique contre les institutions de l'État. Et c'est bien au nom d'un «nouveau rationalisme» qui se faisait l'instrument de la dialectique en dénonçant le caractère irrationnel de la Raison «figée dans une réalité déterminée» (5) que Ruge invite la Gauche Hégélienne à entrer résolument dans l'opposition.



La radicalisation-politisation des *Annales*, le caractère ouvertement oppositionnel de la Revue ne peuvent, dans le contexte répressif de la Prusse, que provoquer des réactions... attendues de la part du pouvoir : l'ordre est intimé à Ruge de faire éditer sa revue en Prusse et de la soumettre du même coup à la censure prussienne. Refusant d'obtempérer, ce dernier quitta Halle pour s'établir à Dresde où il fit paraître, à partir du 2 juillet 1941, sa revue sous un nouveau titre : *«Annales allemandes pour la science et l'art»* (Deutsche Jahrbücher für Wissenschaft und Kunst).

Cet épisode dévoile déjà ce qui constitue la force et la faiblesse de Ruge : la conviction que seule la critique philosophique constitue l'arme raisonnable – et exclusive – pour *réformer* l'État (6). Mais cette rectitude doctrinale cache, sous son intransigeance apparente, une volonté politique plus souple qu'elle ne paraît à première vue. Chez Ruge, plus que chez la plupart des «socialistes vrais» allemands, le radicalisme philosophique est contrebalancé par le réformisme politique. C'est ce qui le distingue du lot, puis l'éloigne de manière irrémédiable de Marx.

## II. LES PREMIERES INCURSIONS DE MARX DANS LE JOURNALISME POLITIQUE.

Le lendemain de la soutenance de la Thèse de Doctorat de Marx coïncidait avec le début d'une campagne de répression du gouvernement prussien avec comme cible privilégiée, l'Université. La carrière universitaire, vaguement envisagée à un certain moment grâce à la complicité amicale de B. Bauer, paraissant désormais compromise, K. Marx se décidait à rejoindre ce dernier dans le combat politique.

Il regagna, à cet effet, Bonn en juillet 1841 et les deux amis se proposèrent de publier une revue plus radicale que les *Annales* qu'ils jugeaient trop peu combatives. Par cette revue, à laquelle ils avaient pensé dès Mars 1841, et qui devait s'appeler *Archives de l'Athéisme*, ils voulaient disputer à Ruge la direction de la Gauche hégélienne et donner à celle-ci un caractère plus intransigeant. Dans leur accentuation du radicalisme politique, ils adoptaient maintenant l'idéologie de la tendance extrême de la Révolution

française et se proclamaient «Les Montagnards de la nouvelle République» (7).

L'entreprise n'ayant pas abouti, B. Bauer et K. Marx portèrent leur attaque contre le pouvoir prussien, en «biaisant». Ils entreprirent de faire un exposé critique de l'œuvre de Hegel pour en montrer le caractère profondément révolutionnaire.

La double tentative de critique-récupération de l'œuvre du grand philosophe prenait la forme d'une parodie intitulée *«La trompette du jugement dernier contre Hegel l'athé et l'Antichrist. Un ultimatum»*. (Die Posaume des Jüngsten Gerichs über Hegel, den Atheisten und Antichristen. Ein Ultimatum). Le choix de cette forme littéraire, employée avec «prédilection» (A. Cornu) par les polémiques allemands du XVIème au XVIIIème siècle, s'expliquait par le fait qu'elle permettait d'attaquer plus aisément l'adversaire en se donnant l'apparence d'être d'accord avec lui.F. Engels allait l'utiliser de la même façon dans son poème, *Le triomphe de la Foi*, dirigé contre Schelling et l'on sait! que *la Sainte Famille* et *l'Idéologie allemande* avaient été également conçues à l'origine comme des parodies.

L'œuvre de B. Bauer – K. Marx n'y prit qu'une part modeste dans la première partie – a rencontré un succès considérable avec des comptes-rendus élogieux dans la plupart des revues de gauche telles que les *Annales Allemandes* (22 Décembre 1841), *l'Athénaüm* (20 décembre 1841), etc...

Encouragés par ce succès, B. Bauer et K. Marx décidèrent de poursuivre la critique du système de Hegel et de montrer que sa philosophie de l'art et sa philosophie du droit avaient le même caractère révolutionnaire que sa philosophie de la religion. K. Marx, qui devait assumer cette fois une grande partie de la tâche commune, se mit au travail pour rédiger ce nouvel ouvrage qui devait s'appeler : *La Haine de Hegel contre l'art religieux et chrétien et sa destruction de toutes les lois de l'État.*

Comme il était dans sa nature d'approfondir toutes les questions, il entreprit, avant de se mettre à la rédaction du livre, une étude de l'art et de l'histoire des religions et fit une analyse de la philosophie du droit de Hegel (8).



A la fin de Décembre 1841, la seconde partie devait être à peu près terminée car B. Bauer écrivait à Ruge qu'il avait achevé la partie dont il s'était chargé et que K. Marx mettait la dernière main à la sienne. Les circonstances vinrent compromettre la publication de leur œuvre commune. L'ouvrage précédent de B. Bauer ayant été interdit et confisqué en Prusse, l'éditeur Wigand hésita à en publier la suite. B. Bauer acheva seul le livre qui marquait la fin de sa collaboration avec K. Marx. Mais les matériaux accumulés par Marx seront repris et auront des développements ultérieurs dans des articles de fond sur Hegel : le *Manuscrit de 43* et la *Contribution à la critique de la Philosophie du droit de Hegel.*

Entre temps, Marx se rapprochait de Ruge dans la lutte politique. Au lieu d'achever son article sur l'art chrétien, il écrivait un article sur la censure qu'il envoya le 10 Février 1842 aux *Annales allemandes*. C'est cet article qui marquait son entrée officielle dans la vie politique... En attendant, les *«Remarques sur la censure...»*, bloquées par la censure... prussienne, ne paraissent toujours pas aux Annales. Au début de Mars, répondant à Ruge qui lui avait annoncé son intention de publier en Suisse, sous le titre d'*Anekdota zur neuesten deutschen Philosophie und Publicistik* les articles des *Annales Allemandes* qui avaient été censurés – dont le sien –, Marx approuva ce projet.

Par la suite, alléguant des différends avec sa famille, K. Marx continua à s'en tenir, vis-à-vis de Ruge, à des promesses et jusqu'au moment de l'impression de l'Anekdota, ce fut entre lui et Ruge un échange de lettres dans lesquelles il répondait aux invitations de plus en plus pressantes de Ruge, par des excuses et des... promesses nouvelles !

«La raison véritable de ces retards successifs était qu'à cette époque il se détournait de la philosophie critique et des *Annales Allemandes* qui restaient, à son gré, trop étrangères à la vie et à l'action pour participer directement au combat politique engagé dans la *Gazette Rhénane*. Ceci devait marquer pour lui l'entrée dans un milieu nouveau, le milieu de la bourgeoisie industrielle et commerçante

de Cologne et dans une vie nouvelle, dont l'élément central n'était plus une critique politico-religieuse de caractère philosophique, mais le combat pour la réalisation effective du libéralisme démocratique, non plus sur le plan philosophique, mais dans le cadre de vie politique et sociale» (9).

Cette phase de Cornu reflète bien la situation de rupture dans le passage effectué par K. Marx des Annales à la Gazette Rhénane. Comme la presse française avant 1848, la presse allemande fut, jusque là surtout affaires de «boutique», aventure solitaire d'un homme ou d'un groupe d'hommes disposant d'un support matériel et financier limité et ayant de toute façon un rayonnement limité.

Avec la *Gazette Rhénane* (1842-43) et le *Vorwärts* (1844), la presse d'opposition allemande entre résolument dans une phase nouvelle, un tournant tant sur le plan du *contenu* que sur celui de *l'organisation* avec le début de la «professionnalisation» du publiciste, le développement de moyens financiers plus puissants, d'où l'irruption des «lobbys» (financiers ou autre), le système des correspondants, la présence des «permanents», l'organisation de la diffusion. Ce fut enfin le début de la presse «à clientèle» : la bourgeoisie libérale pour la *Gazette Rhénane*, l'émigration allemande pour *Vorwärts* et *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* (infra).

## III. LA RHEINISCHE ZEITUNG : LA PREMIERE SCISSION

Pour saisir la nouveauté qu'apporte la naissance de la *Gazette Rhénane*, il faut décrire en quelques mots la situation de la presse prussienne à la veille de sa parution. Le tableau que nous en donne Hoffmann von Fallerlersleben (un contemporain) n'est guère brillant :

> «Sous le régime d'une censure impitoyable, les journaux prussiens avaient une attitude servile ; par peur de tomber sous le coup de la censure, ils «évitaient toute allusion politique et n'offraient à leurs lecteurs que des nouvelles sans intérêt, des ragots de Cour et de théâtre» (10).

Tel est notamment le cas de deux journaux de Berlin : la *Gazette de Spener* (Spenersche Zeitung) et la *Gazette de Voss* (Vossische Zeitung). Quant à la presse libérale, elle se réduit à quelques petites revues indépendantes, sans assise populaire ni attache politique ou idéologique précise telles l'*Athénaeum* (Riedel), le *Patriote* (L. Buhl), *Annales Allemandes* (Ruge), *Gazette du soir de Mannheim*, *Télégraphe pour l'Allemagne* (Gutzkow), *Gazette Générale de Leipzig*, ces quatre dernières étant établies hors de Prusse.



Face à la presse d'opposition, la politique de Frédéric-Guillaume IV oscille entre un libéralisme prudent et la répression la plus brutale. Les *Annales de Halle* en ont fait l'expérience en Juin 41 et l'*Athénaeum* en Décembre de la même année.

Pourtant l'atténuation épisodique de la censure n'en favorisa pas moins un rapide développement de la presse libérale, ce qui permit aux jeunes Hégéliens de jouer un certain rôle politique par leur collaboration active à cette presse, particulièrement au *Journal littéraire de Königsberg* et à la *Gazette Rhénane.*

Après son article retentissant sur la censure, Marx cessa toute collaboration aux publications de Ruge pour se consacrer entièrement à la *Gazette Rhénane*. En assumant la direction du plus grand journal libéral d'alors et en prenant une part active à la lutte politique, K. Marx allait rejeter la philosophie critique des jeunes Hégéliens et se séparer d'eux. Un des résultats les plus marquants de cet épisode fut la rupture entre Marx et les «*Affranchis*» de Berlin (11), dont B. Bauer fut l'un des chefs de file. La condamnation commune de cette «secte» a rapproché pour un temps Marx et Ruge.

A la différence de son prédécesseur, le *Journal littéraire de Königsberg* (Königsberg Literatur-Blatt), qui était surtout un journal d'intellectuels, la *Gazette Rhénane pour la politique, le commerce et l'industrie* (Rheinische Zeitung für Politik, Handel und Gewerbe-Köln) était, comme l'indiquait son titre, un organe essentiellement consacré à la défense des intérêts de l'industrie, et du commerce rhénans contre la politique agraire et réactionnaire du gouvernement prussien.

Elle paraissait à Cologne, centre de l'activité économique de la Rhénanie industrielle et septentrionale. Carrefour de


Rheinische Zeitung
für
Politik, Handel und Gewerbe.
Nr. 289 — Köln, Sonntag den 16. Oktober — 1842

Erste Seite der „Rheinischen Zeitung" Nr. 289 vom 16. Oktober 1842 mit dem Beginn des Artikels „Der Kommunismus und die Augsburger ‚Allgemeine Zeitung'" von Karl Marx



de communication (remorquage, chemins de fer) avec 70.000 habitants (en 1842), Cologne était en outre le centre de l'agitation politique de la bourgeoisie rhénane dont Hansemann avait, dès 1830, exprimé dans son *Mémoire au Roi* les revendications essentielles : l'octroi d'une Constitution, un Parlement élu au suffrage censitaire (12).

A son début, la *Gazette Rhénane* n'avait pas ou ne devait pas avoir, dans l'esprit de ses fondateurs, le caractère d'un journal d'opposition, encore moins celui d'un journal révolutionnaire. Sa création avait été favorisée par le gouvernement qui espérait y trouver un appui contre les ultramontains soutenus par un autre organe colonais, la *Gazette de Cologne* (Kölnische Zeitung).

La *Gazette Rhénane* naquit donc sous le signe d'une rivalité qui va durer tout le long de son existence, interrompue de 1843 à 48 et reprise de plus belle en juin 48 avec la «réapparition» de la *Nouvelle Gazette Rhénane*. Ce fut en tout cas pour mettre fin au monopole de fait de la Kölnische Zeitung qu'ils accusaient de mollesse dans la défense de leurs intérêts que quelques riches bourgeois de Cologne parmi lesquels L. Camphausen, G. Mevissen, l'assesseur Dagobert Oppenheim (frère du banquier Salomon Oppenheim), l'assesseur J. Bürgers, le référendaire Schram, le Dr. Claessen, l'avocat Fay se réunirent sous l'implusion de G. Jung, assesseur à la Cour d'Appel, et de Moses Hess, pour renflouer un journal en difficulté, la *Gazette Générale Rhénane* (Rheinische Allgemeine Zeitung) créée en 1840.

Ils fondèrent à cet effet une société en commandite et le 1er Juillet 1842, la *Gazette Générale Rhénane* (suspendue le 8 Décembre 1841) reparaissait sous le titre de la «Gazette Rhénane...».

Organe d'un lobby de la grande bourgeoisie colonaise (13), la *Gazette Rhénane* subit les contraintes de ce «mécénat» moderne : «De fait, les revendications de la bourgeoisie rhénane n'avaient rien de bien révolutionnaire ; elles avaient un caractère plus économique que politique et visaient essentiellement à obtenir une certaine liberté de presse et un contrôle plus strict des finances ainsi qu'une série de mesures propres à faciliter le développement de l'industrie et du commerce : abaissement des frais de justice et des tarifs

postaux, accélération de la construction des chemins de fer, extension de l'union douanière» (14).

Cette tendance libérale et l'intérêt accordé aux problèmes économiques firent écarter d'ailleurs M. Hess de la direction du journal et mettre à sa place un partisan de l'économiste Fr. List, Höffken.

L'entrée massive des jeunes Hégéliens eut par la suite pour effet d'éliminer à son tour Höffken qui céda sa place à un jeune Hégélien, Rutenberg, qui, appuyé par K. Marx, prit ses fonctions le 3 février 1842. Avec ce dernier, ce fut toute l'équipe des Jeunes Hégéliens de Berlin qui pénétrait dans le journal. Mais comme l'incapacité de Rutenberg s'avéra chaque jour plus notoire, au point de devenir un «cas de conscience» pour K. Marx, la direction effective du journal fut assumée conjointement par le Dr. Rave, rédacteur en chef de la *Gazette Générale Rhénane* et par M. Hess.

L'affaire n'était pas résolue pour autant.

La présence de Rutenberg, compromis dans l'affaire du banquet en l'honneur du député libéral Welcker, à la *Gazette Rhénane* apparut comme une provocation aux yeux des autorités prussiennes qui décidèrent la suspension du journal pour le premier Avril. «C'est dans cette atmosphère d'hostilité, de menaces et de luttes que K. Marx devait faire ses débuts dans la *Gazette Rhénane*» (15). Pour pouvoir diriger la bonne marche du journal, K. Marx quitta Bonn, où il s'était installé après son séjour à Trèves, pour Cologne. Mais il retourna très vite, dès le 10 Avril, à Bonn, où il pouvait mieux travailler, et y resta jusqu'au début de Mai.

### L'équipe rédactionnelle de la Gazette Rhénane

Celle-ci reflète bien le caractère *d'alliance* entre la grande bourgeoisie rhénane et les jeunes Hégéliens surtout depuis l'entrée dans la rédaction de Rutenberg.

Ainsi parmi les Jeunes Hégéliens, nous trouvons à côté de K. Marx : F. Engels, B. Bauer, Moses Hess, E. Meyer, L. Buhl, M. Stirner, K. Nauwerk, R. Prutz, Köppen, A. Ruge ; parmi les libéraux de Cologne et de Königsberg : Claessen, M. Fleischer (professeur à Clèves et ami de Ruge), Dr. Andréas Gottschalk (de Cologne), Heinrich Bürgers, Hermann Puttmann, Dr. Rave, K.L. Brüggemann, E. Flottwell, Th. Mügge, F. Dingelstedt, L. von Stein, B. Auerbach, F.W. Carowé, A. Stahr, K. Grün, Ad. Gladsbrenner, H.V. Fallerlersleben, J. Fröbel, F. Anneke, G. Herwegh ; et enfin parmi les commerçants et industriels colonais, deux noms qu'il faut retenir : Camphausen et Mevissen (16).



Comme nous pouvons nous en rendre compte en lisant cette liste, c'est bien toute la *classe politique de l'opposition* de l'Allemagne du Vormärz qui se regroupe dans la *Gazette Rhénane*. A la domination des Jeunes Hégéliens au sein de la rédaction correspond la même prédominance dans la production théorique (17). Sur l'ensemble des articles rédigés par les Jeunes Hégéliens, citons : B. Bauer en premier avec une douzaine d'articles d'orientation philosophico-politique suivi de K. Marx (une dizaine), de M. Hess. Arrivent loin derrière, Nauwerk, Stirner, Köppen, Bakounine. Quant aux articles de F. Engels, ce sont essentiellement les «*Lettres d'Angleterre*» (18).

### La manière de «gouverner» les destins de la Gazette Rhénane de K. Marx.

Dans une lettre à D. Oppenheim, un des membres fondateurs de la Gazette Rhénane, Marx justifiait sa tactique par la conviction qu'il fallait utiliser toutes les possibilités d'action pour développer le mouvement progressiste et maintenir contre vents et marées, en dépit des difficultés soulevées par le gouvernement et des chicanes de la censure, *la Gazette Rhénane*, tant qu'on pouvait conserver son caractère d'origine d'opposition. La conduite politique suivie tant qu'il dirigea le journal est un véritable modèle de «tactique révolutionnaire». Il profitait de chaque occasion – le combat pour la liberté de la presse et de la pensée et celui contre la censure, l'idéologie réactionnaire de l'École historique, prise de position sur le divorce, sur le rapport entre l'Église et l'État, sur le vol des bois morts, sur le morcellement de la terre, etc. – pour attaquer la Réaction tout en faisant preuve d'une grande habileté à éviter les coups de la censu-

re, en usant au maximum de la faible marge de liberté d'action dont disposait la presse d'alors.

Sa conduite en face des attaques de la réaction féodale dans l'affaire Rutenberg, dans le «scandale» provoqué par la «fuite» du projet de loi sur le divorce, dans la publication de trois correspondances venant de Berncastel qui décrivaient la situation misérable des paysans de la Moselle, la fausse rectification, celle de Von Schaper, et la «vraie», celle de K. Marx lui-même après une enquête personnelle, combinant l'art de la défense avec celui de l'offensive dans une seule et même démarche, a permis à la Gazette Rhénane de *durer* tout en remplissant le rôle politique qui lui était assigné : *être un organe d'opposition politique*.

La *Gazette Rhénane* est ainsi devenue, sous la direction de K. Marx, une «redoutable force d'opposition». Partie avec seulement 400 abonnés, elle n'avait guère dépassé le chiffre de 800 sous la «direction» de Rutenberg. Grâce à l'impulsion vigoureuse du nouveau rédacteur en chef, elle en comptait 1800 dès le 10 novembre et 3400 à la fin de décembre de 1842 (19).

Nul ne peut mieux apprécier son impact sur l'opinion et sa place dans l'échiquier politique de la Prusse que ses... adversaires directs. C'est ainsi que dans une lettre (confidentielle) du Ministre de l'Intérieur de la Prusse au Préfet Von Gerlach à Cologne, l'auteur jugeait en ces termes l'action du journal colonais :

> «La Gazette Rhénane a repris depuis quelques semaines un ton qui dépasse en insolence ce qu'elle s'était jusqu'alors permis et elle a adopté une tendance qui vise ouvertement à miner et à détruire les institutions de l'État et de l'Église, à provoquer le mécontentement, à calomnier l'administration, à se moquer de la censure et de la réglementation de la presse en Prusse et en Allemagne et à offenser les forces armées» (20).

Mais la direction de K. Marx ne s'est pas heurtée seulement à la réaction gouvernementale, elle a rencontré des réactions aussi vives, quoique mieux camouflées, de l'extrême «gauche». Les raisons qui poussaient Marx à adopter une attitude souple (vis-à-vis du gouvernement) échappaient totalement à ses «amis» de Berlin qui lui reprochèrent son «opportunisme». La tactique suivie par K. Marx, prudence à l'égard du pouvoir, neutralité vis-à-vis de la bourgeoisie libérale, se heurtait de front au «jeu» verbal des jeunes Hégéliens et amis de B. Bauer et ne tarda pas à provoquer une crise interne de la Rédaction.



Cette lutte contre l'«opportunisme de gauche» s'annonçait beaucoup plus difficile car il ne s'agissait pas de questions de *formes* mais d'un problème de fond, comme l'a bien analysé A. Cornu :

> «Tandis que les jeunes Hégéliens de Berlin se détachaient progressivement du combat politique en continuant à diriger leurs attaques principales contre la religion, au lieu de faire du régime absolutiste et semi-féodal prussien l'*objet essentiel* (s.p.n. T.V.T.) de leurs critiques, et qu'ils évoluaient peu à peu vers le subjectivisme et l'individualisme, Marx qui avait assumé la responsabilité de diriger, dans des conditions de plus en plus dures, la *Gazette Rhénane* y faisait preuve comme rédacteur en chef d'une extraordinaire maturité politique, en s'efforçant de *rassembler* (idem) dans un combat sans merci contre le gouvernement prussien tous les éléments progressistes» (21).

En somme, ce qui divise profondément Marx et ses anciens amis de Berlin, c'est moins leur conviction philosophique — ils restaient encore attachés à la philosophie de Hegel — que la stratégie politique, la reconnaissance de *l'adversaire du moment* ou de l'ennemi principal. Et l'histoire de la pratique politique de K. Marx et de F. Engels est jalonnée d'incidents de cet ordre : contre B. Bauer et plus tard contre M. Stirner, contre Ruge puis contre K. Grün et K. Heinzen, contre le couple Proudhon-Bakounine, contre la coalition Willich-Schapper, etc... En attendant, celle de la Gazette Rhénane est parsemée d'incidents qui marqueront le processus de *rupture-scission* entre Marx et ses anciens camarades de Berlin : Marx s'opposant à B. Bauer (22), à Stirner, à Bakounine, à Meyen (23).

### La fin de la Gazette Rhénane

En même temps qu'il s'éloignait des «Affranchis», Marx se rapprochait de Ruge et de Feuerbach «qui accentuaient, l'un son radicalisme politique, l'autre sa lutte contre «l'idéalisme» (24). Avec ces derniers, il entrait en plein dans la *critique «interne»* de l'hégélianisme, placée sous la direction spirituelle de L. Feuerbach.

La suppression de la Gazette Rhénane, envisagée de longue date auparavant par les autorités prussiennes, puis différée à plusieurs reprises, fut décidée enfin le 21 janvier 1843 au cours d'un Conseil des ministres présidé par le Roi ulcéré par l'acquittement de Jacoby (rédacteur en chef d'un autre journal d'opposition, le *Journal littéraire de Königsberg*) prononcé la veille par le tribunal suprême.

Mais par égard pour les actionnaires, la suppression de la *Gazette Rhénane* fut fixé au 1er Avril avec toutefois une aggravation du régime de censure. Marx accepta la décision du gouvernement avec une sorte de soulagement (25) et participa sans grande conviction aux tentatives de sauvetage, laissant... à Oppenheim, Jung et à un nouveau collaborateur, Karl Heinzen, le soin d'assurer l'intérim.

La Gazette Rhénane cessa de paraître le 31 Mars 1943. Sa fin ne fut pas indigne de son court mais glorieux passé. Elle disparut fièrement en affirmant, dans son dernier numéro, par un poème («Adieu»), «sa foi dans la cause de la liberté pour laquelle elle avait combattu et succombé» (26).

## IV. LES ANNALES FRANCO-ALLEMANDES ET LA LIQUIDATION DE LA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE HÉGÉLIENNE COMME ARME POLITIQUE : LA SECONDE SCISSION (Mars 1844).

L'expérience de Karl Marx au sein de la *Gazette Rhénane* fut double :

a) – sur le plan politique, le combat mené de *front* contre la Réaction prussienne et contre l'opportunisme de «gauche» (les «Affranchis») est riche de leçons dont Marx tirera un grand profit (notamment dans la fondation de la Ligue des Communistes des années 46-47).

b) – sur le plan théorique, cette expérience politique *effective* coïncide avec l'évolution de la pensée politique de Marx du radical-libéralisme (L. Althusser) au démocratisme. Tel est le chemin parcouru des «*Remarques sur la récente réglementation de la censure prussienne*» (Anekdo-



DEUTSCH-FRANZÖSISCHE

# JAHRBÜCHER

herausgegeben

von

Arnold Ruge und Karl Marx.

---

1ste und 2te Lieferung.

PARIS,

IM BUREAU DER JAHRBÜCHER. } RUE VANNEAU, 22.
AU BUREAU DES ANNALES. }

—

1844

Umschlagseite der „Deutsch-Französischen Jahrbücher".

ta) à la «*Justification du correspondant de la Moselle*» (Gazette Rhénane, Janvier 43).

Cette double expérience éclaire l'histoire des *Annales Franco-allemandes*, la brève alliance entre Marx et les éléments de la Gauche hégélienne qui ont survécu à la «crise» de la Gazette Rhénane, la seconde scission dans la carrière d'homme politique de Marx et, élément décisif dans sa vie même, la rencontre sur le chemin de lutte d'un compagnon devenu inséparable, F. Engels, dont les talents se révèlent à la lecture de «*Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie*» et de «*Carlyle. Past und Present*».

*Histoire des Annales Franco-Allemandes (Deutsch-Französische Jahrbücher).*

*1) – Les circonstances qui entourent leur création.*

En mai 1843, un éditeur «socialiste», Froebel, se rend à Dresde pour s'entendre avec Ruge sur la création des *Annales Franco-Allemandes*, suite logique des entreprises précédentes du même Ruge, et qui, au surplus sont devenues d'actualité depuis la disparition prématurée de la *Gazette Rhénane*. Fort de l'adhésion de Ruge, Froebel part à Berlin dans l'espoir d'y trouver des collaborateurs parmi les jeunes Hégéliens. Mais la rupture consommée depuis l'époque de la *Gazette Rhénane* exclut toute participation de la «secte» berlinoise de B. Bauer qui devait d'ailleurs fonder, avec son frère Edgar, une revue de tendances diamétralement opposée à celle des Annales Franco-Allemandes : la *Gazette Générale littéraire* (Allgemeine Literatur-Zeitung) (27).

Il ne reste à Marx et à Ruge d'autre ressource que de s'adresser aux Jeunes Hégéliens groupés autour du «Républicain suisse» (Der Schweizerische Républikaner, Zürich) : Hess, Engels, Bakounine, Herwegh, Feuerbach. Bien que ce dernier refuse, malgré les invitations pressantes de Ruge et de Marx, d'écrire pour les Annales Franco-Allemandes c'est bien sous sa «bannière» philosophique que se sont placées les Annales Franco-Allemandes.

Le choix du lieu de publication des Annales Franco-Allemandes est intéressant dans la mesure où il confirme une tendance déjà perceptible depuis la naissance de la Gazette



Rhénane, à savoir le passage d'une affaire de boutique à une presse à clientèle avec tout ce que cela implique comme contraintes nouvelles, particulièrement quant au lieu de diffusion et quant à la nature de la clientèle.

Exclues de l'Allemagne après les mésaventures survenues à la Gazette Rhénane, les Annales Franco-Allemandes se voulaient être un *point de ralliement* de la *Gauche Allemande en exil*, ce groupe humain dont le destin sera lié aux heurs et malheurs de la presse révolutionnaire de Karl Marx. Deux capitales européennes attirent l'attention à cet égard, l'une et l'autre constituent déjà des lieux de fixation de l'élite ouvrière et démocratique allemande en exil, l'une et l'autre offrent aux «émigrés» une certaine liberté d'expression inconnue en Allemagne. En fait, il s'agit de deux pôles complémentaires : il y a un peu plus de liberté d'expression en Belgique grâce à une monarchie constitutionnelle et «débonnaire», mais Paris reste pour les Allemands attirés par la Révolution française, un lieu de combat privilégié.

Instruit par les expériences précédentes, Froebel voulait donner au «*Comptoir littéraire*» qui devait éditer les Annales Franco-Allemandes une assise financière plus grande. Ruge, en bon gestionnaire, lui proposa alors de créer une société par actions en prévoyant une émission de 1 000 actions à 50 thalers donnant un intérêt de 4% ; mais l'affaire tourna court, Ruge devint alors le commanditaire du «Comptoir» par un apport personnel de 6 000 thalers.

Les collaborateurs des Annales Franco-Allemandes proviennent, pour l'essentiel, de la «vieille garde» de la Gazette Rhénane : Bakounine, Bernays, Engels, Froebel, Herwegh, Hess, Marx et Ruge. Le groupe se forme sous le signe de l'adhésion commune à l'humanisme de Feuerbach et de l'hostilité déclarée à l'État prussien. Mais cette unanimité autour de Feuerbach et de sa philosophie cachait mal les divergences profondes :

«En fait, seuls Marx et Engels avaient une nette conception du but que devait s'assigner la revue. Parmi les autres, Hess et Bakounine restaient attachés à leur conception un peu confuse d'un communisme anarchisant, tandis que Froebel, Herwegh et Ruge professaient un humanisme de caractère vaguement démocratique» (28).

Les différences que recouvrait et cachait le mot d'ordre commun d'humanisme, n'apparaissaient pas encore clairement à cette époque où chacun évoluait vers des découvertes nouvelles, des conceptions qui ne se précisaient encore nettement chez aucun, en sorte que la collaboration de tous les jeunes Hégéliens progressistes restait possible. Cette fausse concorde entre les courants les plus opposés explique d'ailleurs le phénomène de *retardement* dans le processus de rupture-scission entre Marx et Ruge au lendemain de l'interruption de la parution des Annales Franco-Allemandes. Cette rupture intervint non pas au moment de l'existence de la revue – dont la brièveté n'aurait pas pu le permettre – mais à propos d'un article de Ruge dans le *Vorwärts*. Un fait paraît désormais acquis au milieu de ce tableau assez sur-réaliste : il ressort de la «*Correspondance de 1843*» qui ouvre le numéro double des Annales Franco-Allemandes qu'il revient à K. Marx d'assumer le rôle de «directeur spirituel» (A. Cornu) de la revue.

Enfin, pour que le titre et le programme de la revue fussent justifiés, il fallait amener les Français à y collaborer. Ruge était parti plein d'enthousiasme pour Paris, persuadé que les Français accueilleraient avec joie la «philosophie allemande» qui devait les libérer définitivement de la religion. Il n'en fut que plus déçu devant l'accueil mitigé qui lui fut réservé par Lamenais, Louis-Blanc, Lamartine, Proudhon, Leroux, Cabet, Considérant, etc... Faut-il imputer la raison de cet insuccès, au «déisme» des socialistes français (29) ou au moins pour une partie à ce mélange de présomption, de vanité et de naïveté qui faisait la personnalité de Ruge ? En tout cas, cet échec fut sans doute à l'origine d'une révision déchirante de la part de Ruge qui ne garda du socialisme français qu'une piètre image.

En attendant, dès leur arrivée à Paris, les rédacteurs des Annales Franco-Allemandes s'installèrent le 11 Octobre au n° 38 de la rue Vaneau, dans une maison où logeait déjà Ruge et où habitait également Germain Mäurer, un des membres dirigeants de la Ligue des Justes. Au début de Décembre, Ruge arriva avec sa femme, pensant pouvoir organiser avec Mäurer et Marx une sorte de petit phalanstère. Au cours de son bref séjour en Allemagne, il avait essayé, sans succès, de gagner encore quelques collaborateurs à la revue parmi les anciens de la Gazette Rhénane : Nauwerk et Brüggemann (30).



Le numéro unique des Annales Franco-Allemandes sortit enfin en Mars 44. Il correspond à ce qu'il convient d'appeler l'idéal-type de revue philosophico-politique d'avant-garde des années 44-48. Le sommaire est impressionnant tant par la quantité que par la qualité des articles. Il contient en effet :

– le «Plan» des Annales Franco-Allemandes par Ruge

– la «correspondance de 43» (huit en tout : trois de K. Marx , trois de Ruge, une de Bakounine, une de Feuerbach).

– un *poème* de H. Heine, «Chants en l'honneur du Roi Heine Louis», un autre de Herwegh : «Trahison» (?).

– *chronique juridico-politique* : «Jugement de la Cour suprême d'Appel dans l'instruction ouverte contre le Dr. Jacoby pour crime de haute trahison, de lèse-majesté et d'offense aux lois du pays»

– *essais théoriques* :

«Contribution à la critique de la philosophie du Droit de Hegel» (K. Marx).

«Esquisse d'une critique de l'économie politique» (F. Engels).

– *Document* : «Procès-verbal final de la Conférence des Ministres à Vienne le 12 juin 1834» (C. Bernays. Cet article dénonce, preuve à l'appui, la politique étrangère servile de Guizot face aux puissances contre-révolutionnaires de l'Europe et déclenche une violente campagne anti-gouvernementale en France).

– *Comptes-rendus* :

«La situation en Angleterre. Passé et présent» par Carlyle (F. Engels).

«B. Bauer, la question juive, Brunswick, 1843 ; B. Bauer, De la capacité des Juifs et des Chrétiens d'aujourd'hui de devenir libres, éd. Vingt et une feuilles de la Suisse» (K. Marx).

– Revue de la Presse (31).

*2) – La fin des Annales... ou les Annales franco-allemandes victimes de la mévente.*

La tendance «communiste» des articles de Marx et d'Engels – qui se distinguaient nettement des autres articles sur

le plan théorique ainsi que les attaques violentes de Heine contre le Roi de Bavière qu'il ridiculisait dans une série de poèmes contribuèrent à entraîner la perte de la revue dont l'existence fut fort brève puisqu'il n'en parut qu'un n° double vers fin Février 1844.

Le gouvernement prussien, désireux d'empêcher la publication à l'étranger d'organes radicaux remplaçant ceux qu'il venait de supprimer en Prusse (décret de Janvier 1844 de Von Arnim), s'efforça d'obtenir de Guizot l'interdiction des Annales Franco-Allemandes. Ce qu'il n'a pu obtenir par la pression diplomatique, il l'obtiendra par une voie plus détournée mais aussi redoutable : *la mévente*. N'ayant pas obtenu de suite favorable à ses demandes officielles, il commença par interdire l'entrée en Prusse de toutes les publications du «Comptoir littéraire» et finit par «inculper» à titre préventif Ruge, Marx, Hess et Bernays de haute trahison et de lèse-majesté. L'interdiction de faire pénétrer les Annales Franco-Allemandes en Allemagne, la saisie par la douane de 314 exemplaires constituèrent des coups rudes dont les Annales Franco-Allemandes ne se relevèrent pas.

Coupées de leur clientèle intérieure, les Annales Franco-Allemandes n'avaient rencontré guère plus de succès auprès de l'opinion publique française (32) ni auprès d'un autre «confrère» récemment créé, le *Vorwärts*. Le directeur de ce journal, H. Börnstein, qui voyait dans les Annales Franco-Allemandes un concurrent redoutable auprès de l'émigration allemande, n'hésitait pas à les dénigrer dans un article aussi violent que vide. A cela s'ajoutèrent les ennuis financiers. Après le retrait de Froebel, tout l'apport financier des Annales Franco-Allemandes reposait sur Ruge qui accueillit le numéro un, préparé, conçu et réalisé par K. Marx avec des sentiments mitigés.

Les divergences d'opinion ainsi que les difficultés financières ne tarderont pas à provoquer une brouille qui a toutes les apparences d'une rupture entre les co-fondateurs des Annales Franco-Allemandes. Celle-ci, survenue après celle de la Gazette Rhénane, marquera pour Marx la fin de sa période jeune-hégélienne. Mais contrairement à Ruge qui se complaisait dans des situations équivoques, Marx attendait avec impatience l'occasion de porter ces divergences sur la



place publique : le *Vorwärts* lui offrira cette occasion inespérée.

C'est avec F. Engels, qu'il découvre et admire à la lecture de «Umrisse...» et de «Carlyle...», qu'il allait s'engager de plus en plus résolument dans la voie du communisme révolutionnaire (A. Cornu). Paradoxalement, cette communion dans la pensée et dans la lutte entre ces deux hommes prit naissance en un lieu on ne peut être plus ambigu : *les Annales Franco-Allemandes.*

## V. MARX ET LE VORWARTS (EN AVANT).

Alors que les Annales Franco-Allemandes restent une aventure sans lendemain, le *Vorwärts* est bien vite devenu, par la force des circonstances, un épisode important dans l'opposition prussienne et dans la fondation du mouvement démocratique allemand. Cette révélation nous a été apportée récemment dans un ouvrage remarquable de J. Grandjonc *«Marx et les communistes allemands à Paris, Vorwärts, 1844»* (33), fruit d'une recherche qui aura sa place dans la science marxologique.

Jugeant du rôle de *Vorwärts* dans l'opposition et dans l'émigration allemande avant 1848, il écrit :

> «L'action de *Vorwärts* s'inscrit dans l'ensemble de l'opposition allemande aux régimes réactionnaires de la Confédération germanique, ainsi que dans celui que constitue la presse de l'émigration allemande en Suisse, en France, en Belgique et en Angleterre entre 1830 et 1846, c'est-à-dire dans cette période précédant la Révolution qui voit tout à la fois l'apogée du socialisme puis du communisme et que l'on nomme, d'un point de vue allemand, le *Vormärz*» (34).

Ceci nous amène à nous intéresser d'une part à cette colonie allemande qui sera le fer de lance de la révolution allemande, d'autre part à l'action spécifique du *Vorwärts* et à sa place au sein même de la communauté allemande de Paris.

### *1) – Sociologie de l'émigration allemande (1830-50).*

Le mouvement migratoire allemand trouve son origine, dans les années de 1830 à 1850, dans la conjonction de facteurs multiples : politiques, économiques et idéologiques.

# Vorwärts!



Pariser Deutsche Zeitschrift.

Nr. 70

Die Lage Englands.

Das achtzehnte Jahrhundert.

Feuilleton des Vorwärts.

Deutsche Briefe aus der Gegenwart.

Erste Seite des „Vorwärts!“ Nr. 70 vom 31. August 1844 mit dem Beginn des Artikels „Die Lage Englands. Das achtzehnte Jahrhundert“ von Friedrich Engels



Causes politiques d'abord car tout ce qui s'apparente à la jeune Allemagne — où plus précisément à cette génération d'Allemands nés au lendemain du tourbillon napoléonien — s'est heurté de front, au moment de son entrée dans la vie d'adulte, à une réaction aveugle, réfractaire à toute idée de réforme, qui bloquait le pays dans un passé révolu et bouchait toute issue à l'évolution. Sclérose du régime politique d'autant plus redoutable qu'elle reposait sur un système répressif international dont la clé de voûte était constituée par l'axe Vienne-Berlin-Londres (et loin derrière, Paris).

Cependant jamais ne se serait développée à l'étranger une presse allemande comptant quelques dizaines de titres en Europe et plusieurs centaines aux Etats-Unis si un véritable exode économique n'avait alors affecté l'Allemagne, fournissant le public indispensable à la naissance de cette presse (35). Ainsi, l'émigration était le résultat d'une conjonction de facteurs structurels provoqués par la transition de l'Allemagne vers le capitalisme : son retard industriel, la présence d'un prolétariat semi-rural inemployé, la mévente du blé dûe au protectionnisme anglais.

Nous pourrions, à la suite de J. Grandjonc, distinguer dans ce mouvement deux types d'émigration :

- *l'émigration définitive* lorsqu'il s'agit de paysans réduits à la misère et qui quittent l'Europe définitivement pour aller s'installer en Amérique.

Dans *«Die Geschichte der Lage der Arbeiter unter dem Kapitalismus»* (36), Jürgen Kuczinski donne les chiffres suivants sur l'émigration allemande aux Etats Unis d'Amérique (d'après les statistiques américaines) (37) :

| | | |
|---|---|---|
| 1820-1829 : | 5750 | (pour la décennie) |
| 1830-1839 : | 124720 | ( — ) |
| 1840-1849 : | 385430 | ( — ) |

- *l'émigration temporaire* — mais qui peut devenir parfois définitive — lorsqu'il s'agit des artisans et compagnons «en voyage» qui sont obligés de parfaire leur formation professionnelle hors des frontières de leur pays pour accéder à la maîtrise, ces *«Straubinger»* dont Marx et Engels nous parlent maintes fois dans leurs lettres (38). Or, plutôt que d'al-

ler «à l'étranger» dans un des pays de la Confédération germanique, ces artisans sont surtout attirés, outre la Suisse et la France de l'Est où ils trouvent des conditions linguistiques idéales, par les centres industriels anglais et français : Londres, Manchester, Paris, Lyon, Marseille, etc... où ils sont généralement appréciés pour leur «ardeur au travail», leur «habileté», leur «activité silencieuse» et leur «honnêteté» (39). Un grand nombre s'y fixe, un plus grand nombre encore se contente de passer, travaillant quelques semaines ou plusieurs mois dans un même lieu avant de reprendre le chemin du voyage. Mais comme ces derniers sont constamment remplacés, la masse de la colonie reste stable, croît même singulièrement de 1830 à 1848.

Quelque soit l'itinéraire choisi, la France et Paris en particulier représentent une *étape* dans le processus d'expatriation pour bon nombre d'Allemands comme en témoigne cet extrait d'un «tract» de *Deutsche Tribüne* :

«N'avez-vous pas vu de vos propres yeux camper au bord de la Seine, dans des cabanes misérables, des centaines d'Allemands qui émigrent et gagnent l'Amérique ?» (40).

La présence économique et sociale de l'émigration fut si importante à Paris vers 1844 que les auteurs contemporains avancèrent souvent des chiffres étonnants : de 60 000 à 100 000 Allemands à Paris ! Le prospectus du *Vorwärts* en Novembre 1843 n'a-t-il pas avancé l'estimation courante de 80 000 (chiffres repris par A. Cornu).

D'autre part, une étude de l'ensemble de l'immigration étrangère en France de 1830 à 1850 effectuée par J. Grandjonc (41) permet de situer la réalité au-dessous de ces estimations mais aussi de préciser l'évolution et les mouvements de la colonie allemande à Paris. Elle a donné lieu aux statistiques du tableau de la page suivante.

Mais plus que la «quantité», c'est la *qualité* de l'émigration allemande qui retint l'attention de l'opinion publique française comme l'a bien noté J. Grandjonc :

«Le chiffre de 1844, 40 000 Allemands à Paris, même s'il n'est que la moitié de celui avancé par le prospectus de Vorwärts, est encore respectable et justifie amplement journaux, revues, brasseries, cabinets de lecture pour la colonie allemande, dont la majorité n'est



| Année | Population | | | % des Allemands par rapport aux autres étrangers |
|---|---|---|---|---|
| | Paris* | Etrangers | Allemands | |
| 1831 | 861 436 | 39 000 | 6 700 | 17,2 |
| 1836 | 969 758 | 75 000 | 15 500 | 20,6 |
| 1839 | — | 97 000 | 23 200 | 25,1 |
| 1841 | 1 060 825 | 110 000 | 30 000 | 27,3 |
| 1844 | — | 136 000 | 41 700 | 30,7 |
| 1846 | 1 226 980 | 159 000 | 54 200 | 34,1 |
| 1848 | — | 184 000 | 62 500 | 34,1 |
| 1851* | 1 277 064 | 64 000 | 13 584 | 21,8 |

(Seules les colonnes précédées d'astérisque représentent des résultats du recensement officiels ; les autres chiffres sont obtenus à partir d'analyses comparatives).

pas faite des financiers, des savants, des écrivains, des peintres, des sculpteurs ou des journalistes qui y séjournent, mais, par ordre d'importance croissante : d'employés de commerce, d'orfèvres, de facteurs en instruments de musique, de mécaniciens, de serruriers, de boulangers, de maçons, de typographes, de tisserands, de teinturiers, de tailleurs et de cordonniers» (42).

Une enquête faite par une revue régionale de l'époque *(La Revue du Nord)* note que «l'immigration des Allemands depuis une vingtaine d'années est considérable et forme même une portion importante de ce qu'on peut appeler la population sédentaire (ouvrière)», ou encore que «le bas prix des façons n'arrête pas l'immigration et (que) les ouvriers allemands savent (sic) se contenter de très faibles salaires». En ce qui concerne les typographes, un journaliste constate dès 1835 le fait qu'«il se trouve à Paris tant d'ouvriers imprimeurs allemands que chaque imprimerie en occupe un certain nombre» (43).

Du contact avec ce milieu exploité, en voie de prolétarisation, avec une réalité sociale autre que celle des pays germaniques, avec une classe ouvrière politisée, avec le

ferment que sont les émigrés politiques allemands, souvent obligés de travailler eux aussi comme ouvriers, naît une conscience sociale nouvelle qui se concrétise en de multiples groupes de discussion, clubs ou associations d'artisans, d'où naissent et qui accompagnent des organisations plus importantes, sociétés déclarées ou secrètes dont le but est de renverser l'ordre établi en Allemagne (44). C'est essentiellement parmi ces «compagnons ouvriers» – ces «Straubinger» – que se recrutent les partisans du «socialisme vrai».

Cette sur-politisation de la communauté allemande se traduit, sur le plan organisationnel, par la profusion extraordinaire de structures politiques telles que les associations allemandes, la presse et les agences de presse qui furent parmi les premières au monde.

Parmi les associations, *l'Association patriotique allemande* (Deutsche Volksverein) fut la plus ancienne et subsista jusqu'en Avril 1834. Après son interdiction, les plus convaincus de ses membres fondèrent alors la *Ligue des proscrits* (Bund der Geächteten). Constitutionaliste au moment de sa création, la Ligue évolua sous l'influence des artisans vers le néo-babouvisme qui fournit l'essentiel de leur argumentation sociale et politique. Née d'une scission interne de la Ligue des bannis, la *Ligue des Justes* (Bund der Gerechten) a «vu le jour» en hiver 1836-37. Fruit d'une alliance entre Cabetistes de Paris (H. Ewerbeck, G. Mäurer), Chartistes de Londres (K. Schapper, J. Moll et H. Bauer) et les débris de la «Jeune Allemagne» (G. Weissenbach), la Ligue des Justes a trouvé en K. Schapper un excellent organisateur et fait de l'ouvrage de Wilheim Weitling, *l'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être* (1838), son manifeste.

Ainsi, avant même le lancement des premiers noyaux organisationnels de l'Internationale communiste, tout un travail de préparation, de propagande (intense) et de transformations incessantes des structures politiques est déjà largement entamé, comme l'a confirmé J. Grandjonc :

«Lorsque Marx, Engels et Ph. Gigot eurent fondé au début de l'année 1846 le *Comité de Correspondance communiste* (Kommunistische Korrespondenz-Komitee), les sections londoniennes et parisiennes de la Ligue acceptèrent d'en être correspondants - le processus de rapprochement se terminait par la fusion et la fondation, en juin 1847, de la *Ligue des Communistes* (Bund der Kommunisten)» (45).



La presse qui constitue le support idéologique et l'organe de mobilisation, d'éducation et de ralliement prend de ce fait un caractère essentiel. La présentation que nous en donne J. Grandjonc (46) témoigne à la fois de la richesse et du dynamisme de la presse de l'émigration allemande dans les années 40. Son inventaire ne contient pas moins de 17 titres qui vont de (A) *«Der Huelferuf der deutschen Jugend* (le cri de détresse de la jeunesse allemande) (Septembre-Décembre 41) à (Q) *«Kommunistische Zeitschrift»* (revue communiste, Septembre 1847) en passant par des publications célèbres comme *Deutsch-französische Jahrbücher* (Les Annales Franco-allemandes, Février 44), *Vorwärts* (En Avant, Janvier-Décembre 44), *Blätter der Zukunft* (Feuille de l'avenir, Août 1845-Février 46), *Deutsche Londoner Zeitung* (Journal allemand de Londres, Avril 45-Février 46), *Rheinische Jahrbücher zur Gesellschaftlichen Reform* (Annales Rhénanes pour la réforme sociale, Août 1846), *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* (Journal allemand de Bruxelles, Janvier 47-Février 48).

Le *Vorwärts* tenait, à n'en pas douter, une place de choix dans cet «environnement» idéologique et politique assez particulier :

«Le Vorwärts est un représentant éminent de cette presse, non parce que l'année 1844 se situe à mi-chemin entre la crise nationaliste de 1840 et les révolutions européennes de 1848, mais parce qu'au cours de sa brève carrière, il servit de porte-parole à un très large éventail d'émigrés allemands ; d'abord à ce que toute émigration compte d'aventuriers et de chevaliers d'industrie, puis ou en même temps à des poètes, tel Heinrich Heine ; parce qu'il fut aussi l'organe de la Ligue des Justes et qu'il servit enfin à diffuser la pensée marxiste en genèse» (47).

Il faudrait, pour être complet, ajouter à ce tableau les premières tentatives de création d'agences de presse allemandes – avant même la création de Reuter (1849) et son transfert à Londres en 1851 – dont les plus connues furent :

- *le Central-Bureau für Deutschland* des frères Börnstein (1843-44).
- *le Bureau Central germanique* de Crell et Friedrich (?) (1844-?).
- *le Deutsches Zeitung-Correspondenz-Bureau* (bureau allemand de correspondants de presse) à Bruxelles par Carl Reinhard et Sebastian Seiler, W. Wolf (futur rédacteur de la Nouvelle Gazette Rhénane).
- *le Zeitung-C.B.* fournit, quant à lui, trois ans durant, à la presse allemande des articles des journaux anglais, français et belges et «il n'est pas improbable qu'il ait donné à Marx, Engels ou Ph. Gigot l'idée de leur Comité de correspondance communiste» (48).

*2) – Continuité et discontinuité des «Annales Franco-Allemandes» à «Vorwärts» avant la subversion de K. Marx et des «marxistes».*

A son origine, le Vorwärts fut tout d'abord l'illustration éclatante de la thèse de R. Gossez (chap. IV) à propos de la presse d'avant 48 : un pur produit de l'«officine» Börnstein. Qui est cet homme qui défraya la chronique des années quarante parmi les Allemands à l'étranger ? Un personnage haut en couleurs dont J. Grandjonc nous donne un portrait vivant dans son livre (49).

Correspondant de plusieurs journaux – *Hamburger Correspondent, Frankfürter Oberpostamtszeitung, (Ausburger) Allgemeine Zeitung, Die Deutsche Schnellpost* (de New-York), etc... auxquels il envoie chroniques théâtrales et politiques (préfigurant ainsi la future carrière de chroniqueur de K. Marx au *New-York Daily Tribune)*, c'est surtout son travail de traduction qui lui vaut des protestations véhémentes des revues «spécialisées» allemandes, surtout de la part de *Telegraph für Deutschland* de Gützkow.

C'est autant pour répondre à la «coalition des détracteurs» que pour exploiter le «filon allemand» à Paris qu'il songe, au cours de l'année 43, à créer une agence et un journal. Grâce à un billet à ordre de 3 000 Francs que lui a laissé le compositeur Meyerbeer, Börnstein a pu finalement réaliser son vieux rêve. Le propriétaire du journal, un «prête-nom», étant Alexis Reynaud, et l'imprimeur, Paul Renouard, la fonction de rédacteur en chef revient naturellement à «Henri Börnstein, rédacteur de la *Gazette d'Ausbourg* et directeur du *Bureau central pour l'Allemagne».*



Le lancement du journal fut également tout à fait à la hauteur d'une publication moderne avec diffusion de «placards publicitaires» (prospectus) contenant une fracassante *«Déclaration de la rédaction»* qui tient lieu à la fois de commentaire du titre (En Avant !) et d'énoncé des rubriques du futur journal.

Celles-ci, au nombre de quatorze, «donnent d'ailleurs la même impression de conformisme et d'audace» (50), de mercantilisme et de militantisme que leur promoteur (51) :

1 – Revue de la presse allemande. Chronique des événements en Allemagne.
2 – Souhaits (sic) pour l'Allemagne. Vaste chapitre.
3 – *En Avant* ! (rubrique de l'esprit de progrès en Allemagne).
4 – A rebours (Krebliches) : dénonciation des scandales, des abus et tout ce qui va «à reculons».
5 – *Evénements parisiens.*
6 – Littérature française et allemande. Pour une compréhension réciproque.
7 – Musique française et allemande.
8 – Arts.
9 – Littérature «A rebours».
10 – Echos des salons et rumeurs de la Bourse.
11 – Libre correspondance d'Allemagne.
12 et 13 – Revues des théâtres et des concerts parisiens.
14 – «De tout un peu».

Le résultat immédiat de ce curieux mélange fut qu'au cours des premiers mois de son existence «le vide du journal est assez impressionnant», les ragots de salon prennent le pas sur le reste. En fait, comme l'a souligné J. Grandjonc, la grande activité du Comité de Rédaction fut alors la réalisation d'une entreprise philanthropique qui a pour nom *l'Association parisienne de secours aux Allemands nécessiteux* (Hülfs und Unterstützungsverein für nothleidende Deutsche in Paris) qui servait à l'autre fondateur-aventurier (le vrai) du Vorwärts, *A. von Bornstedt* de couverture à ses va-et-vient chez les représentants diplomatiques de l'Allemagne et de l'Autriche à Paris.

En même temps, toute velléité contestataire – même feutrée – du journal à l'encontre du gouvernement prussien provoquait immédiatement des représailles qui avaient pour effet de bloquer Vorwärts aux frontières allemandes. Et c'est dans ce climat tendu – qui n'est pas sans rappeler le malaise qui entoure l'entrée de Marx, il y a deux ans, à la rédaction de la Gazette Rhénane – qu'interviennent la rupture entre Börnstein et A. von Bornstedt et l'arrivée de l'ancienne équipe des *Annales Franco-Allemandes* (moins Ruge) dans la rédaction du *Vorwärts.*

Il faudrait, à ce propos, employer le terme très gramscien d'«investir» pour caractériser les conditions dans lesquelles les amis de Marx ont conquis la «forteresse» *Vorwärts*. Comme l'a constaté J. Grandjonc, le durcissement du journal résulte, plus qu'il ne la précède, de l'entrée des «humanistes» des Annales Franco-Allemandes.

Indiscultablement, d'autres facteurs contribuent à expliquer le revirement de Börnstein.

Le premier est d'ordre financier. En effet, malgré ses faux bulletins de victoire, le journal périclitait dangeureusement et, pour remonter la pente, avait besoin d'une rédaction plus capable et plus importante : le nombre d'abonnés n'atteignait sans doute pas 500 – il devait, se situer aux environs de 200 – alors que le journal tirait à 1 000 exemplaires.

Le second venait du fait que, privés désormais de leur revue, les rédacteurs des Annales Franco-Allemandes, ainsi que les membres de la Ligue des Justes, avaient intérêt à posséder un organe de presse. Le changement de direction du Vorwärts est né de cette conjonction d'exigences diverses.

Le tournant de Vorwärts se situe courant Mai, avec l'entrée en scène de H. Heine, précédant de peu celle de Bernays qui allait devenir redacteur en chef du journal.

### *3) – La transformation du Vorwärts*

A partir de cet instant (Mai 44), la «relève» des Annales franco-allemandes est désormais assurée. A tel point que les livraisons promises pour la suite des Annales franco-allemandes, et compromises par la disparision prématurée de celles-ci, ont pu être publiées dans Vorwärts comme «*La situation anglaise*» de F. Engels et «*La bureaucratie prussienne*» de K. Heinzen. Avec la nouvelle équipe, le journal est devenu un instrument de réflexion et de formation politique, philosophique, économique digne de la communauté allemande de Paris.



Le comité de rédaction (52) comprend alors : H. Börnstein, Bernays (rédacteur en chef). A. Ruge (qui a écrit 6 articles), K. Marx (2), H. Heine (collaboration exclusivement poétique avec près de 13 poèmes dont un chef-d'œuvre «Allemagne. Un conte d'hiver»), Georg Herwegh (1), Bakounine (1), Schapper (2), *G. Weerth*, G. Weber (9), *F. Engels* (1), *Dr Ewerbeck* (10), J. Bürgers, D'Ester (3), *W. Wolff* (2), *H. Bürgers* (1), M. Hess (6).

Contrairement à la période de la Gazette Rhénance, le rôle de K. Marx auprès du Comité de la rédaction, pour être réel, n'est pas moins discret. Son activité au sein du journal ne se mesure pourtant pas au nombre d'articles signés de lui. Son influence sur le cours de l'histoire de Vorwärts depuis sa conquête est «*exclusivement indirecte*».

Cette discrétion s'explique, non par un quelconque «goût pour la clandestinité» mais par une mutation profonde de sa pensée. Marx traverse alors une période d'évolution profonde faite de recherche et de mise au point déjà amorcée en 1843 et qui ne se terminera provisoirement qu'à Bruxelles en 1845 - 46... avec la rédaction de *l'Idéologie allemande*. Période de gestation qui n'est pas sans en rappeler une autre, celle qui précède la production du *Capital*. Et Paris, au cours de cet épisode bref mais décisif, préfigure déjà Londres au lendemain de la Nouvelle Gazette Rhénane.

Pourtant, si l'influence de Marx n'apparaît pas avec éclat, elle s'exerce néanmoins selon *trois axes principaux* :

D'abord par la discussion de l'actualité politique lors des réunions dans le bureau de Börnstein. Marx imprime ainsi sa marque à six mois d'éditioriaux et d'articles divers de Bernays, de Börnstein et de G. Weber sur l'ensemble du mouvement social en Allemagne. Ensuite, et avant même de pouvoir formuler les termes d'une problématique nouvelle en voie d'élaboration, Marx fait passer dans le journal

des extraits de ses «lectures parisiennes» qui lui paraissent le plus propre à intervenir efficacement dans la formation intellectuelle des lecteurs du Vorwärts :

> «Les auteurs proposés sont d'une part les classiques du XVIIIème siècle, philosophes des Lumières ou révolutionnaires français, d'autre part, des représentants de l'école humaniste ou scientiste allemande du XIXème siècle. L'œuvre de Feuerbach est naturellement à l'honneur, comme propédeutique à un communisme philosophiquement fondé, par opposition au communisme viscéral ou teinté de religiosité des artisans allemands» (53).

Mais à côté de Feuerbach figurent aussi d'autres auteurs socialistes tels que Morelly *(Code de la Nature)*, Lessings *(Ernst und Falk)*, Camille Desmoulins, Marat, Levasseur de Sarthe. Il est intéressant de noter que les ouvrages cités et utilisés par le Vorwärts font partie de la bibliothèque personnelle de Marx ou bien sont attestés par les lectures de 1844, ce qui «justifie pleinement l'hypothèse d'une formation délibérée des lecteurs du journal sous l'influence directe et prépondérante de Marx» (54).

Le troisième axe enfin est caractérisé par l'itinéraire théorique qui va de Marx à G. Weber, un rédacteur important de Vorwärts. La présence de Marx prend ici la forme d'articles signés de G. Weber, où sont analysés certains faits politiques et économiques d'actualité, à la lumière des lectures d'économie politique provoquées par l'*«Esquisse d'une critique de l'économie politique»* de F. Engels. Ces analyses ont ceci de particulier d'être attestées parallèlement et dans les Manuscrits de 44 et dans le Vorwärts.

Dans son ouvrage sur Vorwärts, J. Grandjonc a fait apparaître en pleine clarté cette parenté entre les textes de Weber et les *Manuscrits de 44*, parenté thématique (Révolution française, héritage napoléonien, lectures des économistes français et anglais, etc...) et d'abord, *l'unité théorique* qui sous-tend leurs contributions respectives. «En effet, la démarche analytique et dialectique, ainsi que le contenu théorique, parfois même la formulation, sont de Marx, occasionnellement d'Engels» (55).

Ce constat ne diminue en rien les qualités intrinsèques de G. Weber, ni son talent de «vulgarisateur», ni ses capacités immenses de journaliste. Il suffit, pour s'en convaincre,



de comparer ses articles avec ceux traitant des mêmes sujets de M. Hess.

Mais le résultat le plus remarquable du travail de J. Grandjonc – dont nous ne réflétons ici qu'*un* aspect : celui du rapport qui lie Marx à Vorwärts, – fut d'avoir établi, avec une rigueur exemplaire, cette *extraordinaire continuité* de la pensée marxiste des travaux effectués dans le cadre du journal parisien aux Manuscrits de 44. En ce sens, *Vorwärts* constitue bien le «maillon» indispensable dans la chaîne théorique qui conduit Marx de la critique de la philosophie hégélienne dans les *«Manuscrits de 43»* aux *«Manuscrits de 44»* (56). Dès cet instant, il apparaît clairement que la pratique journalistique fait un avec le processus de pratique théorique et constitue un «moment» fécond dans le travail théorique. Elle a, en plus, l'avantage inégalable de rendre ce processus de la connaissance «intelligible» comme l'a noté excellement J. Grandjonc :

> «Le travail préparatoire aux *Manuscrits* est donc *aussi* (s.p.n. T.V.T.) travail préparatoire aux articles du Vorwärts qu'ils soient de Marx comme de Weber et ce travail est attesté chez Marx justement» (57).

Le second personnage à avoir exercé sur le Vorwärts une influence prépondérante fut H. Heine. Ici, le contraste entre Marx et Heine est frappant. Plus Marx fut discret dans Vorwärts, plus l'influence de Heine y fut éclatante. Avant même la parution du journal, Heine a joui d'une renommée immense auprès des cercles cultivés parisiens, éclipsant son rival Börne (mort en 1837). Mais c'est l'impact de ses poèmes «politiques», notamment *«Les tisserands Silésiens»*, qui fait de lui un poète révolutionnaire par excellence. La présence de Heine dans tous les combats progressistes et démocratiques constitue un élément indispensable, et spécifiquement allemand dans l'histoire des mouvements politiques de l'Allemagne démocratique du milieu du siècle dernier. Sa poésie résume tout le combat démocratique du moment : la révolte des exploités et l'aspiration de l'Allemagne à une ère de liberté ; cette identité entre une poésie et un mouvement *(Vorwärts)* sera consacrée par la parution, dans les derniers numéros du journal, d'un chef-d'œuvre : *«L'Allemagne, un conte d'hiver»*.

*4) – La fin du Vorwärts... et sa résurrection.*

Contrairement aux Annales Franco-allemandes, Vorwärts a bel et bien succombé sous les coups convergents des puissances liées à la Sainte-Alliance. Pourtant, ce ne fut pas un succès de la diplomatie prussienne qui a essuyé rebuffades sur rebuffades avant de pouvoir abattre le journal allemand de Paris. L'opération s'acheva d'ailleurs dans un tollé de protestations déclenché par la presse d'opposition française.

Seuls de tous ses directeurs, Marx et Aldebert von Bornstedt faisaient l'objet des mesures d'expulsion. Commence alors la dispersion de l'équipe rédactionnelle aux quatre coins de l'Europe. Puis la résurrection, en 1847, avec les mêmes hommes et selon un «scénario» identique : fondée par Bornstedt, le *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* deviendra vite, au bout de quelques mois et à la suite d'une campagne de subversion analogue, l'organe des communistes allemands, et terminera son existence dans l'honneur, au lendemain de la tourmente révolutionnaire qui s'abat sur l'Europe. Il n'empêche que Vorwärts représente une étape importante dans la carrière de journaliste et de révolutionnaire de K. Marx, «par la présence simultanée à Paris du groupe d'écrivains qu'y avait attirés l'édition naufragée des Deutsche-Französische Jahrbücher, des membres directeurs de la Ligue des Justes, d'un poète comme Heine, tous provisoirement rassemblés autour du Vorwärts qui ne mérite guère son nom que du jour où il devient leur porte-parole, puis représente pendant quelques mois le centre de réflexion et de la propagande révolutionnaire parmi les Allemands. L'importance du journal à cet égard est soulignée tant par Engels à Barmen ou par Weitling en Angleterre que par Wolff à Breslau ou August Becker en Suisse : il est l'organe de liaison entre de nombreuses petites communautés socialistes et communistes déjà constituées ou qui prennent tout juste conscience de leur appartenance à ce courant politique et social» (58).

En France, son rayonnement ne se limitait pas à la capitale mais s'étendait aussi à Lyon et Marseille, Mulhouse, Strasbourg, et en Suisse où existaient déjà des relais constitués par les clubs de la «Jeune Allemagne» et de la Ligue des Justes, il atteignait Genève, Lausanne, Zurich, Berne, etc... Il était lu jusqu'en Angleterre (Londres) et en Amérique (par l'intermédiaire de l'agence *Deutsche Schnellpost*) sans parler de l'Allemagne où il disposait d'un impressionnant réseau de distribution et de diffusion : Hambourg, Berlin, Breslau (V. Wolff), Rhénanie et Wesphalie (grâce à Hess et Engels), Königsberg, Stuttgart, Munich et... Vienne.



Toutes ces structures d'accueil, une fois conquises et acquises à la cause communiste, serviront plus tard à la *Nouvelle Gazette Rhénane* et à l'implantation de la Ligue des Communistes en Allemagne.

## V. LA DEUTSCHE-BRUSSELER-ZEITUNG OU LA RÉPÉTITION DU VORWARTS.

Le 1er Février 1845, K. Marx était arrivé à Bruxelles après avoir été expulsé de France par le gouvernement Guizot. F. Engels l'y rejoignit en Avril 1845, quelques jours après la publication de son ouvrage *La situation de la classe laborieuse en Angleterre.*

Les deux amis ne tardèrent pas à gagner à leur cause le milieu des intellectuels et des ouvriers allemands. Pour répondre aux exigences de leur combat politique et théorique – nous sommes plongés en plein dans la grande «crise théorique» d'où sortiront l'*Idéologie allemande, les Thèses sur Feuerbach, la misère de la philosophie,* etc... –, Marx et Engels avaient besoin d'un organe de presse aussi efficace et aussi important que le *Vorwärts*. C'est ainsi que dans la capitale belge devait se répéter, en 1847, une affaire semblable à celle de Vorwärts à Paris en 44, avec les mêmes hommes et selon un déroulement identique : fondée par Bornstedt, la Deutsche-Brüsseler-Zeitung (le journal allemand de Bruxelles) sera, au bout de quelques mois, «investie» par les marxistes et deviendra l'organe des communistes allemands.

Voici comment Marx s'explique sur cet investissement de la Deutsche-Brüsseler–Zeitung par ses amis :

«L'opposition de toutes nuances, au lieu de faire le moindre effort sur le plan littéraire et financier, a trouvé plus commode de se



# Deutsche-Brüsseler-Zeitung.

Nr 73. Brüssel, Sonntag den 12. September 1847.

„Deutsche-Brüsseler-Zeitung" Nr. 73 vom 12. September 1847
mit Marx' Artikel „Der Kommunismus des ‚Rheinischen Beobachters'"
und dem Anfang von Engels' Aufsatz „Deutscher Sozialismus in Versen und Prosa"



scandaliser du nom de Bornstedt (...). Du moment qu'il existe feuille d'opposition qui échappe à la censure, dont le gouvernement prend fort ombrage, et dont le rédacteur, *par la logique même de l'entreprise* (s.p.n., T.V.T.), se montre enclin à favoriser toute initiative progressiste, ne faudrait-il pas avant tout exploiter cette occasion et, si l'on trouve que la feuille a des lacunes, faire en sorte de les combler ! Mais non, nos Allemands ont toujours mille bonnes raisons *in petto* pour expliquer pourquoi il faut laisser passer l'occasion sans la saisir. Une occasion de faire quelque chose ne fait que les mettre dans l'embarras» (59).

La conquête de la Deutsche-Brüsseler-Zeitung passa d'autant plus inaperçue, à Bruxelles, que la presse radicale belge était imprégnée, de par sa situation géographique, de ce *cosmopolitisme idéologique* qui explique la présence des courants socialistes les plus divers (60).

Très vite, le journal est devenu la cible privilégiée des gouvernements réactionnaires qui entreprirent de la faire interdire par le gouvernement belge «et si ce nouveau journal n'est pas interdit, ce n'est pas faute de démarches diplomatiques prussiennes et françaises : il cesse de lui-même de paraître en Février 1848 à l'annonce de la révolution parisienne, tandis que Marx et sa femme sont emprisonnés, puis expulsés de Belgique pour se retrouver début Mars à Paris en compagnie des autres communistes allemands de Londres et de Bruxelles» (61).

## La Deutsche-Brüsseler-Zeitung et l'histoire de la Ligue des Communistes.

Peut-être mieux que *Vorwärts*, le rôle de la Deutsche Brüsseler-Zeitung pendant cette période cruciale de la formation du *matérialisme historique* et de l'organisation du prolétariat révolutionnaire européen montre le caractère *indissociable* du rapport entre la maturation d'un mouvement politique et les moyens idéologiques qu'il se donne dans son processus de développement.

Dès leur arrivée sur le sol belge, Marx et Engels avaient eu pour préoccupation essentielle de donner une base scientifique à «leur» socialisme. Convaincus du caractère international du mouvement communiste — en ce sens, la leçon du séjour et des expériences parisiens avait largement servi —

ils se proposèrent de gagner à leurs vues le prolétariat européen. Pour atteindre cet objectif, il fallait créer de toutes pièces, et ce, parallèlement à l'effort théorique de clarification et de mise en place d'une nouvelle conception de l'histoire, de la lutte politique, les relais indispensables permettant de joindre d'un bout à l'autre du continent européen, les foyers révolutionnaires existants ou potentiels (62).

Le point de départ de ce travail d'organisation a été le *Comité de correspondance* qu'ils avaient créé à Bruxelles au début de 1846 avec le Belge Philippe Gigot. Instrument «merveilleux et souple» qui accomplit un énorme travail en tant que centre d'organisation et de divulgation de l'idéologie communiste, en particulier dans le milieu de la Ligue des Justes.

C'est par des *circulaires lithographiées* que ce comité mena la lutte contre les conceptions artisanales de Weitling, confondu par Marx au cours d'un affrontement – (le combat prend désormais une tournure de plus en plus violente entre les partisans des nombreuses «sectes» concurrentes) à Bruxelles le 30 Mars 1846 ; qu'une campagne peut être menée contre les tenants du «socialisme vrai» et de tout socialisme à teinte religieuse, en particulier contre Hermann Kriege, rédacteur du *Volkstribun* de New-York, accusé de transformer la pensée sociale en une «rumination sur l'amour» et de confondre «communisme» et «communion» ; que fut affermi l'ascendant de Marx sur certains journaux juqu'alors tiraillés entre le socialisme «vrai» et le courant «marxiste», comme le *«Westfälischer Dampfboot»* (Le Vapeur de Wesphalie) : «Un vaste travail de clarification et de structuration put être ainsi opéré, qui portait à la fois sur la nature du socialisme et le but à atteindre au cours de la prochaine révolution» (63).

Le résultat de ce travail préliminaire fut la conquête de la seconde «casemate» de l'idéologie petite-bourgeoise : la subversion par les marxistes de la *Ligue des Justes* grâce à la conjonction des éléments suivants :

1 – L'influence des *«démocrates fraternels»* (Fraternal Democrats) (1845), structure mise en place lors du premier séjour de Marx à Londres avec l'aide des partisans de l'aile gauche du mouvement chartiste (supra).

2 – La «conversion» au marxisme de Schapper et de Moll, Karl Pfänder et Georg Eccarius.

3 – La défaite *politique* de Weitling et du socialisme utopique. Désormais le terrain est suffisamment déblayé pour penser aux futurs affrontements, jugés imminents, entre la bourgeoisie et la classe ouvrière européennes. Le pressentiment de l'imminence d'une révolution accélère les préparatifs. En septembre 1847 avait paru à Londres le *Kommunistische Zeitschrift* (la revue communiste) qui donnait des directives aux mouvements communistes en cas de révolution. Ce fut le triomphe éclatant des *thèses de 47* formulées par K. Marx et surtout par F. Engels dans la Deutsche -Brüsseler-Zeintung : la classe ouvrière devait considérer que son principal ennemi était la féodalité, et en conséquence chercher, aux côtés de la bourgeoisie, à s'assurer des droits de réunion et de presse. Une stratégie de lutte concrète étant tracée en grandes lignes, il reste désormais aux Communistes à se donner un programme théorique et politique à long terme. L'idée du Manifeste est née.

Après les ultimes résistances des partisans de Weitling, les thèses *marxistes* avaient triomphé sur toute la ligne au cours des réunions de Décembre 1847 à Londres. Au cours de la même session, Marx et Engels se sont vus confier la tâche de rédiger un *«Manifeste communiste»*.

Leur hégémonie sur la Ligue des Justes étant désormais assurée, les deux amis continuent le travail amorcé, prolongent et étendent l'organisation du mouvement communiste. Le *«Deutsche Arbeitverein»* (Union ouvrière allemande) fut créé et dirigé par un ouvrier d'origine hongroise, Karl Wallau, avec W. Wolff comme secrétaire (64).

Parallèlement à ce travail d'organisation des *noyaux nationaux* (anglais, belge, allemand), Marx est aussi très actif dans la formation des groupes *internationaux*. C'est ainsi qu'il entre comme vice-président à la *Société démocratique* que dirige l'avocat Jottrand et dans laquelle sont entrés un grand nombre d'émigrés polonais, français et allemands ; c'est ce groupement qu'il représente en Novembre au Congrès londonien des *Fraternal Democrats*, à l'occasion duquel F. Engels définit la notion d'une *«Internationale du Prolétariat»*.

A ces différents organes, il faut une structure de liaison, et ce fut le rôle assigné à la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung*.

Rôle *politique* d'abord car Marx en fera une excellente tribune pour amplifier la lutte qui se déroule alors avec intensité en Prusse à l'occasion de la réunion du Landtag (65) :

> «Il importe en effet, aux yeux de Marx, de faire la démonstration que les ouvriers ont un rôle à jouer dans la révolution démocratique qui se profile à l'horizon, et que, contrairement à ce que leur conseillent les «socialistes vrais», leur intervention est indispensable aux côtés de la bourgeoisie, tant que le sytème féodal ne sera pas liquidé» (66).

Rôle *théorique* ensuite dans la mesure où, sous l'impulsion de K. Marx et F. Engels s'intensifie dans la Deutsche-Brüsseler-Zeitung une campagne d'une violence inouïe contre les adversaires du «socialisme scientifique» : l'idéologie petite-bourgeoise et ses illusions réformistes (Proudhon), le radicalisme putschiste à la Heinzen, l'alliance contre-nature entre le gouvernement féodal et la classe ouvrière préconisée par Hermann Wagener dans le *Rheinischer Beobachter* (l'observateur rhénan).

L'année 48 verra éclore le fruit de ce travail de «taupe» mené par K. Marx et F. Engels depuis leur entrée dans la vie politique. Les efforts ininterrompus livrés depuis 1840 ont donné leurs fruits au... printemps 48.

Sur le plan *organisationnel*, les structures révolutionnaires créées durant cette période cruciale entrent peu à peu dans la phase d'activité. Dans plusieurs villes allemandes, grâce au retour d'artisans émigrés, se créent des Arbeitervereine (Unions ouvrières) qui connaissent et propagent les idées de Marx. D'anciens collaborateurs et amis du *Vorwärts* se répandent à travers toute l'Allemagne et commencent le travail de propagande et de subversion : *W. Wolff* en Silésie, *Georg Weber* à Kiel, *G.A. Köttgen* à Elberfeld, *Heinrich Bürgers* et le Dr. *R. Daniels*, etc... à Cologne. Mais le plus remarquable d'entre eux était le médecin *Karl d'Ester*, un des anciens rédacteurs de la *Rheinische Zeitung*.

D'Ester, en effet, avait réussi à se faire élire au Conseil municipal de Cologne en Novembre 46 ; il y avait mis sur pied une alliance politique avec les représentants de la petite bourgeoisie libérale, mis en place un noyau en relation avec le Comité de Bruxelles, la Ligue des Communistes, dans lequel entrèrent à côté de M. Hess et du Dr. Andréas Gottschalk, des officiers exclus de l'armée prussienne : F. Anneke et A. Willich (67).



En même temps, le combat théorique qui a fait rage durant l'existence de la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* trouvera son terme logique dans l'achèvement d'un texte de combat : le *Manifeste du Parti Communiste* (68).

Pris dans la trajectoire d'un processus qui commence avec le *Vorwärts* et qui s'achève avec la fin de la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung*, le Manifeste est bien le produit (le point d'arrivée) d'une lutte menée par Marx et Engels depuis leur rencontre à Paris ; il correspond à une «époque du socialisme et du communisme utopiques», celle des «sectes révolutionnaires» mais aussi «celle du premier essor et des premières batailles pour le mouvement syndical et politique de masse» (69).

Avec la *«Misère de la Philosophie»*, il constitue «les premiers exposés cohérents du matérialisme historique ; c'est-à-dire les premiers textes de Marx dont la position théorique soit irréductible à toute forme antérieure, où la position spécifique du prolétariat devient dominante en même temps qu'elle trouve sa formulation. La rupture est à la fois théorique et politique» (70).

## VII. POURQUOI LA NEUE RHEINISCHE ZEITUNG ?

### *1) – La direction du mouvement révolutionnaire européen.*

Lorsqu'il apprit la victoire du peuple de Paris, F. Engels écrivit dans la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* ces lignes enthousiastes :

> «Par cette glorieuse révolution, le prolétariat français s'est replacé à la tête du mouvement européen. Espérons que l'Allemagne suivra. C'est maintenant ou jamais qu'elle doit sortir de l'humiliation. Si les Allemands ont quelque énergie, quelque fierté et quelque courage, nous pourrons nous écrier dans quelques semaines «Vive la République allemande»» (71).

Le travail commun de K. Marx et F. Engels au cours de cette année s'inscrit dans ce double objectif : la direction du mouvement révolutionnaire européen et l'organisation du prolétariat allemand.

Tous les témoignages s'accordent pour reconnaître la force mobilisatrice de la Révolution française sur le mouvement révolutionnaire du prolétariat européen.

Friedrich Leissner, un des pionniers du mouvement ouvrier allemand, évoqua en ces termes ces journées inoubliables : «Je suis incapable de décrire l'impression que nous fit cette nouvelle. Un vertige d'enthousiasme s'empara de nous. Un seul sentiment, une seule pensée nous remplissait : nous donner corps et âmes à la libération de l'humanité !» (72).

A Bruxelles, à Londres, la nouvelle tombe comme la foudre : le prolétariat a renversé Louis-Philippe, «roi des banquiers» ; partout, malgré la troupe menaçante, les masses populaires descendaient dans la rue, «on criait «vive la République», on chantait la «Marseillaise», on se bousculait, on poussait et on était poussé» raconta F. Engels qui, expulsé de Paris, séjourna de nouveau à Bruxelles. Voici venu le jour tant désiré par Marx et ses compagnons de lutte où les masses populaires passent à l'action et où la réaction est secouée presque dans ses tréfonds (73).

Il s'agit de canaliser ce flux révolutionnaire qu'embrasent les guerres italienne et suisse, la révolution française, le mouvement insurrectionnel qui gagne l'Allemagne du Sud, la révolte polonaise et hungaro-slave... dans le sens de l'histoire, de préparer la masse prolétarienne à d'autres confrontations où elle passe de la *position* d'une *force d'appoint* à la bourgeoisie révolutionnaire à celle de son principal adversaire, de fixer le prochain rendez-vous de l'Histoire.

Ainsi, le mois de Février fut marqué par une activité fébrile pour tous les membres de la Ligue des Communistes à Bruxelles. Au lendemain des événements de Paris et devant la multiplication des signes avant-coureurs d'autres événements graves sur le continent, le Comité Central de la Ligue à Londres avait transféré ses pouvoirs à la commune bruxelloise, et celle-ci se transforma en Comité central placé sous la direction de K. Marx et de F. Engels.



Sous leur impulsion, et pour faire face aux événements, les communistes et les ouvriers révolutionnaires allemands vivant dans la capitale belge et appartenant soit à *l'Union bruxelloise des ouvriers allemands,* soit à la *Société démocratique* sont invités à donner le meilleur d'eux-mêmes, en participant de manière intense au travail de préparation révolutionnaire, en liaison avec les Belges militant quant à eux pour l'avènement de la République. Sur la proposition d'Engels, la Société démocratique décida de se réunir tous les jours après la Révolution parisienne alors que le rythme avait été jusque là d'une réunion par semaine.

Mais soumis bientôt à une pression policière de plus en plus agressive, le Comité Central décida le 3 Mars 1848 de transférer à Paris, centre de la Révolution mondiale, la direction de la Ligue des Communistes et K. Marx fut chargé de former la nouvelle direction et d'y prendre en charge toutes les affaires de la Ligue (74).

La décision venait d'être prise et le procès-verbal rédigé quand la police belge fit irruption dans le logement de K. Marx, l'arrêta et l'emmena de force pour l'expulser hors des frontières. Sitôt arrivé à Paris sur l'invitation du gouvernement républicain, Marx – rejoint bientôt par F. Engels – prend contact avec ses amis. Avec l'arrivée de Schapper, Moll et Heinrich Bauer, c'est le noyau londonien qui se rallie à la nouvelle direction renforcée par l'arrivée de W. Wolff et de Karl Wallau de Bruxelles. Le regroupement de ces composantes a donné lieu à la constitution de la nouvelle autorité centrale de la Ligue. Marx est élu au poste de Président, Schapper à celui de secrétaire. Engels, absent, fût élu membre de l'Autorité centrale.

Presque quotidiennement, ses membres se réunissent et délibèrent sur les mesures à prendre. Très vite, toute leur attention est concentrée sur l'Allemagne, et notamment sur ses deux plus grands Etats, la Prusse et l'Autriche.

Le 13 Mars, la population laborieuse de Vienne élève des barricades ; Metternich est renversé et ne doit la vie sauve qu'à la fuite, tandis que l'Empereur, impuissant, est obligé de composer avec la bourgeoisie libérale.

Mais c'est dans les rues de Berlin que quelques jours plus tard, le 18 Mars, les luttes révolutionnaires atteignent leur

**Neue Rheinische Zeitung.**
**Organ der Demokratie.**

№ 1. Köln, Donnerstag, 1. Juni 1848.

Erste Seite der „Neuen Rheinischen Zeitung" Nr. 1 vom 1. Juni 1848



point culminant. Après une bataille de rues de seize heures, les ouvriers, les artisans, les petits-bourgeois et les étudiants triomphent de la «splendide armée de guerre» (75) du Roi qui cède devant le déferlement de la foule.

*2) – L'Organisation du prolétariat allemand. Contre le putschisme.*

Pourtant, ces événements ne sont pas les seuls à justifier l'attention de K. Marx, F. Engels et de leurs compagnons de la Ligue. Des difficultés internes liées à l'organisation ou plutôt au manque d'organisation et de maturité politique de l'émigration allemande démontrent l'urgence d'un *débat interne* sur la ligne à suivre dans la conjoncture allemande et européenne actuelle.

Dès son arrivée à Paris, Marx est confronté à cette «ivresse révolutionnaire» qui pousse bon nombre d'Allemands, ces «Straubinger» travaillés par le mal du pays, à suivre le mot d'ordre aventureux des démocrates petits-bourgeois comme Bornstedt et Herwegh selon lequel ils doivent mettre sur pied des «corps francs» et porter la liberté en Allemagne sur la pointe des baïonnettes.

Ils ont constitué une Association, *l'Association démocratique allemande*, recrutent une légion allemande et préparent leur rentrée militaire en Allemagne.

Marx fut pratiquement seul à faire face à la tempête en s'élevant contre ce projet (séance du 6 Mars). Pour Marx, une révolution ne s'importe pas. Elle dépend des contradictions internes entre les classes antagonistes et du degré de maturation du peuple. L'explosion révolutionnaire imminente en Allemagne risque au contraire d'être compromise par une opération armée car la réaction l'utiliserait aussitôt en sa faveur en jouant habilement sur le nationalisme allemand (76).

Pour faire échec à la fraction de Bornstedt-Herwegh, à l'initiative de Marx, les quatre «communes» parisiennes de la Ligue des Communistes décident de constituer un «Club» public des ouvriers allemands qui feront contre-poids à l'Association démocratique et le 9 Mars, un projet de statut est prêt à être adopté. Cette phase de l'activité politique parisienne de Marx démontre bien le caractère intime des

liens entre la direction du mouvement révolutionnaire européen et la mise sur pied de l'organisation du prolétariat allemand, tâches qui exigent de plus en plus la présence d'un organe de propagande et d'information et justifient la création d'un journal du Parti ouvrier allemand.

*3) – La Révolution de Mars et la nouvelle conjoncture allemande.*

Les combats qui se sont déroulés le 18 Mars sur les barricades de Berlin sont le point culminant de la Révolution en Allemagne. Devant le déferlement populaire, le Roi de Prusse cède et confirme la promesse d'introduire des réformes libérales. Dès le mois de Mars, un pas de plus dans le sens d'une concession face aux revendications de la grande bourgeoisie : un nouveau ministère est constitué, ayant à sa tête Camphausen et Hansemann, banquiers et industriels bien connus de l'Opposition libérale... de la Rhénanie surtout.

Afin d'accélérer et de diriger le cours de la Révolution, K. Marx s'empressa de reconstituer le Comité central de la Ligue des Communistes qui se composa de six membres, trois anciens du Comité de Bruxelles (K. Marx, F. Engels, W. Wolff) et trois anciens du Comité central de Londres (H. Bauer, J. Moll et K. Schapper). Le 1er Avril, ce Comité lançait une proclamation dans laquelle il fixait en 17 points les réformes essentielles demandées par le Parti communiste en Allemagne :

1) – Toute l'Allemagne constitue une République *une* et *indivisible* ;
2) – Tout Allemand âgé de 21 ans est électeur et éligible ;
3) – Les représentants du peuple reçoivent une allocation ;
4) – *Armement général du peuple.* L'armée est en même temps une armée de travailleurs et contribue à l'organisation du travail ;
5) – L'administration de la justice est gratuite ;
6) – Toutes les charges féodales sont abolies sans indemnités ;
7) – Les domaines princiers et féodaux, les mines et les carrières sont transformés en propriétés de l'Etat. Dans ces domaines, l'exploitation se fera en grand, selon les procédés les plus modernes, au profit de la collectivité ;



8) – Les hypothèques dont sont grevés les biens des paysans sont déclarées propriétés de l'Etat. Les intérêts de ces hypothèques sont payés à l'Etat sous la forme d'impôts ;
9) – Dans les régions où le fermage est développé, celui-ci est payé à l'Etat sous la forme d'impôts ;
10) – Les banques privées sont remplacées par une banque d'Etat, dont le papier a cours forcé ;
11) – Tous les moyens de transport : chemins de fer, canaux, bateaux, routes deviennent la propriété de l'Etat ;
12) – Tous les fonctionnaires reçoivent le même traitement, avec un supplément pour charges de famille ;
13) – Séparation totale de l'Eglise et de l'Etat ;
14) – Limitation du droit à la succession ;
15) – Aménagements de forts impôts progressifs et suppression des impôts de consommation ;
16) – Création d'ateliers nationaux. L'Etat garantit les moyens d'existence de tous les travailleurs et assure l'entretien de ceux qui sont incapables de travailler ;
17) – Instruction générale et gratuite du peuple.

Si nous comparons ce programme en 17 points au passage du Manifeste du Parti communiste (les 10 points), les similitudes et les différences sautent aux yeux. La rédaction de ce texte, destiné à l'Allemagne, non seulement réitère les principaux points du Manifeste mais innove de manière sensible. Si les points 6, 7, 10, 11, 14, 15, 16, 17 trouvent bien leur «correspondant» dans les «10 points» du Manifeste (4, 1, 5, 6, 3, 2, 7, 10) – à quelques variantes stylistiques près –, il n'en est pas de même des points 1, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 12, 13.

La présence de ces «points» répond à plusieurs types de préoccupations :
a) – La délimitation dans le temps et dans l'espace d'un champ d'action précis : l'Allemagne en voie de réalisation d'une démocratie libérale avancée (le terme vient tout droit du Manifeste).
b) – La réaffirmation d'une des thèses d'Engels selon laquelle la Révolution démocratique bourgeoise non seulement peut mais doit préparer (contenir) les germes d'une prochaine révolution prolétarienne. D'où toute l'importance que Marx et Engels accordent à la question de *l'armement géné-*

Forderungen
der
**Kommunistischen Partei**
in
Deutschland.

„Proletarier aller Länder vereinigt Euch!"

1. Ganz Deutschland wird zu einer einigen, untheilbaren Republik erklärt.

2. Jeder Deutsche, der 21 Jahre alt, ist Wähler und wählbar, vorausgesetzt daß er keine Kriminalstrafe erlitten hat.

3. Die Volksvertreter werden besoldet, damit auch der Arbeiter im Parlament des deutschen Volkes sitzen könne.

4. Allgemeine Volksbewaffnung. Die Armeen sind in Zukunft zugleich Arbeiter-Armeen, so daß das Heer nicht blos, wie früher, verzehrt, sondern noch mehr producirt, als seine Unterhaltungskosten betragen.

Dieß ist außerdem ein Mittel zur Organisation der Arbeit.

5. Die Gerechtigkeitspflege ist unentgeltlich.

6. Alle Feudallasten, alle Abgaben, Frohnden, Zehnten, ɪc., die bisher auf dem Landvolke lasteten, werden ohne irgend eine Entschädigung abgeschafft.

7. Die fürstlichen und andern feudalen Landgüter, alle Bergwerke, Gruben, u. s. w., werden in Staatseigenthum umgewandelt. Auf diesen Landgütern wird der Ackerbau im Großen und mit den modernsten Hülfsmitteln der Wissenschaft zum Vortheil der Gesammtheit betrieben.

8. Die Hypotheken auf den Bauerngütern werden für Staatseigenthum erklärt. Die Interessen für jene Hypotheken werden von den Bauern an den Staat gezahlt.

9. In den Gegenden, wo das Pachtwesen entwickelt ist, wird die Grundrente oder der Pachtschilling als Steuer an den Staat gezahlt.

Alle diese unter 6, 7, 8 und 9 angegebenen Maaßregeln werden gefaßt, um öffentliche und andere Lasten der Bauern und kleinen Pächter zu vermindern, ohne die zur Bestreitung der Staatskosten nöthigen Mittel zu schmälern und ohne die Produktion selbst zu gefährden.

Der eigentliche Grundeigenthümer, der weder Bauer noch Pächter ist, hat an der Produktion gar keinen Antheil. Seine Konsumtion ist daher ein bloßer Mißbrauch.

10. An die Stelle aller Privatbanken tritt eine Staatsbank, deren Papier gesetzlichen Kurs hat.

Diese Maßregel macht es möglich, das Kreditwesen im Interesse des ganzen Volkes zu regeln und untergräbt damit die Herrschaft der großen Geldmänner. Indem sie nach und nach Papiergeld an die Stelle von Gold und Silber setzt, verwohlfeilert sie das unentbehrliche Instrument des bürgerlichen Verkehrs, das allgemeine Tauschmittel, und erlaubt, das Gold und Silber nach außen hin wirken zu lassen. Diese Maaßregel ist schließlich nothwendig, um die Interessen der konservativen Bourgeois an die Revolution zu knüpfen.

11. Alle Transportmittel: Eisenbahnen, Kanäle, Dampfschiffe, Wege, Posten, ɪc., nimmt der Staat in seine Hand. Sie werden in Staatseigenthum umgewandelt und der unbemittelten Klasse zur unentgeltlichen Verfügung gestellt.

12. In der Besoldung sämmtlicher Staatsbeamten findet kein anderer Unterschied statt, als der, daß diejenigen mit Familie, also mit mehr Bedürfnissen, auch ein höheres Gehalt beziehen als die Uebrigen.

13. Völlige Trennung der Kirche vom Staate. Die Geistlichen aller Konfessionen werden lediglich von ihrer freiwilligen Gemeinde besoldet.

14. Beschränkung des Erbrechts.

15. Einführung von starken Progressivsteuern und Abschaffung der Konsumtionssteuern.

16. Errichtung von Nationalwerkstätten. Der Staat garantirt allen Arbeitern ihre Existenz und versorgt die zur Arbeit Unfähigen.

17. Allgemeine, unentgeltliche Volkserziehung.

Es liegt im Interesse des deutschen Proletariats, des kleinen Bürger- und Bauernstandes, mit aller Energie an der Durchsetzung obiger Maaßregeln zu arbeiten. Denn nur durch Verwirklichung derselben können die Millionen, die bisher in Deutschland von einer kleinen Zahl ausgebeutet wurden und die man weiter in der Unterdrückung zu erhalten suchen wird, zu ihrem Recht und zu derjenigen Macht gelangen, die ihnen, als den Hervorbringern alles Reichthums, gebührt.

**Das Comite:**

Karl Marx. Karl Schapper. H. Bauer. F. Engels.
J. Moll. W. Wolff.

Flugblatt mit den
„Forderungen der Kommunistischen Partei
in Deutschland"



*ral du peuple*, et de la création d'une «armée de travailleurs» (point 4), absolument introuvable dans le Manifeste du Parti communiste. Le même souci de neutraliser la bureaucratie d'Etat dans le point 12, également nouveau, sera *repris*, approfondi ultérieurement dans *Le 18 Brumaire de L. Bonaparte*.

En reprenant les mesures préconisées «pour les pays les plus avancés» (77) et en les appliquant au cadre d'une Allemagne retardataire, Marx, Engels et leurs camarades de lutte entendent s'affirmer comme les véritables dirigeants d'un mouvement politique spécifique, d'un type nouveau, bref comme les chefs du mouvement *prolétarien* allemand.

Ainsi, tandis que la bourgeoisie libérale ne demande, dans ses proclamations, qu'une monarchie constitutionnelle dotée d'institutions bourgeoises, tandis que les démocrates petits-bourgeois demandent une République fédérale qui serait la reproduction, à l'échelle allemande, de la «petite» Suisse, Marx et Engels placent en tête de leurs revendications le mot d'ordre : «Toute l'Allemagne sera une République *une* et *indivisible*» (point 1). Alors que la bourgeoisie tente de s'«entendre» avec la bureaucratie et l'Etat féodal, que les petits-bourgeois se contentent de vagues libertés démocratiques, Marx et Engels se donnent comme objectif immédiat pour le prolétariat allemand de mettre fin, avec l'aide des forces démocratiques bourgeoises, à l'hégémonie féodale, et en particulier à l'hégémonie de la Monarchie réactionnaire prussienne sur l'Allemagne révolutionnaire (les points 6, 7, 12, 13). Toutes ces revendications tendent en effet à dépouiller la classe féodale de tout son pouvoir politique, en «extirpant» les racines économiques et sociales du système féodal, en «neutralisant» ses appareils idéologiques d'Etat (point 13).

Mieux même que les 10 points du Manifeste, les «17 revendications» reprennent et consolident les acquis des analyses conjoncturelles précédentes de Marx et Engels sur le *statu quo allemand*. Ils se présentent comme la solution logique et nécessaire des problèmes posés par la nouvelle situation.

Pourtant, «ce programme à tendance nettement communiste était plus adapté à la situation de la France qu'à celle

de l'Allemagne, où il s'agissait, non pas de détruire le régime bourgeois mais au contraire de l'instaurer et d'aider la bourgeoisie à abattre la monarchie absolue et la féodalité»(78).

De plus, contrairement à ce qui s'est passé en France où la Révolution de Paris gagna «comme une traînée de poudre» la plupart des provinces, le mouvement a éclaté successivement de manière *quasi-indépendante* en Prusse et en Autriche, à Berlin et à Vienne. Au lieu de provoquer le processus d'imitation à la française, la Révolution de Mars apparaît comme un épouvantail propre à faire peur à la classe possédante allemande qui en saisit le prétexte pour se ranger, dès les premiers succès obtenus, du côté du gouvernement conservateur. Certes, nous n'en sommes pas à la première trahison de la bourgeoisie allemande. Déjà lors de la révolte des tisserands de Silésie, un tel revirement fut en son temps dénoncé par K. Marx (79).

Toujours est-il qu'en Prusse, au lendemain des événements de Mars, *une alliance de fait* fut conclue entre le Roi et la grande bourgeoisie qui fut chargée de constituer un gouvernement pour gérer les intérêts communs des classes possédantes avec l'appui de la bureaucratie et de l'armée et ce, en dépit de l'hostilité grandissante de la camarilla qui entourait le Roi

Dans les Etats moyens du Centre de l'Allemagne, où prédominent les classes moyennes, petits artisans et paysans et qui jouissaient depuis 1830 d'une Constitution analogue à celle de la France, la bourgeoisie se contenta de donner à ces Constitutions un caractère plus libéral.

Ainsi se posait au moment du retour des révolutionnaires sur le sol allemand, un double problème relatif à l'ensemble des pays allemands que la révolution venait de libérer : le problème de *l'unité allemande* et celui du régime politique à donner à l'Allemagne unifiée.

Face à l'alliance des classes féodales et de la petite-bourgeoisie détentrice (avec la noblesse) de l'appareil d'Etat, à la faiblesse relative de la bourgeoisie et du prolétariat, enfin à l'ambivalence des classes moyennes, quelle stratégie faut-il appliquer dans le stade actuel de la Révolution allemande ?



Il ressort des *textes de 47* (80) que la stratégie prolétarienne en ce qui concerne l'Allemagne est fixée en *deux* temps : aider d'abord la bourgeoisie à se débarrasser des féodaux, tout en introduisant des éléments susceptibles de faire pencher le rapport de forces en faveur du prolétariat (1er temps) ; et n'est que dans une Allemagne dominée par la bourgeoisie triomphante que le prolétariat pourrait et devrait se soulever contre celle-ci pour parachever la révolution communiste (2ème temps).

Cette *tactique nouvelle*, préconisée sans aucune ambiguïté possible par F. Engels dans les textes (publiés ou non) de 1847, devait encore une fois mettre les partisans de K. Marx et F. Engels en opposition avec les courants sectaires représentés au cours de cette période par le Dr. Andréas Gottschalk (81).

C'est pour ne pas compromettre la marche de la Révolution que Marx – rompant avec *l'Association ouvrière* contrôlée par Gottschalk – fonde au milieu d'Avril, à côté de celle-ci et de *l'Association des ouvriers et des employeurs* (qui groupait surtout les petits patrons et des artisans), une *Association démocratique* qui se proposait d'unir sur la base la plus large tous les démocrates.

Egalement pour ne pas effrayer les modéres qui souhaitent l'instauration d'une monarchie constitutionnelle, l'Association démocratique laisse en suspens la question de la forme du gouvernement, confiant ce soin au Parlement de Francfort et fait élire un libéral modéré pour la représenter.

Cette même souplesse stratégique a décidé Marx à transformer une fois de plus la Ligue des Communistes, à concentrer l'action des militants dans les Associations démocratiques à travers l'Allemagne, et devant la résistance de quelques membres, à user de son pouvoir de Président pour dissoudre les «communes» dissidentes.

C'est enfin dans cette perspective que Marx et Engels ont décidé de fonder la *«Neue Rheinische Zeitung»* afin qu'elle devienne «l'organe principal du mouvement révolutionnaire allemand».. Ceci dans le but de constituer un vaste lieu de rassemblement de toutes les forces démocratiques et d'isoler du même coup l'Etat bureaucratique féodal.

Dans un article écrit par Engels en 1885, ce dernier explique l'urgence de cette mesure-fonder un quotidien propre à l'organisation révolutionnaire – par l'inadéquation totale des méthodes utilisées jusqu'ici par les membres de la Ligue qui pose l'acuïté du problème des *coordination* et *d'unité* de l'action révolutionnaire entre les *Unions ouvrières* disséminées un peu partout en Allemagne (82).

Ainsi, dans l'esprit de ses fondateurs, la *Nouvelle Gazette Rhénane* (N.G.R.) est créée sous un double signe, une double exigence – qu'elle parviendra à remplir jusqu'au bout – à savoir : impulser le mouvement européen contre la réaction internationale, diriger le prolétariat allemand dans la phase actuelle de la *«Révolution démocratique bourgeoise»* en dehors de tout sectarisme.

*4) – Conjoncture européenne et stratégie internationale de la Nouvelle Gazette Rhénane.*

A travers les discours sur la Pologne, il est possible de saisir la cohésion dans la théorie et la tactique révolutionnaire de K. Marx et F. Engels face au double problème posé par l'évolution de la conjoncture nationale-allemande et internationale-européenne.

Dès avant la parution du 1er numéro de la *Nouvelle Gazette Rhénane*, une stratégie d'ensemble du prolétariat européen, et du prolétariat allemand en particulier, est fixée et a été peu modifiée depuis. *Afin de prendre une part active dans la lutte internationale à côté du prolétariat français, anglais, il est nécessaire de renforcer le mouvement démocratique allemand.*

Pour celà, sous l'impulsion de K. Marx fut constitué un *Comité de la Démocratie* qui réunissait en son sein trois Associations démocratiques :

1 – *Association ouvrière* «récupérée» par les partisans de K. Marx après l'arrestation de Gottschalk par la police prussienne et dirigée désormais par K. Schapper et J. Moll,

2 – *Association démocratique* dirigée par K. Marx et l'avocat Schneider,

3 – *Association des ouvriers et employeurs* dirigée par le référendaire H. Becker.

Désormais, soit à peine quelques semaines après que Marx et ses compagnons aient à nouveau foulé la terre



allemande, la *base d'appui* révolutionnaire est d'ores et déjà créée, et solidement implantée (en Rhénanie surtout).

*5) – Les difficultés dans la fondation de la Nouvelle Gazette Rhénane.*

Expression du mouvement démocratique qui seul a quelque chance d'attirer une partie importante de la population dans la lutte contre le féodalisme, la *Nouvelle Gazette Rhénane* devrait permettre à K. Marx et à ses amis d'exprimer l'essentiel de leur position politique. Aucune ambiguïté possible à ce sujet car «si (...) la *Nouvelle Gazette Rhénane* est l'organe de la démocratie, elle est l'organe d'une démocratie à tendances prolétariennes», comme l'a noté justement L. Netter (83).

En se rangeant sous le drapeau de la démocratie, en désignant comme ennemi principal du moment, la féodalité, Marx et Engels avaient choisi délibérément la voie de *l'action de masse,* seule utile et féconde «étant donné le succès de la révolution bourgeoise qui venait d'éclater» (84).

Mieux que quiconque, Engels résumait la fonction de la *Nouvelle Gazette Rhénane* dans la maturation du prolétariat allemand en ces termes «(Si) la Ligue avait été une excellente école d'action révolutionnaire (...) la Neue Rheinische Zeitung constituait un point de ralliement solide» (85).

Dès Juin48, date de la parution du 1er numéro, on peut dire que cette fois-ci la Révolution est parvenue à se donner les moyens de sa politique : une *base d'appui* (Cologne et les environs), un *organe de ralliement* (la Nouvelle Gazette Rhénane) et les *hommes* formés à la dure école de la *Ligue des Communistes.*

*Mais à quel prix ?*

La fondation du journal s'est effectuée dans des conditions matérielles pourtant difficiles. Malgré l'implantation des «communes» de la la Ligue à travers toute l'Allemagne, la collecte des fonds pour le journal s'est heurtée à un triple obstacle : la misère extrême de la classe ouvrière allemande, l'appauvrissement des artisans et surtout la méfiance de la bourgesoisie qui, depuis la Gazette Rhénane, a également beaucoup appris à mieux connaître Marx.

Engels, qui disposait de solides amitiés à Barmen, n'a guère de succès (86). Vers fin Mai, seulement 13 000 thalers ont été réunis sur un capital nécessaire évalué à 30 000.

Marx essaie de parer au manque d'argent par la sollicitation d'abonnés. Dans les auberges et les petits restaurants de Cologne, on trouve des listes de souscription faisant surtout appel aux ouvriers et artisans. Des affiches placardées dans les rues invitent également à la souscription. Finalement, Marx prélève, une fois de plus, une somme considérable sur l'héritage qu'il a obtenu de son père.

Ainsi, Marx et Engels réussissent, en dépit de toutes les difficultés, à assurer la sortie du journal. Le 20 Mai, Engels rejoignit Marx à Cologne et lui apporta son aide dans les derniers préparatifs de la parution. Il s'établit chez un marchand de papiers, Plasmann, au numéro 14, rue de la Hohle. Il y reste jusqu'à son départ forcé de Septembre 48. Son appartement se trouvait à quelques pas du logement de Marx et des autres rédacteurs de la Nouvelle Gazette Rhénane. Le siège de la rédaction n'était pas loin non plus, au 12 de la rue Sainte Agathe. Jusqu'en Août où elle déménagea pour le 17 de l'*Unter Hutmacher*.

*6) – La Rédaction de la Nouvelle Gazette Rhénane.*

Le rédacteur en chef en titre du journal était K. Marx. Sa personnalité donnait une cohérence étonnante au journal et l'on retrouvait le même trait de pensée de l'éditorial à la dernière page.

Marx n'était pourtant pas seul mais entouré d'une équipe de personnes d'une valeur inégalable. Depuis les *Annales Franco-allemandes*, aucun journal allemand ne compta de collaborateurs aussi talentueux. Tous appartenaient au mouvement communiste, compagnons de longue date de l'«école» de la Ligue. F. Engels, rédacteur en chef adjoint, fournit, surtout au début, la plupart des éditoriaux. W. Wolff est secrétaire de rédaction et écrit de nombreuses contributions sur les questions paysannes. Ernest Dronke s'occupe des analyses des débats parlementaires à Francfort (jusqu'à son remplacement, en septembre, par Schlöffel). Ferdinand Wolff s'intéresse à la politique étrangère, Georg Weerth, est chargé du feuilleton, et, à partir d'Octobre 48, Ferdinand



Freiligrath, le poète révolutionnaire, se charge de la littérature. Heinrich Bürgers, de la commune de Cologne, fait partie également de la Rédaction jusqu'à son conflit ouvert avec Marx au sujet d'un article «corrigé» par le rédacteur en chef. La fonction de *reporters spéciaux* est assumée par Ewerbeck (pour Paris), Tellering (pour Vienne) (87) et F. Engels durant son exil en France et en Suisse. Quant à H. Heine, enfin, sa présence à la Nouvelle Gazette Rhénane est surtout symbolique à cause d'une grave maladie qui devait l'emporter bientôt (1856).

S'il paraît relativement aisé de discerner la fonction respective des autres collaborateurs au sein de la Rédaction, il n'en est pas de même de l'«étonnante» division du travail qui s'est opérée entre K. Marx et F. Engels. L'analyse des «catégories thématiques» – que nous présentons, en annexe, à titre indicatif, risque, à travers l'apparente simplicité, de ne pas rendre compte exactement des singulières difficultés dans la différenciation entre les articles de l'un et de l'autre d'autant plus que, selon l'usage de l'époque, aucun article n'était signé.

Pourtant, il est aujour'dhui possible d'établir avec une grande certitude l'identité des auteurs, grâce à une étude comparée de style et de certaines *images d'auteur*.

Au même titre que Marx, Engels avait une plume extrêmement vive et agréable. Seulement, il adoptait généralement un ton plus simple et plus compréhensible. Malheureusement, quantité d'articles que l'on peut attribuer à l'un d'eux porte la marque de l'autre. La seule explication judicieuse serait que dans la plupart des cas, les articles faisaient l'objet d'une discussion lors des conférences de Rédaction (88). Aussi peut-on dire que la communauté de lutte qui s'affirma par la suite avec une telle vigueur entre les deux hommes naquit dès la période de la *Nouvelle Gazette Rhénane*.

«Marx était fort impressionné par les qualités de journaliste de son ami Engels. Il écrivait de lui en 1853 qu'il était une «enclyclopédie vivante», capable de se mettre au travail à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, il écrivait avec plénitude et concision, manifestait une grande vivacité d'esprit dans l'écriture et dans la compréhension, un vrai

diable». Alors que Marx était souvent obligé de consacrer une journée entière à un article et de peser chacune de ses phrases, Engels se mettait au travail et écrivait d'un trait. Il dépouillait avec rapidité et une grande sûreté les articles des correspondants ainsi que les journaux allemands, anglais, français, belges, italiens et espagnols parvenant à la Rédaction. Il ordonnait toutes les informations en fonction de l'impératif révolutionnaire. Bien entendu, le jeune socialiste (sic) tira un grand profit de sa connaissance des langues étrangères. Il se trouvait donc parfaitement à son aise dans ses activités de journaliste» (89).

*7) – Sur la direction de K. Marx.*

Marx exerce-t-il, durant sa présence à la Rédaction, une véritable «dictature» sur ses collaborateurs ?

Comme l'a fait remarquer L. Netter, il faut surtout parler ici de la *prééminence* incontestable, de l'ascendant évident – peut-être «trop» évident au goût de certains de ses «alliés» du moment – du rédacteur en chef sur ses compagnons. Celui-ci ne découle pas uniquement de ses «vues claires et (de) la fermeté de son attitude» (90), mais également et surtout de son talent d'organisateur :

> «Marx élabore le plan de chaque numéro, distribue le travail parmi ses collaborateurs, étudie les nouvelles arrivant de toutes parts, maintient le contact avec les autres organes progressistes, rédige une bonne part des articles et gère les finances. Il donne l'orientation stratégique et tactique dans toutes les questions de politique intérieure et étrangère, conférant à la «Nouvelle Gazette Rhénane» cette unité et cette efficacité révolutionnaire qui le distingue des autres feuilles de cette époque» (91).

*8) – L'influence de la Nouvelle Gazette Rhénane sur ses lecteurs.*

Si les historiens français (Seignobos, Pouthas, ...) (92) insistent volontiers sur le peu d'influence qu'exerce le *Manifeste du Parti communiste* sur les luttes révolutionnaires des années 48-50, c'est parce qu'ils ignorent délibérément l'influence qu'exerçait la *Nouvelle Gazette Rhénane* non seulement sur les larges couches intellectuelles et ouvrières allemandes dans la résistance aux forces réactionnaires prussiennes – toute le campagne du refus des impôts fut orchestrée et dirigée de bout en bout par les rédacteurs de la *Nouvelle Gazette Rhénane* ès-personna-, mais également son rôle objectif d'organe de la démocratie européenne.



D'autant que par le canal des abonnements collectifs, le journal de gauche colonais a pu atteindre dans des proportions considérables – encore mal connues – des associations entières d'ouvriers et de démocrates allemands.

Malgré les difficultés de diffusion et des obstacles financiers multiples, la *Nouvelle Gazette Rhénane* tirera, au bout de trois mois et demi d'existence, à près de 5 000 exemplaires, tirage que très peu de journaux allemands parviennent à dépasser. Enfin, des journaux démocratiques et ouvriers, tant en Allemagne qu'à l'étranger, reprennent des articles de la *Nouvelle Gazette Rhénane* ou les commentent abondamment (le *Star* anglais, la *Réforme* française entre autres).

*9) – La fin de la Nouvelle Gazette Rhénane.*

L'identification complète entre le journal et le mouvement révolutionnaire allemand explique que sa mort coïncide avec la fin de la campagne de la résistance pacifique des forces démocratiques aux coups de force de la Réaction prussienne... et le début de la campagne militaire pour la Constitution du Reich (Mai 1849).

Dès lors que les événements révolutionnaires en Saxe et en Rhénanie sont étouffés dans le sang, l'Etat prussien se sent assez fort pour liquider – par le truchement d'une intrigue policière (la nationalité prussienne de Marx lui étant refusée) – le journal tant redouté.

Marx essaie d'abord, malgré son expulsion de la Rhénanie prussienne de continuer à faire paraître la *Nouvelle Gazette Rhénane* malgré son départ forcé de l'Allemagne. Mais le gouvernement prussien fait savoir que, dans ce cas, il expulsera aussi les autres rédacteurs. C'est d'ailleurs ce qui arrive : Dronke et Weerth sont expulsés à leur tour, Engels (une fois de plus), W. Wolff et F. Wolff poursuivis.

Le dernier numéro porte la date du 19 Mai. Entièrement imprimé en rouge, il est diffusé à des milliers d'exemplaires. Un dernier appel, un admirable poème de Freiligrath (*«Adieu de la Nouvelle Gazette Rhénane»*), un dernier message qui est en même temps un commencement :

«EMANCIPATION DE LA CLASSE LABORIEUSE»

Ainsi fut le 301ème numéro d'un journal qui marque de manière indélébile la fin du premier quotidien du prolétariat révolutionnaire.

Ce qui est certain, c'est que l'aventure de la *Nouvelle Gazette Rhénane* a suffisamment marqué Marx et Engels pour qu'un an plus tard, les deux amis et les quelques rares compagnons qui ont survécu à la défaite de 49 se consacrent à nouveau, et ce en dépit des multiples difficultés matérielles et morales (93), aux manuscrits pour une nouvelle *«Nouvelle Gazette Rhénane» Revue politique et économique...* d'où sortiront quelques uns de leurs meilleurs écrits politiques. De Mars à Novembre 1850, Marx et Engels parvinrent à faire imprimer six numéros (dont un double) à Hambourg, à un tirage de 2 000 à 3 000 exemplaires. Cette résurrection de la *Nouvelle Gazette Rhénane*, Marx et Engels n'avaient cessé de la poursuivre durant des années d'exil (94), au milieu d'une solitude de plus en plus effrayante. C'est dire la place exceptionnelle qu'occupe cette tranche d'histoire dans leur histoire commune. Mais pour nous qui nous occupons surtout de la *Nouvelle Gazette Rhénane «journal»*, il s'agit d'une *autre* histoire.

## NOTES CHAPITRE V.

(1) A. Cornu, *Karl Marx-Friedrich Engels, leur vie et leur œuvre,* 4 tomes, Paris, PUF, 1955-1970.

(2) Qui s'arrête malheureusement à l'année 1846.

(3) A. Cornu, *op. cit.*, I, 292.

(4) A. Cornu, *op. cit.*, I, 148.

(5) A. Ruge, *«L'ancien et le nouveau rationalisme»*, cité par A. Cornu, I, 232.

(6) C'est en ce sens que l'on peut affirmer que parmi les jeunes Hégéliens de cette époque, c'était Ruge qui incarnait le mieux l'esprit de l'Aufkärung *à la prussienne* qui est très différent de celui de son «équivalent» français.

(7) A. Cornu, *op. cit.*, tome I, 270.

(8) A. Cornu, *op. cit.*, tome I, 277.

(9) A. Cornu, *op. cit.*, tome I, 287.

(10) A. Cornu, *op. cit.*, II, 3.

(11) Depuis fin 1841, le Club des Docteurs s'était transformé en un club des athées, le club des «Affranchis».

(12) Bref, la préfiguration du programme «ententiste» que Marx combattra avec vigueur à partir de Juin 1848.

(13) Le financement initial de la Gazette Rhénane repose sur «une société en commandite avec des actions de 25 thalers ; 4000 thalers sont déjà souscrits, il en manque encore 4000...» (Lettre de G. Jung à Ruge, Cologne, 18/10.41). A comparer avec la situation infiniment moins brillante de la Nouvelle Gazette Rhénane : pour sauvegarder l'indépendance du journal et surtout son caractère révolutionnaire, Marx a proprement «englouti» dans cette entreprise *toute* sa fortune.

(14) A. Cornu, *op. cit.*, II, 6.

(15) A. Cornu, *op. cit.*, II, 11.

(16) D'après J. Hansen, *G. V. Mevissen*, t.I., chap. VII, — cité par A. Cornu.

(17) cf. annexe.

(18) voir chapitre VII.

(19) Ce tirage met la Gazette Rhénane à la même place que le plus important journal politique français de la même époque, *Le National*.

(20) Citée par J. Hansen, *op. cit.*, I, 402-403.

(21) *op. cit.*, II, 103.
(22) cf. l'affaire *«Le juste milieu»* in *op. cit.*, d'A. Cornu, II, 35-39.
(23) cf. A. Cornu, II, 31-39.
(24) A. Cornu, II, 103.
(25) cf. lettre à Ruge du 25 février 1843 in *«Karl Marx-F. Engels, Correspondance»*, I, 279-281.
(26) A. Cornu, II, 102.
(27) Cette revue fut publiée par B. Bauer à Charlottenburg de Décembre 43 à Octobre 44.
(28) A. Cornu, II, 232.
(29) A. Cornu, II, 247.
(30) A. Cornu, II, 249.
(31) cf. pour l'analyse thématique des articles de ce n° exceptionnel : A. Cornu, *op. cit.*, II, 254-330.
(32) Seule la *Revue indépendante* en a donné un bref compte-rendu.
(33) Paris, F. Maspéro, 1974.
(34) J. Grandjonc, *op. cit.*, 9.
(35) J. Grandjonc, *op. cit.*, 10-11.
(36) R.D.A., Berlin, 1961.
(37) cités par J. Grandjonc, *op. cit.*, II.
(38) *Correspondance, op. cit.*, t. I & II.
(39) *Deutsche Tribüne*, n° 69, mars 1832, cit. par J. Grandjonc.
(40) cit. par J. Grandjonc.
(41) in *«Éléments pour une étude de l'immigration étrangère en France de 1830 à 1851*, ASGI4, Bonn, 1974,» inédit.
(42) *op. cit.*, 13.
(43) J. Grandjonc, *op. cit.*, 13.
(44) *op. cit.*, 13.
(45) *op. cit.*, 15.
(46) *op. cit.*, Annexes, 238-249.
(47) *op. cit.*, 15-16.
(48) J. Grandjonc, *op. cit.*, 18.
(49) *op. cit.*, 19-20.
(50) J. Grandjonc, *op. cit.*, 23.
(51) A comparer avec la «maquette» des Annales Franco-Allemandes conçue par K. Marx.
(52) cf. J. Grandjonc, *op. cit.*, *«I-Dossier politique et littéraire du Vorwärts-annexe»*. Les journalistes dont les noms sont soulignés deviendront quatre ans plus tard, des collaborateurs de la Nouvelle Gazette Rhénane.
(53) J. Grandjonc, *op. cit.*, 61.
(54) J. Grandjonc, *op. cit.*, 65.
(55) J. Grandjonc, *op. cit.*, 72.
(56) Marx, *Critique du Droit politique hégélien*, Paris, ed. soc., 1975 dans une traduction de A. Baraquin.
(57) *op. cit.*, 68.
(58) J. Grandjonc, *op. cit.*, 83.
(59) Lettre à Georg Herwegh, Bruxelles 8 aooût 47 in *«K. Marx-F. Engels, Correspondance»*, I, 479-480.
(60) R. Demoulin, *«De la presse radicale aux premiers organes ouvriers 1830-40»* in *«La presse ouvrière»...*, *op. cit.*
(61) J. Grandjonc, *op. cit.*, 100.
(62) Sur cette phase, cf. F. Engels, *«Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des communistes»* in M.E., *Textes sur l'organisation*, Paris, Spartacus, Septembre 1970.



(63) Droz et alii, *«Le socialisme allemand du Vormärz»* in *Histoire générale du socialisme, op. cit.*, 447.
(64) C'est en leur nom que Marx et Weerth participèrent au Congrès international des Economistes qui eut lieu à Bruxelles en septembre 47 - cf. compte-rendu de F. Engels dans *The Northern Star*, Oct. 47, et dans *Deutsche Brüsseler-Zeitung*, Septembre 47.
(65) cf. les chapitres VI, VII.
(66) Droz et alii, *op. cit.*, 448.
(67) Les conditions du terrain sont suffisamment favorables pour que Marx ait décidé de se rendre à Cologne au lendemain de la Révolution de Mars en Allemagne et d'en faire le siège de la *Nouvelle Gazette Rhénane*.
(68) Droz et alii, *op. cit.*, 451.
(69) E. Balibar, Cinq études..., *op. cit.*, 69.
(70) E. Balibar, *op. cit.*, 23.
(71) cf. *«Revolution in Paris»*, *MEW, IV*.
(72) in *«K. Marx, une biographie»*, Verlag Zeit im Bild, Dresde, 1968, 117.
(73) *«K. Marx, une biographie»*, *op. cit.*, 117-118.
(74) cf. *«F. Engels, une biographie»*, Verlag Zeit im Bild, Dresden-RDA, 1972, 155-157.
(75) Expression ironique de K. Marx pour (dis)qualifier l'armée prussienne, objet d'orgueil du Roi.
(76) cf. *«Le procureur général Hecker et la Nouvelle Gazette Rhénane»*, 113 KM 29 octobre 48.
(77) Manifeste du Parti communiste.
(78) A. Cornu, *Karl Marx et la Révolution* de 1848, PUF, 1948, 13.
(79) cf. *«Gloses marginales...»* in chap. VI.
(80) cf. chapitre VII (2ème et 3ème partie).
(81) Sur les épisodes de cette lutte interne au sein de l'Union ouvrière de Cologne, cf. G. Becker *«Journaux de l'Union ouvrière de Cologne»* in *«La presse ouvrière...»*, *op. cit.*, 264-283.
(82) cf. Marx-Engels, *Textes sur l'organisation*, *op. cit.*, II-34.
(83) in *«K. Marx-F. Engels, La Nouvelle Gazette Rhénane»*, Paris, E.S., 1963, I., 15.
(84) L. Netter, *op. cit.*, 15.
(85) Marx-Engels, *Textes sur l'organisation*, *op. cit.*, 27.
(86) Lettre du 25 Avril à Marx in *«Correspondance»*, *op. cit.*, T. I, 542-43.
(87) Responsable d'un secteur «stratégique» et l'homme qui «nourrissait une véritable haine contre les nationalistes y compris les Juifs» (J. Molnar, *op. cit.*, 73-74).
(88) Ceci est déjà connu à travers l'épisode de *Vorwärts* à propos du rapport entre K. Marx et Georg Weber, cf. supra.
(89) *«F. Engels, une biographie»*, *op. cit.*, 168-169.
(90) F. Engels, *«Marx und die Neue Rheinische Zeitung, 1848-1849»*, MEW, XXI, p. 19.
(91) K. Marx, Une biographie, *op. cit.*, 135.
(92) Ch. Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, Paris, A. Colin, 1914 (1907). Ch. Pouthas, *Démocraties et Capitalisme* (1848-1860) Paris, PUF, 1941.
(93) Car nous sommes à la veille d'une grave crise de scission qui va faire éclater la Ligue en mille morceaux.
(94) cf. *«K. Marx-F. Engels, Correspondance»*, *op. cit.*, III.

Chapitre VI

# SITUATION DE LA CONJONCTURE POLITIQUE DANS LA CRITIQUE INTERNE DES PHILOSOPHIES SPECULATIVES :

## Le journalisme politique du jeune Marx (1842-1848).

L'œuvre journalistique de K. Marx de *l'Anekdota* à la *Neue Rheinische Zeitung* (1842-48) peut être périodisée en trois types de problématiques :

1) *Les étapes* de la rupture avec l'idéologie petite-bourgeoise.

2) *L'arme* de la rupture : la raison polémique.

3) *La finalité* de la rupture : vers une politique du prolétariat.

Leur «solution» éclaire la fonction de la conjoncture politique dans la production théorique de K. Marx.

## I. LES ÉTAPES DE LA RUPTURE :

### 1. De l'Anekdota à la Gazette Rhénane : le sens du combat pour la liberté de la presse.

Dans *«Bemerkungen über die neueste preussische Zensurinstruktion»* (Remarques sur la récente réglementation

de la censure prussienne) paru après maintes péripéties (cf. chap. V) dans la revue de Ruge (1), MARX qui signe pour la circonstance du pseudonyme provocateur : «*le Rhénan*» va à contre-courant en affirmant découvrir dans la nouvelle réglementation (il s'agit de l'édit du Roi de Prusse sur la censure du 18 Octobre 1819) non une mesure «libérale» mais des restrictions nouvelles et aggravées.

A contre-courant car cette nouvelle fut saluée, au moment de sa publication, dans un véritable enthousiasme par les intellectuels libéraux, en particulier, chez les jeunes Hégéliens de Berlin. En fait, ce texte ne fait que camoufler grâce à une phraséologie pseudo-libérale, un net recul par rapport au régime de censure qu'il prétend améliorer.

Mais à vrai dire, là ne réside pas le problème. Pour le jeune MARX, il faut surtout essayer de faire prendre conscience de l'incapacité du Roi, et à travers lui, de l'Etat bureaucratique-féodal, de «réformer» quoi que ce soit sans mettre en cause le statu quo allemand. Au delà d'une contradiction de fond, celle qui est contenue dans ce rapport entre l'affirmation de la liberté de presse et sa réglementation, MARX s'est attaché surtout à dénoncer dans cette réglementation un «vice de forme».

Ce dont l'Allemagne avait besoin, c'était d'une loi (entendue dans son acception la plus rousseauiste qui soit, (2)) sur la Liberté en général, sur la liberté de la presse (d'opinion) en particulier, et non de cette forme caricaturale «d'une loi sur la censure» car «la loi incarne les opinions, n'est pas une *loi faite par l'Etat* pour les citoyens (Staatsbürger), *mais la loi d'un parti contre un autre parti*. La loi tendancieuse (das Tendenzgesetz) supprime l'égalité des citoyens devant la loi (...). Ce n'est pas une loi, c'est un *privilège*» (3).

La différence de la position prise par MARX avec celle de ses amis jeunes hégéliens est d'emblée significative. Il y a entre eux une sorte de malentendu (qui est à l'origine de bien d'autres) mais de malentendu parfaitement explicable.

Nous sommes en présence de deux registres distincts sinon antagonistes. Pour les autres jeunes hégéliens, il faut saluer dans l'initiative du Roi *la preuve de la perfectibilité du statu quo* même si cet acte royal ne répond pas à toute leur attente. Pour MARX, il faut combattre l'hypocrisie de ces mesures pseudo-libérales au nom d'une *autre éthique* qui est l'exact contraire du statu quo allemand, au nom du principe de la révolution française, de la souveraineté de la Loi comme expression de la volonté générale, de la liberté une et indivisible et de l'égalité juridique.



Cet article de Karl MARX reflète bien, en ce sens, l'idéologie sous-jacente de son combat politique du début. Cette référence constante, presque didactique, aux grands principes de la Révolution Française, prend parfois des accents nettement rousseauistes :

«L'*Etat moral* suppose chez ses membres la conviction de l'Etat, dussent-ils aller même contre un organe de l'Etat, contre le Gouvernement (Der *sittliche Staat* unterstellt in seinen Gliedern die Gesinnung des Staats; sollten sie auch in Opposition gegen ein Staatsorgan, gegen die Regierung treten ; (...)» (4).

C'est en invoquant encore le principe de la Loi comme expression de la volonté générale que MARX refuse toute forme d'altération de la loi : «Dans la loi tendancieuse, la *forme légale* (die gesetzliche Form) est en contradiction avec le fond ; le gouvernement qui l'établit prend position contre ce qu'il est lui-même, l'opinion contraire à l'Etat. Si bien que le Gouvernement, même considéré en particulier, constitue en quelque sorte le *monde renversé* (die verkehrte Welt) par rapport à ses lois, car il emploie une double mesure. Ce qui est raison d'un côté est déraison de l'autre. *Ses lois sont bien le contraire de ce qu'elles établissent en lois* (Ihre Gesetz schon sind das Gegenteil von dem, was sie zum Gesetz machen)» (5).

Car accepter cette «scission» de la loi, ce qui est absurde au regard même de son essence, serait admettre du même coup la «scission» de la société politique en deux catégories de citoyens : le simple *public* et les *fonctionnaires* :

«Dans toute son organisation, la censure est ainsi, par la prétention orgueilleuse de l'Etat policier (Polizeistaat), fondée sur ses fonctionnaires. On estime que même les choses les plus simples sont inaccessibles à l'intelligence et à la bonne volonté du public ; mais aux fonctionnaires l'impossible doit être possible» (6).

La logique d'un tel système conduit à la suppression pure et simple de toute légalité, à la disparition de la loi en tant qu'essence de la Liberté, en tant que sphère suprême de l'être communautaire. A moins qu'elle n'aboutisse à sa propre négation c'est-à-dire à la suppression de l'Etat policier, de l'Etat coercitif dont la censure n'est qu'une «tare» inévitable :

> «Si l'*Etat coercitif* (Zwangstaat) voulait être loyal, il se supprimerait. Chaque point «du processus de censure» exigerait la même coercition et la même réaction. La censure supérieure aurait à être assurée à son tour. Pour échapper à ce cercle vicieux mortel, on se décide à être déloyal (...). C'est parce qu'il a une vague conscience de tout celà que l'Etat bureaucratique s'efforce au moins de placer la sphère de l'absence de légalité assez haut pour qu'elle disparaisse aux regards ; et il croit alors qu'elle s'est évanouie» (7).

La différence entre la critique du jeune MARX de la censure et celle des autres jeunes Hégéliens n'est pas une simple question «psychologique». Elle traduit en fait la présence de deux registres qui ne se recoupent que partiellement, en ce lieu où domine, omniprésent, le discours hégélo-feuerbachien : la pratique politico-théorique (philosophique) des années quarante (8).

Mais la convergence s'arrête là et une ligne de démarcation semble se préciser dès lors que nous passons de la phraséologie à la *perspective critique*. MARX combat théoriquement dans le sillage des révolutionnaires français avec les armes de la théorie politique française alors que les jeunes Hégéliens de Berlin qui se situaient dans le *statu quo allemand* espéraient réformer l'Etat existant avec les armes de l'Aufklärung prussien avec tout ce que cela comporte comme complémentarité entre l'Etat et la philosophie de l'histoire de KANT, de FICHTE et de HEGEL pour ne citer que ceux-là.

La différence est telle entre ces deux perspectives critiques qu'elle passe pour quelque chose d'autre : un début de «rupture» non seulement *politique* mais aussi *théorique*, une sorte de «passage de l'idéalisme au matérialisme» (Lénine) ; pourtant, une simple confrontation du texte d'*Anekdota* avec le compte-rendu paru dans la *Gazette Rhénane* (Mai 1842) sur les *«débats sur la liberté de la presse»* (premier article de «Die Verhandlungen des 6. rheinischen Landtags») (9) suffit à dissiper toute illusion à ce propos.



Reprenant alors la thèse formulée dans son article d'*Anekdota*, MARX affirme que la liberté de la presse se justifie car «seule elle permet à l'Idée, à la Raison à s'exprimer (...). La presse libre étant l'expression de la raison, les excès qu'elle peut commettre doivent être réprimés non par la censure, expression de l'arbitraire gouvernemental mais par la loi, manifestation de la liberté rationnelle» (10).

Cette analyse d'A. CORNU résume bien la topique philosophique et politique de la gauche radicale allemande. Si l'on prend bien soin de penser que dans le contexte répressif du statu quo allemand des années 40, la politique ne *s'exprime* publiquement que par la philosophie, dans cette trilogie «Etat-Raison-Liberté» qui soutient tout le combat politique du jeune MARX comme l'a bien souligné L. ALTHUSSER :

> «Cette pratique politique qui se résume dans la *critique théorique publique*, c'est-à-dire dans la critique par voie de presse et qui réclame comme sa condition absolue *la liberté de la presse*, est celle de MARX dans la *Rheinische Zeitung*. En développant sa théorie de l'histoire, MARX fonde et justifie en même temps sa propre *pratique* : la critique publique du journalisme, qu'il pense comme l'action politique par excellence. Dans cette philosophie des Lumières, tout se tient avec rigueur» (11).

Pourtant la réalité que nous offre la lecture de la *Gazette Rhénane* révèle une situation relativement plus complexe. Elle nous témoigne de la présence non d'un seul registre *(l'Aufklärung)*, mais d'une zone d'interférence malaisément délimitée entre le courant rationaliste libéral de l'Aufklärung et le courant «communautaire» de Feuerbach. Si «Feuerbach représente en effet la solution *théorique* à la crise théorique des jeunes intellectuels» (12) allemands des années quarante, l'adhésion à sa philosophie n'exige nullement comme condition sine qua non la rupture préalable avec l'idéologie de l'Aufklärung, bien au contraire.

L'expérience singulière du jeune MARX nous montre que, jusqu'à sa rupture théorique et politique avec l'humanisme feuerbachien (1845), sa pensée politique combine

étroitement l'influence persistante de l'Aufklärung allemand (KANT, FICHTE, le jeune SCHELLING, HEGEL), l'influence «obsidionale» de la révolution française (13) et enfin l'influence naissante de l'humanisme communautaire de Feuerbach.

L'attachement de K. MARX à H. HEINE qui rappelle l'affection de F. ENGELS à l'égard de BORNE montre le caractère spécifique du rapport entre K. MARX et FEUERBACH. Loin d'observer vis à vis du grand philosophe allemand une relation d'allégeance totale comme ce fut le cas de RUGE et de M. HESS, MARX assigna à l'humanisme feuerbachien une fonction concrète, celle d'unifier dans une même démarche unitaire l'humanisme libéral de l'Aufklärung et les exigences propres de l'Allemagne dont il crut trouver la «solution» dans la théorie de FEUERBACH. Comme en témoignent la plupart des articles de K. MARX pendant cette période (14) ou mieux encore ses «réserves» face au défi lancé par l'Allgemeine Zeitung d'Augsbourg sur le «communisme».

**2. La critique moralisante de l'Etat : la Gazette Rhénane.**

L'efficace propre au discours humaniste, nous le retrouvons dans les textes où MARX devait affronter, pour la première fois de sa vie, les «problèmes sociaux» de son temps (troisième article de «Verhandlungen.. *Debatten Uber das Holzdiebstahlsgesetz* (15) et surtout *«Rechfertigung des + + Korrespondenten von der Mosel»)* (16).

Mais plus que le fond, la manière dont MARX aborde ces questions est significative. Comme dans *«Debatten über die Pressfreiheit»*, l'auteur s'est collé au texte au point d'en rester... prisonnier, littérallement pris au piège du discours, et commet exactement la même erreur qu'il reprochera plus tard à HEGEL dans *les Manuscrits de 44* (17).

Il ne s'agit pas d'un acte isolé, accidentel. Pour s'en convaincre, il suffit de nous référer à son Manuscrit de 43, *La critique du droit politique hégélien*. Le résultat de cette lecture réductrice de l'événement est sa soumission au mécanisme de *«réflexion-déformation»* ou de transformation juridique et moralisante des problèmes réels qui «exigent des solutions politique *concrètes*» (18).



Ainsi transporté sur le «terrain» juridico-philosophique, le vol des bois morts (l'événement et sa «texture») devient un problème social doublé d'un «problème juridique» : Pourquoi une pratique qui découle du «droit coutumier» (Gewohnheitsrecht), jusque-là tolérée, devient-elle un délit sanctionné par la loi (19).

Est-ce là ce «regard» scrutateur, critique qui saisit, derrière l'épaisseur juridique du texte, *la réalité d'une société de transition*, comme nous le suggère P. VILAR (20) ? Certes non, à moins de prendre *l'allusion* pour la *description*, *la métaphore* pour *l'explication* scientifique (21). Ainsi, dans *«Debatten über das Holzdiebstahlsgesetz»*, le vol des bois morts est en même temps que *perçu*, *enfermé* dans une critique «moralisante» — cette même critique qui aurait agacé MARX quelques années plus tard — qui consiste, encore une fois, à faire appel au caractère rationnel de l'Etat et de l'Etat de droit :

> «L'Etat peut et doit dire : «je garantis le Droit contre tout risque. Le Droit seul est pour moi immortel (...) mais l'Etat ne peut ni ne doit dire : un intérêt privé, une existence particulière de la propriété (...) est garantie contre tout risque, est immortelle (...). L'Etat assurément garantira votre propriété privée, dans la mesure où elle peut l'être par des lois rationnelles, par des mesures préventives raisonnables, mais l'Etat ne peut concéder à vos revendications de caractère privé vis-à-vis d'un criminel, que le droit qui est propre à ces revendications, que la protection de la juridiction civile (...). Si l'Etat faisait du criminel votre serf temporel, il sacrifierait l'immortalité du droit à vos intérêts privés» (22).

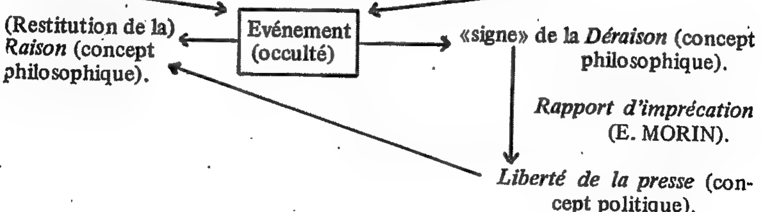
Le résultat d'une telle combinaison, ce fut, dans *«Rechfertigung des + + Korrespondenten von der Mosel»*, l'apparition du surprenant «rapport» (Das Verhältnis) entre un espace géo-économique (la région de la Moselle) et un espace politico-philosophique (le combat de la presse libre), cette étrange *alchimie* des «objets» qui surgissent dans l'exposition même de l'article : *«A. Die Frage in bezug auf die Holzverteilung»* (la question de la répartition du bois).

B. Das Verhältnis der Moselgegend zu der Kabinettsordre vom 24 Dezember 1941 und der durch dieselbe bewirkten freiren Bewegung der Presse (la région de la Moselle dans son rapport avec l'ordonnance du 24 Décembre 1841 accordant une plus large liberté de presse).

C. Die Krebsschäden der Moselgegend (les maux qui rongent la Moselle). D. Die Vampire der Moselgegend (les vampires de la Moselle). E. Vorschläge zur Abhülfe (Propositions pour remédier à la misère des vignerons» (23).

Cet énigmatique «Verhältnis» devient pourtant éclairant dans la perspective de la problématique feuerbachienne : la *«liberté de la presse»* comme «solution» à la crise sociale et économique de l'Allemagne se constitue alors en «équivalent paradigmatique» à la solution suggérée par A. RUGE pour résoudre la crise engendrée par le paupérisme, comme réponse «adéquate» à la révolte des tisserands de la Silésie : *«l'âme politique»* (24).

Dans l'un et l'autre cas, nous sommes bel et bien en présence d'un mécanisme d'occultation de l'événement par la spéculation philosophique. L'articulation thématique «la misère des paysans de la Moselle (l'événement «donné») – l'ordonnance du 24 Décembre (le même événement transformé en fait juridique) – la liberté de la presse (la solution)» se présente au terme d'un mode de renversement dans l'abstrait, comme l'anéantissement de l'événement concret, comme sa destruction dans le concept. (Voir schéma ci-dessous). Une crise réelle réduite à la dimension d'un «signe» (de la déraison) suppose comme *solution*, la restitution de la Raison (concept philosophique) et comme *moyen* d'y parvenir, la liberté de la presse (concept politique). Voici comment MARX s'explique sur ce «Verhältnis» dans son article :




**Le mécanisme de la «surdétermination» philosophique de la lutte politique (MARX/RUGE) ou l'occultation de l'événement.**



«L'Administration et les Administrés ont besoin pour résoudre la difficulté d'un *troisième* élément qui est *politique* sans être officiel, qui de ce fait ne part pas de principes bureaucratiques, *qui a bien ainsi un caractère civil*. Sans être impliqué dans la sphère des intérêts privés et de leurs besoins. Ce troisième élément complétif, *dont la tête a un caractère politique* et *le cœur un caractère civil*, est la *presse libre*. Dans le domaine de la presse, l'Administration et les Administrés peuvent également soumettre à la critique leurs principes et leurs exigences, non plus dans un rapport de subordination mais dans un rapport *d'indépendance politique*, non plus en tant que personnes, mais comme *puissances intellectuelles*. De même qu'elle est un produit de l'opinion publique, la presse libre détermine aussi l'opinion publique et peut seule transformer un intérêt particulier en un intérêt général, faire de la *misère* de la région de Moselle l'objet de l'attention générale, de la sympathie universelle de la patrie, seule elle peut atténuer la misère par le seul fait qu'elle répand le sentiment de la misère chez tous» (25).

Or que s'est-il passé dans l'article d'A. RUGE sur les tisserands silésiens sinon la reproduction d'un même mécanisme d'occultation qui avait parfaitement «fonctionné» deux ans auparavant dans l'article de K. MARX ? Aux arguments de «deux croix» (++), pseudonyme de K. MARX, répondent en écho ceux du «Prussien» (RUGE) :

«Les Allemands pauvres ne sont pas plus intelligents que les pauvres Allemands, c'est-à-dire qu'ils ne voient pas au-delà de leur foyer, de leur fabrique, de leur district ; *jusqu'à ce jour* l'âme politique qui pénètre tout s'est désintéressée de la question sociale. Tous les événements qui éclateront dans ce funeste état d'isolement – les hommes isolés de la communauté et leurs pensées isolées des principes sociaux – seront étouffés dans le sang et la stupidité ; mais que la misère engendre l'intelligence et que l'intelligence politique des Allemands découvre la racine de la misère sociale et aussitôt ces événements, même en Allemagne, «seront ressentis comme les symptômes de grands bouleversements». Une révolution sociale sans âme politique (c'est-à-dire sans l'intelligence qui l'organise d'un point de vue général) est impossible» (26).

Il est frappant de constater que ce mécanisme de *«réflexion-déformation»* de l'événement et de la conjoncture ne se présente pas comme un phénomène isolé dans la pratique théorique des textes de la *Gazette Rhénane* (27) et c'est ce qui distingue MARX de F. ENGELS à pareille époque (28). Tout se passe comme si «le *problème réel* de la

révolution bourgeoise, du libéralisme politique, de la liberté de la presse, de la fin de la censure, de la lutte contre l'Eglise, etc... était transposé en *problème philosophique»* (...) (29).

Bien entendu, une telle façon de poser le problème, toute entière immergée dans la philosophie de Feuerbach et nourrie d'elle «commande évidemment ses solutions» (L. Althusser) *qui ne pouvaient être que les mêmes* pour le jeune MARX et pour RUGE. En effet, de ce *jeu réducteur* de la lecture philosophique de la réalité découle une conception de la *pratique politique* qui situe le MARX de la Gazette Rhénane dans la lignée des socialistes «vrais» – avec bien évidemment un décalage dans le temps – pour qui toute solution au statu quo allemand passe par le rôle qu'assume la critique philosophique dans la *jonction* entre l'histoire consciente et l'histoire inconsciente, entre l'histoire accomplie par la masse et par l'Etat et celle «réalisée» par la pensée (les philosophes). Une telle conception du rapport entre la philosophie et la politique (30) a fini par dissoudre la politique dans la philosophie. Pourtant loin d'être un anachronisme historique, elle répond de manière tout à fait adéquate aux exigences du statu quo car c'est la *seule* forme de critique permise dans l'Allemagne de Frédéric-Guillaume IV des années 40 (31).

Voilà qui nous éclaire sur le rapport entre K. MARX et F. ENGELS au cours de ces années (42-44). Chez l'un et chez l'autre : la même rigueur du texte, la même acuité du regard, la même exigence de la connaissance. Reste une différence, fondamentale, celle-là : celle relative à l'objet du discours. Celui des articles d'ENGELS (des *«Lettres de Londres»* à *«Die Lage Englands»*) nous présente une accumulation, parfois chaotique, de rapports sociaux complexes, des luttes bruyantes et d'acteurs en «chair et en os» ; la réalité sociale, chez le jeune MARX de la Rheinische Zeitung, est «renversée» et «réalisée» dans les concepts qui prennent le statut et l'évidence des «objets concrets».

**3. De «Vorwärts» à «Deutsche-Brüsseler-Zeitung» : la rupture.**

Durant son séjour à Paris, MARX est plongé dans un univers de fièvre révolutionnaire due à la présence à Paris



d'une émigration allemande, suisse, belge, polonaise, – armée de réserve industrielle de l'époque-surpolitisée, assoifée d'idéologies, coexistant dans une sorte de Babel révolutionnaire où le militant professionnel (Bakounine) côtoie l'aventurier (Börnstein) et l'indicateur de la police secrète (A. Von Bornstedt), où le communisme le plus radical épouse la cause du christianisme (Weitling, Cabet), où pullulent enfin les «sectes» plus ou moins organisées avec leur cortège habituel de mass-média (presse, associations).

La courte expérience des *Annales Franco-Allemandes* a montré qu'au milieu de cette fermentation, l'humanisme feuerbachien et son expression politique, le socialisme «vrai» dont le porte-drapeau désigné fut A. RUGE, apparaît comme le lieu de ralliement des groupes d'émigrés allemands. Paradoxalement, cette expérience et surtout sa fin ont révélé au plein jour la distance qui sépare K. MARX de son ancien compagnon de lutte.

Alors que RUGE continue à s'enfoncer de plus en plus profondément dans le marécage idéologique feuerbachien (32), MARX a montré dès ses articles des Annales Franco-Allemandes (*«Contribution à la critique de la philosophie du Droit de HEGEL», «La question juive»*) le caractère irréversible de sa rupture avec la philosophie hégélienne et ses agacements devant la suffisance théoriciste et l'autocomplaisance de FEUERBACH. Dès l'échange de correspondances entre les protagonistes des *Annales...*, il apparaît évident que même l'humanisme théorique de FEUERBACH ne peut plus cimenter les fissures qui commencent à se faire jour.

C'est surtout au niveau de ses conclusions pratiques que l'idéologie humaniste de Feuerbach avoue ses limites. En effet, à cette date (1844), les *effets politiques* que MARX et RUGE tiraient de la théorie du grand philosophe sont devenus radicalement contradictoires avec celle-ci, au point de faire éclater littéralement son noyau théorique. Si l'humanisme constitue un refuge derrière lequel les socialistes allemands s'isolent de la masse, *à la manière de FEUERBACH*, en maudissant «l'abêtissement» du peuple allemand dans sa *généralité*, il signifie, pour MARX un engagement positif dans la lutte des masses :

«Rien ne nous empêche de rattacher notre critique à la critique de la politique, et de prendre parti dans la politique, donc de participer à des luttes *réelles* et de nous identifier à elles. Nous ne nous présentons pas alors au monde en doctrinaire, avec un nouveau principe : voici la vérité, mettez-vous à genoux !» (33).

En fait l'attaque de plus en plus incisive contre non seulement la philosophie hégélienne-particulièrement contre la philosophie politique de HEGEL (34), mais aussi contre le chef de file désigné de la Gauche hégélienne (B. BAUER) met MARX au premier plan d'une campagne incessante, jalonnée d'œuvres de «maturation» (L. ALTHUSSER) que MARX désignera lui-même plus tard sous le terme révélateur de «réglement de compte à notre conscience passée».

Mais le combat des *Annales Franco-Allemandes* a pris un autre sens, conjoncturel, celui-là. Il est un fait connu que dans la profusion et l'inflation idéologique de l'époque, le socialisme et surtout le communisme apparaissent comme la «panacée» de tous les courants d'idées différents, contradictoires, complémentaires et qui ne s'accordent que sur un point : la *modernité* des problèmes (questions, positions et solutions) posés par l'irruption du capitalisme industriel et qu'ils se proposent de résoudre (35).

Par rapport aux idéologies messianiques (Weitling, Cabet pour ne citer que ceux-là), l'humanisme de FEUERBACH surgit comme un appel raisonné à l'esprit de l'Aufklärung (dans le contexte allemand), un trait d'union entre le passé et le présent (36), trait d'union entre la France et l'Allemagne. En même temps, la fin brutale des *Annales Franco-Allemandes*, le véritable apprentissage de la formation théorique que représente le séjour parisien, la découverte de l'économie politique classique grâce aux articles d'ENGELS ont provoqué la prise de conscience brutale chez le jeune MARX d'une double imposture : la place indue occupée par RUGE sur la scène politique allemande et le détournement de la lutte des masses au profit d'une petite-bourgeoisie menacée de prolétarisation.

Dans ces conditions, l'article de RUGE dans *Vorwärts* sur la révolte de Silésie vint à point nommé et offrit à MARX l'occasion longtemps attendue de saisir l'adversaire à la gorge, pris en flagrand délit de «délire» idéologique. La



liquidation de l'idéologie petite-bourgeoise dont les *«Gloses marginales...»* nous donnent ici un avant-goût exige, comme une nécessité politique, de rendre publique leur rupture. Le commencement d'une nouvelle pratique politique est à ce prix. De même, la manière dont MARX exécute son advesaire est exemplaire même si l'arme de la critique reste la même (feuerbachienne). Mais ce qu'il importe de savoir c'est que *l'enjeu* de cette bataille est essentiellement *politique*. Il s'agit de gagner la masse prolétarienne à une nouvelle conception de l'histoire et surtout de la politique. Pour cela, l'adversaire principal sera durant ces années (45-47) *désigné* comme la cible privilégiée à atteindre et à détruire : le socialisme «vrai» en Allemagne, le socialisme réformiste de Proudhon en France.

Il suffit, pour nous en convaincre, de nous reporter au combat singulier qui oppose MARX à RUGE en un *lieu* déterminé : le *Vorwärts*, à propos *d'un événement* déterminé : la révolte des tisserands silésiens. Il constitue, en effet, un repère remarquable. Il est intéressant de noter que MARX combat dans le texte de RUGE moins une *position* politique que la *manière dont RUGE analysait l'événement, et partant, la réalité politique elle-même.*

...A la suite de la parution dans le journal français, *La Réforme*, des articles portant sur l'ordre du cabinet royal du Roi de Prusse relatif aux événements de Silésie (37), RUGE entendait donner «aux Français» vis à vis desquels il nourrissait un certain ressentiment depuis l'échec des Annales Franco-Allemandes une bonne leçon de «science politique» allemande. Traitant d'un problème d'actualité dont le surgissement en Allemagne ressemble à un coup de tonnerre dans un ciel serein, un événement sans précédent qui a surpris tout le monde, y compris le monde révolutionnaire de Paris, le texte de RUGE (38) se présente comme le lieu commun en délire où l'absence de l'analyse est subjuguée par une critique politico-philosophique tout à fait conforme à son style habituel c'est-à-dire un modèle de prétention et de «charlatanerie littéraire» (Marx). Pour commencer, une citation tronquée du texte de *la Réforme*. L'événement en question est qualifié de «détresse partielle» (une catégorie psycho-sociologique) :

«Cet événement a pour les Allemands le même caractère qu'une inondation ou une famine locale» (39).

Le récit, l'information des faits font place à «l'art du raccourci» : «Pour cette raison (défaillance de l'administration ou manque de charité chrétienne ? *Trinh van Thao)* et parce qu'on est venu à bout des faibles tisserands en peu de temps, la démolition des manufactures et des machines n'inspire au roi et aux autorités aucune «terreur» (sic)» (op. cit., 141). L'histoire concrète réduite au monde manichéen des marionnettes : les *faibles* tisserands, *la bêtise* du Roi et *l'insuffisance* de l'administration. L'histoire elle-même prend la dimension d'un «drame» à trois personnages : l'homme politique (le roi), la société allemande (l'être générique par excellence) et un «absent» dont l'absence sur la scène politique allemande serait à l'origine de la catastrophe : l'humaniste feuerbachien (RUGE en personne).

Le diagnostic est désormais établi : la cause fondamentale de la «détresse» de l'Allemagne vient de son «apolitisme», de son incapacité à pénétrer l'intelligence qui l'organise d'un point de vue général c'est-à-dire encore «l'âme politique» (RUGE dixit).

Ce qui choque notre auteur dans la démarche royale, c'est moins le fait d'avoir déchargé sur sa bureaucratie ses propres responsabilités que celui d'avoir recouru au subterfuge de la générosité chrétienne, d'où indignation anti-religieuse du feuerbachien. Indignation feinte mais artifice authentique qui justifie du même coup la transposition de la critique religieuse dans le domaine politique :

«Qu'est-ce donc que l'ordre de cabinet du Roi de Prusse ? Ce n'est rien d'autre, dans un embarras extrême, que le recours de l'homme politique au prédicateur exhortant pieusement à avoir des sentiments chrétiens, «délaissant ainsi» le jugement et les actes efficaces de l'homme politique».

Après avoir constaté avec une amertume de plus en plus hautaine que «les Allemands pauvres ne sont pas plus intelligents que les pauvres Allemands», l'article se termine dans le pur style d'imprécation : «une révolution sociale sans âme politique (...) est impossible» (40). La réponse de MARX



dans *«Kritische Randglossen zu Artikel» Der König von Preussen... Von einem Preussen»* (41), constitue le prototype d'une *réponse politique.* Certes MARX n'a jamais hésité à relever dans le texte de RUGE le balancement entre la *«paraphrase»* (de FEUERBACH) et l'absurdité, à faire apparaître le vide d'un discours qui se veut hermétique, la nullité analytique d'une phraséologie aussi insignifiante (42) que pédante, mais disons-le tout de suite, tel n'est pas l'objectif de son article. Le vrai réglement de compte philosophique avec le «socialisme vrai», il faut le chercher deux ans plus tard, dans une œuvre décisive : *l'Idéologie allemande.* Ceci d'autant plus que dans ce texte, MARX n'a pas modifié de façon sensible son dispositif théorique déjà mis en place dans les *Annales Franco-Allemandes* (critique de l'Etat, de la bureaucratie, appel incantatoire au prolétariat, persistance de «l'essence» humaine, etc...).

Ce qui l'a frappé dans l'article de RUGE, c'est surtout l'incapacité du critique à saisir le sens concret de l'événement et à l'interpréter politiquement. Pour MARX, la «paraphrase» et la «charlatanerie littéraire» empêchent RUGE et les socialistes «vrais» allemands de comprendre l'histoire du point de vue politique c'est-à-dire du point de vue de *la lutte de classes.* La référence répétée à l'expérience de la Révolution Française est significative à ce sujet (43).

Ce «raccourci idéologique» est à l'origine d'une myopie intellectuelle qui consiste à occulter purement et simplement *un acteur essentiel* de la tragédie silésienne, cette même bourgeoisie industrielle qui est confrontée à sa première expérience de lutte de classe non contre l'aristocratie mais contre le prolétariat et qui s'est démasquée en faisant appel à l'aide de ses ennemis «héréditaires» : les forces de l'ordre de l'Etat prussien.

A cette occultation s'en ajoute une *deuxième* : celle due au refus de voir que toute lutte politique repose sur des rapports sociaux déterminés, des antagonismes de classes.

Faute de pouvoir saisir les fondements économiques de la lutte ouvrière, RUGE s'est contenté de dire des «absurdités» du genre : «(...) que la misère engendre l'intelligence et

que l'intelligence politique des Allemands découvre la racine de la misère sociale et aussitôt ces événements même en Allemagne «seront ressentis comme les symptômes de grands bouleversements» (ibid. 142).

Cette ignorance de la réalité de la lutte politique «engendre» à son tour une *troisième* occultation qui rend RUGE aveugle devant la *nouveauté* que représente la révolte de Silésie dans le développement historique de l'Allemagne. Pour MARX, en prenant les armes contre les autorités, le prolétariat allemand s'est hissé au niveau du prolétariat le plus avancé de l'Europe :

> «Le soulèvement silésien *commence* précisément par où finissent les soulèvements ouvriers français et anglais, par la conscience de l'essence du prolétariat» (ibid. 157).

Que la volonté de prendre la position petite-bourgeoise et réformiste de RUGE à contre-pied conduise MARX à exagérer l'ampleur et l'impact de ces luttes, que l'ignorance par rapport à Engels des formes de luttes de classes en Angleterre contribue à lui faire surestimer la portée réelle du mouvement silésien, que le climat d'exaltation survenu après que cette nouvelle soit parvenue à Paris... explique la *déformation* de l'événement, tout cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Il reste que pour MARX, l'essentiel était de démontrer la totale incapacité de la *critique philosophique* à rendre compte de *l'événement*. Ce qui confirme la rupture désormais consommée entre MARX et les socialistes «vrais» (44) et leur «semblables» (45).

## 2. L'arme de la rupture : la raison polémique.

### *1) – La sociologie du paupérisme.*

Comme *«Ein Fragment Fouriers über den Handel»* d'ENGELS (cf. chap. VII), la publication de ce compte-rendu du livre de PEUCHET sur le suicide dans *Gesellschaftsspiegel* (46) au lendemain même de sa rupture avec RUGE s'inscrit dans une perspective analogue : intensifier la lutte contre la critique spéculative en donnant la parole aux «observateurs de leur temps».

Avec l'accentuation de la misère ouvrière, le suicide est devenu un des thèmes majeurs dans la littérature sociale, tant en France qu'en Allemagne. L'accentuation de la paupérisation et la croissance du nombre des suicides avaient attiré l'attention de nombre d'écrivains. Ainsi le *Gesellschaftsspiegel* publia dans son numéro de 1846 un article sur *«le suicide à Paris et en France»* ; un autre journal allemand, le *Deutsche Bürgerbuch für 1845* (47), publia un autre article sur *«Un suicide dans la Vallée de la Wupper»*. De même, dans son ouvrage consacré à la *«situation de la classe laborieuse en Angleterre»*, ENGELS s'est intéressé également à ce problème (48).



Bien que le livre de PEUCHET (49) s'intéresse surtout au cas de suicides dus aux différents familiaux, à des chagrins d'amour et aux ambitions déçues, sa lecture n'a pas moins amené MARX à considérer le suicide comme un «fait social», un symptôme de l'organisation défectueuse de notre société (50).

Car pour MARX, le rapport entre le *suicide* et la *désorganisation sociale* ne fait pas l'ombre d'un doute : «(...), en effet dans les périodes d'arrêt de l'industrie, de crise, de renchérissement des vivres, pendant les hivers rigoureux, ce symptôme devient plus apparent, les suicides se multiplient et prennent un caractère épidémique. La prostitution et le vol augmentent dans les mêmes proportions» (51). Même si, à l'époque, MARX ne pouvait disposer des matériaux d'information (statistiques surtout) pour «affiner» son analyse, la perspective choisie dans la lecture du livre de PEUCHET surprend néanmoins par sa «modernité» :

> «La classification des différentes causes du suicide équivaudrait à une classification des défauts de notre société (...). J'avais entrepris un important travail sur ce sujet (le suicide) et j'étais arrivé à la conclusion qu'en dehors *d'une réforme totale de la société actuelle*, tous les autres moyens de l'empêcher seraient vains (...). Il faut en effet établir les vrais rapports qui doivent exister entre les intérêts et les sentiments, les vrais rapports qui doivent exister entre les individus, car le *suicide n'est qu'un des innombrables symptômes de la lutte sociale* (...). Il est facile d'établir sur le parchemin une Constitution, qui assure à chaque citoyen le droit à l'éducation, au travail et surtout à un minimum vital. Mais de coucher sur le papier ces beaux rêves ne règle pas tout, la vraie tâche demeure, qui est de réaliser ces idées libérales au moyen d'institutions effectives et rationnelles, et au moyen d'institutions sociales» (52).

Cette phrase révèle la véritable intention de MARX lorsqu'il loue l'analyse minutieuse et pénétrante que PEUCHET fait des rapports sociaux et l'oppose à la phraséologie vide des philanthropes et des socialistes... allemands :

> «La critique *française* de la société présente, au moins particulièrement, le grand avantage d'avoir montré les contradictions et l'inhumanité de la vie moderne, non par l'analyse des conditions de vie de classes particulières, mais par celle de tous les milieux et de toutes les formes de la société actuelle, par des descriptions qui dépassent en chaleur humaine, en abondance de vue, en finesse d'analyse, en hardiesse et en originalité de conception tout ce que l'on pourrait trouver chez une autre nation ; que l'on se rapporte par exemple aux analyses de OWEN et de FOURIER ayant trait aux rapports sociaux et l'on aura une idée de la supériorité des Français» (53).

Mais le plus étonnant dans ce texte de présentation est la réfutation de l'idéologie philanthropique qui nous révèle un MARX aussi éloigné que possible du dogmatisme :

> «Au demeurant on ne trouve pas seulement cette analyse critique des faits sociaux chez les écrivains socialistes français, mais aussi chez des écrivains qui appartiennent à toutes les sphères de la littérature, en particulier chez les romanciers et les mémorialistes. Je vais donner (...) un exemple de cette critique française, pour montrer tout le néant des conceptions des philantrophes bourgeois qui *s'imaginent que la question sociale se réduit à donner aux prolétaires un peu de pain et d'éducation, comme si seul le travailleur avait à souffrir de l'état de choses existant et que par ailleurs tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes (s.p.n., T.V.T.)» (54).*

*2) – Contre l'aile droite du mouvement ouvrier : K. Grün.*

Parallèlement à ce travail d'éducation socialiste (55) destiné à la masse prolétarienne (amorcé depuis son séjour parisien) se développe au cours des deux années consécutives (1846-47) une violente campagne contre les partisans du socialisme allemand. A partir de cet instant, les attaques de MARX (et d'ENGELS) se présentent nettement comme une action *conjointe* (56), *concertée.* C'est bien au nom d'une organisation politique (prolétarienne) en voie de formation que la lutte contre les courants petits-bourgeois du socialisme allemand prenait successivement l'allure d'un règlement de compte contre l'aile droite (K. GRUN) et contre l'aile «gauche» (K. HEINZEN).



A l'inverse de HEINZEN, K. GRUN disposait, grâce à un certain nombre de revues qu'il contrôlait, d'amples moyens d'expression. Il avait lui-même publié un ouvrage sur le socialisme français, *Die soziale Bewegung in Frankreich und Belgien, Briefe und Studien* (Darmstadt, 1845), qui n'était qu'un «pâle plagiat» de Stein (E. Bottigelli) car la perspective «feuerbachienne» à partir de laquelle il critiquait les auteurs et courants socialistes français aboutissait à une déformation caricaturale de la réalité historique. Le socialisme «vrai» serait, d'après l'auteur, la *synthèse* de la *thèse* (socialisme) et son *antithèse* (le communisme) !

Mais au-delà du délire idéologique du feuerbachisme politique, MARX dénonçait surtout dans *«Erklärung gegen Karl GRUN»* (57), dans les entreprises de GRUN et ses semblables moins une idéologie dépassée qu'une «diversion réactionnaire» car «dans l'Allemagne à la veille de la Révolution de 1848 où la bourgeoisie avait engagé la lutte contre la féodalité, ces hommes, par leur idéologie, étaient en fin de compte les meilleurs soutiens du régime monarchique. Leurs arguments contre la bourgeoisie étaient utilisés contre elle par la Royauté. Au lieu de préparer l'avenir, (...) la politique du socialisme vrai aboutissait à maintenir le statu quo auquel finalement la classe ouvrière ne gagnait rien» (58).

Ce souci d'introduire l'analyse de classe dans toute prise de position conduit désormais MARX à distinguer en pratique les ennemis du «moment» des ennemis «virtuels», à marquer ce refus de raisonner dans le vide et à condamner, quelques mois plus tard, avec la même force et la même vigueur les «impulsions» gauchistes de K. HEINZEN.

En attendant, le combat contre l'idéologie libérale déguisée sous l'équivoque campagne pour le libre-échangisme a donné lieu à un discours de Karl MARX sur *«la question du libre échangisme»* (59).

C'est la première fois que MARX développe de manière cohérente, à propos d'un problème d'actualité, les éléments d'une lecture critique de l'économie bourgeoise. Pour lui, toute l'idéologie libérale des free-traders tend à faire croire à l'identité d'intérêts entre le prolétariat et la bourgeoisie. Il s'agit, dit-il d'une «unité des contraires» car «les ouvriers

anglais ne sont pas dupes de leurs illusions et de leurs mensonges, et si malgré cela, ils se sont associés à eux contre les propriétaires fonciers, c'était pour détruire les derniers restes de la féodalité et pour n'avoir plus affaire qu'à un seul ennemi» (60).

Ici, MARX épouse entièrement la thèse engelsienne sur la conduite du mouvement ouvrier dans l'épreuve de force actuelle entre les fractions des «blocs au pouvoir» : la suprêmatie économique de la bourgeoisie est aussi «nécessaire» que sa domination politique pour préparer la victoire du prolétariat ; la libre concurrence hâte l'union des travailleurs, et donc leur émancipation politique et économique» (61). Ce point de vue spécifiquement prolétarien échappe bien entendu à la vision idéalisante et simplificatrice des socialistes «vrais» comme va nous en apporter la preuve K. MARX dans *«Die Schutzzölner, die Freihandels-männer und die arbeitende Klasse»* (62) et surtout dans *«Die moralisierende Kritik und die kritisierende Moral»*.

*3) – Contre l'aile «gauche» du mouvement ouvrier Allemand : K. HEINZEN.*

A la suite de la réplique de F. ENGELS, *«Die Kommunisten und Karl HEINZEN»* (cf. chap. VII) à un article de HEINZEN dans la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung*, ce dernier riposta vivement en faisant paraître, dans le même journal, un *«manifeste»* dans lequel «le géant» (HEINZEN se désigne ainsi) s'efforçait en toute modestie de s'adresser, en *pédagogue*, à cet insignifiant «ennemi gros comme un insecte» (Insekten-Kleinen-Feindchen) au lieu de le foudroyer sur place, ce petit fou audacieux (tollkühne Kerlchen) (63).

*«Die moralisierende kritik und die kritisierende Moral»* (64) constitue, à n'en pas douter, le prolongement théorique et politique de l'article d'ENGELS. Il s'inscrit dans la «campagne» de clarification doctrinale que MARX et ENGELS se donnèrent comme objectif prioritaire au cours de cette phase de leur lutte, même au détriment d'œuvres théorique en cours. Historiquement, — nous entendons : l'histoire de la formation du matérialisme historique — par cet article, *MARX s'est hissé au niveau d'ENGELS* (65) sur



le plan de *l'écriture journalistique* : de la rigueur, de l'ironie, de la clarté stylistique (surtout quand nous le comparons aux dernières *«Gloses marginales»*).

Sur le plan théorique, MARX *expose* pour la première fois dans un article de journal une conception *matérialiste* du rapport entre l'économie et la politique intégrée dans une théorie implicite, à l'état «pratique» mais parfaitement cohérente, de l'histoire. Le texte est épuré de toute scorie hégélo-feuerbachienne et annonce *«L'avant-propos de la Contribution à la Critique de l'Economie politique»* et *«L'Introduction de 1857»*.

D'emblée, MARX réagit vivement contre le spontanéisme vulgaire de K. HEINZEN :

> «Tout le grobianisme (66) du «bon sens» humain qui puise «en pleine vie» et ne laisse atrophier ses dispositions *naturelles* ni par des études philosophiques, ni par d'autres études, peut se caractériser comme suit : quand il réussit à voir la *différence*, il ne voit pas *l'unité* et quand il réussit à voir *l'unité*, il ne voit pas la *différence*. Quand il établit des caractères distinctifs, ils se pétrifient immédiatement sous sa main ; et il considère comme relevant de la sophistique le plus condamnable de choquer les uns contre les autres ces concepts sees comme du bois pour leur faire prendre feu» (67).

Autrement dit, c'est bien le mélange du spontanéisme et de l'empirisme qui empêche HEINZEN de saisir *l'unité contradictoire* entre le pouvoir politique (les «Princes») et le pouvoir d'argent (les «bourgeois») et le conduit, à la manière des socialistes «vrais», à substituer à une analyse de classe de la nature du pouvoir, des questions de «conscience» (Gewissensfragen) et des phrases de «droit» (Rechtsphrasen), à enfermer l'histoire actuelle de l'Allemagne dans une alternative juridique de la «royauté» ou de la «république» (68).

L'envers de ce spontanéisme, c'était l'idéalisme politique de HEINZEN. De la même façon que le «bon sens» politique explique ici l'origine et la durée du régime monarchique comme l'œuvre de la déraison, le «bon sens humain» («gesunder Menschenverstand») religieux explique l'hérésie et l'incrédulité comme les œuvres du diable. Et c'est de la même façon que le «bon sens» irreligieux explique la religion comme l'œuvre de ces diables, les prêtres (69).

Cette vision réductrice de l'histoire empêche naturellement HEINZEN de saisir la nature contradictoire de l'Allemagne contemporaine, de comprendre et le rôle spécifique de la *monarchie absolue* en tant qu'*Etat transitoire vers le capitalisme*, et son *retard historique* par rapport à d'autres nations européennes. Qu'on lise ce passage éblouissant aux accents engelsiens – le F. ENGELS du *«Statu quo allemand»* – relatif à la formation historique du statu quo allemand :

> «Les historiens modernes ont démontré que la *monarchie absolue* fait son apparition aux époques de transition (die *absolute Monarchie* in der Ubergangsperioden erscheint) où la vieille organisation féodale sombre et où la bourgeoisie médiévale évolue vers la classe bourgeoise moderne, sans que l'un des partis en lutte ait encore pu venir à bout de l'autre. Les éléments sur lesquels s'édifie la monarchie absolue ne sont donc nullement son produit, ils en forment plutôt la condition sociale, dont le développement historique est trop connu pour que nous ayons besoin de le redire ici. Que la monarchie absolue se soit constituée ***plus tard en Allemagne et y dure plus longtemps*** (s.p.n., Trinh-van-Thao) cela s'explique simplement par l'évolution rabougrie de la classe bourgeoise allemande. On résout l'enigme de *cette évolution dans l'histoire du commerce et de l'industrie»* (70).

La déchéance des bourgeoisies des villes libres allemandes, poursuit MARX, l'anéantissement de la chevalerie, la défaite des paysans et par suite le pouvoir absolu des princes ; la ruine de l'industrie et du commerce allemands, entièrement fondés sur des conditions médiévales au moment précis où le marché mondial moderne s'ouvre et où la grande manufacture s'installe ; la dépopulation et l'état barbare laissés par la guerre de Trente ans ; le caractère patriarcal des industries nationales (telle la petite industrie lainière) ; le développement exclusif des produits provenant de l'agriculture enrichissant les gentilshommes campagnards au détriment de la bourgeoisie des villes ; la situation modeste de l'Allemagne sur le marché mondial et le monopole de l'État féodal dans le domaine du commerce extérieur accentuant davantage la dépendance de la bourgeoisie vis-à-vis de la Cour, etc... – toutes ces conditions du développement historique de la société allemande et de son organisation politique se transforment, pour le grossier «bon sens», en quelques formules sentencieuses dont le tréfonds revient



précisément à dire que «le régime monarchique allemand» a fait la «société allemande» et la «refait» tous les jours !

Il est facile de «comprendre *l'illusion d'optique* (Die optische Täuschung) (s.p.n., T.V.T.) qui permet au «bon sens» (de HEINZEN, T.V.T.) de «reconnaître» (erkennen) dans le régime monarchique *la source* (Sprinquell) de la société allemande, au lieu de voir dans la société allemande la source du régime monarchique» (71).

Cette illusion d'optique explique non seulement la méconnaissance de l'histoire de la «nation» allemande mais, chose beaucoup plus grave, celle de la *nature exacte de son retard* : Sa bourgeoisie en est réduite *actuellement* à engager une lutte de vie ou de mort contre la monarchie absolue pour asseoir sa puissance politique *juste au moment où*, dans les pays développés (Angleterre, France), elle est engagée déjà dans la lutte la plus violente contre la classe ouvrière et où ses illusions hégémoniques sont déjà «dépassées» dans la conscience européenne (72). Ce fait explique, à lui seul, le caractère ambivalent de la bourgeoisie allemande, une bourgeoisie *dominée* :

> «Dans ces pays, où la misère politique de la monarchie absolue existe encore avec toute sa séquelle de castes et de conditions semi-féodales en décomposition, il existe déjà aussi d'autre part partiellement, conséquence du développement industriel et de la dépendance de l'Allemagne du marché mondial, les oppositions modernes entre la bourgeoisie et la classe ouvrière avec les luttes qui en résultent (In diese Land, wo die politische Misère der absoluten Monarchie noch besteht mit einem ganzen Anhang verkommener halffeudaler Stände und Verhältnisse, existieren anderseits partiell auch schon infolge der industriellen Entwicklung und Deutschlands Abhängigkeit vom Weltmark die modernen Gegensätze zwischen Bourgeoisie und Arbeiterklasse und der daraus hervorgehende Kampf» (73).

Avec cet article, MARX apporte une nouvelle lumière sur la profonde divergence qui sépare les communistes de leurs rivaux socialistes : la fonction de la théorie dans la lutte politique.

Alors que les socialistes Allemands de droite (RUGE, GRUN) ou de «gauche» (HEINZEN ou HESS) tirent toute leur vanité d'idéalistes de l'illusion théoriciste selon laquelle la théorie coupée de la masse est capable de «guider» l'ac-

tion, donc, en dernière instance, de «faire» l'histoire, – ce qui implique la présence d'un acteur pensant et décrétant la «bonne» histoire, – MARX, réitérant ici la position de F. ENGELS dans l'article contre HEINZEN (74), réaffirme que la théorie n'a d'autre fonction et d'autre «mérite» que de rendre *intelligible* la marche de l'histoire, indépendamment de la volonté subjective des acteurs, que la *«prise de parti»* n'a d'autre sens que l'acte par lequel «l'écrivain» («einer Schrifsteller») peut bien *servir* (dienen) comme un organe à un mouvement historique (einer geschichtlichen Bewegung) mais «il va de soi qu'il ne saurait le produire (aber er kann sie natürlich nicht machen»)» (75).

*4). – La finalité de la rupture : vers une politique du prolétariat.*

Avec ce vaste travail de clarification et de structuration du socialisme en tant que théorie autonome et en tant que mouvement spécifique, MARX et ENGELS confirmèrent leur irrésistible ascendant sur le mouvement ouvrier européen vers ces années cruciales (76).

Ainsi à travers la «circulaire» contre KRIEGE (77), MARX et ENGELS visent également le communisme utopique et «grossier» de WEITLING dont l'influence dans le milieu prolétarien constituait un obstacle à la prise de conscience révolutionnaire de la classe ouvrière. Dans une «section» de cette circulaire dont le libellé même dénote bien leur intention de s'exprimer au nom du mouvement ouvrier organisé (le Ligue communiste de Bruxelles), MARX et ENGELS dénoncent les illusions dangereuses de KRIEGE qui «voyait dans la distribution de 1400 millions d'acres de terres aux pauvres des Etats-Unis la solution définitive de la question sociale» (78), alors que le dogmatisme de KRIEGE l'amenait à prôner une solution relevant de l'idéologie petite-bourgeoise et à détourner le prolétariat américain de sa vraie lutte, les *«National Reformer»* eux, intervenaient simplement dans le processus de développement de la propriété foncière en contribuant à rapprocher le moment où la bourgeoisie et le prolétariat seraient les seuls protagonistes de la lutte politique.

Avec les *«Thesen über Feuerbach»* (1845) et *L'idéologie Allemande* (1846) nous entrons définitivement dans une



nouvelle phase de lutte qu'Emile BOTTIGELLI désigne sous l'expression *«Pour une politique du prolétariat»*.

Phase caractérisée par deux types de pratiques distinctes mais unifiées dans une même démarche : affirmer l'autonomie organisationelle et politique du prolétariat en tant que *force politique nationale et internationale* :

a) La consolidation d'une théorie qui fonde dans une problématique totalement épurée de toute séquelle idéaliste la lutte politique du prolétariat : le communisme. Pour cela, il s'agit d'intensifier la lutte contre l'idéologie petite-bourgeoise et ses «variantes» prolétariennes, d'intensifier la lutte idéologique *à l'intérieur* du mouvement communiste : le socialisme «allemand», le réformisme proudhonien, l'anarchisme naissant du courant bakouniniste, les courants «nationaux-autonomistes» (chartisme, «socialisme» suisse, socialisme «allemand»), – tâches qui devaient désormais reposer essentiellement sur MARX (79).

b) La constitution d'une organisation ouvrière internationale capable de mobiliser, de coordonner et d'impulser les mouvements du prolétariat européen, et si possible, *d'amplifier* ses luttes, de contrôler ses lignes politiques, bref de mettre en place les «maillons» d'une organisation de l'Internationale communiste (Comités de correspondance communiste, transformation progressive des «communes» de l'ancienne Ligue des Justes en vue de la fusion avec le Comité Bruxellois de Correspondance, etc...), tâches assumées essentiellement par F. ENGELS (80).

De la conjonction de ces types d'action résultent deux œuvres essentielles dans la formation du mouvement communiste : *La misère de la philosophie* et le *Manifeste du Parti Communiste*. Si le caractère à la fois *pratique* et *théorique* du Manifeste ne fait aucun doute, il faut, comme l'a suggéré avec justesse BERT ANDREAS, classer également *La Misère de la philosophie* dans cette perspective conjoncturelle :

«Le fait que MARX ait rédigé ce livre en français et l'ait publié simultanément à Paris et à Bruxelles prouve que son intention était d'agir principalement sur les socialistes de langue française parmi lesquels se recrutent la plupart des partisans de PROUDHON. Mais la *«Misère de la philosophie»* peut être également

MISÈRE

DE

# LA PHILOSOPHIE.

RÉPONSE A

LA PHILOSOPHIE DE LA MISÈRE

DE M. PROUDHON,

Par Karl Marx.



PARIS. A. FRANK, [illegible], rue Richelieu

BRUXELLES. C. G. VOGLER, [illegible], petite rue de la Madeleine,

1847

Umschlagseite der französischen Erstausgabe „Das Elend der Philosophie"



# Manifest

der

# Kommunistischen Partei.

Veröffentlicht im Februar 1848.

Proletarier aller Länder vereinigt euch.

London.

Gedruckt in der Office der „Bildungs-Gesellschaft für Arbeiter" von J. E. Burghard.

46, Liverpool Street, Bishopsgate.

Umschlagseite des „Manifestes der Kommunistischen Partei", London 1848 (dreißigseitige Ausgabe)

considérée comme une première forme du programme et de la «nouvelle théorie» qui allaient être soumis à la discussion au Congrès de Juin, face à l'éclectisme théorique de la Ligue des Justes» (81).

## NOTES CHAPITRE VI

(1) Rappelons que Ruge représentait le rationalisme de l'Aufklärung qui a connu son heure de gloire à l'Université de Halle où il professait avant d'en être chassé (H. BRUNSCHWIG, *Société et Romantisme, op. cit.*, 14).

(2) Incarnation, expression de la volonté générale.

(3) MARX-ENGELS-WERKE, I, 14.

(4) MARX-ENGELS-WERKE, I, 15.

(5) MARX-ENGELS-WERKE, I, 15.

(6) MARX-ENGELS-WERKE, I, 24.

(7) MARX-ENGELS-WERKE, I, 25.

(8) Cf. chapitre IV.

(9) MARX-ENGELS-WERKE, 1, 28, 77. Dans cet article, Marx reprend les grands thèmes de l'Anekdota (indivisibilité de la liberté, absurdité, essentielle, de la censure) tout en centrant son attaque sur la réaction féodale.

(10) in A. CORNU, *op. cit.*, II, 16-17.

(11) Pour MARX, *op. cit.*, 231.

(12) L. ALTHUSSER, *op. cit.*, 232.

(13) Engels n'a-t-il pas parlé de «hantise de l'expérience historique passée, et notamment de celle de la France» dans son «autocritique» de 1895 (in «Karl MARX, *Les luttes de classe en France»*, *op. cit.*, 15).

(14) *«Der leitende Artikel in NR 179 der «Kölnischen Zeitung»* RHZ du 10 Juillet 42 ; la série d'articles consacrés à l'interdiction de *«Leipziger Allgemeinen Zeitung»*.

(15) Rheinische Zeitung du 25 Octobre 1942, MARX-ENGELS, I, 109-147.

(16) Rheinische Zeitung du 15 au 20 Janvier 1943, MARX-ENGELS-WERKE, I, 172-199.

(17) cf. KARL MARX, «Economie», II, Gallimard-Pléïade, 1968, 138 sq.

(18) L. ALTHUSSER, *op. cit.*, notes, 76-78.

(19) MARX-ENGELS-WERKE, I, 111-114.

(20) *Le métier d'historien, op. cit.*, 202.

(21) cf. A. CORNU, *op. cit.*, II, 77-78.

(22) MARX-ENGELS-WERKE, I, 141-142.

(23) MARX-ENGELS-WERKE, 1, 174.
(24) cf. A. RUGE, *«Le Roi de Prusse et la réforme sociale»*, *Vorwärts*, 27 Juillet 1944.
(25) MARX-ENGELS-WERKE, I, 189-190.
(26) Article cité *Vorwärts* du 27 Juillet 1944 in J. Grandjonc, *op. cit.*, 142. C'est exactement ce qu'écrivait Marx deux ans auparavant : «Die Presse verhält sich als Intelligenz zu den Volkszuständen, aber sie verhält sich ebensosehr zu ihnen als Gemüt (...)» (Marx, *Rechfertigung...*, MEW, I, 190).
(27) cf. *«Der Ehescheidungsgesetzenwurf»*, RHZ du 19 Décembre 42, MARX-ENGELS-WERKE, 1, 148-151 *«Das philosophische Manifest der historischen Rechtsschule»*, RHZ du 9 Aout 42, MARX ENGELS WERKE, 1, 78-85. *«Luther als Schiedrichter zwischen Strauss und Feuerbach»*, Anekdota, 1843, 26-27.
(28) Comparons le mode de traitement réservé plus tard par Karl MARX et F. ENGELS à «l'opinion publique» *(Idéologie allemande, Lettres d'Angleterre,)*.
(29) L. ALTHUSSER, *Pour MARX, op. cit.*, 7 notes.
(30) Héritage spécifique de l'Aufklärung prussien.
(31) Dès lors, une question peut être légitimement posée : «d'où vient cette «fascination» qu'exercent ces écrits de jeunesse sur le lecteur d'aujourd'hui ? Cela est dû, paradoxalement, à «ce gigantesque travail de critique auquel MARX soumet les idées qu'il rencontre. Rares sont les auteurs qui ont exercé autant de vertus (acuité, intransigeance, rigueur) dans le traitement des idées», nous répond L. ALTHUSSER (*op. cit.*, 70).
(32) Voir Correspondance MARX-RUGE in Annales Franco-Allemandes.
(33) MARX-ENGELS-WERKE, 1, 345.
(34) cf. *«Kritik des Hegelschen Staatsrechts»*.
(35) cf. DUVEAU, *1848*, Paris, Gallimard-Idées, 1965 ; chapitre *«les idéologies de 1848»*.
(36) cf. «Correspondance» RUGE-K. MARX dans les *Annales Franco-Allemandes.*
(37) cf. J. GRANDJONC, *op. cit.*, 136-165.
(38) *«Der König von Preussen und die Sozialreform»*, VW no 60 du 27 Juillet 1944, in *op. cit.*, de J. Grandjonc, 139-142.
(39) in *op. cit.*, 140-141.
(40) On retrouve les équivalences de ce genre d'analyse historique dans les travaux de B. BAUER (cf. les appréciations de F. ENGELS sur son *«Der Untergang des Frankfurter Parlaments»* in *«K. MARX-F. ENGELS, Correspondance»*, *op. cit.*, III, 92.
(41) Vorwärts N° 63 du 7 Août 44, MARX ENGELS WERKE, I, 392-409.
(42) Genre de critique qu'il assènera à son adversaire tout au long du passage de ce dernier à l'Assemblée Nationale de BERLIN (1848).
(43) cf. J. Grandjonc, *op. cit.*, 154-155.
(44) cf. Karl MARX, *«Erklärung»*, *Trier'sche Zeitung* du 26 Janvier 46, MARX-ENGELS-WERKE, II, 625.
(45) (KARL MARX), *«Der Kommunismus des Rheinischen Beobachters»*, *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* du 12 Septembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 191-206.
(46) MARX-ENGELS Gesamtausgabe (MEGA), 1, t. 3, 391-407. Cet article (1846) a «mystérieusement» disparu de l'édition MARX-ENGELS-WERKE.
(47) D'un socialiste «vrai», H. Püttmann.



(48) cf. F. ENGELS, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Paris, ES, 1960 (en particulier les chapitres *«Les grandes villes»* et *«les résultats»* où l'auteur s'est livré à une véritable enquête sociologique et épidémiologique de la mortalité ouvrière, 139-180).
(49) J. PEUCHET: Archiviste de la police : Mémoires tirés des archives de la police de Paris pour servir à l'histoire de la morale et de la police depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, Paris, 1838, 6 vol. cf. «Faden der Zeit, *Ein verschollener Text von MARX : Von Selbstmord»*, Sept. 1974, 85-101, Berlin.
(50) MARX-ENGELS Gesamtausgabe 1, t. III, 392.
(51) *ibidem*, 392.
(52) *ibidem*, 403, 395, 406.
(53) *ibid*, 391.
(54) *ibid*, 391.
(55) dont on a vu les effets au cours de l'expérience de Vorwärts, chap. V.
(56) *Zirkular gegen Kriege*, Brüssel, II Mai 1946.
(57) *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* du 8 Avril 1847, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 37-39.
(58) E. BOTTIGELLI, Genèse du socialisme scientifique, Paris, Editions Sociales, 1967, 211.
(59) *«Rede über die Frage des Freihandels»*, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 444, 458.
(60) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 449.
(61) M. RUBEL in *«Karl MARX, Economie»*, *op. cit.*, I, 139.
(62) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 296-298.
(63) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 334.
(64) Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 28 Octobre au 25 Novembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 331-359.
(65) et non le contraire comme l'ont cru et l'ont fait croire tant de commentateurs du couple MARX-ENGELS sur leur rapport dans l'histoire du matérialisme historique.
(66) dérive de «Grobian» = (M.) grossier, lourdaud, rustre, ours mal léché *(Wörterbuch, Weis-Mattutat*, p. 209). Nous gardons «Grobianische Literatur» dans la mesure où il s'agit d'une notion bien précise dans la langue allemande et dans le texte de MARX.
(67) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 339.
(68) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 340 s.
(69) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 345.
(70) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 346.
(71) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 346.
(72) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 351.
(73) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 351.
(74) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 321-322.
(75) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 357.
(76) cf/J. DROZ et alii, *Histoire Générale du socialisme, op. cité*, I, 446-447.
(77) KARL MARX - F. ENGELS, *Zirkular gegen Kriege*, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 3-17.
(78) E. BOTTIGELLI, *op. cit.*, 214-215.
(79) cf. *«Bemerkungen zum Artikel von Herrn A. Bartels»*, Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 19 Décembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 119-120 ; *«Lamartine und der Kommunismus»*, Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 26 Décembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 421-422 ; «Der *«débat social» Vom 6 Februar über die Association démocratique»*, Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 13 Février 48, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 511-513.

(80) cf. «*F. ENGELS, Une biographie*», *op. cité*, 123-140.
(81) B. ANDREAS, *La ligue des communistes*, édition Bilingue, Aubier-Montaigne, 1972, 34-35.

Chapitre VII

## SITUATION DE LA CONJONCTURE POLITIQUE DANS LA CRITIQUE EXTERNE DES PHILOSOPHIES SPECULATIVES :

### Les analyses concrètes des situations politico-historiques de F. Engels (1839-1848).

### I. ANGLETERRE VUE PAR F. ENGELS.

Durant son séjour en Angleterre (début d'Octobre 1842 à Août 44), ENGELS a déployé une grande activité non seulement dans son travail professionnel (comme employé de la firme familiale) mais aussi dans la vie sociale anglaise, s'intéressant de près au mouvement intellectuel et politique en Allemagne ainsi qu'aux luttes qu'engageait le prolétariat anglais sous la bannière du chartisme.

Le dimanche, il fréquentait les grandes réunions ouvrières où aux discours des leaders socialistes s'entremêlent des chants «dont l'air ressemble plus à celui des cantiques qu'à des hymnes révolutionnaires» (1).

Pendant deux ans, il mena de front deux types d'activité : l'étude des auteurs économiques français et anglais et la participation directe au mouvement de lutte du prolétariat anglais.

Durant ces mois, il s'est consacré à l'étude des problèmes sociaux et politiques de l'Angleterre, des conditions de vie et de production de son prolétariat. Il mena des «enquêtes sur le terrain» en se rendant sur les lieux, visitant les fabriques et pénétrant, avec sa compagne et guide Mary BURNS, dans les quartiers d'habitation des ouvriers de MANCHESTER. Grâce à cette jeune ouvrière irlandaise, ENGELS a pu observer de près la vie quotidienne de la masse en proie aux difficultés multiples.

Comparée à la situation des semi-prolétaires de la vallée de Wupper, situation qui a suscité jadis une vive indignation du jeune auteur des *«Lettres de la vallée de Wupper»* (Briefe aus dem Wuppertal), – la misère du prolétariat anglais apparut comme infiniment plus terrible car prenant les proportions même des grandes métropoles modernes. Par l'intermédiaire de Mary BURNS, il visita les quartiers pauvres de Manchester qu'il connut mieux, au bout de deux ans; que la plupart des habitants de la ville et dont il donnera une description saisissante dans son livre : *La situation de la classe ouvrière en Angleterre.*

Par cette approche concrète des problèmes posés par la prolétarisation d'une masse de gens déracinés de leur terre, rassemblés, concentrés dans des agglomérations urbaines, ENGELS avait acquis des qualités d'observation, de témoignage et de description que nul autre contemporain ne pouvait lui disputer.

Ce contact avec la réalité ne fut pas non plus étranger aux réflexions critiques de F. ENGELS vis-à-vis de l'économie politique, devenue, depuis Adam SMITH une «Science de la Richesse des Nations». Le sarcasme et la dérision avec lesquels ENGELS «lisait» A. SMITH, D. RICARDO, Mac CULLOCH... dans *«Esquisse»* (Umrisse) font penser aux réactions identiques de K. Marx, lecteur de HEGEL et observateur de la vie prussienne.

«Les réflexions critiques de F. ENGELS vis-à-vis de l'économie politique, telle qu'elle est pratiquée par les industriels et commerçants et qu'elle est justifiée par les économistes de son temps, se comprennent mieux quand on les situe dans le cadre de l'observation qu'il vient de faire de la société anglaise où se poursuit la révolution industrielle amorcée aux alentours de 1786» (2).



Car en même temps que cette «immersion» dans la réalité quotidienne, ENGELS s'est livré à l'étude des œuvres économiques des grands auteurs : SMITH, RICARDO, J.B. SAY, John RAMSAY, Mac CULLOCH, James MILL, etc... Il s'intéressait également aux écrits de SAINT-SIMON, Ch. FOURIER, – qu'il traduira et commentera à destination des militants allemands – R. OWEN, F.N. BABEUF, E. CABET, W. WEITLING et d'autres représentants des courants politiques tels que J. PROUDHON. De ce double travail découle une série d'articles à destination de la *Gazette Rhénane* groupés sous la forme épistolaire, très à la mode depuis les fameuses *«Lettres de Paris»* (1832-1835) de Börne, et intitulés également *«Lettres d'Angleterre»*.

**1) Enquête sur l'Angleterre.**

Arrivé en Angleterre au lendemain des graves événements marqués par l'échec de la grande grève d'Août 1842, (3) au cours de laquelle le mouvement chartiste s'est engagé à fond, mais «sans préparation et sans stratégie», ENGELS mena une enquête dont la charpente reposait sur deux questions essentielles qui dominèrent les «Lettres» :

1) La révolution politique et sociale est-elle possible en Grande-Bretagne ?

2) Quels sont la situation et l'avenir de la classe ouvrière anglaise ?

Le choix de ces thèmes qui font l'objet d'une série de cinq articles dans la Gazette Rhénane en dit long sur l'évolution de la pensée politique de son auteur et témoigne de manière irréfutable de son avance sur la plupart des jeunes Hégéliens de l'époque, y compris de K. MARX.

Alors que la question «à l'ordre du jour» pour l'ensemble des Jeunes Hégéliens (4) reste dominée par le vœu d'une réforme démocratique et bourgeoise de l'Etat, F. ENGELS, lui, fixe son regard non plus sur ces bourgeois allemands en butte aux vexations du Roi, mais sur cette masse misérable, exploitée, comme principal vecteur de l'histoire moderne, celle de l'Angleterre comme celle de l'Europe.

Certes, l'influence de MOSES HESS dans ce passage du démocratisme libéral à un communisme fortement idéalisant de l'auteur de la *«Triarchie européenne»* n'est

pas négligeable. Certes, ENGELS n'était pas non plus le seul à s'intéresser à ce problème. D'autres, avant lui, en avaient traité, et non des moindres : l'historien *RAUMER* (qui séjourna en Angleterre entre 1835 et 1841) et surtout un autre jeune collaborateur (et industriel) de la Gazette Rhénane, *Gustav von Mévissen*. Pourtant là où les «utopistes» (WEITLING, HESS, RUGE...), attendaient de la réalité concrète les «signes» qui donnent raison à la Raison de l'Histoire, seul un regard pénétrant, libéré de tout dogmatisme philosophique a permis à ENGELS de *voir*, derrière la façade d'un Etat médiéval, l'apparition des structures politiques, économiques et sociales d'un genre totalement nouveau, de mesurer le fossé qui sépare l'Angleterre du continent, justement à travers la distance qui sépare le prolétariat britannique, puissant, semi-organisé (grâce au mouvement chartiste) du socialisme nébuleux, confus et verbeux des Allemands, des Français et des Suisses.

Dès lors, la problématique dominante qui sous-tend la plupart des *«Lettres d'Angleterre»* et qui trouve sa forme achevée dans les *«Lettres de Londres»* conduit l'auteur à abandonner, progressivement, le terrain philosophique pour aborder franchement la seule question qui l'intéresse, à savoir : la situation de la classe ouvrière dans une conjoncture de crise, celle de l'Angleterre des années 1842-1848.

*A. – L'Angleterre, une formation sociale en crise.*

Ce qui nous frappe, dans l'écriture d'ENGELS des premières lettres d'Angleterre, surtout quand nous les comparons aux textes à dominance philosophique des écrivains jeunes-hégéliens de la *Gazette Rhénane*, y compris aux textes «sociaux» de MARX, c'est d'abord la clarté de l'exposé, un «langage» journalistique par excellence, le goût marqué pour l'analyse concrète et la réussite quasi «miraculeuse» de l'analyse politique. Joignons à celà, une juste appréciation des rapports de forces du «moment».

D'un style égal aux meilleures pages de sa première œuvre importante, *La situation de la classe ouvrière en Angleterre*, ENGELS nous restitue dès les premières lignes de son premier article, le paysage technologique d'une société industrielle avec sa grandeur et ses misères, le surgissement



des grandes villes qui vont dominer l'histoire contemporaine de l'humanité avant de devenir l'objet d'un grand travail ultérieur intitulé *«La question de logement»* (1872) – et qui ont pour noms : Manchester, Londres, Chelsea, Leeds, etc... –, des «héros» modernes qui vont s'identifier aux masses en lutte (le «prolétariat», la bourgeoisie, l'aristocratie), des mouvements politiques d'un style nouveau : les Whigs, les Torys et les Chartistes.

*B. – Le traitement de l'opinion publique.*

Dans son premier article, ENGELS nous fait part de son «étonnement» devant le spectacle déconcertant d'un pays qui, bien que plongé jusqu'au cou dans une crise ouverte, se donne des raisons pour se rassurer :

> «Quand on a pu s'occuper sans bruit pendant un certain temps de la situation anglaise, eu l'occasion de mesurer le faible fondement sur lequel repose tout l'édifice artificiel de la prospérité sociale et politique de l'Angleterre, et qu'on se trouve soudain jeté au beau milieu de l'agitation anglaise, on s'étonne du calme et de la confiance remarquables avec lesquels chacun ici envisage l'avenir (so taunt man über die merkwürdige Ruhe und Zuversicht, womit hier jedermann der Zukunft entgegen sieht)» (5).

Autre sujet d'étonnement : le décalage entre une opinion publique rassurante et l'actualité d'une révolution dont les prémisses se lisent dans une conjoncture de lutte de classes : un prolétariat qui s'organise *en marge* des institutions politiques officielles dominées ouvertement, en l'absence de toute espèce d'hypocrisie (comme ce fut le cas de l'Allemagne) par les fractions «hégémoniques» (Whigs et Torys) de la classe dominante (die herrschenden Klassen).

La réalité concrète, et complexe, de la lutte et de la crise déborde purement et simplement la topique hégélo-feuerbachienne de la *Gazette Rhénane*. ENGELS fasciné, armé de catégories philosophiques et imbu d'une certaine suffisance, rend ses armes... comment ? En les tournant en dérision !

Comme MARX dans *«La Question juive»* (6), comme A. RUGE dans presque tous ses discours, ENGELS se prête ici au jeu réducteur de la spéculation. Comme le «prussien» du *«Der König von Preussen und die Sozialreform»*, ENGELS «psychologise» le problème pour mieux l'anéantir et

le *«Volksgeist»* anglais, son entêtement, son aveuglement, ses réactions de «verstocken Britten» (d'Anglais butés) renvoient au misérabilisme de l'Allemand «apolitique» de RUGE dans son article du *Vorwärts*.

Mais ce jeu réducteur a ses propres limites. D'abord, il reste localisé dans le *«Englische Ansicht über die innern Krisen»* (point de vue anglais sur la crise intérieure) et au début de *«Die innern krisen»* (les crises intérieures) (7). Ensuite, il ne se justifie que dans la mesure où il se dévoile comme un vide théorique, en montrant la relation organique entre le vide de l'idéologie savante (les «catégories» hégéliennes en action) et le vide de l'idéologie spontanée (celle, quotidienne, des intéressés eux-mêmes).

Car en même temps, et dans le même article, ENGELS nous donne une interprétation déconcertante de l'opinion publique.

Bien que le thème – ou un des thèmes principaux de son enquête – soit de décrire aux lecteurs allemands la perception par l'opinion anglaise de la crise, cette notion d'opinion publique n'est suggérée que pour être tout de suite niée en tant que *source de connaissance*. La position exacte de l'auteur revient, en effet, à dire que si l'on veut *comprendre* la situation de l'Angleterre, il faut essayer de l'analyser *en dépit* de son opinion publique.

ENGELS évoque l'objet de son discours – le «point de vue» (Ansicht) – pour lui dénier toute consistance théorique, ou mieux encore, pour le désigner par son propre nom : l'opinion publique anglaise n'est qu'une forme édulcorée, spontanée, populaire de *l'idéologie légaliste*. Et si cette idéologie légaliste est évoquée dans le *«Englische Ansicht»*... comme un *trait culturel* de l'Angleterre, elle est assignée dans *«Die innern Krisen»* d'une fonction politique, comme *facteur responsable* de l'immobilisme du chartisme (dans ses tendances actuelles) et du mouvement ouvrier de l'Angleterre, comme *efficace propre de l'idéologie dominante sur et dans la lutte de classe* :

«La seule idée directrice qui flottait devant les yeux des travailleurs, comme du reste des chartistes auxquels elle appartient en propre, était celle d'une révolution par la voie légale – ce qui est une contradiction en soi, une impossibilité pratique qu'ils échouèrent à mener à bien. La première mesure qu'ils avaient tous communément prise, stopper les usines, était déjà violente et illégale» (8).



En tous les cas, c'est de cette manière-là qu'ENGELS tire la leçon de l'échec de la grande grève d'Août 1842 :

«Mais l'avantage qui s'en est dégagé pour ceux qui n'ont rien, subsiste, lui, c'est la conscience qu'une révolution par des voies pacifiques est impossible, et que seul un bouleversement violent des rapports non naturels existants, le renversement radical de l'aristocratie foncière et industrielle peut améliorer la condition matérielle des prolétaires» (9).

La véritable entrée en scène de la classe ouvrière anglaise en tant qu'acteur collectif, en tant que sujet de l'histoire, passe par sa critique radicale d'une idéologie inculquée par les classes dominantes et dont l'efficace propre se vérifie au niveau de l'idéologie quotidienne sous la forme du *«respect de la loi»* (Achtung vor dem Gesetz). Ainsi présentée, l'opinion publique s'identifie à une représentation collective, mais non-innocente puisqu'elle résulte d'un long travail d'inculcation, est l'effet produit par la violence symbolique exercée par les classes dominantes sur les classes dominées.

Dès lors, la véritable connaissance de l'Angleterre exige la rupture avec son opinion publique y compris celle des ouvriers eux-mêmes et sa critique radicale. Elle commence avec le refus de prendre les opinions des Anglais sur eux-mêmes pour des vérités scientifiques mais réside dans la nécessité de les *voir* vivre, dans la substitution d'une notion empiriste *«de leur point de vue»* par une autre notion, distanciée celle-là : *«à l'instar de leur point de vue»* :

«Si complexe qu'apparaisse la situation présente de l'Angleterre, quand on s'en tient, *à l'instar de* (s.p.n., T.V.T.) l'Anglais, (wie der Engländer es tut) à l'évidence même, à la réalité palpable, à la pratique extérieure, elle est simple quand on réduit l'extériorité à son contenu de principe» (10).

Que signifie cet énigmatique «contenu de principe» (prinzipieller Gehalt) ? Est-ce la résurgence des catégories spéculatives dans un texte de conjoncture ? Sans aucun doute encore que ce ne soit pas la seule réponse possible car, à l'opposé de RUGE et de son ami M. HESS, ENGELS ne s'est pas contenté d'en rester là. En même

temps qu'elle reproduit certain «jeu» réducteur hégélo-feuerbachien, plus par «coquetterie» littéraire que par nécessité, l'écriture journalistique engelsienne montre déjà un début de travail théorique personnel et original. Cela signifie en clair que, contrairement à la manière de M. HESS, de WEITLING et de tant d'autres parmi les Jeunes Hégéliens, pour ENGELS le «principe» même de la révolution (de l'Angleterre) ne se lit pas dans la logique interne du discours (théorique) mais dans l'analyse concrète (en acte) d'une situation concrète. Ce n'est qu'à ce prix qu'il est parvenu à saisir une *situation de crise* dans la conjoncture actuelle de l'Angleterre : crise de *l'infrastructure économique et sociale.*

**2) Une analyse concrète de la crise.**

*A. – La forme «larvée» de la crise de l'Etat.*

En essayant de répondre à la première question de son enquête, ENGELS reconnaissait qu'à première vue, la révolution ne paraissait ni vraisemblable ni possible en Angleterre si l'on s'en tient à l'opinion de l'Anglais lui-même (11).

Pour contredire cette thèse, ENGELS déterminait deux types de contradiction qui menaçaient le fonctionnement des institutions politiques de l'Angleterre. L'une est née, sous l'effet du développement économique, de l'apparition d'un Etat moderne dans lequel se créaient les conditions de la révolution sociale par l'aggravation de la lutte de classes. L'autre est liée à l'état de transition dans lequel se trouvait encore l'Angleterre dans son processus de modernisation. Car malgré une rapide industrialisation, ce pays présentait le caractère et l'aspect d'un Etat semi-médiéval (12).

En ce sens, le procès de transformation des institutions politiques en fonction des nécessités de la production capitaliste était loin d'être achevé, comme le prouvaient les multiples combats d'arrière-garde livrés par l'aristocratie foncière avant de plier finalement devant l'hégémonie de la bourgeoisie industrielle (13).

Du fait du décalage entre le rythme des transformations économiques et sociales et le rythme des changements politiques, l'Etat anglais apparaissait, malgré son pragmatisme, comme de moins en moins apte à contenir toutes les formes nouvelles de lutte de classes engendrées par le développement du capitalisme. Dès sa deuxième lettre, ENGELS s'attachait surtout à démontrer le caractère nouveau de ces *formes* contemporaines de lutte de classe tant au niveau économique qu'au niveau politique.



*B. – Crise économique.*

Dans cette analyse de la crise économique que traversait l'Angleterre, ENGELS abordait surtout les facteurs conjoncturels qui déterminaient les difficultés actuelles de son commerce (et de son industrie) soumis, en effet, à une double pression : extérieure (concurrence continentale des industries allemandes et françaises en pleine expansion) et «intérieur» (les limites de son marché national et colonial) :

> «Le marché continental est perdu pour l'Angleterre. Il ne lui reste plus que l'Amérique et ses propres colonies et dans ces dernières seulement elle est garantie contre la concurrence étrangère par ses lois sur la navigation. Mais les colonies sont bien loin d'être assez grandes pour pouvoir consommer tous les produits de l'immense industrie anglaise et partout ailleurs l'industrie anglaise est de plus en plus évincée par l'industrie allemande et française. Aussi l'Angleterre ne peut-elle pas échapper à la nécessité de restreindre son industrie» (14).

Devant cette perspective, qu'elle le veuille ou non, l'Angleterre doit restreindre sa capacité de production en fonction des besoins du marché. Ainsi va se déclencher une crise déflationniste qui menacerait la survie du prolétariat et risquerait d'entraîner l'Angleterre dans des crises sociales de plus en plus graves :

> «L'industrie enrichit bien un pays mais elle crée aussi une classe de non-possédants (eine Klasse von Nichbesitzenden) de gens absolument pauvres, vivant au jour le jour, qui augmente très vite, une classe que l'on ne peut supprimer ensuite, parce qu'elle ne peut avoir accès à la propriété stable» (15).

Dans cette conjoncture, le seul facteur qui pourrait contenir pour un temps encore le déclenchement d'une révolution sociale réside dans le retard de l'idéologie (ouvrière) sur la réalité de la lutte de classes, dans cet étonnant respect que les Anglais ont de la loi. Mais même ce frein

*inattendu* ne saurait à longue échéance épargner à l'Angleterre les soubresauts d'une crise sociale (16).

Comment se présente dans ces conditions la situation politique de l'Angleterre dans le tableau d'ensemble dominé par une crise institutionnelle larvée et une crise économique menaçante ? Ce sera l'objet d'un troisième article consacré à la conjoncture de l'Angleterre, intitulé *«Stellung der politischen Partei»*.

*C. – Situation des partis politiques.*

Déjà dans *«Les crises intérieures»* (Die innern krisen), ENGELS avait noté la *forme* inédite des modes de formation et de constitution des partis politiques en Angleterre. Cette nouveauté correspond, soulignait-il, à la modernité des *forces sociales* qui occupent la scène politique :

> «En Angleterre, tout au moins dans les Partis qui se disputent actuellement le pouvoir, les Whigs et les Torys, on ne connaît pas de lutte de principe, mais seulement des conflits d'intérêts matériels» (17).

*«Stellung der politischen Partei»* confirme et approfondit cette thèse de l'articulation entre le politique et l'économique à travers l'expérience politique anglaise : à l'opposé de ce qui se passe en Allemagne, les partis politiques anglais ne représentent pas des grands «principes» mais les *intérêts* des classes opposées. Ainsi, les *Torys* défendent les intérêts des grands propriétaires fonciers, des «Landlords», les *Whigs* ceux de la bourgeoisie industrielle et commerçante, les chartistes enfin ceux de la classe ouvrière (18).

Comme on pouvait s'y attendre, ENGELS manifestait surtout un vif intérêt à l'égard du mouvement chartiste dont l'énergie combative et l'idéologie socialisante attirent un nombre de plus en plus grand d'ouvriers : «En Angleterre, il n'y a que trois partis qui comptent, l'aristocratie foncière, l'aristocratie financière et la démocratie radicale. Selon sa nature et son développement historique, le premier, celui des Torys, est le parti purement médiéval, conséquent, réactionnaire, c'est la vieille noblesse qui fraternise avec l'école «historique» du droit en Allemange, et qui est un des piliers de l'Etat chrétien. Le second, le Parti des Whigs, a son noyau dans les négociants et les fabricants dont la majorité forme ce qu'on appelle la classe moyenne. Cette classe moyenne (Mittelstand) à laquelle appartient tout ce qui porte le nom de gentleman, c'est-à-dire quiconque possède une honnête fortune sans être démesurément riche, n'est moyenne qu'en comparaison de la riche noblesse et des capitalistes ; par rapport aux ouvriers, elle se situe dans l'aristocratie et dans un pays qui comme l'Angleterre ne vit que de l'industrie et partant possède un nombre considérable d'ouvriers, c'est beaucoup plus sensible qu'en Allemagne par exemple où l'on ne connaît absolument pas cette classe étendue des ouvriers d'usine (Fabrikarbeiter). Ainsi le parti whig se voit-il assigner une position équivoque de *juste milieu* sitôt que la classe ouvrière commence à prendre conscience d'elle-même. C'est ce qui arrive en ce moment. Les principes de démocratie radicale du chartisme pénètrent chaque jour plus la classe laborieuse et celle-ci voit toujours davantage en eux l'expression de sa conscience collective. Ce parti ne fait pourtant que se former, aussi ne peut-il intervenir avec toute son énergie» (19).



Il est clair que les déterminations de classe ci-dessus ne découlent pas d'une théorie toute faite mais reposent sur le jeu changeant des *rapports de forces* au niveau de la lutte des classes, des *positions* de classe dans la lutte politique. C'est également en ce sens qu'ENGELS note la présence, en plus des principales classes sociales (représentées par les grands partis signalés), d'une quantité de *nuances intermédiaires* (allerlei Ubergangsnuancen), et parmi celles-ci deux d'entre elles qui, *pour le moment* comptent par leurs *«effets de pertinence»* (N. POULANTZAS) comme des fractions autonomes.

Ce sont des *fractions-charnières* (ou forces auxiliaires) qui assurent la fonction d'agents de liaison entre les Whigs et les Torys d'une part, entre les Whigs et les Chartistes de l'autre. ENGELS s'attache à étudier tout particulièrement cette dernière fraction (Whigs + Chartistes) comme une «combinaison conjoncturelle» entre une fraction des Whigs hostiles à la législation sur les grains et les Chartistes qui placent au premier rang de leur combat l'abrogation des fameux «Korngesetz».

Ainsi le déploiement et le redéploiement des alliances conjoncturelles entre les forces politiques se jouent *actuelle-*

*ment* autour d'une question à «l'ordre du jour» dont l'enjeu sera une fois de plus la législation sur les grains (20).

**3) La découverte empirique de la lutte de classes : les «Lettres de Londres» (Briefe aus London, I-IV).**

Entre le dernier article de la *Gazette Rhénane* (21) et les *«Lettres de Londres»* parues dans le journal de Froebel, le *Schweizerischer Republikaner* (22), un long chemin a été parcouru, des progrès substantiels ont été enregistrés, le style affermi et dépouillé, l'analyse concrète épurée de fioritures philosophiques. Cette nouvelle série semble marquer un point de non-retour dans le passage de la critique philosophique, dont les «traces» sont encore visibles dans *«Die innern Krisen»* où l'auteur reprenait encore la thèse feuerbachienne d'une Allemagne pétrifiée de principes et détentrice d'une certaine vérité historiques «révélée», à *l'autocritique* où l'auteur reconnaissait toute *l'avance* non seulement technologique de l'Angleterre, de son industrie, de son organisation économique et sociale mais surtout de son prolétariat, sur le reste du continent européen.

L'écart entre les pays continentaux et l'Angleterre est tel qu'en Allemagne par exemple c'étaient encore les intellectuels qui s'exprimaient au nom du prolétariat car ce dernier n'était pas suffisamment mûr et nombreux pour secréter une couche «d'intellectuels organiques» comme en Angleterre (23).

A côté de cette masse organisée, de plus en plus maîtresse de son propre destin, qui luttait à visage découvert contre un ennemi redoutable, le combat philosophique et spéculatif mené au nom du prolétariat par une poignée d'intellectuels petits-bourgeois paraissait bien dérisoire.

Les *«Lettres de Londres»* font apparaître le «saisissement» de notre jeune révolutionnaire devant le spectacle aveuglant d'une société où la rigueur métaphysique du logos hégélo-feuerbachien s'effrite soudainement, perd tout son charme enchanteur devant la réalité toute nue : le spectacle de la coupure brutale de la société, la scène d'une bataille rangée entre deux ennemis aussi décidés l'un que l'autre.

Tout désormais s'organise, s'articule, se déploie à partir de cette ligne de démarcation : les possédants entre eux et



malgré eux, les exploités entre eux malgré les fluctuations conjoncturelles (24).

Dans ce contexte historique d'une société qui se transforme, sous l'effet de la lutte de classe, en un vaste champ de bataille où tout s'ordonne en fonction des lois de la lutte de classes ou plus précisément de la bataille décisive qui s'annonce, où chaque réunion donne lieu à un affrontement des adversaires, le *combat idéologique* — le combat entre deux lignes n'intervenait pas, contrairement à ce qui se passait en Allemagne, pour dévier le sens de la lutte mais pour le refléter, dominé comme il devait l'être, par la lutte de classe.

L'Angleterre se dévoile aux yeux de l'observateur comme le *lieu* où se déroule la lutte de classe dans toute sa «pureté» : elle s'y révèle dans sa logique implacable sans «médiation» de la philosophie, sans intermédiaire ni prophète.

ENGELS était comme fasciné par le sens de la stratégie révolutionnaire de la classe ouvrière anglaise en suivant pas à pas le mouvement chartiste dans le combat mené contre la législation sur les grains. En conservant son autonomie propre dans la lutte commune qu'elle menait avec les Whigs contre la «loi maudite», la classe ouvrière anglaise donnait une preuve exemplaire de combativité, de sagacité et de «science». Il souligne avec satisfaction le réveil de la classe des *fermiers* et le rôle qu'elle pourrait jouer à côté des ouvriers (25).

Il salue avec enthousiasme, dans sa troisième *Lettre* (26) les premiers efforts de la classe ouvrière anglaise dans l'édification d'une conscience de classe qui lui est propre et décrit les premières luttes idéologiques menées par les intellectuels «organiques» de son prolétariat : WATTS, SOUTHWELL.

La série se termine par une mise en garde contre le jeu équivoque de Daniel O'CONNELL qui s'emparait de la question irlandaise comme d'autres l'avaient déjà fait avant lui, dans le but de détourner la lutte des masses (27).

Ainsi, c'est sous l'effet de la lutte de classe en Angleterre qu'ENGELS fut amené à considérer que «la classe ouvrière constituait, dans ce pays, le seul élément progressiste et révolutionnaire alors qu'en Allemagne, par suite de la fai-

blesse du prolétariat, l'élément révolutionnaire lui paraissait être constitué par les intellectuels» (28). Là sans doute ENGELS, mieux que dans les *Lettres d'Angleterre*, ressentait le «drame» de l'Allemagne, la fragilité du mouvement démocratique réduit à quelques intellectuels, cette faiblesse qu'aucune phraséologie ne pouvait masquer... dans cette phrase de sa troisième *Lettre* :

> «Ainsi tout est ici vivant et cohérent, bases solides et action, tout se manifeste et prend forme : tandis que nous, nous croyons savoir quelque chose quand nous ingurgitons les faibles et pauvres idées du livre de STEIN (29) et que nous croyons être quelque chose quand ici ou là nous laissons filtrer une opinion à l'eau de rose» (30).

Ce «nous» ne s'adresse pas seulement à des gens comme RUGE, HESS ou aux «penseurs» de Berlin, mais aussi à tous ceux qui, comme l'auteur, croyaient il y avait peu de temps encore qu'on pouvait transformer le monde par la seule force de la pensée, par la magie du discours, et par l'escalade vertigineuse de l'Idée. Lui au moins *savait* que la seule force capable de changer la face de l'histoire se trouve être cette masse prolétarienne dans laquelle il se sentait à l'aise comme un poisson dans l'eau.

**4) La conjoncture politique anglaise dans les Annales Franco-Allemandes.**

La première rencontre intellectuelle entre MARX et ENGELS a eu lieu à l'occasion de la réalisation d'un projet commun de MARX et de RUGE. Cette revue, car il s'agit d'elle, devait se substituer à une autre publiée par A. RUGE et J. FROEBEL, les *Annales Allemandes* (cf. chap. V). L'invitation adressée à FEUERBACH de se joindre au Comité de rédaction des Annales Franco-Allemandes n'est pas un simple geste de courtoisie ou de référence à l'égard de «l'éminent» (F. ENGELS) philosophe. Il s'agit de trouver en lui le dénominateur commun de toutes les tendances qui se réclament de l'humanisme.

Mais, comme l'a bien souligné H. CHAMBRE (31) sous le terme d'humanisme, les protagonistes de ce projet «ne coulaient pas de la même réalité : communisme plus ou moins anarchisant et confus de Moses HESS et BAKOUNINE, humanisme démocratique de RUGE, FROEBEL et HERWEGH, humanisme radical visant la révolution des structures politiques et sociales de MARX et d'ENGELS. Ces divergences n'étaient d'ailleurs pas encore très nettement perçues et surtout pas encore comprises comme antagonistes au moment où le projet prit forme» (32).



Les deux articles envoyés par ENGELS et parus dans ce numéro unique portent bien d'ailleurs la marque de cette ambiguïté. Si *«Die Lage Englands. «Past and Present by Thomas Carlyle»* fait constamment référence à la «critique radicale» instituée par D.F. STRAUSS (33) et surtout par FEUERBACH et pourrait passer pour un «retour en arrière» par rapport aux acquis des *«Briefe aus London»*, la critique engelsienne de l'économie politique dans *«Umrisse»*... apparaît par contre comme un «bond en avant» dans son travail théorique non seulement pour lui-même mais aussi pour... MARX.

Tandis que dans son article du *New Moral World «Bewegung auf dem Kontinent»* (34) destiné aux lecteurs anglais, il avait exposé les traits fondamentaux du communisme en France, en Suisse et en Allemagne, il voulait analyser dans les compte-rendus de l'œuvre de CARLYLE («Passé et Présent») le mouvement économique et social en Angleterre (l'autre article d'ENGELS dans les Annales Franco-Allemandes était précisément «Umrisse...»).

Le choix du dernier livre de CARLYLE paraissant à Londres en 1843 n'est pas dû au hasard: Comme ENGELS dans les *«Lettres»* d'Angleterre et de Londres, CARLYLE portait sur la société bourgeoise anglaise un jugement très sévère. Pourtant, le point de vue de CARLYLE était celui d'un conservateur puritain et d'un nostalgique du passé. C'est en tant que défenseur du vieil ordre social en péril qu'il dénonça, avec justesse et parfois avec férocité, les dangers qui minaient la société anglaise.

CARLYLE voyait, comme ENGELS, dans la grande grève de 1842 qui avait poussé un million d'ouvriers affamés et révoltés à manifester contre un régime politique et social incapable de contenir les effets de l'industrialisation, le signe précurseur de la décomposition de l'Angleterre. Mais face à la domination de l'argent qui rongeait la société an-

glaise, il ne pouvait que préconiser un simple «retour à la religion, à la foi, en des valeurs éternelles» (35). A la tendance matérialiste dont il voyait l'origine dans la Révolution française, il opposait le courant idéaliste allemand, dont les principaux représentants étaient KANT, GOETHE, NOVALIS, FICHTE et SCHELLING ; ce dernier surtout fut célébré comme «le seul rayon de lumière et d'espoir dans la nuit des temps modernes» (36).

Bien qu'il approuve et admire l'œuvre de CARLYLE sur bien des points, ENGELS ne pouvait pas résister à l'envie de le réfuter, mais à la *manière de FEUERBACH* – comme l'a fait MARX à pareille époque dans sa *Contribution à la critique de la Philosophie du Droit de HEGEL*. Pour ENGELS, la «vraie» solution pour l'Angleterre *moderne* ne réside pas dans un retour à la religion – qui apparaît comme une «dérision» *après* la critique radicale instituée par STRAUSS et FEUERBACH – mais dans son «contraire» : dans *l'humanisme*. Au panthéisme de CARLYLE, il opposait un nouvel humanisme, l'humanisme radical, philosophique et politique, la synthèse de FEUERBACH et de l'aile avancée de la Gauche hégélienne (37).

Le lecteur de *«Past and Present» by CARLYLE* n'aura aucune peine à se rendre compte à quel point cet article se situe *en-deçà* des progrès accomplis par l'auteur des dernières *«Lettres de Londres»*. C'est ainsi que nous retrouvons dans cet article des fragments qui «paraphrasent» presque les premières *«Lettres d'Angleterre»*, notamment *«Die innern krisen»*.

Traitant de la différence entre le socialisme anglais et allemand, il écrivait :

Variante I

«Et cette opinion (que tout ne va pas si mal en Angleterre, tvt) est bien la seule possible dès lors qu'on se place du point de vue national anglais : celui de la pratique immédiate et des intérêts matériels, c'est-à-dire dès que l'on quitte des yeux cette pensée qui nous occupe, oubliant la base pour regarder la surface, on ne voit pas la forêt avant les arbres. En Allemagne, cela va de soi, mais vous ne ferez pas comprendre à un Britannique buté que les prétendus intérêts matériels ne jouent jamais en histoire le rôle de fins directrices autonomes, mais qu'inconsciemment ou consciemment, ils servent toujours un principe qui conduit les fils du progrès historique» (38).

Variante II

«Les socialistes anglais sont uniquement pratiques. Ils doutent de la théorie et s'en tiennent, pour la pratique, au matérialisme, sur lequel se fonde tout leur système social... Justement ces socialistes sont encore des Anglais, alors qu'ils ne devraient être que des hommes, ils ne connaissent du développement philosophique du continent que le matérialisme et ignorent la philosophie allemande, c'est là leur défaut» (39).



Pourtant, il ne s'agit pas d'une «rechute» dans la critique radicale mais du simple fait que l'article «a, sans doute, été écrit par ENGELS au début de son séjour en Angleterre» (40) c'est-à-dire à une époque sensiblement antérieure aux *«Lettres de Londres»* (41).

Par contre, *«Umrisse zu einer Kritk der Nationalökonomie» (esquisse d'une critique de l'économie politique)* est le premier essai théorique d'un jeune auteur qui «pense», dans la théorie, la crise actuelle de l'Angleterre.

La critique de F. ENGELS est dirigée contre l'économie libérale libre-échangiste de son temps, globalement prise. Elle vise tout autant la *praxis* des économistes d'action (commerçants, industriels, propriétaires terriens, etc...) que les théories économiques développées par quelques auteurs en renom qu'il nomme au fil de la plume, principalement Adam SMITH, Thomas-Robert MALTHUS, David RICARDO, J.B. SAY.

Mais l'originalité de l'apport de F. ENGELS ne peut être mis en lumière «qu'à la condition toutefois de n'en pas faire un «marxiste» avant la lettre et avant l'heure. Il ne l'est pas. Ni lui, ni MARX ne disposent en 1843 ou 1844 de la méthode et des conceptions centrales qui permettront un quart de siècle plus tard de publier le premier livre de *Das Kapital*. Une étape assez longue et ardue reste à parcourir, au cours de laquelle s'édifiera *«Le Capital*, critique de l'économie politique» (1867) (42).

En soumettant la théorie économique de l'Ecole libérale à l'épreuve de la critique des masses souffrantes, en la sommant de répondre aux questions posées par la crise actuelle, en comparant la réalité bruyante des masses en révolte avec les étranges «silences» de la théorie sur des questions aussi «énormes» que la concurrence, le chômage, la faillite, le

monopole, la fonction de la science dans l'évolution de la technologie,... en interpellant les économistes sur leurs propres contradictions et l'Etat sur les siennes, ENGELS a, *dans la pratique*, jeté les premiers jalons d'un travail commun qui a commencé avec *Umrisse*... et qui ne finira (inachevé) qu'avec la disparition de K. MARX.

Pourtant, il ne faut pas se tromper là encore sur l'enjeu théorique de l'œuvre d'ENGELS. La *force «d'Umrisse»* ne réside certainement pas dans le caractère *achevé* de la critique engelsienne mais dans le fait qu'elle suggère le *lieu même de la rupture* «épistémologique» : à l'intérieur d'une œuvre, entre une analyse concrète de la situation concrète (qui est en même temps le point de départ d'une critique radicale d'une idéologie savante qu'était l'économie politique libérale) et la reproduction de l'humanisme feuerbachien qui explique la persistance des catégories philosophiques relevant d'une problématique «déjà connue» : c'est ainsi qu'à propos de la critique de la propriété privée, ENGELS défendait encore la conception selon laquelle la propriété privée engendre une dichotomie entre les deux termes : nature et homme, qui est à la racine de toutes celles qu'on retrouve en analysant les autres catégories de l'économie politique. Cette critique rejoint une des conceptions maîtresses de L. FEUERBACH pour qui l'union de la pensée et de l'être, de l'homme et de la nature est un objectif majeur des *«Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie»* (1842) ainsi que des *Principes de la philosophie de l'avenir* qui datent de la même époque (43).

Par son constant appel à *l'homme comme sujet de l'activité économique*, c'est bien une critique feuerbachienne qui est en action ici. H. CHAMBRE l'a bien souligné dans sa «préface» à *l'Esquisse*... (44). Pourtant, cette œuvre présente également les germes de rupture avec l'idéologie feuerbachienne dans la mesure où elle «est aussi une critique historique qui se distingue de la critique du régime anglais effectuée par A.E. BURET à la même époque (45) en ce qu'elle tente, en mettant en lumière les contradictions du système, d'indiquer la voie vers une solution précise : la révolution sociale entreprise au nom des *intérêts* du prolétariat. Par là, la critique engelsienne débouche sur l'avenir escompté» (46).



S'il est possible de relever dans cette «esquisse» quelques *pierres d'attente* et *jalons* pour l'avenir, il ne semble pas exagéré d'affirmer qu'elle constitue la première œuvre théorique qui découle tout droit des *«Lettres de Londres»*. Mais plus que celle-ci, *l'Esquisse* reste tributaire de la philosophie de Feuerbach, de sa pesanteur *idéologique* et *stylistique*.

**5) De la nature contradictoire des écrits de F. ENGELS à cette époque (1844).**

Les articles du *Vorwärts* ont été rédigés entre Avril et Juillet de 1844 à Birmingham (47). L'article d'ENGELS divisé en deux parties — *«de 18è siècle»* et *«la Constitution anglaise»* — et publié dans le Vorwärts de la fin d'Août à la mi-Octobre 1844 est surtout remarquable par le fait qu'on y trouve pour la première fois sous sa plume une rapide esquisse du rôle central dans l'histoire contemporaine joué par le XVIIIè siècle «comme *temps* et *lieu* de toute révolution, économique, technique et politique, comme moment de rassemblement pour une humanité jusqu'alors dispersée ; comme moment de la naissance officielle de toutes les sciences et parmi elles la politique et l'économie en tant que sciences» (48).

La première partie est une brève analyse de la puissance économique anglaise en 1844 telle qu'elle résulte de la révolution industrielle du XVIIIè siècle. ENGELS y résumait tous les bouleversements scientifiques, économiques, politiques et sociaux de l'Angleterre depuis le début du siècle et analysait leurs effets sur les rapports sociaux actuels (49). En ce sens, ce texte éclaire certaine prise de position de l'auteur dans *Umrisse*... (notamment en ce qui concerne la fonction de la science dans la production industrielle) et préfigure les développements ultérieurs de la *Situation de la classe ouvrière en Angleterre*.

Quant à la seconde partie, — *«la Constitution anglaise»* (50), elle est surtout consacrée à dissiper les «illusions continentales» sur la libre Angleterre jugée sur le seul critère des libertés constitutionnelles. Ce travail de démystification — qui sera suivi d'autres (la Suisse, infra) — conduit ENGELS à dévoiler «l'opposition radicale entre théorie et

pratique de la vie politique anglaise dans ses différents rouages et à ses différents niveaux, royauté, parlement, système électoral, religion officielle, justice, liberté de la presse, droits de rassemblement, d'association, etc... pour conclure que sous l'apparence et le couvert de la transition et du droit règnent seuls la propriété et l'argent. A cet état de fait ENGELS ne voit de solution réellement démocratique que par l'application du «principe du socialisme» (51).

*Position de classe et situation de classe.*

La lecture des articles d'ENGELS consacrés à la classe ouvrière en Angleterre dévoile l'articulation entre position de classe et situation de classe dans une conjoncture de crise. Il est frappant de constater que les écrits de F. ENGELS, et de K. MARX, qui se donnent comme objet l'étude des *situations de classe* (dans les rapports économiques de production) n'apparaissent qu'à une époque où les deux amis sont déjà parvenus au seuil de la *maturité* dans leur pratique théorique (1846-48). Auparavant, la plupart des analyses de classe s'insèrent comme c'est le cas ici, *dans la problématique d'une analyse des rapports de forces* politico-sociales, qui est surtout révélatrice des positions de classes dans une conjoncture politique déterminée.

Ainsi, ce qui intéressait ENGELS dans un article de la *Gazette Rhénane*, *«Die Korngesetz»*, c'était la position respective des classes devant *l'enjeu* d'une *crise* (pour ou contre la législation actuelle sur les grains). Et pour l'auteur, *l'effet* le plus important de cette campagne nationale contre les tarifs douaniers sur les grains fut d'avoir révélé l'existence d'une classe «oubliée» jusque-là : le réveil politique des fermiers anglais et la fin de l'hégémonie de l'aristocratie foncière.

Mais c'est dans *«Geschichte der englischen Korngesetz»* (Histoire des lois anglaises sur les céréales) paru dans le *Télégraph für Deutschland* en Décembre 1845 qu'ENGELS nous offre l'analyse la plus remarquable sur une situation de lutte de classes révélatrice des positions de classes. Cet article représente le prolongement d'un autre ayant paru à la même époque dans le *The Northern Star*, *Deutsche Zustände* I-III (infra, 2è partie). Tout en analysant les



causes qui avaient provoqué l'établissement puis la suppression des droits sur les céréales, ENGELS étudiait en fait les conditions objectives du processus *d'autonomisation* de la lutte ouvrière (52).

En effet, pour la classe ouvrière anglaise, la grande leçon de l'histoire, de *son* histoire, a été indiscutablement celle de la crise de *«Korngesetz»*. L'alliance «conjoncturelle» entre une fraction importante de la bourgeoisie et du prolétariat a trouvé un terrain de réalisation dans la lutte commune contre l'établissement des droits d'entrée sur les céréales voté par les TORYS au pouvoir.

Mettant au profit la colère des ouvriers victimes de la vie chère, la bourgeoisie a fondé une «ligue» contre cette loi (Anti-Korngesetz-League). Lors de la grande grève de 1842, la lutte contre les lois sur les céréales a changé de caractère et pris une tournure plus révolutionnaire, sous l'effet de l'accentuation de la misère. Afin de provoquer une insurrection ouvrière, qui aurait obligé le gouvernement Tory à céder, les industriels se proposaient *entre eux* de fermer leurs fabriques afin de jeter les ouvriers dans la rue. A leur grande surprise, les ouvrières changèrent les *mots d'ordre* et au lieu de demander en priorité l'abolition des *«Korngesetz»* exigèrent avant tout l'augmentation immédiate des salaires et la promulgation de la charte (53).

Démasquée, la bourgeoisie anglaise fit volte face et aida le gouvernement à écraser le soulèvement des ouvriers soutenus par les seuls chartistes. Mais la rupture était désormais consommée entre les alliés d'hier de *l'Anti-Korngesetz-League* et la lutte ouvrière reprenait de plus belle mais avec ceci en plus : elle avait acquis le statut d'un mouvement autonome.

Si, par la suite, ENGELS s'est longuement expliqué sur cet acte de trahison du patronat anglais – et de «sa» justice – dans un article de *Das wesphalische Damfboot*, *«Nachträgliches über die Lage der arbeitenden Klasse in England Ein englische Tournut»* (54) c'est pour mieux souligner la maturité et l'unité exemplaire du mouvement ouvrier en Angleterre (55).

*Conclusion sur la série «anglaise».*

S'il était possible de résumer le chemin parcouru par ENGELS depuis ses premiers articles sur l'Angleterre publiés dans la *Gazette Rhénane*, le *New Moral World*, le *Républicain suisse* et les *Annales Franco-Allemandes*, nous dirions que ces articles n'ont été que des études préparatoires à un exposé grandiose de la situation de l'Angleterre destiné, après la disparition prématurée des Annales Franco-Allemandes au *Vorwärts*. C'est, à n'en pas douter, l'écrit le plus significatif c'est-à-dire le plus *contradictoire* de cette période de maturation de F. ENGELS.

En effet, «dans cet article s'exprimait toute la richesse des vue nouvelles sur les causes et les effets de la révolution industrielle ainsi que sur le rôle de l'Etat et des luttes de classe, qu'ENGELS avait accumulées pendant son séjour de deux ans en Angleterre et qui venaient étayer sa conception matérialiste de l'histoire» (56). Bien que ces considérations n'existent qu'*à l'état pratique*, elles dépassent de loin, par leur portée théorique, ce qu'il a pu dire ou écrire jusque là sur l'histoire, sur le rapport organique entre le développement des forces modernes de production (industrielle) et les rapports sociaux et politiques : l'effet de la révolution industrielle sur la décomposition de la société féodale, l'irruption des nouvelles formes d'organisation sociale, l'érection des villes modernes, la naissance des nouvelles formes de luttes politiques, la nature inédite de l'Etat (57).

D'un autre côté, ces considérations dont la nouveauté surprend la plupart des contemporains sauf, peut-être De Tocqueville dont *La démocratie en Amérique* paraît en 1835 (58), voisinent dans le même texte avec des catégories hégélo-feuerbachiennes à travers leurs variantes *empiristes-psychologistes* — l'explication de l'histoire universelle par le développement de la conscience humaine (59) — *ou culturalistes* comme en témoigne l'opposition entre le «caractère politique» de la «vie française» et le «caractère social» de la «vie anglaise».

A. CORNU, dans son ouvrage cité sur MARX et ENGELS, a remarquablement circonscrit les limites de cette «émergence» de l'idéologie dans un travail scientifique : «ces explications idéalistes sont à vrai dire isolées et ne tiennent que peu de place dans le tableau d'ensemble qu'ENGELS dresse de la situation de l'Angleterre. Dès qu'il quitte le domaine de l'histoire passée, pour aborder l'examen de la situation présente de l'Angleterre, les considérations idéalistes font place à des considérations matérialistes. L'analyse de cette situation, qui l'amène à se rendre de plus en plus clairement compte que le développement économique détermine le développement social et politique, lui permet de préciser les principes généraux du matérialisme historique» (60).



La lecture d'ENGELS confirme ici la thèse formulée par Louis ALTHUSSER dans *«Pour MARX»* : toute méthode scientifique est une *science du détour*, un *«retour à l'histoire réelle»* (61).

En fait, tout se passe, en *réitérant* ce principe à l'ensemble des écrits de cette époque, comme si chacun des textes de cette *«période transitoire»* était le *lieu contradictoire* où se déroulent *deux* histoires : l'une, l'histoire philosophique ou la philosophie de l'histoire (celle du couple HEGEL-FEUERBACH) est l'histoire réduite à son «essence», à son «esprit» (Geist), l'histoire des institutions figées et de l'idéologie trompe-l'œil ; l'autre, l'histoire réelle, est celle d'une formation concrète (l'Angleterre), d'une conjoncture de «crise» en présence des acteurs concrets (les classes sociales) et leur rapport changeant (les formes de lutte de classes).

A cette dualité de «territoire» correspond par ailleurs la dualité des «temps» : le temps de l'idéologie, immobile, de la lutte abstraite entre Raison et Déraison, le temps des catégories psychologiques immuables, des «Volksgeist» ; les temps réels ou le temps au pluriel, aux scansion inégales, aux rythmes différents, entrant dans des combinaisons complexes.

Plus que *«Umrisse»*, l'article de Vorwärts mérite de revendiquer une place particulière — et insolite — dans l'histoire du matérialisme historique. Insolite dans la mesure où la nature *d'écrit pratique*, d'analyse concrète, journalistique risque de masquer une véritable *révolution théorique en acte*, un travail tout à fait exceptionnel de transformation des concepts et un aboutissement inattendu : la décou-

verte théorique — empirique de la nature de l'Etat capitaliste.

Nous assistons, dans ce texte, à un véritable *déplacement thématique* du discours, d'une critique normative de la société civile et de l'Etat en fonction de l'idéal libéral-démocratique (qui vient tout droit de l'Aufklärung) tel qu'il est conçu et représenté par tous les jeunes hégéliens de l'époque à une analyse *concrète* des conditions de pénétration et de domination des nouveaux rapports sociaux (le couple salariat/capital) sur les anciens (propriétaires fonciers/aristocrates/fermiers). En cherchant à remonter jusqu'à l'origine de la crise sociale actuelle, ENGELS s'est heurté nez-à-nez à une situation de lutte qui dévoile en plein jour la *position respective de chaque classe antagoniste (et protagoniste)*. Le concept pratique qui permet de la penser : celui de *«lutte de classe»*.

L'observation attentive, ce «regard neuf» dont nous parle H. CHAMBRE, sur la conjoncture de l'Angleterre a permis à ENGELS de «découvrir» concrètement, sur un terrain privilégié — privilégié par rapport aux socialistes «vrais» à pareille époque — l'articulation entre le pouvoir économique capitaliste qui s'affirme au détriment de l'aristocratie foncière et le jeu des luttes hégémoniques au sein de l'Etat.

La représentation-exposition (Darstellung) de la situation de l'Angleterre, et du même coup la «distanciation» par rapport au champ de l'observation, fait découvrir une *scène politique*, absolument inconnue des continentaux, occupée par *trois* acteurs collectifs : TORYS (pour l'aristocratie foncière), WHIGS (pour la bourgeoisie) et CHARTISTES (classe ouvrière) et simultanément l'élimination de l'un d'eux (chartistes) des sphères juridico-politiques. Cette «absence» de la classe ouvrière dans les instances qui *réclament* pourtant sa participation comme une *nécessité organique* de l'Etat libéral révèle le rapport jusque là caché, masqué entre les instances «économiques» et les instances politiques. Or, au moment où ENGELS analyse la Constitution anglaise et ses «sphères» juridico-politiques (Justice, Parlement, la Couronne), l'Etat monarchique anglais, malgré tout le vernis d'un Etat semi-médiéval, s'est résigné à se conformer aux règles du jeu de l'Etat bourgeois : la perte du pouvoir de la Couronne (l'ère victorienne est bien commencée), de l'aristocratie (la Chambre des Lords) et, parallèlement), la toute-puissance des Communes comme émanation de la volonté populaire.



Dès lors, une question se pose dans toute sa crudité : qu'est-ce qui élimine la classe ouvrière des instances politiques sinon la raison matérielle du suffrage «universel» : l'argent ? Portons notre regard sur d'autres instances juridiques et institutionnelles (la Justice, l'Eglise, l'Ecole) et la même loi se confirme partout. Partout la réponse de l'Etat anglais aux spéculations des humanistes allemands est la même : la contradiction entre l'Etat-raison et l'Etat-déraison n'est pas une question de principe mais de nature socio-économique, entre classe possédante et classe non-possédante.

Cette première découverte aura une portée historique plus durable qu'on ne le pense ; le premier Etat que F. ENGELS découvre n'est pas un *Etat-consensus* (malgré l'idéologie légaliste dominante) mais un Etat comme *pur rapport de forces économiques.*

Là où la présence d'une bureaucratie «écran» de l'Etat féodal et absolutiste (la Prusse) aurait dévié sa critique dans le sens d'une idéologie normative de l'Etat (l'Etat-raison), *l'absence non fondée (juridiquement) du prolétariat anglais dans la «superstructure» politique révèle la nature profonde de l'Etat bourgeois : son fondement matériel c'est-à-dire surtout économique.*

*De la continuité dans la rupture...*

La lecture du livre de F. ENGELS qui couronne la période d'agitation communiste en Rhénanie allemande montre à quel point *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (Leipzig, été 1845) devait aux travaux publiés par ENGELS depuis 1842 sur la situation de l'Angleterre.

En effet, «le livre (...) était le fruit d'une étude minutieuse et approfondie des conditions de vie des ouvriers en Angleterre. Il faisait suite au grand article sur *«La situation de l'Angleterre»* qui avait paru dans *Vorwärts* peu de temps auparavant. A la différence de cet article, dans lequel il s'était attaché à montrer comment la révolution indus-

trielle avait déterminé le développement économique, social et politique de l'Angleterre moderne, ENGELS se proposait maintenant d'exposer comment le développement du prolétariat anglais, l'aggravation de ses conditions de vie et par-là même de la lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie qui menait inéluctablement à une révolution sociale étaient la conséquence nécessaire de cette révolution industrielle» (62) note A. CORNU qui souligne par ailleurs combien l'apport original de F. ENGELS, par sa lecture théorique et concrète de la conjoncture anglaise, est décisif à chaque étape de la formation des idées de MARX (63).

A la lumière des écrits d'ENGELS à cette époque, nous sommes donc fondé à penser que l'auteur de la «série anglaise» a indiscutablement joué, à son insu même, un rôle de premier plan dans la formation de la théorie marxiste de l'histoire «même si c'était d'une autre façon que MARX» (A. CORNU).

En l'espace de trois ans à peine, il a parcouru tous les moments d'un processus de connaissance : *la découverte d'une situation de lutte, la détermination des positions de classes, la connaissance empirique d'une structure sociale à dominance (capitaliste), la révélation du fondement économique de l'Etat moderne, la découverte de l'Etat comme rapport de forces, les variations multiformes de la lutte de classe dans les conjonctures de crise.*

Avec l'analyse de la formation économique et sociale de l'Angleterre d'un point de vue matérialiste (et prolétarien), nous assistons en fait dans *«La situation»*... à la fin de l'idéologie allemande (HEGEL, FEUERBACH) dans le discours engelsien (malgré quelques «rechutes» peu significatives).

Pourtant, en dépit du succès littéraire et populaire de son livre, ENGELS n'a pas cru devoir continuer sa «série» anglaise, achever comme il en avait manifesté l'intention une *«Histoire sociale de l'Angleterre»* (64) pour se tourner vers l'Allemagne qu'il a retrouvée depuis Octobre 1844. De nouveau, il se trouvait happé par une double actualité : celle des luttes politiques et sociales en Allemagne, celle du progrès accompli par le mouvement ouvrier continental.



## II. ENGELS ET LE «STATU QUO ALLEMAND».

A son retour à Barmen, ENGELS a pu renouer avec l'œuvre amorcée dès ses débuts d'écrivain c'est-à-dire partir à la découverte de ce qui allait devenir l'objet privilégié d'une double pratique (théorique et politique) : l'Allemagne.

Des *«Briefe aus dem Wuppertal»* (Lettres de la Vallée du Wupper) au manuscrit non publié de 47 («Le statu quo allemand») en passant par la *«Deustche Zustände. I-III»* (situation allemande), c'est l'histoire d'un processus de pratique théorique qui se donne pour objet (objectif) la (re) connaissance de l'Allemagne contemporaine, avec ses contradictions internes, ses «moments décisifs», ses ruptures, ses acquisitions, ses recommencements et ses victoires... pour atteindre enfin au magnifique feu d'artifice que nous offre *«Révolution et Contre-Révolution en Allemagne»* (1851-52).

### 1) Les «Briefe aus Wupper» ou la révélation d'une crise intellectuelle.

La simple lecture de la *Correspondance* de K. MARX et F. ENGELS (65) suffit pour nous éclairer sur un moment critique de l'histoire singulière de F. ENGELS : crise religieuse, crise familiale, crise d'adolescence :

> «En symbiose avec la crise religieuse qui l'éloigne petit à petit de la foi chrétienne, se développe chez FRIEDRICH ENGELS un autre mouvement: Libération critique, elle aussi, de son milieu social, de la bourgeoisie industrielle naissante en Allemagne, celle de BARMEN en particulier» (66).

«Les lettres de la Vallée de Wupper» (67) nous restituent justement l'image colorée d'un milieu social à l'horizon borné, une atmosphère étouffante, le spectacle d'une bourgeoisie provinciale exploitant des travailleurs inorganisés : hommes, femmes, enfants «avec une bonne conscience d'autant plus scandaleuse qu'elle s'enferme dans un piétisme étroit» (68).

En quelques lignes, elles retracent la situation des ouvriers et des travailleurs à domicile de BARMEN d'une

# Telegraph
für
# Deutschland.

**1839. März. № 49.**

## Briefe aus dem Wupperthal.*)

I.

Bekanntlich begreift man unter diesem bei den Freunden des Lichtes sehr verrufenen Namen die beiden Städte Elberfeld und Barmen, die das Thal in einer Länge von fast drei Stunden einnehmen. Der schmale Fluß ergießt bald rasch, bald stockend seine purpurnen Wogen zwischen rauchigen Fabrikgebäuden und garnbedeckten Bleichen hindurch; aber seine hochrothe Farbe rührt nicht von einer blutigen Schlacht her, denn hier streiten nur theologische Federn und wortreiche alte Weiber, gewöhnlich um des Kaisers Bart; auch nicht von Schaam über das Treiben der Menschen, obwohl dazu wahrlich Grund genug vorhanden ist, sondern einzig und allein von den vielen Türkischroth-Färbereien. Kommt man von Düsseldorf her, so tritt man bei Sonnborn in das heilige Gebiet; die Wupper kriecht träg und verschlammt vorbei und spannt durch ihre jämmerliche Erscheinung, dem eben verlassenen Rheine gegenüber, die Erwartungen bedeutend herab. Die Gegend ist ziemlich anmuthig; die nicht sehr hohen, bald sanft steigenden, bald schroffen Berge, über und über waldig, treten keck in die grünen Wiesen hinein, und bei schönem Wetter läßt der blaue, in der Wupper sich spiegelnde Himmel ihre rothe Farbe ganz verschwinden. Nach einer Biegung um einen Abhang sieht man die verschrobenen Thürme

*) Unsre Leser werden uns Dank wissen für diese authentische Schilderung einer Gegend, welche das wahre Zion der häßlichsten Form des an manchen Orten in Deutschland grassirenden und das Mark des Volkes ausmergelnden Pietismus ist A. d. R.

Seite der Zeitschrift „Telegraph für Deutschland" mit dem Anfang der „Briefe aus dem Wuppertal" von Friedrich Engels



écriture qui rappelle étrangement ses notes de voyage de 1848 (Von Paris nach Bern).

Et c'est sur le double fond d'hypocrisie d'une bourgeoisie naissante et de misère d'un semi-prolétariat (69) que le jeune ENGELS exerce, sous son pseudonyme d'écrivain de F. OSWALD, sa verve ironique en prenant pour cible le représentant local du piétisme, le pasteur F.W. KRUMMACHER (1796-1868).

Cette misère de l'Allemagne, ENGELS l'a rencontrée de nouveau au cours d'une visite à *Bremerhaven* comme en témoigne une lettre à sa sœur Marie (datée des 7 et 9 Juillet 1840).

> «Je suis monté sur les bateaux qui emmènent les émigrants en Amérique, ils sont tous entassés dans l'entrepont qui est un espace aussi long et aussi large que le bateau tout entier, avec six lits superposés, alignés les uns à côté des autres (et qu'on appelle couchettes). C'est là qu'ils gisent tous, hommes, femmes, enfants, et tu peux t'imaginer combien cet endroit privé d'air, renfermant souvent 200 personnes, est effroyable surtout pendant les premiers jours de la traversée, ceux pendant lesquels on a le mal de mer. Déjà on y étouffe par manque d'air»... (70).

Pourtant ce n'est assurément pas vers les problèmes sociaux que se tourne F. ENGELS à ce moment-là. Son «aspiration à la liberté» lui fait prendre contact avec le mouvement *«Jeune Allemagne»* dont le chef de file était K. GUTZKOW (1811-1878). Jusqu'au début de 1840, la carrière d'écrivain d'ENGELS a été entièrement dominée par la critique littéraire. Dans les articles qu'il envoyait au Télégraph..., il critique avec vigueur les aspects «rétrogrades» de la littérature française et allemande, l'Ecole historique du Droit, les mœurs de la noblesse et l'idéalisation qu'on en fait au nom d'un idéal démocratique et progressiste.

Mais loin de chercher dans les activités littéraires un refuge intellectuel, ENGELS y mène, comme d'ailleurs la plupart des jeunes Hégéliens de sa génération, un combat politique. Comme nous l'avons souligné précédemment (chap. IV), la crise de l'idéologie allemande, ouverte par FICHTE, puis HEGEL et FEUERBACH, STRAUSS... apparaît comme une forme spécifiquement allemande et indicatrice d'une *autre* crise : celle de l'Etat. La forme

«littéraire» que prend la contestation de l'Etat féodal n'est qu'une variante de ce que L. ALTHUSSER appelle, dans *«Pour MARX»*, la «surdétermination idéologique d'un combat politique» dans lequel s'insère le mouvement de la gauche radicale hégélienne des années 40-44. Aussi, chez ENGELS, le passage de la pensée (gauche hégélienne) à l'action s'effectue-t-il par la synthèse entre HEGEL et BORNE.

Le prototype de cette critique est la forme «combinée» de la critique littéraire (71) et de la critique politique (72).

Ainsi, dans *«Friedrich WILHELM IV»* rédigé pendant son séjour à Barmen, ENGELS montrait que le gouvernement de F. GUILLAUME IV marquait l'achèvement du système politique féodal. La problématique qui sous-tend la critique de l'Etat prussien est quasi-webérienne : ou l'Etat est *théocratique* et alors le pouvoir politique est subordonné à l'Eglise, ou l'Etat est *rationnel-bureaucratique* et il fait éclater en miettes sa chrétienté. Faute de surmonter cette contradiction, F. Guillaume IV est écartelé entre des aspirations contraires car «pour réaliser l'Etat chrétien, il lui faut tout d'abord imprégner d'idées chrétiennes l'Etat bureaucratique-rationaliste devenu presque païen» (73).

L'erreur du Roi vient du fait qu'il n'avait pas compris la nécessité d'orienter le passage de l'Etat chrétien (féodal) à l'Etat bureaucratique rationaliste (moderne). Il a choisi d'être moderne dans les formes archaïques, d'où le maintien de ce statu quo allemand qui se rend de plus en plus odieux aux yeux de la Gauche Hégélienne.

Il est frappant de constater que les questions à l'ordre du jour dans cet article sont les mêmes que celles qui mobilisèrent MARX et la plupart des jeunes Hégéliens de cette époque : l'institution d'une Monarchie constitutionnelle, la liberté de la presse, la fin de la Sainte-Alliance (74).

**2) La situation allemande au lendemain de la révolte des Tisserands de la Silésie.**

A son retour d'Angleterre, F. ENGELS rédige, à la demande du directeur littéraire de *The Northern Star*, John HARNEY, une série de «Correspondances» sur le développement de l'Allemagne moderne, destinées à éclairer les ouvriers anglais sur la situation de ce pays.



The Northern Star,
AND NATIONAL TRADES' JOURNAL.
VOL. X, NO. 446 LONDON, SATURDAY, MAY 30, 1846.

[Friedrich Engels]

## Die Verletzung der preußischen Verfassung

[„The Northern Star",
Nr. 446 vom 30. Mai 1846]

In Preußen gibt es ein Gesetz, datiert vom 17. Januar[1] 1820, das dem König verbietet, irgendwelche Staatsschulden zu machen ohne die Genehmigung der Generalstände[2], einer Körperschaft, die, wie man weiß, in Preußen noch gar nicht existiert[7]. Dieses Gesetz ist die einzige Garantie für die Preußen, jemals die ihnen seit 1815 versprochene Verfassung zu erhalten. Da die Tatsache der Existenz eines solchen Gesetzes außerhalb Preußens nicht allgemein bekannt ist, gelang es der Regierung, sich im Jahre 1823 *drei Millionen Pfund* in England zu borgen[8] – das war die erste Verletzung der Verfassung. Nach der französischen Revolution von 1830, als die preußische Regierung gezwungen war, ausgedehnte Vorbereitungen für einen Krieg zu treffen, der damals auszubrechen drohte, veranlaßte sie, da sie selbst kein Geld besaß, die „Seehandlung"[9], ein Regierungsunternehmen, zwölf Millionen Taler (£ 1700000) zu leihen, für die sich natürlich die Regierung verbürgte und die die Regierung auch ausgab – das war die zweite Verletzung der Verfassung. Abgesehen von den kleinen Übertretungen wie die Anleihenaufnahme von ein paar hunderttausend Pfund durch dasselbe Unternehmen, hat der König von Preußen gerade jetzt eine dritte große Gesetzesübertretung begangen. Da der Kredit des Unternehmens anscheinend erschöpft ist, wurde die Preußische Bank, die ebenso ausschließlich ein Regierungsunternehmen ist, vom König ermächtigt, Banknoten im Werte von zehn Millionen Taler (£ 1350000) herauszugeben. Diese Summe, abzüglich drei ein Drittel Millionen hinter-

[1] In „The Northern Star" irrtümlich: 22. Juni – [2] des späteren Vereinigten Landtags

Dans le premier article destiné à ce journal *«Das kürzliche Gemetzel in Leipzig - die deutsche Arbeiterbewegung»* (75), ENGELS commente les graves événements qui se sont déroulés récemment dans les pays de SAXE où, le 12 Août 1845, le gouvernement a fait tirer sur la foule qui manifestait en faveur du mouvement démocratique néo-catholique. Tout en condamnant sévèrement les responsables de cette tuerie (le gouvernement et le Prince de SAXE en personne), ENGELS s'interroge sur les conditions d'une révolution «communiste» en Allemagne.

En fait, cet événement a fourni à l'auteur l'occasion de marquer une rupture stratégique avec les *«Lettres d'Angleterre»* dans lesquelles ENGELS préconisait encore une alliance révolutionnaire entre la bourgeoisie allemande et la masse démocratique. Il met en doute maintenant la capacité réelle de cette bourgeoisie dans la direction de la prochaine révolution allemande. Il formule pour la première fois une thèse d'une extrême importance et d'une grande portée historique à propos de la bourgeoisie nationale allemande.

Comme dans *«Geschichte der englischen Korngesetz»* ENGELS prend acte, dans cet article, de l'autonomisation du mouvement de lutte du prolétariat allemand :

> «Les tisserands silésiens ont donné le signal en 1844 ; les imprimeurs sur cotonnades et les ouvriers de chemins de fer en Bohême et en Saxe, et en fait les ouvriers d'industrie de presque toutes les parties de l'Allemagne ont répondu par des grèves et des révoltes partielles, presque toutes provoquées par l'interdiction qui leur est faite de s'associer. Ce mouvement a gagné maintenant presque tout le pays et se poursuit dans le calme tandis que la bourgeoisie passe son temps à faire de l'agitation en faveur de la constitution, de la liberté de la presse, du protectionnisme, du catholicisme allemand et de la réforme de l'église protestante. Bien que ces mouvements de la bourgeoisie ne soient pas absolument inutiles, ils ne touchent pas la classe ouvrière, qui a son propre mouvement, un mouvement pour la défense de son pain quotidien» (76).

A cause de son ambivalence de classe doublement dominée-dominée sur le plan national-allemand par la bureaucratie féodale, et sur le plan extérieur par la bourgeoisie anglaise, — la bourgeoisie allemande s'est révélée incapable de remplir son rôle historique. L'essentiel de la tâche révolutionnaire repose désormais sur un prolétariat qui grandit



en importance et qui prend conscience de sa force réelle. Les *formes spécifiques* se précisent depuis la révolte des tisserands silésiens et montrent clairement l'ambition du prolétariat de jouer un rôle de premier plan dans la lutte contre l'Etat féodal.

Cette thèse ou plus exactement ces prémisses d'une thèse-qui ne prend sa forme définitive que dans *Révolution et Contre-révolution en Allemagne* — trouvent leur prolongement burlesque dans un article paru le 20 Septembre dans le même journal *(The Northern Star)* dans lequel ENGELS rapporte les mésaventures humiliantes de la bourgeoisie colonaise lors de la visite de la famille royale d'Angleterre (77).

Mais c'est dans *«Deutsche Zustände»* (Briefe) (78) qu'ENGELS fait pour la première fois un large exposé sur la situation de l'Allemagne avant et après la Révolution française dans une série de trois articles, — exposé qui constitue une des premières esquisses historiques sur les origines et les fondements matérialistes de la bourgeoisie allemande.

Dans la première partie de cette série, ENGELS étudie les conditions historiques dans lesquelles l'empire Allemand est tombé en décadence sans que diminue pour autant l'oppression qui pesait sur les sujets allemands doublement exploités par l'Empereur et par les Princes ; l'écrasement par les féodaux des guerres paysannes du XVIè siècle, la faiblesse congénitale de la bourgeoisie allemande, le compromis historique qui en découle expliquent le morcellement actuel de l'Allemagne, l'absence d'un pouvoir centralisateur et le retard de l'Allemagne par rapport à l'Angleterre et à la France (79). Le facteur principal responsable de la décadence (abstossendem Verfall) de l'Allemagne est l'incapacité de sa bourgeoisie, contrairement à la bourgeoisie anglaise, de transformer l'état de chose existant (le statu quo). Seuls les grands écrivains et philosophes (GOETHE, SCHILLER, KANT, FICHTE, HEGEL) échappèrent à la médiocrité générale et parvinrent à traduire un esprit frondeur contre un régime pourri dans leurs œuvres car, paradoxalement, «ce siècle honteux sur le plan politique et social fut en même temps la grande époque de la littérature allemande» (80).

C'est dans cet état général de décomposition que la Révolution française vint éclater comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Cet événement fut accueilli avec ferveur par une bourgeoisie allemande qui voyait en elle l'occasion historique pour sortir l'Allemagne de l'immobilisme. Malheureusement, à travers le prisme réducteur de l'idéologie bourgeoise allemande (FICHTE, KANT, HEGEL), l'événement historique prenait la dimension d'un «Zeitsgeist» (esprit du temps) : l'esprit de la liberté. Ce qui explique que lorsque la Terreur s'installa en France, l'enthousiasme des Allemands «qui ne se fondait pas sur de réels intérêts de classe (...), se transforma en haine contre la Révolution et contre le peuple français» (81).

Cependant, les beaux jours de l'ancien Empire allemand sont comptés. Bousculée par les armées révolutionnaires, conquise en partie par Napoléon, l'Allemagne voyait une région de son territoire soumise à l'autorité française et transformée de fond en comble (82).

*F. ENGELS et le rôle de NAPOLEON dans cette phase de l'histoire de l'Europe.*

A cause de son ampleur théorique – certains thèmes de cet article reviennent souvent comme des leimotiv dans les analyses de la *Nouvelle Gazette Rhénane* – et de sa maîtrise inégalée en matière de relations internationales en l'Europe, *«Deutsche Zustände»* mérite une attention toute particulière.

Il ressort de ces textes une appréciation nuancée, presque sympathique sur l'action de NAPOLÉON et sur son rôle dans l'histoire contemporaine européenne. Tel qu'il est dépeint dans ce texte, NAPOLÉON n'était pas un despote au sens habituel du mot. Il gouvernait certes de manière tyrannique, comme l'avait fait du reste la Convention et comme continuaient à le faire maintenant les princes allemands «mais seulement lorsque les circonstances l'y obligeaient» (A. CORNU, IV, 162).

Mais ce qu'il importe de savoir, c'est essentiellement l'attitude «inconséquente» de la bourgeoisie allemande qui, dans sa haine contre NAPOLÉON et la révolution française, confond ses intérêts de classe avec ceux des princes Allemands et qui «salua les Anglais comme des amis et des libérateurs, alors que ceux-ci ne songeaient qu'à profiter de la victoire (sur l'armée napoléonienne, Trinh-Van-Thao) pour les exploiter» (83).



*A propos des «guerres de libération» (Befreiungskriege) (1813-1815).*

C'est dans la perspective d'une analyse de classe qu'ENGELS dévoile le caractère ambigu et mystificateur des «guerres de libération» de 1813-1815.

Cette «Befreiungskriege» fut menée en effet par des paysans qui, incapables de se libérer de la servitude qui pesait sur eux, soutenaient en fait les intérêts de la noblesse, par des étudiants fanatisés par des idées de nationalité, de légitimité et par leur foi religieuse, par des commerçants qui spéculaient sur la victoire pour faire des affaires et enfin par une minorité d'intellectuels qui rêvaient d'unité et de liberté pour l'Allemagne (84).

Alors que l'idéologie dominante – reflétée ici par ses historiens officiels-présentait la «Befreiungskriege» comme une réalité monolithique, réduite à la simple dimension d'un sentiment collectif (le patriotisme), seule l'analyse de classe a permis à F. ENGELS de faire surgir, au contraire, une réalité complexe, hétéroclite et contradictoire, propre à éclairer la situation complexe du «statu quo» allemand (85).

*Les effets de la chute de NAPOLÉON.*

Saluée unanimement par «l'opinion publique» comme un événement heureux, la chute de NAPOLÉON ouvrit en fait la voie à la contre-révolution féodale dans toute l'Europe par la constitution d'une alliance réactionnaire dirigée par le TSAR et METTERNICH : la Sainte-Alliance (86).

Quant à l'Allemagne qui, d'ailleurs, ne tira aucun avantage du Congrès de Vienne du fait du maintien de son état antérieur, elle est devenue la terre d'élection pour l'écoulement des marchandises anglaises en même temps que pour des menées réactionnaires. Sous l'hégémonie de la Prusse médiévale, elle est devenue, comme l'Autriche de METTERNICH, un *centre contre-révolutionnaire* de l'Europe.

ENGELS termine son article en faisant du Roi de Prusse (F. GUILLAUME III) le portrait d'un renégat couronné, foulant aux pieds les engagements les plus solennels vis-à-vis de son peuple, doublé d'un bureaucrate borné.

**3) Les contradictions de classes en Allemagne.**

Dans cette dernière partie de l'article, ENGELS s'est livré à l'analyse de la contradiction hégémonique entre l'aristocratie et le roi d'une part, la bourgeoisie montante de l'autre (87).

S'appuyant sur la thèse de la faiblesse congénitale de la bourgeoisie allemande, ENGELS s'attache ici à analyser les *formes* spécifiques de la lutte de classes en Allemagne. Il y montre le rapport contradictoire entre le sous-développement socio-économique de cette bourgeoisie et la surdétermination idéologique dans ses formes de lutte, explique sa propension à *transposer* les contradictions réelles sur le terrain de la lutte idéologique et... lui seul. Il en fut ainsi de l'idéologie nationaliste et mystique de la *«Burchenschaft»* (88), de la fascination des jeunes hégéliens par les thèmes relatifs à la lutte «constitutionnelle» et à la «liberté de la presse» (89).

D'autre part, sur le plan géo-politique de l'Allemagne ou plus exactement de la Confédération germanique, on assiste à un déplacement du centre de la lutte des classes des provinces rhénanes (qui furent naguère la base d'appui de l'opposition libérale) et de l'Autriche (Vienne) à la Prusse et à sa capitale, Berlin, et ce, à cause même de l'inégal développement de l'Allemagne (MEW, II, 576).

Etudiant enfin le rapport entre la bourgeoisie et le prolétariat à partir de ce contexte historique caractérisé par l'antagonisme aigu entre l'Etat féodal et ses piliers organiques et les autres classes sociales, ENGELS insiste sur la nécessité de *l'alliance des classes* entre le prolétariat et la bourgeoisie tant à cause de la faiblesse (actuelle) du premier qu'en raison du caractère relativement progressiste de la seconde.

Mais cette subordination à court terme des intérêts de classe de la classe ouvrière à ceux de la bourgeoisie ne serait possible que tant que la bourgeoisie resterait une classe



avancée de la société allemande. Pourtant, tout en affirmant la nécessité de recourir aux alliances de classes dans des conjonctures déterminées, ENGELS énonce simultanément les conditions d'une rupture d'alliance toujours prévisible entre la bourgeoisie et le prolétariat car la victoire finale de la bourgeoisie sur la féodalité laisserait la première dans *une position de classe dominante et dirigeante*. La contradiction changerait de nature, et l'antagonisme bourgeoisie/prolétariat, jusqu'alors secondaire, deviendrait aigu et moteur de l'histoire. Mais tant que cette étape n'est pas franchie, le combat mené par le prolétariat allemand reste subordonné à d'autres que lui. Faute de saisir ce principe élémentaire de la lutte de classes, tout mouvement prématurément «autonomiste» serait condamné à l'échec :

> «La première remarque est que, dans la période qui s'étend entre 1815 et 1830, le mouvement de caractère essentiellement démocratique de la classe ouvrière, dans tous les «pays» a été plus ou moins subordonné au mouvement libéral de la *bourgeoisie*. La classe ouvrière, *bien que plus avancée que la bourgeoisie* (s.p.n., T.V.T.), ne pouvait pas encore se rendre compte de la différence totale entre le libéralisme et la démocratie, entre l'émancipation de la classe bourgeoise et celle de la classe ouvrière, elle ne pouvait pas connaître la différence entre la liberté de *l'argent* et la liberté de *l'homme*, avant que l'argent ne fût entièrement libéré sur le plan politique et que la bourgeoisie ne fût devenue une classe exclusivement dominante. *C'est pourquoi les démocrates de Peterloo présentèrent des pétitions non seulement en faveur du suffrage universel, mais aussi en faveur de l'abrogation de la loi sur les céréales ; c'est pourquoi aussi les prolétaires combattirent en 1830 à Paris pour les intérêts politiques de la bourgeoisie et menacèrent en 1831 en Angleterre de combattre pour les mêmes droits.* ( s.p.n., T.V.T.). Dans tous les pays la bourgeosie a constitué de 1815 à 1830, la *fraction* (ibid) la plus puissante du *parti révolutionnaire* (ibid) et lui a de ce fait, fourni ses chefs (In allen Ländern war das Bürgertum von 1815 bis 1830 der machtvollste Teil der *revolutionären Partei* und stellte daher ihre Führer). La classe ouvrière est nécessairement un instrument entre les mains de la bourgeoisie tant que celle-ci reste *révolutionnaire* ou progressiste. Tout mouvement ouvrier particulier ne peut avoir de ce fait qu'un intérêt secondaire. Mais du jour même où la bourgeoisie s'empare du pouvoir politique, du jour où tous les intérêts féodaux et aristocratiques sont anéantis par le pouvoir de *l'argent* et où la bourgeoisie cesse d'être progressiste et révolutionnaire pour devenir conservatrice, la classe ouvrière prend la direction du combat et son mouvement revêt un *caractère national* (...)» (90).

Il ressort de ce texte un certain nombre de remarques qui rompent avec une certaine manière de lire MARX et ENGELS :

1) Contrairement à une représentation historicisante de la lutte de classes à partir des textes de MARX essentiellement, depuis la *Misère de la philosophie* jusqu'au *Manifeste du Parti communiste*, l'analyse concrète de la réalité historique reflète, comme ici, une vision «totalisante» de celle-ci et présente une perspective aussi éloignée que possible du schématisme historiciste. Il en est ainsi de la lutte des démocrates anglais de Peterloo *pour* le suffrage universel (lutte politique) et *contre* la loi sur les grains (lutte économique) et des mouvements révolutionnaires de 1830-31 en Europe (le prolétariat comme forces de soutien aux révolutions bourgeoises).

2) ENGELS formule une thèse étonnante à propos du *parti révolutionnaire* (der revolutionären Partei) comme des «combinaisons conjoncturelles» des *«fractions»* de classes alliées dans le rapport d'antagonisme avec le bloc au pouvoir : *«le parti contre-révolutionnaire»* ; ces fractions composant le parti révolutionnaire seront à leur tour dominées par la classe ou fraction de classe *d'avant-garde* (la plus «machtvollste», la plus «puissante»). Il reconnait ainsi l'autonomie de l'instance politique (ou ses règles du jeu spécifiques) et, implicitement, la distinction gramscienne entre *position de classe* (dans la conjoncture politique) et *situation de classe* (par rapport à la structure économique) (91).

3) En dernier lieu, la *stratégie d'alliance* préconisée ici par F. ENGELS, réitérée et amplifiée par lui dans sa polémique avec Karl HEINZEN (92), domina tout le débat révolutionnaire des années qui précédèrent la tourmente de 48. Elle éclairait assurément d'un autre jour le rôle déterminant de F. ENGELS dans la construction du mouvement communiste comme force politique et son irruption sur la scène politique européenne.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, qu'en Septembre 1847, dans le *Kommunistische Zeitschrift* (Revue communiste), Karl SCHAPPER, un des dirigeants du mouvement communiste de Londres, ait repris la plupart de ces *directives* en cas de révolution : la classe ouvrière européenne ne devait considérer que son *principal* ennemi du moment



était et restait les forces féodales et, par conséquent, elle devait appuyer les luttes démocratiques de la bourgeoisie allemande (liberté de presse, liberté de réunion, etc...) (93).

Cette présence d'une stratégie fondée sur les données de la conjoncture politique explique qu'à la veille et surtout au lendemain des Révolutions de 48, les dirigeants communistes allemands ont cru devoir mettre en sourdine non seulement les principales exigences du *Manifeste du Parti communiste* mais aussi les *«17 Revendications des communistes allemands»* rédigées juste avant le retour de Karl MARX et F. ENGELS en Allemagne (94).

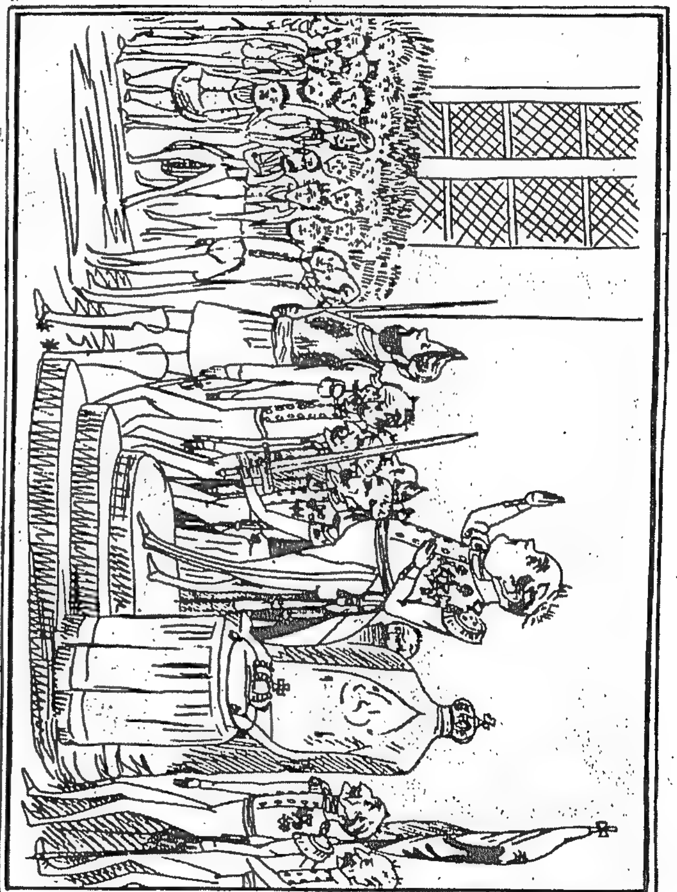
*La crise hégémonique de l'Etat féodal – bureaucratique : Le manuscrit de 1847.*

La *«situation allemande»* («Deutsche Zustände») donne le signal d'une campagne intensifiée contre l'Etat féodal-bureaucratique prussien devenu le centre contre-révolutionnaire de l'Allemagne.

Dans *«Die Verletzung der preussischen Verfassung»* (violation de la Constitution prussienne) (The Northern Star du 30 Mai 1846), ENGELS s'attachait surtout à dévoiler la faiblesse et la fragilité de la Monarchie prussienne qui, pour faire face aux pressions de la bourgeoisie, est contrainte à contracter des dettes de plus en plus importantes à l'étranger (notamment l'Angleterre et la Russie).

Dans la même foulée, se situent deux articles, l'un : *«Uber die preussische Bank»* (95), dénonçant les méfaits de la gestion économique et financière de la Prusse, le parasitisme et l'incompétence de l'Etat absolu, l'autre, *«Die preussische Verfassung»* (96), mettant en lumière le caractère aigu que prit la lutte hégémonique qui opposait l'aristocratie et la monarchie absolue à la bourgeoisie libérale. Dans les deux cas, l'auteur démonte le jeu équivoque du Roi jouant successivement sur ces deux forces l'une contre l'autre tout en maintenant intact le statu quo allemand.

Pour ENGELS, si les événements des dernières années avaient indiscutablement favorisé le développement rapide de la bourgeoisie, celle-ci se heurtait toujours dans son




Karikatur von Engels auf die Thronrede Friedrich Wilhelms IV. bei der Eröffnung des Vereinigten Landtags in Berlin am 11. April 1847



ascension et dans son affirmation en tant que classe dominante aux résistances d'une superstructure féodale immuable. De ce blocage naîtra une situation révolutionnaire qui devrait consacrer la suprématie de la bourgeoisie. D'un autre côté, l'hégémonie de celle-ci signifierait la remise en cause des liens qui unissent l'Allemagne aux puissances contre-révolutionnaires de l'Est et sortirait ces dernières de leur propre stagnation. Enfin, un article rédigé à la même époque et paru dans *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* (10 Juin 1847), *«Schutzzoll oder Freihandels-System»* (Barrières douanières ou libre-échange), reprend les mêmes thèmes en insistant sur la nécessité pour la gauche démocratique allemande d'appuyer la lutte de la bourgeoisie contre l'Etat féodal.

Ce n'est pas par hasard qu'au même moment se déclenche ouvertement dans les colonnes du même journal *(Deutsche-Brüsseler-Zeitung)* une lutte violente avec la participation active de K. MARX contre l'adversaire «interne» du mouvement démocratique : les socialistes «vrais».

Contre ces derniers, trois textes sont rédigés coup sur coup : *«Die wahren Sozialisten»* (manuscrit rédigé de Janvier à Avril 1847), *«Deutscher Sozialismus in Versen und Prosa» (Deutsche-Brüsseler-Zeitung* de Septembre à Novembre 47), *«Die Kommunisten und K. HEINZEN»*, (Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 3 Octobre 1847).

Le lieu de rencontre de ces deux types de combat : un manuscrit inachevé et manquant (de quatre pages) de 1847 : *«Der Statu quo in Deutschland»*.

Ce manuscrit de 47 présente à la fois comme la consolidation des «acquis» antérieurs notamment de *«Deutsche Zustände»* (97) et leur «enrichissement» dans la critique historique de la petite-bourgeoisie allemande : jamais, la critique de l'Etat féodal bureaucratique allemand n'a fait l'objet d'une condamnation aussi radicale. Sa nouveauté et son audace avaient même surpris son ami K. MARX et c'est une des raisons qui expliquent sa non-parution dans la Deutsche-Brüsseler-Zeitung (98) après l'arrestation de l'éditeur VOGLER (membre de la Ligue des Communistes).

La thèse d'ENGELS dans ce manuscrit peut se résumer en deux phrases antithétiques :

*La lutte contre le socialisme «vrai» passe par la critique de l'Etat féodal-bureaucratique dont il faisait organiquement partie ; inversement, la critique de l'Etat féodal-bureaucratique passe par la lutte contre ses forces auxiliaires dont la petite-bourgeoisie était un élément constitutif.*

Pour ENGELS, l'Etat féodal prussien a été le fruit d'un compromis historique entre la petite-bourgeoisie et l'aristocratie contre la bourgeoisie naissante et la paysannerie. L'origine de cette alliance de classes qui composent le «bloc au pouvoir» actuel remonte à la... guerre des paysans du XVIè siècle qui avait marqué l'arrêt d'un processus révolutionnaire qui aurait pu conduire l'Allemagne vers une «nation centralisée» et moderne (99). Ce «compromis historique», qui avait fondé l'alliance de classes présente n'est autre que le fruit d'une double trahison : celle des Princes et celle de la petite-bourgeoisie (100). Le manuscrit de 47 esquisse ici une véritable thèse, la plus matérialiste, sur la nature du statu quo allemand qui trouvera son prolongement théorique dans la *«lecture»* engelsienne de l'étude de WILHELM ZIMMERMANN dans *La guerre des paysans* (écrit en été 1850).

Un tel constat se présente dès lors comme le pur produit d'une analyse de classe de la crise actuelle de l'Allemagne, une crise caractérisée essentiellement par le double déclin de l'aristocratie foncière et de la petite-bourgeoisie.

En effet, à la suite d'un bond, *tardif* mais *accéléré*, l'Allemagne est entrée dans une ère nouvelle dominée par le développement de l'industrie et du commerce. La nature de ce «bond en avant» n'est pas seulement quantitative, elle est également qualitative avec l'introduction de nouveaux rapports de production (capitalistes), l'extension géo-économique, l'éclatement des barrières douanières féodales, l'ouverture de l'Allemagne vers le monde extérieur, la transformation des anciens rapports sociaux et politiques (101).

Pourtant, ce processus de transformation reste artificiel car ne reposant pas sur le développement *interne* des forces sociales, développement bloqué, on s'en souvient, par l'échec de la tentative bourgeoise durant la guerre des paysans du XVIè siècle. En effet, l'industrialisation et la transformation n'ont pu avoir lieu que sous le coup de l'occupation et de l'impérialisme napoléonien.



Ce n'est qu'au lendemain de la chute du 1er Empire que le pouvoir féodal a du se résigner à un état de fait. Sous la pression de la bourgeoisie, la Monarchie prussienne a cédé sur la question de *Zollverein*, accepté la constitution d'une union douanière et a contribué à l'essor économique de l'Allemagne (102).

De la pénétration du capitalisme et de l'irruption de forces sociales nouvelles sur la scène économique résultent des exigences nouvelles relatives à la nécessaire redistribution des rôles au sein de la nation allemande (en supposant réglée la question de son unité nationale). En effet, à l'essor rapide de la bourgeoisie et du prolétariat correspond l'irrésistible déclin de l'aristocratie, et parmi celle-ci de l'aristocratie foncière, réduite à un rôle de plus en plus marginal sur le plan économique et de la petite-bourgeoisie devenue une force d'inertie (Trägheitskraft) et de résistance face au développement de la nouvelle Allemagne (103).

Quant à la classe paysanne, elle reste pour l'instant écartelée entre des forces contradictoires. Si l'idéologie dominante et la pesanteur culturelle — ce «mode de vie rural» sur lequel ENGELS reviendra longuement dans ses notes de voyage dans *«Von Paris nach Bern»* — maintiennent encore cette classe sous la tutelle des fractions hégémoniques (en déclin), le dynamisme de l'expansion et de la transformation économique va la rendre progressivement solidaire de la Grande-Bourgeoisie (MEW, IV, 48-49).

Enfin, la classe travailleuse reste pour l'instant caractérisée par son *émiettement* (Zersplitterung) et sa *dispersion* (Zerstreuung) à travers l'Allemagne, — facteurs qui contribuent à *retarder* le processus de formation et de prise de conscience de classe (104).

Ainsi, il apparaît clairement dans ce texte que la crise de l'Etat féodal-bureaucratique coïncide avec la crise des deux classes tradtionnelles sur lesquelles repose le «compromis historique» du XVIè siècle : l'aristocratie d'une part (105), la petite-bourgeoisie de l'autre.

Pour ENGELS, une telle coïncidence n'est nullement fortuite mais résulte d'une *crise «généralisée»* du *bloc historique* désigné sous le terme de *«statu quo allemand»*.

La formation sociale allemande se présente dès lors (sich darstellt) comme une structure complexe de classes *coexis-*

*tant* (existieren neben einander) dans le cadre étriqué *d'une société où aucune classe prise séparément ne peut dominer les autres :*

> «La misère du statu quo allemand réside principalement dans le fait qu'aucune classe n'a eu jusqu'ici la force de faire de sa branche de production la branche de production nationale par excellence et de se poser ainsi elle-même en représentante des intérêts de la nation entière» (106).

Le résultat d'une telle situation est que le véritable pouvoir politique est détenu par une couche venant de l'aristocratie et de la petite-bourgeoisie allemande : la bureaucratie d'Etat qui traîne avec elle tout le poids de «l'impuissance et de la bassesse, de l'ennui grisaille et de la crotte de la société allemande» (107).

La statu quo allemand n'est autre que le produit historique d'un compromis de classes incapables l'une ou l'autre de dominer et au terme duquel l'Etat comme *no man's land* revient au troisième larron : la bureaucratie (108).

«Die gegenwärtige Verfassung Deutschlands ist weiter nichts als ein Kompromiss zwischen dem Adel und dem Kleinbürgern, der darauf hinausläuft, die Verwaltung in den Händen einer dritten Klasse niederzulegen : der Bürokratie» (la présente constitution allemande n'est rien d'autre qu'un compromis entre la noblesse et la petite-bourgeoisie, qui aboutit à déposer l'administration entre les mains d'une troisième classe : la bureaucratie) (109).

Que la crise de l'Etat féodal bureaucratique prenne la forme généralisée de la crise d'une société petite-bourgeoise montre bien qu'il ne s'agit pas là d'une simple réplique, au niveau juridico-politique, à une crise de l'infrastructure (économique), *mais de quelque chose d'autre.* Il s'agit en fait d'une crise de *«l'Etat intégral»* qui s'identifie, en l'absence d'un classe *dominante* et *dirigeante*, la bourgeoisie industrielle, (comme en Angleterre) désignée sous un terme «hégélien» de classe universelle ou plus exactement «classe représentant l'intérêt universel» (110), *à une classe qui tient lieu de classe hégémonique : la petite-bourgeoisie.* D'où cette contamination petite-bourgeoise d'une nation qui apparaît «comme la patrie de la petite-bourgeoisie, où noblesse, capitalisme, prolétariat, toutes les classes présentent la même médiocrité, la même étroitesse de vue, le même sous-développement» (111).



Cette partie, à cause de ses connotations apparemment hégéliennes avait, selon toute vraisemblance, soulevé une certaine réticence de la part de K. MARX (112).

Pourtant, c'est bien dans cette perspective qu'ENGELS pose le principe d'une solution parfaitement cohérente des problèmes posés par le statu quo allemand. Elle réside dans la destruction radicale de la petite-bourgeoisie en tant que fraction hégémonique, en tant qu'elle s'identifie à l'appareil bureaucratique d'Etat :

> «Le petit-bourgeois représente les intérêts *locaux*, le bourgeois les intérêts *universels*. Le petit-bourgeois trouve sa situation assurée de manière satisfaisante pourvu qu'il exerce son influence sur le pouvoir d'Etat et qu'il participe à l'administration provinciale ou siège dans l'administration municipale. Le bourgeois ne peut pas défendre son intérêt sans exercer un contrôle direct, permanent de l'administration centrale, de la politique extérieure et du pouvoir législatif de l'Etat. Les créations classiques du petit-bourgeois furent les empires allemands ; celles du bourgeois fut l'Etat représentatif français. Le petit-bourgeois est conservateur tant que la classe dominante lui fait quelques concessions, le bourgeois est révolutionnaire jusqu'à ce qu'il domine lui-même» (113).

Ainsi pour ENGELS, cette différence entre la petite-bourgeoisie et la grande-bourgeoisie se reflète au niveau de la lutte politique, à travers deux attitudes diamétralement opposées : la tendance dominante de la petite-bourgeoisie est *réformiste*, la tendance dominante de la bourgeoisie est *révolutionnaire* (114).

En ce sens, l'analyse engelsienne du statu quo allemand laisse ouverte la possibilité de l'évolution de l'Allemagne vers le *«bismarckisme»* (vers «l'Etat césarien»). Mieux encore, elle pose, dès cet instant, les conditions historiques d'une telle possibilité : l'échec de la bourgeoisie dans sa révolution libérale, la «reconduction» sous une forme «moderne» de l'ancien «compromis historique», et le renforcement de l'Etat bureaucratique dans la lutte contre le prolétariat.

La conception stratégique engelsienne au sujet de la future révolution en Allemagne est toute entière déterminée par cette thèse fondamentale selon laquelle la prochaine étape de la lutte des classes devrait passer par un *«révolution démocratique bourgeoise»* et c'est dans cette perspective

que les communistes devraient modeler leurs objectifs politiques (115). Car, eux aussi, trouvent leur intérêt propre dans la modification du statu quo. Aussi, bien que leur principal ennemi reste, en dernière instance, la bourgeoisie, attaquent-ils plus le statu quo allemand que cette dernière (116).

Nous voyons bien que la critique engelsienne du socialisme «vrai» et du statu quo allemand dépasse de loin la thèse «marxienne» d'un simple *anachronisme* historique ou d'une simple «projection» du socialisme français sur le sol allemand (117).

Elle enferme en fait l'idéologie petite-bourgeoise allemande dans une matrice politico-historique où les divers courants du socialisme petit-bourgeois n'apparaissent plus désormais que comme des variantes d'une même idéologie réactionnaire et apologétique du «statu quo» allemand : produit d'un compromis historique grâce auquel l'aristocratie foncière avait pu naguère écraser les premières luttes révolutionnaires du XVIè siècle de la paysannerie allemande, la petite-bourgeoisie tente aujourd'hui de sauver ses privilèges au besoin en s'opposant violemment à cette même bourgeoisie, en faisant mine de se rapprocher du prolétariat pour mieux le trahir comme l'avait fait déjà LUTHER vis-à-vis de Thomas MUNZER en détournant ses yeux du statu quo, en masquant sous une phraséologie de gauche un opportunisme de droite.

## III. LA CRITIQUE DE L'IDÉALISME DANS L'ANALYSE CONJONCTURELLE.

En été 1943, ENGELS faisait la connaissance de G. Julien HARNEY, un des directeurs de l'organe central des chartistes, le *Northern Star* qui paraissait à Leeds (chap. IV). HARNEY, qui appartenait à l'aile gauche du chartisme, avait vu, après l'échec de la grande grève de 1842, que la faiblesse de de mouvement venait en grande partie de son insuffisance doctrinale. Aussi se réjouissait-il de rencontrer F. ENGELS qui attirait son attention sur un aspect du socialisme, inconnu de lui, - le socialisme philosophique.



Surpris à son tour de l'ignorance des Anglais les plus éclairés au sujet des mouvements socialistes et communistes en France et en Allemagne, ENGELS se proposa de les leur faire connaître par un grand article qu'il publia dans l'organe central des owenites, *The New Moral World*. Depuis, la plupart des articles écrits par F. ENGELS au cours de cette période visent essentiellement trois objectifs :

1) Montrer le caractère européen des mouvements révolutionnaires du prolétariat et leur convergence dans le socialisme (*«Fortschritte der Sozialreform auf dem Kontinent»)*.

2) S'intéresser aux expériences concrètes de la pratique communiste (*«Beschreibung der in neuerer Zeit...» ; «Ein Fragment Fouriers über den Handel», etc...)*.

3) Intensifier la campagne polémique contre les partisans du socialisme petit-bourgeois (allemand, suisse, français,...).

**1) Progrès du socialisme sur le continent.**

L'article qui débute la série destinée au *New Moral World* est consacré au socialisme sur le continent européen.

En effet, *«Forschritte der Sozialreform auf dem Kontinent»* (118) constitue à la fois un prolongement et une réplique aux *«Lettres»* de Londres et d'Angleterre, où tout en poursuivant son enquête sur le socialisme, ENGELS s'efforce de convaincre le prolétariat anglais qu'une révolution socialiste y est non seulement souhaitable, mais *qu'elle est possible*.

Pour cela, rien ne vaut une information aussi exhaustive que possible sur les mouvements semblables du continent qui montrent tous leur convergence vers un principe unificateur : la nécessité de procéder à un changement radical de l'ordre social actuel par la révolution prolétarienne (119).

Le texte d'ENGELS se donne pour objectif de mettre en évidence *l'unicité* et la *diversité* des voies d'approche vers le socialisme dans les principaux pays du continent européen : la voie «politique» française, la voie «philosophique» allemande par opposition à la voie «économique» qui est celle de l'Angleterre.

Après avoir fait le bilan des divers courants qui animèrent le mouvement socialiste en France, (FOURIER, SI-

MON, CABET) et rendu un éclatant hommage à PROUDHON pour son opuscule «*Qu'est-ce que la Propriété ?*» (120), ENGELS conclut son article en affirmant que la France devrait accéder au communisme après avoir franchi tous les degrés du développement politique, processus dans lequel elle s'est engagée depuis la Révolution de 1789. Il étudie ensuite les courants philosophiques du socialisme allemand et suisse. Le fait que la couche des intellectuels y joue un rôle *déterminant* est dû aux conditions historiques propres de la formation de l'Allemagne moderne, marquée par l'échec des révolutions paysannes du XVIè siècle. L'auteur souligne, enfin, la nécessité de la constitution d'une alliance révolutionnaire pour faire face à la Sainte-Alliance qui, grâce à sa cohésion et aux appareils de répression mis en place par METTERNICH, a étouffé dans l'œuf, l'un après l'autre, les foyers de contestation qui se sont rallumés un peu partout en France (1830-1840), en Allemagne (la révolte des tisserands silésiens de 1844), en Angleterre (l'été 1842 des Chartistes).

Face à cette coalition réactionnaire, la question de la constitution d'une «Internationale» révolutionnaire figure bel et bien à l'ordre du jour. Bien que prisonnier d'une certaine «phraséologie» humanisante, cet article ne laisse pas moins transparaître la préoccupation du moment de l'auteur et le sens politique de ces écrits : resserrer le lien organique entre les mouvements révolutionnaires de l'Europe, intensifier la campagne de propagande et d'information de part et d'autre de la Manche, et assigner à l'avant-garde «communiste» cette tâche essentielle.

**2) Le socialisme en Allemagne (1843-1845).**

L'analyse des forces sociales qui participèrent au mouvement «communiste» en Allemagne a fait l'objet d'un second article paru dans le *New Moral World* du 13 Décembre 44 au 10 Mai 1845, et signé «d'un vieil ami d'Allemagne» (Ein alter Freund in Deutschland) (121).

Dans ce dernier article, ENGELS fait état du grand rassemblement populaire autour du communisme, en particulier dans sa ville natale (Elberfeld) et de l'ébauche d'une coalition entre la bourgeoisie allemande et les éléments



several others. Besides those, Henry Heine, the most eminent of all living German poets, has joined our ranks, and published a volume of political poetry, which contains also some pieces preaching Socialism. He is the author of the celebrated *Song of the Silesian Weavers*, of which I give you a prosaic translation, but which, I am afraid, will be considered blasphemy in England. At any rate, I will give it you, and only remark, that it refers to the battle-cry of the Prussians in 1813:—"With God for King and fatherland!" which has been ever since a favourite saying of the loyal party. But for the song, here it is:—

Without a tear in their grim eyes,
They sit at the loom, the rage of despair in their faces;
"We have suffered and hunger'd long enough;
Old Germany, we are weaving a shroud for thee
And weaving it with a triple curse.
"We are weaving, weaving!

"The first curse to the God, the blind and deaf god,
Upon whom we relied, as children on their father;
In whom we hoped and trusted withal,
He has mocked us, he has cheated us nevertheless.
"We are weaving, weaving!

"The second curse for the King of the rich,
Whom our distress could not soften nor touch;
The King, who extorts the last penny from us,
And sends his soldiers, to shoot us like dogs.
"We are weaving, weaving!

"A curse to the false fatherland,
That has nothing for us but distress and shame,
Where we suffered hunger and misery—
We are weaving thy shroud, Old Germany!
We are weaving, weaving!

With this song, which in its German original is one of the most powerful poems I know of, I take leave from you for this time, hoping soon to be able to report on our further progress and social literature.—Yours sincerely,
AN OLD FRIEND OF YOURS IN GERMANY.

Schluß des Artikels „Rascher Fortschritt des Kommunismus in Deutschland" mit Engels' Übersetzung des Gedichts „Die schlesischen Weber" von Heinrich Heine

«progressistes» de la population. C'est une des rares occasions où le journal colonais, la *Kölnische Zeitung*, est cité avec une certaine sympathie par ENGELS. Pour prouver aux lecteurs anglais la force montante du communisme, l'auteur commente brièvement les travaux actuels de ses compagnons du moment (PUTTMANN, M. HESS, K. MARX, et surtout L. FEUERBACH) et le célèbre poème de H. HEINE, *«Die schlessische Weber»* (les tisserands silésiens), distribué clandestinement à Berlin au cours de l'automne 1844.

La seconde partie de l'article est consacrée à la présentation des principaux chefs du mouvement communiste allemand. Il signale à l'attention de ses lecteurs trois faits importants : le projet commun avec M. HESS de publication d'une revue mensuelle (122), les travaux en cours de K. MARX (les «manuscrits de 44»), la visite que HESS a rendue dans sa ville natale à L. FEUERBACH, salué comme le philosophe allemand le plus éminent, le «génie» du temps présent et qui, au surplus, a déclaré avoir trouvé dans le communisme «la réalisation *pratique* de sa théorie».

*Les discours d'Elberfeld.*

Dans son dernier article, ENGELS fait une brève allusion (123) aux discours prononcés au cours d'un meeting organisé à Elberfeld par M. HESS et lui-même (*«Zwei Reden in Elberfeld* vorgetragen in Elberfeld am 8 und 15 Februar 1845» reproduit par la *Rheinische Jahrbücher zur gesellschaftlichen Reform*, 1845) (124).

Dans son discours, ENGELS s'attache, sur le même thème abordé par HESS (de l'actualité du communisme), à montrer avec davantage de rigueur que le communisme n'est que la conséquence nécessaire du développement du capitalisme. Il souligne le fait que la plupart des conditions d'une crise révolutionnaire sont actuellement réunies dans les pays industriels de l'Europe : l'Angleterre, la France, et... l'Allemagne.

Puis il aborde l'analyse du système capitaliste en expliquant avec clarté et simplicité comment les mécanismes de production capitaliste (la concurrence, le marché libre) aboutissent nécessairement à des crises de plus en plus graves (crises de surproduction), entraînant des bouleversements sociaux : ruine des classes intermédiaires, paupérisation de la population, aggravation de la condition ouvrière, concentration du capital, antagonisme de classes (125).



Les désordres économiques et les désordres sociaux provoqués par le capitalisme justifient le communisme qui se présente comme la seule solution possible et rationnelle (126).

L'Allemagne, quel que soit son retard sur l'Angleterre et la France, est engagée dans le même processus de transformation économique et se trouve placée, bon gré mal gré, devant la même alternative : capitalisme ou communisme.

A la manière de Montesquieu dans *l'Esprit des Lois*, ENGELS énumère trois voies de passage possible des pays sus-indiqués vers le socialisme : la voie *«owenite»* libérale en Angleterre, la voie «jacobine» centralisatrice-autoritaire en France et une voie à fixer pour l'Allemagne (127).

Il préconise ensuite les *modalités concrètes* du *passage pacifique* du système capitaliste au système socialiste : assurer l'éducation et l'instruction des enfants (allgemeine Erziehung aller Kinder), regroupement et aide aux gens pauvres (Reorganisation des Armenwesens), formation d'un prolétariat *avancé (gebildeten* Arbeiterklasse) et les *moyens* pour atteindre ces objectifs : impôt progressif sur le capital qui remplacerait le système fiscal actuel (128).

*La description des colonies communistes en cours d'expérimentation.*

Poursuivant son«enquête» sur les conditions concrètes de réalisation du communisme, ENGELS s'interroge sur les expériences des communautés owenites (et fouriéristes) et essaie d'en tirer les leçons dans un article paru au *Deutsche Bürgerbuch fur 1845* (Darmstadt, 1845) *«Beschreibung der in neuerer Zeit entstandenen und noch bestehenden kommunistischen Ansiedlungen»* (Description des colonies communistes récemment créées et qui subsistent encore).

Il expose dans cet article les principes sur lesquels se fondent ces colonies et donne les détails de leur organisation (129). Durant cette phase expérimentale du communisme, plusieurs tentatives semblables ont déjà été entreprises

un peu partout dans les sociétés industrielles, notamment en Angleterre et en Amérique.

Les premières colonies américaines ont été fondées par la secte religieuse de SHAKERS ; celles qui ont été créées ensuite par les disciples du prédicateur wurtembourgeois Rapp suivent le même modèle (130). Quant à *Harmony*, colonie-test d'Owen dans le Hampshire, elle a été créée sur la base d'emprunts et connaît de ce fait certaines difficultés de gestion (131).

Mais l'article dépasse le stade descriptif et essaie de tirer de ces «expériences récentes» des conclusions susceptibles d'enrichir le communisme en tant que *théorie pratique*. Pour ENGELS, «le succès (sic) de ces colonies montre que le régime de la communauté des biens est non seulement théoriquement possible, mais aussi pratiquement réalisable. Les hommes y vivent mieux en travaillant moins et ont aussi plus de loisirs pour se cultiver qu'en régime capitaliste. La création de telles colonies est particulièrement favorable aux ouvriers, car elle leur assure la sécurité de l'emploi et une vie indépendante» (132).

*Le désarroi d'un jeune socialiste nommé ENGELS.*

Entre le premier article d'ENGELS sur le socialisme en Europe et le dernier sur les «colonies communistes» (1843-1845), deux années se sont écoulées : deux années de doute, d'exaltation et de ... confusion. Tout cela, – ENGELS en était pleinement conscient, – demande clarification et rigueur, bref des qualités qui semblent faire défaut dans cette série consacrée au socialisme (communisme) du continent européen.

Depuis sa rencontre avec K. MARX, ENGELS se rendait de plus en plus nettement compte que l'humanisme feuerbachien constituait, *dans la pratique politique communiste*, un obstacle majeur dans le rassemblement des forces progressistes, ne serait-ce qu'à cause de la plus grande confusion qui régnait au sujet du «communisme» parmi les démocrates mais aussi parmi les communistes rhénans eux-mêmes. C'est dans ce contexte qu'en même temps qu'il décidait d'entreprendre un travail de clarification doctrinale, il pressa MARX d'accélérer cette tâche théorique :



«Arrange-toi pour achever ton ouvrage sur l'économie politique, même si bien des pages ne devaient te satisfaire, peu importe : les esprits sont mûrs et nous devons battre le fer parce qu'il est chaud» (133) (Lettre à MARX, 20 Janvier 45).

Tout se passe comme si ENGELS percevait parfaitement l'origine du malaise qui l'a gagné durant cette période et qui se reflète de manière caricaturale dans ses articles : l'écart *intolérable* entre un système théorique vide (l'humanisme feuerbachien) et des réalités historiques vivantes et changeantes. Ce désarroi prend la forme d'un «découragement momentané» qui transparaît dans cette lettre du 19 Novembre 44 à son ami K. MARX (la deuxième de lui depuis leur liaison) :

«Ces discutailleries théoriques m'ennuient de plus en plus et chaque mot que l'on perd à parler de l'«homme», chaque ligne qu'il faut écrire ou lire contre la théologie et l'abstraction ou contre le matérialisme vulgaire me porte sur les nerfs. C'est une toute autre chose de s'occuper, en rejetant tous ces phantasmes – car l'homme théorique, sans existence réelle n'est autre chose que cela-de choses concrètes, vivantes, de développement historique et de leurs résultats. C'est du moins ce que nous avons de mieux à faire, tant que nous en serons réduits à nous servir de nos plumes, sans pouvoir réaliser immédiatement nos idées avec nos mains et, s'il le faut, avec nos poings» (134).

Ailleurs, notamment dans *«Beschreibung»*..., ce malaise prit la forme d'une «idéologie en délire», à travers le discours dithyrambique sur les expériences plus ou moins «ratées» du communisme communautaire, en feignant de trouver dans ces «utopies» vivantes, la «solution» aux problèmes posés par l'existence du capitalisme. Expériences de courte durée certes, mais suffisantes pour démentir toute espèce de *linéarité* dans le passage de l'humanisme feuerbachien au socialisme scientifique, pour démontrer que l'itinéraire théorique de K. MARX et de F. ENGELS n'est pas une histoire simple.

En ce sens, ces textes sont riches d'enseignements : ils éclairent le sens de la rupture avec l'idéologie feuerbachienne et les formes dérivées du socialisme «vrai».

Désormais, la question à l'ordre du jour se suspend à celle-ci : le prolétariat européen peut-il (et doit-il) se donner une théorie capable de guider sa lutte politique ou

non ? L'histoire de la pratique politique d' ENGELS nous apporte à ce sujet une sorte d'illustration de la formule léniniste : sans théorie révolutionnaire, pas d'action révolutionnaire. Elle confirme le principe de l'unité dialectique entre Théorie et Pratique : la théorie comme *produit* et *moyen* du combat politique qui l'invoque et l'exige constamment.

*La «brèche» : un fragment de FOURIER sur le commerce.*

Dans cet article qu'il avait rédigé probablement avant son second voyage en Angleterre (mi-Juillet 1845) et qui fut publié dans le *Deutsche Bürgerbuch für 1846* (Mannheim), ENGELS s'engage ouvertement dans une campagne polémique avec les partisans du socialisme «vrai» – en particulier avec K. GRUN – campagne qui trouvera dans *«Die Kommunisten und Karl HEINZEN»* son expression la plus achevée et qui le conduira à définir pour la première fois avec clarté ce qu'est le communisme.

La première arme grâce à laquelle ENGELS pourfend l'idéologie du socialisme «vrai» est pour le moins... inattendue puisqu'il s'agit d'un texte de FOURIER paru dans la revue fouriériste, *La phalange*.

Dans ce fragment, FOURIER avait minutieusement décrit les diverses formes de banqueroute considérée dans ses rapports avec le commerce. Sous la forme qu'il revêt dans les temps modernes, le commerce n'est autre qu'un *vol légal* commis aux dépens des consommateurs par des intermédiaires qui vendent des biens qu'ils ne produisent ni ne consomment. Il trouve sa parfaite expression dans cette forme de vol qu'est la banqueroute.

ENGELS fait précéder la traduction de ce fragment d'une préface et d'une post-face, dans lesquelles il établit un parallèle entre l'analyse exacte et détaillée que les socialistes français font des rapports sociaux et la phraséologie vide de contenu à laquelle se complaisent les socialistes allemands (135).

Mais plus que le désir de faire connaître aux Allemands un courant important du socialisme français, ENGELS voulait transformer son «introduction» en un véritable réquisitoire contre le socialisme allemand, contre le socialisme du «Vormärz» ;



«Cette théorie allemande prête en tout temps qui eut l'infinie chance de pouvoir deviner un peu dans la *philosophie hégélienne de l'Histoire* et d'être initiée par quelque médiocre professeur de BERLIN au schématisme des catégories éternelles et qui a feuilleté, par surcroît, un peu de FEUERBACH, quelques écrits communistes, ou M. STEIN sur le *socialisme français*, cette théorie allemande de la pire espèce s'est déjà construite sans aucune difficulté sur le socialisme et le communisme français selon M. STEIN, lui a assigné une place subordonnée et l'a *dépassé* en le *transposant* sur le «plan supérieur de développement» de la «théorie allemande» prête en tout temps. *Il ne lui vient naturellement à l'idée d'étudier, si peu que ce soit, les choses mêmes qu'elle prétend dépasser* (s.p.n., T.V.T.) ; de regarder dans FOURIER, Saint SIMON, OWEN et les communistes français, – qui complètent suffisamment les maigres extraits de M. STEIN, afin de mettre en place cette brillante victoire de la théorie allemande sur la recherche percluse de l'étranger» (136).

Le produit théorique d'une telle lecture du socialisme français fut la reproduction sous des variantes *spéculative* et *théoriciste*, reproduction qui accentue le déséquilibre entre une théorie qui tourne à vide et la pauvreté sur le plan d'explication scientifique :

«Les Allemands devraient enfin cesser de faire tant de cas de leur profondeur. Avec deux maigres dates, et demi, ils sont capables de vous en réunir non seulement des cents et des mille, mais aussi de les faire coïncider avec l'histoire universelle (...). C'est ce qui explique l'effarante pauvreté du *socialisme absolu* allemand. Un peu *d'humanisme* – c'est le mot maintenant à la mode, un peu de réalisation de cet humanisme (...) avec la *neutralité théorique* (Unparteilichkeit) (s.p.n., T.V.T.), le *«calme absolu»* de la pensée» (absolu Ruhe des Gedankens) qui enlève à cette doctrine toute étincelle d'énergie et toute tension. Et c'est avec cette chose triste et ennuyeuse qu'on prétend révolutionner l'Allemagne, mettre en branle le prolétariat et amener les masses à penser et à agir !» (137).

Ceci conduit ENGELS à nous présenter un bilan décevant du combat du socialisme allemand du *Vormärz*. A l'encontre du triomphalisme de RUGE, de GRUN et d'autres socialistes «vrais», l'idéologie allemande n'est pas en avance sur le reste de l'Europe, elle accuse au contraire un *retard théorique* qui correspond, en dernière instance, à son retard économique et social. La manifestation la plus caractéristique, le signe le plus significatif de ce retard apparaît avec le plus d'évidence non tant dans le dogmatisme philo-

sophique des «professeurs allemands» que dans sa propension à la contemplation spéculative qui explique ce «regard détourné» de la philosophie allemande ou mieux encore, cette «absence» significative de la *conjoncture* dans le discours philosophique :

> «Ils ont (...) complètement négligé ce qu'il y a de meilleur chez les Français, *leur critique de la société présente* (die Kritik der bestehenden Gesellschaft), qui constitue la base réelle, l'élément principal de toute critique sociale (...)» (138).

Sous la forme critique qui prend parfois l'allure d'une *autocritique* («je n'en excepte pas mes propres travaux»), ENGELS exprime dans ce texte les quelques formules cinglantes, tranchantes des célèbres *«Thèses sur FEUERBACH»*.

**3) Lutte contre le socialisme «vrai» et le socialisme petit-bourgeois.**

*«Deutsche Sozialismus in Versen und Prosa»* (le socialisme allemand en vers et en prose) (139) et *«Die wahren Sozialisten»* (140) amplifient cette campagne critique en s'appuyant cette fois-ci sur l'analyse des textes des représentants du socialisme «vrai».

Dans ce dernier manuscrit non publié – décidément, cette année de 47 est riche de moissons... manquées de F. ENGELS – où ENGELS prépare et réunit les éléments d'un grand «dossier» sur les socialistes «vrais», l'auteur passe une «revue humouristique» (E. BOTTIGELLI) de tous les publicistes qui se réclament de cette doctrine. Ce texte indique bien que la lutte contre le socialisme «vrai» fut, durant cette année, une des préoccupations capitales de MARX et d'ENGELS.

En fait, au-delà de la critique littéraire et politico-philosohique de l'idéologie petite-bourgeoise allemande dont *Karl GRUN* fut, pendant ces années, le «personnage central» (E. BOTTIGELLI) – ENGELS entend surtout définir et clarifier ses propres rapports avec ce *courant dominant* du socialisme allemand, avec ces personnages qui furent jadis ses «compagnons de combat» durant la «campagne d'agitation communiste en Rhénanie» (A. CORNU). Visiblement, la scission du socialisme allemand entre le socialisme «scientifique» – qu'il incarne désormais avec K.



MARX – et le socialisme utopique ou réformiste semble dès à présent consommée, *théoriquement* et *affectivement*.

En effet, le lecteur ne «ressent» plus dans ce munuscrit, où ENGELS mène la vie dure à des gens qu'il connaissait bien, ce «déchirement» perceptible encore dans les articles précédents (tel *«Deutsche Zustände»)*. Une telle «distanciation» seule lui a permis de se livrer à un véritable travail critique (et sociologique) du socialisme petit-bourgeois.

C'est ainsi qu'ENGELS oppose le groupe «wesphalien» avec ses publications dont les titres évoquent une localité rhénane *(Trierschen Zeitung, Kölnischen Zeitung, Wesphalischen Dampfboots, etc...)* au groupe «saxon» représenté par le *Neuebauer* de Leipzig, la revue *Veilchen. Blätter für die harmlose moderne Kritik* (le groupe de *Sächsische Zustände)* sans ménager pour autant les publications auxquelles il a naguère apporté son coucours telles que *Deutsche Bürgerbuch, Rheinischer Jahrbücher*. Du Dr. Schirges du *Werkstatt* (Atelier) au *«Dichterkönig»* (Roi des poètes) A. MEISSNER, personne – même E. DRONKE qui sera plus tard un des siens – n'a échappé aux égratignures d'ENGELS.

Dans son *«Deutsche Sozialismus in Versen und Prosa»* (141), ENGELS critique la vision éthique du socialisme «vrai» en prenant pour cibles ses deux représentants : Karl BECK (142) et K. GRUN (143). Il dénonce tout particulièrement les «tares» petites-bourgeoises dans la littérature contemporaine allemande : son caractère borné, la plate sentimentalité, son «philistinisme».

S'il semble abusif de «voir» dans ce texte «le fondement d'une critique marxiste de la littérature» (144), il n'est pas moins vrai qu'avec son portrait psycho-social du grand écrivain allemand (GOETHE), ENGELS apporte un exemple éclatant du travail critique du point de vue matérialiste en insistant sur l'unité contradictoire de l'homme, de sa vision de l'histoire et de son œuvre :

> «Nous ne reprochons pas à GOETHE, comme l'ont fait BORNE et MENZEL de n'avoir pas été un libéral, mais d'avoir pu être parfois aussi un philistin ; non pas d'avoir été incapable d'aucun enthousiasme pour la liberté allemande, mais d'avoir sacrifié son sens esthétique, plus juste, et qui parfois s'affirmait impétueusement, à une crainte de petit-bourgeois devant chaque mouvement historique important de l'époque (...)» (145).

*Ce que sont les amis du peuple ou «Die Kommunisten und Karl HEINZEN».*

Avec *«Die Kommunisten und Karl HEINZEN»* paru dans *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* (146), F. ENGELS est parvenu à définir pour la première fois dans un article polémique ce qu'est, concrètement et en 1847, un communiste (E. BOTTIGELLI). A certains égards, cet article rappelle le célèbre texte de Lénine *«Ce que sont les amis du peuple»* (147) :

1) La polémique entre LENINE et les partisans populistes (Mikhaïlovski) s'insère, comme celle qui oppose ENGELS à HEINZEN, dans le contexte d'une *crise interne* de la gauche.

2) Comme dans le débat singulier entre le «petit» ENGELS et le «grand» HEINZEN, l'enjeu théorique tourne autour de la question de l'application «vivante» d'une théorie révolutionnaire : le «communisme» (ENGELS contre HEINZEN), le matérialisme historique (LENINE contre MIKHAILOVSKI).

3) La traduction de ce débat historique sur le plan pratico-politique se «résume» dans l'antagonisme entre le dogmatisme (ou vision abstraite et spéculative de la lutte de classe) et la capacité créatrice du mouvement révolutionnaire de saisir de manière concrète la contradiction sociale (c'est-à-dire la conjoncture politique).

4) Comme chez HEINZEN, les populistes révolutionnaires et amis de MIKHAILOVSKI «prennent» à tort la paysannerie russe pour un bloc monolithique, laissant de côté le phénomène de *différenciation*, de *contradiction* provoqué par *l'inégale pénétration* du capitalisme en Russie (148). Bref, les uns et les autres n'ont aucune *vision concrète* de la lutte de classes.

5) Comme chez HEINZEN, ce qui sous-tend l'idéologie des «amis du peuple» c'est, en dernière instance, l'hostilité fondamentale de la petite-bourgeoisie – ce qui distingue les populistes révolutionnaires de MIKHAILOVSKI de ceux de la génération de TCHERNYCHEWSKI – à l'égard de la classe ouvrière nationale et internationale.

6) Enfin, de même que HEINZEN masque son attentisme, son opportunisme de droite sous une phraséologie tonitruante, MIKHAILOVSKI refuse de tirer les leçons de la domination des formations sociales et économiques contemporaines – dont la Russie tsariste – par l'impérialisme et reste en-deçà de l'enjeu de la lutte même en Russie. De ces deux attitudes découle *une* même stratégie-élitiste, petite-bourgeoise, «politicarde» – qui les oppose diamétralement à la stratégie de masse défendue par ENGELS et par LENINE : une stratégie qui tient compte des *données spécifiques* du *«moment actuel»* alors que celles-ci ne jouent aucun rôle dans le champ problématique de HEINZEN et de MIKHAILOVSKI (149).



Pour revenir sur le fond de son article, rappelons que selon ENGELS du moins, l'échec de Frédéric-GUILLAUME IV dans sa politique actuelle est dû non pas aux rodomontades de la gent littéraire petite-bourgeoise mais au refus de la grande-bourgeoisie de lui accorder les crédits dont il avait un grand besoin. Le fait que celle-ci réclamait de plus en plus ouvertement le partage du pouvoir politique avec la Monarchie prussienne place l'Allemagne devant une «donnée nouvelle».

Quelle allait-être la politique (la stratégie globale) des communistes à la veille du conflit intérieur allemand ? Dans le rapport de force *actuel*, de quel côté la classe ouvrière devait-elle se ranger ? Devait-elle avoir sa propre politique ou bien s'aligner sur une bourgeoisie progressiste pour renverser d'abord le régime féodal ?

«Ces questions ont préoccupé MARX et ENGELS, et ils y ont apporté, dans leurs polémiques ou leurs articles, des réponses qui se distinguent dès l'abord par leur ton, par l'argumentation scientifique sur laquelle elles s'appuient. Et par la même occasion, ils ont été amenés à préciser certaines notions, à définir plus exactement leur pensée» (150). Dans ce contexte, pourquoi la polémique avec K. HEINZEN ? A cause même de la position sur laquelle s'appuie ce dernier pour attaquer les communistes. Car il ne fait aucun doute qu'à travers l'imposture de HEINZEN, à travers ses «retournements» idéologique et politique, c'est bien le «radicalisme» de la Gauche allemande qui est «interpelé» et attaqué dans ce texte.

Ce sont les mêmes erreurs contre lesquelles MARX et ENGELS se sont acharnés depuis la *Sainte Famille* jusqu'à

la *Misère de la Philosophie* en passant par *l'Idéologie allemande*. Bref, elles représentent tous les travers d'un courant qui «au lieu d'étudier la situation allemande, de saisir une situation d'ensemble afin de déterminer quel type de développement historique est nécessaire et possible pour la faire avancer, au lieu de construire une ligne politique en fonction de la situation inextricable de chaque classe et de l'Etat (M. HEINZEN) «exige» (verlangt) sans la moindre gêne que l'Histoire soit conforme à sa volonté» (151).

Une telle pratique de l'histoire ne peut que conduire M. HEINZEN et ses amis à une méconnaissance pitoyable de l'histoire moderne et du communisme en tant que mouvement politique. Rien d'étonnant, dans ces conditions, que les clichés humanistes, les identifications hâtives, le radicalisme verbal remplacent la véritable analyse des rapports de forces *actuels* de l'Allemagne, que le mot «peuple» (Volk) désigne sous un terme générique des classes aussi différentes que les petits paysans, les petits-bourgeois et les ouvriers, que le mot «oppresseurs» désigne dans sa généralité tout aussi bien la Bureaucratie d'Etat féodal, la Noblesse que la Bourgeoisie, etc...

C'est ainsi que tout en proclamant la nécessité de conquérir le pouvoir politique, HEINZEN ne dit mot sur les *moyens* d'y parvenir, ni ne s'explique sur ce qu'il entend par la réalisation de la démocratie : «Rien, il ne se donne pas cette peine. Il n'a jamais analysé à proprement parler ce qu'est le peuple c'est-à-dire les prolétariens, les petits paysans et les petits-bourgeois. Il n'a jamais cherché à comprendre ni la situation de classes ni celle des Partis. Il n'a joué que sur les variations *d'un* thème : frapper dans le tas ! frapper dans le tas ! frapper dans le tas !» (152).

En se prêtant au jeu du pouvoir actuel, en semant la confusion et la division au sein des forces progressistes, HEINZEN n'a pas le droit de parler au nom de la Démocratie. Car la conjoncture actuelle de l'Allemagne exige au contraire l'unité de combat entre Démocrates et Communistes (153).

Contrairement aux partisans du socialisme «vrai» qui prennent leur désir pour la réalité, et qui brûlent de sauter les étapes, pour ENGELS le mouvement ouvrier ne doit



pas se dissocier du mouvement de l'opposition démocratique et bourgeoise, sous peine d'entrer dans le jeu de la réaction féodale :

«Loin d'entamer dans les rapports actuels des querelles stériles avec les démocrates, les communistes se présentent au contraire pour l'instant eux-mêmes comme des démocrates dans toutes les questions pratiques de parti. Dans tous les pays civilisés, la démocratie a pour conséquence nécessaire la domination politique du prolétariat et la domination politique du prolétariat est la première condition de toutes les mesures communistes» (154).

Si les communistes optent pour une «révolution démocratique bourgeoise» en ce moment c'est parce que «le prolétariat doit encore se constituer en classe» (155). Donc la démocratie ne peut que profiter au prolétariat car elle l'aide à créer les conditions nécessaires pour son émancipation et sa domination politique. Encore faut-il, pour cela, saisir la nature exacte du communisme et ses rapports avec l'histoire concrète et non l'histoire imaginaire de HEINZEN et consorts :

«Le communisme n'est pas une doctrine, mais un *mouvement* (eine Bewegung) ; il ne part pas de principes, mais de *faits* (Tatsachen). Les communistes n'ont pas pour pré-supposition telle ou telle philosophie, mais toute l'histoire passée et spécialement ses résultats positifs actuels dans les pays civilisés. Le communisme est sorti de la grande industrie et de ses conséquences, de l'établissement du marché mondial, du libre cours donné à la concurrence qui en résulte, des crises commerciales de plus en plus violentes et générales qui sont devenues dès aujourd'hui de parfaites crises du marché mondial, de la création du prolétariat et de la concentration du capital, de la lutte de classes entre prolétariat et bourgeoisie qui en résulte. Dans la mesure où il est théorique, le communisme est l'expression théorique de la position du prolétariat dans cette lutte et la synthèse théorique des conditions de l'émancipation du prolétariat» (156).

Cette phrase d'ENGELS est capitale, elle concentre en elle tous les acquis de la pratique théorique engelsienne depuis les *«Umrisse»*... jusqu'au *«Grünsätze des Kommunismus»* (Nov. 1847) en passant par *«Deutsche Zustände»* et les manuscrits de 47, le «point nodal» entre les écrits journalistiques et le chef-d'œuvre de la théorie politique marxiste, *Le manifeste du parti communiste*.

**4) Lutte contre l'idéologie libre-échangiste.**

Dans une «correspondance» adressée au *New Moral World* et qui portait sur son séjour parisien (fin Août 44-début Septembre 44), ENGELS souligne la mentalité internationaliste des ouvriers parisiens conscients, selon lui, des intérêts communs du prolétariat européen et notait les progrès du communisme à Paris. *«Sozialismus auf dem Kontinent»* (157) nous donne l'image d'un Paris érigé en foyer de l'internationale prolétarienne avant la lettre où se côtoyaient Russes, Polonais, Suisses, Allemands, Belges, Français... nourris d'un même esprit combatif, – impression accentuée par le style direct et chaleureux de l'auteur (*iche* besuchte..., *wir* besitzen in Paris eine deutsche Kommunistische Zeitung... (158)).

La plupart des articles consacrés au socialisme européen portent les traces d'un double combat contre le socialisme «vrai» d'une part, – tel *«Das Fest der Nationen in London» (Rheinischer Jahrbücher zur gesellschftlichen Reform,* 1846) – et contre l'idéologie libre-échangiste de l'autre.

Dans *«Der ökonimische Kongress»* (159) et surtout dans *«Der Freihandelskongress in Brüssel»* (160), ENGELS revient à la charge contre l'économie politique bourgeoise en critiquant le caractère mystificateur de la propagande libre-échangiste. Dans les comptes-rendus de ce congrès à destination des journaux de gauche, il accorde une place exceptionnelle à deux interventions, celle de WEERTH et celle de K. MARX (chap. VI).

Reprenant et critiquant la thèse ricardienne, MARX formule pour la première fois une thèse qui sera approfondie dans *«Travail salarié et Capital»* sur l'antagonisme irréductible entre le prolétariat et la bourgeoisie. En partant de la thèse marxienne, ENGELS dégage un certain nombre de prises de positions relatives à ce problème :

1) La lutte actuelle entre partisans et adversaires du libre-échangisme n'est qu'une phase inévitable de la lutte hégémonique entre les fractions de la classe dominante – la fraction de la bourgeoisie industrielle contre les autres –, entre les bourgeoisies nationales dominées (Allemagne, Belgique) et la bourgeoisie nationale dominante (Angleterre).



2) En Allemagne, cette lutte met en cause le statu quo et il n'est pas question que le prolétariat allemand soutienne les féodaux partisans du système prohibitif (LIST et Consorts).

3) La condition de classe du prolétariat n'est, contrairement aux mensonges des théoriciens libéraux, en aucune manière résolue par l'issue de cette lutte ; seule une lutte victorieuse contre la bourgeoisie elle-même pourrait mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ce qui, en tout cas, apparaît dans les textes de cette époque (1847) met en évidence le rôle dirigeant de MARX et d'ENGELS dans la constitution d'un noyau communiste international qui se donne comme objectif d'impulser les luttes solidaires entre les mouvements nationaux. Ainsi, dans la lutte de tendance entre la presse démocratique représentée par *La Réforme* (Paris), *Le Norther Star* (Londres) et *la Deutsche-Brüsseler-Zeitung* (Bruxelles) et la presse anti-démocratique incarnée par *Le journal des Débats* (belge), le *Times* (anglais) et l'*Ausburger Zeitung* (allemand), ENGELS prit résolument parti pour la première dans un article *«Zum Jahretag der polnischen Revolution von 1830»* (161).

C'est également dans ce contexte d'une lutte ininterrompue pour la formation d'une organisation ouvrière européenne que durant quatre ans (de 1844 à 1848), ENGELS n'a pas consacré moins de dix articles à l'évolution intérieure de la France, articles dans lesquels il suit, pas à pas, sa crise institutionnelle depuis sa genèse (162), son développement intense et parfois surprenant (163) jusqu'à son dénouement final (164) sans jamais cesser de *prendre parti* pour les forces les plus authentiquement révolutionnaires du moment (165).

**5) Thèses engelsiennes sur la conjoncture politique européenne (1847-48).**

La conjonction d'une pratique politique multiforme et la maîtrise inégalée d'ENGELS dans «l'analyse concrète des situations concrètes» le désignent comme le stratège principal du mouvement communiste européen en 1847. Le fait qu'il soit choisi pour rédiger – avant que cette tâche ne revienne, pour des raisons techniques, à son ami K. MARX –

les *«Principes du communisme»* (Gründsätze des Kommunismus) n'est assurément pas l'effet du hasard mais le résultat d'une longue pratique politique et théorique qui trouve son expression achevée dans les analyses de la conjoncture internationale que nous a livrées «à chaud» ENGELS dès le déclenchement du mouvement révolutionnaire.

Par leur capacité analytique et par leur richesse anticipatrice, ces articles marquent la fin d'une période – celle qui prépare l'entrée en scène d'une force politique nouvelle, les communistes – et le commencement d'une nouvelle ère, celle d'un mouvement ouvrier organisé, celle de la *«Neue Rheinische Zeitung»*.

Développant sa thèse connue depuis *«Die Kommunisten und Herr Heinzen»* (supra) – selon laquelle «la démocratie entraîne dans son sillage la prise du pouvoir par le prolétariat», ENGELS salua dans l'écrasement du mouvement scissionniste de *«Sonderbund»* une «vraie chance» (ein wahres Glück) pour la démocratie européenne (166). Certains thèmes évoqués dans cet article (167), le rôle de la Révolution française dans la transformation interne de la société helvétique ou la lutte «culturelle» entre deux modes de vie ou le caractère borné, paroissal de la société suisse, etc..., apparaissent comme autant de «thèses» qui serviront de prémisses aux développements ultérieurs dans la Neue Rheinische Zeitung.

*La formation d'une théorie (pratique) de la conjoncture politique «Der Anfang des Endes in Osterreich» & «Die Bewegung von 1847».*

Au-delà de l'analyse du processus de décomposition de l'Empire autrichien dès les premières secousses révolutionnaires, retenons surtout dans *«Der Anfang des Endes in Osterreich»* (le commencement de la fin de l'Autriche) (168) plusieurs éléments d'appréciation dont l'ensemble constitue une véritable «matrice thématique» du discours engelsien qui sous-tend, à cause même de son exemplarité, les textes d'analyse politico-militaire marxistes.

En ce sens aussi il apparaît comme une sorte de «modèle» théorique qui a prouvé toute son efficacité opératoire dans un texte rédigé au même moment *«Die Bewegung von 1847»* (169).



Comme son titre l'indique, cet article présente le bilan des événements survenus en Europe au cours de l'année écoulée (1847). A certains égards, il constitue un moment décisif dans la formation d'une théorie à l'état pratique de la conjoncture politique. Il rappelle d'abord les meilleures analyses de la Neue Rheinische Zeitung. D'autre part, l'empreinte du *Manifeste* y est forte... comme d'ailleurs pourrait le suggérer la *proximité chronologique* de leur production. En effet, certaines prises de position de «Bewegung...» et de «Der Anfang...» rappellent et clarifient telle ou telle thèse du *Manifeste* en l'appliquant à l'histoire concrète, d'autres innovent purement et simplement :

*La conjoncture politique de 47.*

*Thèse 1* : 1847 rompt avec le cycle qui le précède : contrairement à la phase précédente, le rythme et la scansion de la vie politique semblent *s'accélérer* de façon «anormale» : la bataille constitutionnelle en Prusse, le réveil brutal et inattendu de l'Italie (ein unerwartet Schnelles Erwachen), le commencement de la crise de l'Autriche, la guerre civile helvétique, la campagne pour la réforme électorale en France, la conquête du Mexique par les Etats-Unis d'Amérique, bref, une série d'événements et de boulerversements qu'«aucune des dernières années n'avait connus» (170).

*Le cycle conjoncturel et la maturation de la bourgeoisie industrielle.*

*Thèse 2* : Pourtant, quelle que soit l'importance de l'année 1847, on ne peut saisir toute sa signification politique sans l'insérer *dans un cycle plus long* qui commence avec le *«tournant»* (Wendepunkt) de 1830, marqué lui aussi, par des événements *d'une teneur et d'une implicativité comparables*. Malgré leur diversité, ils présentent un dénominateur commun : le triomphe de la bourgeoisie européenne. Ils justifient la thèse fondamentale du Manifeste du Parti communiste, à savoir le lien entre la conquête du pouvoir politique et la suprêmatie économique (171).

Seule, la France semble faire exception. Mais là encore, la lutte actuelle pour la réforme constitutionnelle démontre

la nécessité pour les fractions non-hégémoniques de la bourgeoisie (écartées du pouvoir par une loi censitaire restrictive) de revendiquer leur part au pouvoir. Mêmes signes de «progrès» en Belgique, en Amérique, en Russie, en Hongrie et jusqu'aux contrées les plus «barbares» du monde civilisé telles que la Turquie, le Proche-Orient, l'Asie (172).

*La définition d'une stratégie révolutionnaire pour les peuples européens.*

*Thèse 3* : Entre l'Ouest révolutionnaire, dominé par la bourgeoisie et transformé de fond en comble par la révolution industrielle et l'Est contre-révolutionnaire avec son avant-garde autrichienne et son arrière-garde russe, que faire au cours des événements actuels et futurs ? Faut-il se réjouir de ces victoires remportées par la bourgeoisie ? Bien sûr, dans la mesure où par ces victoires, celle-ci dégage sur la voie de l'émancipation prolétarienne les obstacles venant d'un autre âge, d'une autre société et qui entravent la marche de l'histoire.

Même à l'Est, le processus d'éclatement de l'Empire se trouvera accéléré par la pénétration capitaliste et les signes de pourrissement de l'Empire autrichien se multiplient (173). Il reste entre ces deux centres antagonistes, la présence d'une multitude de peuples aux caractéristiques culturelles et historiques complexes, hétérogènes et aux aspirations immédiates contradictoires.

Nation à la fois opprimée (par la Sainte-Alliance) et oppresseur, l'Allemagne doit se détacher de l'Empire autrichien au besoin en luttant contre la Prusse réactionnaire. Autrement, le jeu de la solidarité contre-révolutionnaire risque de l'entraîner de plus en plus dans des guerres injustes (174).

*
* *

Ces textes montrent indiscutablement la liaison concrète entre une science dialectique qui «pense» la lutte de classes en voie de constitution depuis *l'Idéologie allemande* jusqu'au *Manifeste du Parti communiste*, et celle qui pense, et ceci est remarquable chez F. ENGELS, *dans* la lutte de classes. A travers ses écrits politiques, justement.



Ce qui est frappant, c'est que la présence d'une doctrine cohérente de la lutte de classes n'a pas eu pour effet de «dogmatiser», de «stériliser» l'analyse concrète des situations concrètes. Les écrits de 47 révèlent tout au contraire un travail de transformation, de complexification des concepts fondamentaux du matérialisme historique pour en faire un véritable guide de l'action révolutionnaire.

# NOTES CHAPITRE VII

(1) cf. H. CHAMBRE, *«Introduction»* à *«F. ENGELS, Esquisse d'une critique de l'économie politique»* (éd. bilingue), Aubier-Montaigne, Paris, 1974, 117.

(2) H. CHAMBRE, *Introduction à «F. ENGELS, Esquisse d'une critique»*, *op. cit.*, 117.

(3) Que Engels désigne sous le terme de «der Aufruhr des vergangenen Sommers».

(4) cf. Les titres des articles de la Gazette Rhénane produits par la Gauche Hégélienne et leur analyse par A. Cornu in *op. cit.*, I, 1sq, ch. I.

(5) MARX-ENGELS-WERKE, I, 454.

(6) cf. A. Châtelet, Introduction à *«Karl MARX, La question juive*, édition bilingue, Aubier-Montaigne, Paris».

(7) MARX-ENGELS-WERKE, I, 456.

(8) MARX-ENGELS-WERKE, I, 460.

(9) MARX-ENGELS-WERKE, I, 460.

(10) *«Stellung der politischen Partei»*, MARX-ENGELS-WERKE, I, 461.

(11) *«Die innern Krisen»*, MARX-ENGELS-WERKE, I, 456.

(12) MARX-ENGELS-WERKE, I, 457.

(13) cf. *«Korngesetz»*, infra.

(14) *«Die innern Krisen»*, MARX-ENGELS-WERKE, I, 459.

(15) *«Die innern Krisen»*, MARX-ENGELS-WERKE, I, 459.

(16) cf. MARX-ENGELS-WERKE, I, 460.

(17) article cité in MARX-ENGELS-WERKE, I, 457.

(18) MARX-ENGELS-WERKE, I, 461 sq.

(19) MARX-ENGELS-WERKE, I, 461-462.

(20) MARX-ENGELS-WERKE, I, 462.

(21) *«Die Korngesetz»* in Gazette Rhénane numéro 360-361 du 27 Décembre 1842.

(22) numéro 39 du 16 Mai 1843.

(23) *«Lage der arbeitenden Klasse in England»* in Gazette Rhénane, numéro 359 du 25 Décembre 1842 et surtout la 3ème Lettre de Londres.

(24) in première lettre, MARX-ENGELS-WERKE, I, 468-471.

(25) Deuxième *lettre*, MARX-ENGELS-WERKE, I, 471-473.

(26) MARX-ENGELS-WERKE, I, 473-477.

(27) Quatrième *Lettre* in MARX-ENGELS-WERKE, I, 477-479.
(28) A. CORNU *op. cit.*, II, 185-186.
(29) Il s'agit de Lorenz Von STEIN, l'auteur de *«Der Socialismus und Communismus des heutigen Frankreichs»*, Leipzig, 1842.
(30) MARX-ENGELS-WERKE, I, 477.
(31) cf. introduction à «ENGELS, Esquisse»; *op. cit.*, p. 17.
(32) cf. Lettre de MARX à RUGE, Septembre 43 in «MARX-ENGELS, *Correspondance»*, I, 297-300. L'association de Marx et Engels nous paraît prématurée.
(33) D.F. STRAUSS (1808-1874) Philosophe jeune hégélien, l'auteur de *«Die christliche Glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwicklung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft»*, bd 1-2, Tübingen, Stuttgart, 1840-1841.
(34) («Progrès sur le Continent»), MARX-ENGELS-WERKE, I, 497-498.
(35) cf. A. CORNU, II, 301.
(36) A. CORNU, *op. cit.*, II, 301.
(37) cf. A. CORNU, *op. cit.*, II, 271-286.
(38) MARX-ENGELS-WERKE, I, 456-457 - version de la *Gazette Rhénane.*
(39) MARX-ENGELS-WERKE, I, 548-549 - version des *Annales Franco-Allemandes* - compte-rendu.
(40) A. CORNU, II, 304.
(41) Ce seul fait suffit en lui-même à montrer tout l'arbitraire des travaux sur MARX et ENGELS qui ne tiennent pas compte de *l'histoire réelle* de leur pratique théorique.
(42) H. CHAMBRE, *op. cit.*, 18.
(43) cf. L. FEUERBACH, *Manifeste philosophiques*, traduction par Louis ALTHUSSER, Paris, UGE, (PUF), 1960.
(44) *op. cit.*, 20-22.
(45) A.E. BURET, *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*, Paris, 1840.
(46) H. CHAMBRE in *op. cit.*, 22.
(47) D'après J. GRANDJONC, *op. cit.*, 75-76.
(48) J. GRANDJONC, *op. cit.*, 75-76. En fait, cet article va plus loin. Il s'agit de l'étude de la genèse du sentiment national-populaire anglais (der englische Nationalcharakter), de sa double origine historique (romaine et germanique) Cf. MEW, I, 552-554.
(49) MARX-ENGELS-WERKE, I, 550-568.
(50) MARX-ENGELS-WERKE, I, 569-592.
(51) J. GRANDJONC, *op. cit.*, 76-77.
(52) MARX-ENGELS-WERKE, II, 585-590.
(53) MARX-ENGELS-WERKE, II, 587 s.
(54) Bielefeld, 1846.
(55) cf. à ce sujet :
F. ENGELS sous le pseudonyme de «F. OLWALD»
(F. ENGELS) *«Die Handelskrise in England-Chartistenbewegung-Irland»* (en Français) in *La réforme* du 26 Octobre 47.
(F. ENGELS), *«Das Agrarprogramm der Chartisten»* (fr) in *La réforme* du 1er Novembre 47 et *«The Northern Star»* (commentant la création des fonds appartenant au mouvement chartiste visant à donner du travail aux ouvriers en période de crise).
(F. ENGELS), *«Fabrikherren und Arbeiter in England»* (fr) in *l'Atelier*, numéro 2 de Novembre 47 (contre le mythe de collaboration de classes en Angleterre).



(F. ENGELS), *(Das bankett der Chartisten zur Feier der Wahlen von 1847)* (fr) in *la Réforme* du 6 Novembre 47 (à l'occasion de l'élection triomphale du leader chartiste Feargus O'CONNOR).
(F. ENGELS), *(Chartistenbewegung)* (fr) in *La Réforme* du 22 Novembre 1947.
(F. ENGELS), *(Die Zwangsbill für Irland und die Chartisten)* (fr) in *La Réforme* du 8 Janvier 48 (solidarité entre les ouvriers anglais et irlandais dans la lutte pour la libération des Irlandais).
(F. ENGELS), *«Chartistische Agitation»* (fr) in *La Réforme* du 30 Décembre 47 (participation des militants Allemands à la lutte ouvrière en Angleterre).
(F. ENGELS), *«Feargus O'CONNOR und die Irische Volk»* in *Deutsche Brüsseler-Zeitung* du 9 Janvier 1948.
NB : Rappelons qu'ENGELS écrit tous ses articles destinés aux journaux étrangers dans la langue nationale.
(56) A. CORNU, *op. cit.*, III, 193.
(57) cf. A. CORNU, *op. cit.*, III, 193-195.
(58) cf. R. ARON, *les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, 223-272.
(59) Qui préfigure déjà B. CROCE dans *«Die Geschichte als Gedanke und als tat»*, Berne, 1944.
(60) A. CORNU, *op. cit.*, III, 194.
(61) Louis ALTHUSSER, *op. cit.*, 73.
(62) *op. cit.*, IV, 87.
(63) cf. A. CORNU, *«Comment ENGELS a coopéré à la formation du Matérialisme historique»* in *La Pensée*, Février 1972, 47-52.
(64) MARX-ENGELS-WERKE, II, 232.
(65) MARX-ENGELS-WERKE, T. XXVII.
(66) H. CHAMBRE, *op. cit.*, 12.
(67) *Telegraph für Deutschland*, Mars-Avril 1839.
(68) cf. MARX-ENGELS-WERKE, I, 413-418.
(69) Le même que MARX allait rencontrer lors de son enquête sur les vignerons de la Moselle.
(70) MARX-ENGELS, *Correspondance*, I, ES, 186.
(71) Grâce à laquelle le jeune ENGELS défend une conception démocratique de la littérature contre la philosophie réactionnaire du «Juste Milieu» (die Philosophie des «goldenen Mittelweges») comme dans son article *«Alexander Jung, Vorlesungen über die moderne Literatur der Deutschen»* in *Deutsche Jahrbücher für Wissenschaft und Kunst*, Leipzig, 1842.
(72) Qui vise essentiellement un des piliers de l'Etat féodal : l'Eglise. cf. son article. *«Friedrich Wilhelm IV König von Preussen» in Einundzwanzig* Bogen *aus der Schweiz*, Zurich und Winterthur, 1843. A la fin de cet article, l'auteur s'explique bien sur l'unité organique de ces formes de luttes :
«L'opinion publique en Prusse se concentre de plus en plus sur deux problèmes : Constitution parlementaire et surtout liberté de presse. Quoique fasse le roi, il sera tout d'abord contraint d'accorder celle-ci ; celle-ci une fois obtenue, l'octroi de la Constitution suivra dans un an. Quand la représentation parlementaire sera instituée, on ne peut prévoir le développement que prendra la Prusse. Une des premières conséquences sera la rupture de l'alliance avec la Russie... Ensuite bien des choses pourront se passer. La situation actuelle de la Prusse ressemble, en bien des points, à celle de la France avant mais je veux m'abstenir de toute conclusion précipitée, (MARX-ENGELS-WERKE, I, 453).

(73) MARX-ENGELS-WERKE, I, 447. A comparer avec «Der leitende Artikel...» de K. Marx in La Gazette Rhénane : ou la religion est «raisonnable» et elle approuve la philosophie (qui est son expression politique) ou l'Etat-Raison se fera sans elle. (MEW, I, 103).

(74) Cinq ans plus tard, au lendemain de la Révolution de Mars 1848, la *Nouvelle Gazette Rhénane* reproduisait le même «ordre du jour», les mêmes priorités de combat :
1. Le renversement du régime féodal quitte à transiger avec le Roi sur un compromis historique provisoire.
2. La fin des privilèges féodaux, de l'Etat féodal et de ses bases d'appui : la bureaucratie, l'armée.
3. L'unité républicaine de l'Allemagne.
4. L'alliance de toutes les forces révolutionnaires allemandes.
5. L'alliance de toutes les forces révolutionnaires européennes (France-Allemagne-Italie-Hongrie-Pologne).
6. La réalisation concrète des libertés démocratiques, etc...

(75) The Northern Star, numéro 104 du 13 Septembre 1845, MARX-ENGELS-WERKE, II, 558-561.

(76) MARX-ENGELS-WERKE, II, 560.

(77) cf. F. ENGELS *«Victorias Besuchs-Die «Königshauser» im Streit. Krach zwischen Vic und die deutschen Bourgeoisie-Die Verurteilung der Pariser Zimmerleute»*, MARX-ENGELS-WERKE, II, 562-563.

(78) in *The Northern Star*, numéros 415, 417, 438 d'Octobre 45 à Avril 46.

(79) MARX-ENGELS-WERKE, II, 564-567.

(80) MARX-ENGELS-WERKE, II, 567. (Dieses sehändliche politische und soziale Jahrhundert war zugleich die gross epoche der deutschen Literatur).

(81) A. CORNU, *op. cit.*, III, 161.

(82) MARX-ENGELS-WERKE, II, 568 s.

(83) MARX-ENGELS-WERKE, II, 569 (Napoléon war Deutschland gegenüber nicht der wilkürliche Despot... dieses «Schreckensherrschaft» war in Deutschland dringend notwendig).

(84) A. CORNU, *op. cit.*, IV, 162. Pour Engels, «la peur de Napoléon» = «La peur de la Révolution» (MEW, II, 576).

(85) MARX-ENGELS-WERKE, II, 569 s.

(86) Cf. Fin de l'article 1. (Die Feudalen Aristokraten regierten in allen Kabinetten von London bis Neapel, von Lissabon von Petersbourg) (MEW, II, 578).

(87) «Der Kampf zwischen Bürgertum und Aristokratie war unvermeidlich ; er begann fast augenblicklich nach dem Frieden» (MEW, II, 579).

(88) Ce mouvement d'origine estudiantine exaltant les «vertus nationales allemandes» et «l'idée d'un Empire allemand» aboutissait finalement au pangermanisme. Il atteignit son apogée en 1817 et fut écrasé au lendemain du Congrès de Karlsbad (Octobre 1819).

(89) MARX-ENGELS-WERKE, II, 581 s.

(90) MARX-ENGELS-WERKE, II, 579-580.

(91) Par la suite, cette thèse reprise presque textuellement par MARX dans ses articles de la *Nouvelle Gazette Rhénane* prend précisément dans ces articles et surtout dans les *Luttes de classes en France* des connotations psychologisantes et fait l'objet d'une rectification de la part de F. ENGELS dans *l'Introduction de 1895*. Il attribuait la surdétermination psychologico-politique de cette prétendue *«règle de scissions»* (dialectique) «à la hantise de l'expérience historique passée».

Citons, entre autres, les plus importants articles de MARX qui reproduisent cette thèse proprement engelsienne : *«La crise et la contre-révolution»*, 92 KARL MARX 12 Sept. 48 ; *«La réforme de Paris, à propos de la situation en France»* 115. Karl MARX 3 Novembre 48.
*«La bourgeoisie et la contre-révolution»*, 154 Karl MARX 10-15, 16-31 Décembre 48.
*«Le procès contre les Comités d'arrondissement des démocrates»* 175 Karl MARX 19-25-27-28 Février 49.
cf. Karl MARX, *Les luttes de classes en France*, Editions Sociales, 1967, Paris, 15 sq.



(92) cf. *«Die Kommunisten und K. HEINZEN»*, cf. infra.

(93) cf. Droz et Alii, *«Le socialisme allemand du Vormärz»* in *Histoire Générale du Socialisme, op. cit.*, 447.

(94) La conjoncture politique européenne (cf. F. ENGELS, *«Die Bewegung von 1847»* infra), l'apparition de nouvelles formes de lutte de libération nationale qui met en lumière la présence de «blocs» antagonistes et non de classes homogènes, la nature libérale et démocratique des mouvements insurrectionnels qui participèrent au renversement des régimes féodaux, autocratiques, confirmèrent largement la justesse de l'analyse engelsienne et corroboraient sa thèse selon laquelle il était nécessaire de poursuivre la *révolution nationale - libérale-démocratique* partout où la bourgeoisie-ou une de ses fractions-se trouvait encore dans l'opposition. Elle éclairait le «parti-pris» de *fermeté* et de *rigueur* avec lequel K. MARX et F.ENGELS avaient opposé pendant ces années (46-47) leur *ligne* contre les tendances dogmatiques et sectaires des socialistes «vrais» et de leurs alliés (contre K. HEINZEN, contre A. GOTTSCHALK, etc...).

(95) The Northern Star du 4 Juillet 46.

(96) The Northern Star du 6 Mars 47. Dans ce dernier, Engels met en lumière le déplacement de l'hégémonie dans le renversement de l'ancienne majorité et sa substitution par une nouvelle majorité qui siège à la Diète Unie (MEW, IV, 34-35).

(97) et de *«Die preussische Verfassung»*.

(98) Comme en témoigne cette lettre du 15 Mai 47 de MARX (de Bruxelles) à ENGELS, à Paris :
«Tu sais que VOGLER a été arrêté à Aix-la-Chapelle au début de mai. Cette arrestation a rendu impossible pour le moment l'impression de la brochure (le Statu quo en Allemagne) que tu m'avais envoyée. Le premier tiers m'a beaucoup plu. Il faudrait en tout cas apporter des modifications aux deux autres tiers (...)» (in «Correspondance», *op. cit.*, I, p. 474). Dans cette même lettre, MARX avait promis de revenir plus longuement sur cette «brochure» dans sa prochaine lettre, ce qui ne semble pas avoir été fait.

(99) Cf. F. ENGELS, *La guerre des paysans en Allemagne* (1850), op. cit.

(100) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 47-48.

(101) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 44-45.

(102) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 45-46.

(103) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 46-47.

(104) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 49.

(105) Notons au passage une étude remarquable de la mutation fonctionnelle de l'aristocratie féodale, d'une *aristocratie foncière* à une *aristocratie de fonction* sous l'effet du déclin économique précisément (MARX-ENGELS-WERKE, IV, 47).

(106) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 50.

(107) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 50.

(108) H. BRUNSCHWICQ a analysé la réaction de la noblesse devant le danger (réel) de subversion des appareils d'Etat prussiens par la «bourgeoisie» en mettant fin brutalement à son entrée massive dans les corps de l'Etat. En effet, vers 1800, tout danger «d'embourgeoisement» de la bureaucratie d'Etat, de

l'Armée paraît écarté. Tout se passe comme si, de part et d'autre, chacune de ces deux classes se résignait à un partage du *domaine* d'hégémonie : à la bourgeoisie, l'industrie (pas entièrement toutefois) et les professions libérales ; à la noblesse, le contrôle des pouvoirs politiques, de la bureaucratie civile et militaire. cf. H. BRUNSCHWICQ, *Société et romantisme en Prusse au XVIIIè siècle*, Paris, Flammarion, 1973.

(109) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 44.

(110) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 45.

(111) E. BOTTIGELLI, *Genèse du socialisme scientifique*, Paris, Editions Sociales, 1967, 215-216.

(112) Cette incursion de la pensée engelsienne dans le système hégélien (logos) n'est pas unique. Elle se répétera au sujet du panslavisme, à propos de la récupération de la notion de peuple-déchet. Cf. chap. XII.

(113) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 44.

(114) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 52-57.

(115) Ce thème est déjà abordé dans *«Deutsche Zustände»* et surtout dans *«Die preussische Verfassung»*. Engels y écrit notamment , «Dans cette lutte contre le despotisme et l'aristocratie, le peuple, le parti démocratique, ne joue qu'un rôle secondaire, le rôle décisif appartient à la Bourgeoisie» (MEW, IV, 35).

(116) cf. E. BOTTIGELLI, *op. cit.*, 215-216.

(117) cf. F. Châtelet, «introduction» à «K. MARX, *Critique de la philosophie du droit de HEGEL»*, Paris, Aubier-Montaigne, 1971, 19 s.

(118) *The New Moral World* du 4 Novembre 1843, MARX-ENGELS-WERKE, I, 480-496.

(119) MARX-ENGELS-WERKE, I, 480-481.

(120) MARX-ENGELS-WERKE, I, 488.

(121) MARX-ENGELS-WERKE, II, 509-520.

(122) Il s'agit de *«Gesellschaftsspiegel»*.

(123) MARX-ENGELS-WERKE, II, 516-517.

(124) MARX-ENGELS-WERKE, II, 536-557, cf. MARX-ENGELS, *Textes inédits 1845*, Edition Bilingue Paris, EDI, 1975.

(125) MARX-ENGELS-WERKE, II, 536-538.

(126) MARX-ENGELS-WERKE, II, 541-546.

(127) MARX-ENGELS-WERKE, II, 547.

(128) MARX-ENGELS-WERKE, II, 527-548.

(129) MARX-ENGELS-WERKE, II, 521-535.

(130) MARX-ENGELS-WERKE, II, 525-531.

(131) MARX-ENGELS-WERKE, II, 525-531.

(132) A. CORNU, *op. cit.*, IV, Cf. MEW, II, 531-534.

(133) in *«KARL MARX-F. ENGELS, Correspondance»*, *op. cit.*, I, 355.

(134) MARX-ENGELS-WERKE, XXVII, 12.

(135) cf. A. CORNU, *op. cit.*, IV, 153-154. Cf. MEW, II, 604.

(136) MARX-ENGELS-WERKE, II, 604.

(137) MARX-ENGELS-WERKE, II, 607-608.

(138) MARX-ENGELS-WERKE, II, 605.

(139) *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* du 12 Septembre 47 au 9 Décembre 47 en 8 numéros.

(140) Manuscrit écrit de Janvier à Avril 1847.

(141) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 207-247.

(142) Auteur de *«Lieder vom armen Mann»*.

(143) Auteur de *«Uber Goethe vom menschlichen Standpunkte»*, Darmstadt, 1846.



(144) Cf. avant-propos de «WERKE», IV, P. VII.

(145) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 233.

(146) Numéro 79 du 30 Octobre et numéro 80 du 7 Octobre 1847.

(147) LENINE, Oeuvres, Edtions Sociales, Paris-Moscou, I.

(148) En ce sens, *«ce que sont les amis...»* constitue le travail préparatoire à *«Le développement du capitalisme en Russie»* publié cinq ans plus tard.

(149) Ce qui «agace» le plus et ENGELS et LENINE, c'est quand l'un et l'autre de leurs adversaires prétend s'exprimer au nom de la masse en lutte. Ainsi, la colère de l'auteur éclate-t-elle dès les premières lignes de l'article :

«Herr HEINZEN stellt sich gleich von vornherein als den Repräsenten samtlicher deutschen nichtkommunistischen Radikalen hin, er will mit den Kommunisten von Partei zu Partei diskutieren (...). Er identifiziert *seine* Trennung von dem Kommunisten geradezu mit derjenigen der «deutschen Republikaner und Demokraten» von ihren und spricht per «Wir» in Namen dieser Republikaner» (MARX-ENGELS-WERKE, IV, 309-310) (Monsieur HEINZEN se présente dès le début comme le représentant de l'ensemble des Radicaux non-communistes allemands, il veut discuter, de Parti à Parti, avec les communistes. (...). Il identifie *sa* rupture avec les communistes comme celle des «Républicains et Démocrates allemands» avec eux et parlent de «nous» au nom de ces Républicains).

(150) E. BOTTIGELLI, *op. cit.*, 212-213.

(151) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 310.

(152) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 312-313.

(153) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 324.

(154) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 317.

(155) E. BOTTIGELLI, *op. cit.*, 216. Cf. *«Die preussische Verfassung»*.

(156) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 321-322.

(157) *The New Moral World* du 5 Octobre 1844, MARX-ENGELS-WERKE, II, 507-508.

(158) («J'ai visité...», «Nous avons à Paris un journal allemand communiste...»).

(159) *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* du 23 Septembre 1847 - MARX-ENGELS-WERKE, IV, 291-295.

(160) *The Northern Star*, 9 Octobre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 299-308.

(161) *La Réforme* du 5 Décembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 413-415.

(162) *«Bewegung auf dem Kontinent»*, The New Moral World du 3 Février 44, MARX-ENGELS-WERKE, I, 497-498.

(163) *«Regierung und Opposition in Frankreich»*, The Northern Star du 5 Décembre 46, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 27-29 ; *«Das Manifest des Herrn de Lamartine»* The Northern Star du 14 Novembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 387-390 ; *«Die Reformbewebung in Frankreich»*, The Northern Star du 20 Novembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 399-406 ; (suite), The Northern Star du 4 Décembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 409-412 ; *«Der Niedergang und der nahende Sturz von Guizot»* The Northern Star du 3 Juillet 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 432-438.

(164) *«Révolution in Paris»* Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 27 Janvier 48, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 528-530.

(165) *«Die «Réforme» und die «National»»*, Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 30 Décembre 47, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 423-425 ; *Louis-Blancs Rede auf dem Bankett zu Dijon»*, du même numéro de Deutsche-Brüsseler-Zeitung, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 426-428.

(166) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 391-392.

(167) *«Der Schweizer Bürgerkrieg»*, Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 14 Novembre 1847, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 391-398.

(168) Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 27 Janvier 48, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 504-510.

(169) *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* du 23 Janvier 1848, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 494-503.

(170) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 494 (1847 war das bewegteste Jahr... Wie keins der letzten Jahre sie aufzuweisen hat).

(171) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 500.

(172) MARX-ENGELS-WERKE, IV, 501-502.

(173) *«Drei neue Konstitutionen»*, Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 20 Février 48, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 514-518.

(174) *«Ein Wort and die «Riforma»*, Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 24 Février 48, MARX-ENGELS-WERKE, IV, 526-527.

## TABLE DES MATIERES

Achevé d'imprimer Décembre 1978
sur les Presses des Éditions Anthropos
à Méjannes-les-Alès
Dépôt légal 4ème trimestre 1978
ISBN 2-7157-0325-2